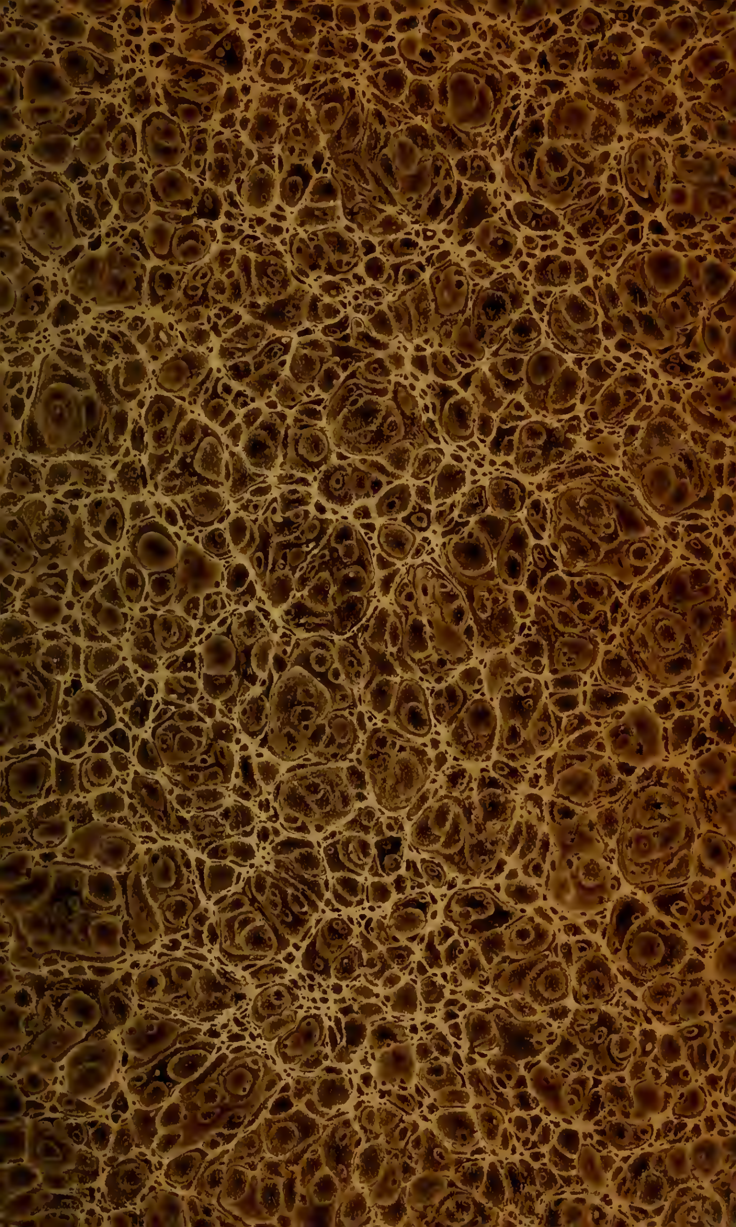

UNIVERSITY OF ST. MICHAEL'S COLLEGE
3 1761 04048 9700







L'EUCHARISTIE

Abbeville. Imp. Briez, C. Paillart et Retaux.



L'EUCHARISTIE

TRAITÉ

DOGMATIQUE, PHILOSOPHIQUE ET MORAL

PAR

LE R. P. ALBERT FERMÉ

DES FRÈRES PRÊCHEURS



PARIS

BRAY ET RETAUX, LIBRAIRES-ÉDITEURS

82, RUE BONAPARTE, 82

1876

Nous, soussignés, avons lu, par ordre du T. R. P. Provincial, le traité de l'*Eucharistie* du R. P. Albert Fermé. Nous l'avons jugé digne de l'impression.

Fr. Constant HENRIOT,
Prieur de Paris.

Fr. M.-J. DUBROCA,
Lecteur en théologie.



IMPRIMATUR :

Fr. Bernard CHOCARNE,
Lect. de s. théol., prieur provincial.

PRÉFACE.

Le mystère catholique existe. « Oui, Dieu est grand, s'é-« crie Job, et il se met au-dessus des efforts de toute science. « *Ecce Deus magnus, vincens omnem scientiam* [1]. » Quoique accessible, sur plusieurs points, aux investigations de l'esprit de l'homme, Dieu, pourtant, n'amène point à sa portée ce fond mystérieux qui constitue son essence : à chaque instant, l'infirmité de notre entendement se heurte à ces mystères.

Cela devait être, car à mesure qu'une intelligence s'élève, dit saint Thomas d'Aquin, elle découvre des choses qu'une intelligence inférieure ne saisit pas. Le génie plane au-dessus de l'esprit inculte du paysan; l'ange s'élève au-dessus de l'homme. « *Duorum enim, quorum unus alio rem aliquam in-« tellectu subtilius intuetur, ille cujus intellectus est elevatior « multa intelligit quæ alius omnino capere non potest.* » Est-ce que Dieu ne dépasse pas toute créature ? Est-ce que les distances qui éloignent les intelligences humaines de l'intelligence divine ne sont pas plus profondes et plus radicales que les

[1] Job, ch. XXXVI.

distances qui séparent l'homme de l'ange, et le pâtre du savant? « *Multoque amplius intellectus divinus excedit Angelicum, quam Angelicus humanum.* »

Dieu seul, en effet, se comprend adéquatement, car il voit, d'un coup d'œil, les profondeurs de son être les plus intimes et les plus inaccessibles à la science de l'homme et de l'ange, et, ajoute le docteur angélique, si le paysan ne peut nier, sans faire hausser les épaules de pitié, la marche et les découvertes de la science, les rationalistes ne sont-ils pas plus insensés quand ils accusent de fausseté et traitent avec mépris nos mystères catholiques, sous le prétexte qu'ils échappent à leur raison? « *Sicut igitur maximæ amentiæ esset idiota, qui ea quæ a philosopho proponuntur falsa esse assereret, propter hoc quod ea capere non potest; ita et multo amplius nimiæ stultitiæ esset homo, si ea quæ divinitus ministerio Angelorum revelantur, falsa esse suspicaretur, ex hoc quod ratione investigari non possunt* [1]. »

Donc, par le fait que quelque chose défie les sueurs et les rêves de notre esprit, ce quelque chose, caché dans le sein de Dieu ou dans le sein de la nature, constitue les mystères du catholicisme ou les mystères de la science.

Quelle est l'attitude du rationalisme en face des mystères catholiques? son attitude est hostile.

Le rationaliste veut voir, ouvrir, comprendre les mystères du catholicisme, comme il ouvre et comprend les mystères de la science; et ne pouvant arriver, par ses propres efforts, à cette claire vue, il attaque, il insulte, il supprime.

« Au reste, dit M. Janet, si j'affirme avec Descartes que « l'homme a le droit d'examiner ce qu'on lui propose de croire

[1] *Somme contre les Gentils*, l. I, ch. III.

« et de ne se décider que sur l'évidence, je ne veux point « dire pour cela que l'homme ait le droit de penser selon sa « fantaisie et son caprice, tout ce qui peut lui passer par la « tête, que je puis volontairement et à mon gré déclarer vrai « ce qui est faux et faux ce qui est vrai, prendre ma passion « pour souverain arbitre et faire de mon bon plaisir la règle « de mes jugements; ce serait confondre la liberté et l'arbi- « traire, et je ne sais pas qu'aucun philosophe ait jamais ré- « clamé ce droit extravagant. »

Cependant M. Paul Janet, malgré ses belles protestations, n'échappe point à l'arbitraire, car la raison de l'homme est mobile, changeante, emportée par mille rêves, et dès lors qu'il la constitue l'unique règle de ses croyances religieuses, il livre fatalement son intelligence et sa vie aux mains du caprice. Sans doute, chaque homme reçoit de Dieu « cette « lumière qui éclaire tout homme venant en ce monde », selon la parole de saint Jean, je veux dire, ces premiers principes, ces idées fondamentales qui constituent la raison, et ce fonds de l'entendement humain résiste aux brutalités du sophisme et de la chair, « ou du moins ne s'altère que par cette « maladie intellectuelle appelée folie, subitement reconnais- « sable, et le dernier châtiment de Dieu contre l'orgueil et la « volupté. » Mais les conclusions que nous tirons de ces pre- miers principes deviennent notre œuvre personnelle et subis- sent, la plupart du temps, l'influence de l'éducation, de certains préjugés, de passions tyranniques, du siècle que nous traversons, et jettent la raison et la vie de l'homme à tout vent de doctrine. Est-ce que Platon pense comme Aristote? Est-ce que M. Janet partage toutes les idées de M. Renan? Est-ce que le protestantisme n'est pas morcelé en mille sectes? Est-ce que les docteurs catholiques ne démasquent pas les

sophismes et les mensonges de l'hérésie? Donc la raison, laissée à elle-même, confond la liberté avec l'arbitraire et s'en va à la dérive.

Dans le même article, un peu plus bas, M. Janet ajoute : « Il est très-singulier que l'on conteste l'examen comme un « droit, tandis qu'en même temps on l'impose comme un de- « voir..... Écoutez les prédicateurs dans les chaires, ils vous « diront que, si on ne croit pas à la religion, c'est qu'on ne « l'a pas étudiée, qu'on n'y a pas appliqué son examen. Ils « vous invitent à cet examen et vous garantissent que si vous « vous y mettez de bonne foi, vous serez convaincu..... Com- « ment se fait-il que ce même examen, s'il tourne contre vous, « devienne tout à coup une méthode criminelle ou folle, née « de l'orgueil, ennemie de la société et de la morale ! Il « m'est permis, il m'est ordonné d'examiner, mais à la con- « dition que je sois de votre avis [1]. »

M. Janet confond avec une singulière légèreté les principes et les motifs ou les préambules de la foi. Est-ce que nous invitons les savants ou les fidèles à l'examen de ces principes ? Est-ce que nous rapetissons le catholicisme à la taille d'un problème de la science? non, car les principes d'une science s'imposent et ne se démontrent pas. La musique s'appuie sur des principes qui sont les conclusions du mathématicien ; si on les nie, la musique renvoie au mathématicien, et en dernier ressort, à la métaphysique.

« Si les sciences inférieures, dit saint Thomas d'Aquin, ne « prouvent ni leurs axiomes, ni ne disputent contre ceux qui « les nient, chargeant de ce soin les sciences supérieures, « la métaphysique, science suprême dans l'ordre des connais-

[1] *Revue des Deux-Mondes. Liberté de penser.* 1er sept. 1866.

« sances humaines, raisonne contre ceux qui rejettent les « notions fondamentales, pourvu toutefois qu'ils lui fassent « quelque concession; car dans le cas contraire, on ne peut « discuter, mais seulement résoudre les objections [1]. »

Nous agissons de la sorte; et si M. Janet admet encore quelques dogmes catholiques, qu'il le dise, et nous discuterons par l'autorité des saintes Écritures et par l'absurde, car ce triage de nos dogmes et de nos mystères n'est qu'une fantaisie révoltante. Si M. Janet supprime tous les articles du *Credo,* alors nous nous contenterons de le suivre pas à pas et d'anéantir ses rêves et ses négations.

C'est pourquoi si l'examen porte sur les mystères eux-mêmes, les dogmes et les vérités révélées, cette inquisition devient « criminelle ou folle », car la raison humaine n'est point la mesure de l'intelligence divine et ne peut la scruter; finie dans son être, sa puissance d'investigation s'arrête forcément devant les secrets de Dieu. O profondeur des trésors de la sagesse et de la science de Dieu, s'écrie saint Paul, que ses jugements sont incompréhensibles, et ses voies impénétrables! « *Quam incomprehensibilia sunt judicia ejus, et* « *investigabiles viæ ejus* [2] *!* »

Si l'examen porte sur les motifs de crédibilité, oh! rien de mieux, et tout homme sérieux a le devoir d'examiner ce qui est du ressort de sa raison; les prophéties, si Dieu a parlé, comment et à qui Dieu a parlé; les miracles, la guérison d'un lépreux, d'un aveugle, la résurrection d'un mort ; la valeur et la sainteté d'une doctrine, car la foi doit être raisonnable. « *Rationabile obsequium vestrum* [3]. »

[1] *Somme théol.,* 1 p., q. 1, a. 8.
[2] Ép. aux Romains, ch. XI.
[3] Ép. aux Romains, ch. XII.

Le chef de l'Église s'exprimait de la sorte dans une mémorable encyclique : « Il faut que la raison s'informe diligem-
« ment du fait de la révélation, quoiqu'elle soit certaine que
« Dieu a parlé, et qu'ainsi elle puisse lui offrir une soumis-
« sion raisonnable, comme l'enseigne très-sagement l'apôtre.
« *Humana ratio... divinæ revelationis factum inquirat oportet,*
« *ut certo sibi constet Deum esse locutum, ac eidem, quemad-*
« *modum sapientissime docet apostolus, rationabile obsequium*
« *exhibeat* [1]. »

Ah! les rationalistes seraient heureux de se poser en face de Dieu et de soumettre sa vie intime et ses mystères aux recherches de la raison, car sûrs de ne jamais les découvrir, ils légitimeraient, du moins, l'insolence de leurs prétentions et l'arbitraire de leur conduite : cela n'est pas permis. Dieu, nous pouvons le démontrer ; il est l'infini, la cause des causes, le moteur, l'immuable, la cause souveraine. Dieu, nous pouvons le suivre dans sa vie historique, peser ses paroles, ses faits, ses miracles, le récit et les témoignages de ses contemporains. Dieu, nous pouvons le chercher dans les révélations et les harmonies des mondes, de la vie, des peuples qui s'agitent et de la science, mais nous ne le comprendrons jamais. « *Quis enim cognovit sensum Domini* [2]*?* »

Ou bien encore, si l'examen de M. Janet aboutit au doute, je résous son objection par cette distinction de bon sens : le doute réel, absolu, est un crime et une impuissance, car le sceptique nie Dieu, sa vie, sa nature, son amour, et ne peut rien bâtir sur de pareilles ruines. Le doute fictif ou méthodique est permis, et les docteurs l'emploient souvent. « Sans

[1] Pie IX, encyclique du 9 nov. 1846.

[2] Ép. aux Romains, ch. XI.

« doute, s'écrie saint Augustin, j'accepte tout cela avec une « foi inébranlable; toutefois, comme je n'en ai pas encore « l'intelligence, cherchons comme si ces choses étaient in- « certaines. *Quanquam hæc inconcussa fide teneo, tamen quia « cognitione nondum teneo, ita quæramus, quasi omnia incerta « essent* [1]. »

Saint Thomas d'Aquin formule ainsi ses questions. Dieu existe-t-il ? Dieu est-il un corps ?.....

Le doute réel est une révolte et conduit à la défection ; le doute fictif ou méthodique respecte les croyances de l'âme. Le premier engendre l'erreur, tarit la séve de l'intelligence et du cœur, et jette le froid de la mort sur ce qu'il y a de plus vivant, de plus saint, de plus fécond, sur la vie elle-même ; le second produit la science et rend la vérité révélée croyable au-dessus de tout ce qui est croyable ici-bas. « *Testimonia tua credibilia facta sunt nimis* [2]. » L'un enfante cette race dépravée et mécontente de sceptiques et de matérialistes dont les efforts contre nature ravagent le monde ; l'autre suscite ces grands hommes, amis de la foi et de la science, et ces œuvres grandioses qui résistent, plus solides qu'un granit, aux secousses du mensonge et des siècles.

M. Saisset est plus explicite : « La philosophie, dit-il, ne « retournera pas en arrière. Elle ne consentira pas à s'abri- « ter, comme au temps de Descartes, derrière la distinction « des vérités naturelles.... Nous tenons cette distinction pour « parfaitement artificielle. Dans l'ordre spéculatif il n'y a « pas deux sortes de vérités, il n'y a que des formes diverses

[1] *De libero arbitrio,* l. II, c. II.
[2] Ps. 92.

« de la vérité. La vérité se montre ici sous la forme d'une re-« ligion ; là, sous la forme d'une philosophie. A travers les « variétés de ces formes, la raison garde son identité, elle « reste la source unique du vrai, immuable dans son fond, « variable et progressive dans ses manifestations..... Trouvez « bon que la nouvelle philosophie française continue son « travail, qu'elle rattache à la nature humaine, observée « sans relâche, toutes les grandes vérités qui gouvernent les « sciences, constituent la religion, civilisent les sociétés [1]. »

Le catholicisme et la philosophie, issus de la raison humaine, selon ce philosophe, marchent côte à côte et de plain-pied. Quoi! Dieu destine l'humanité à un bien supérieur, à la vision immédiate et à la jouissance éternelle de sa face : « *Vi-« debimus eum sicuti est* [2] », et sollicités par ces appels divins, nous ne pousserions pas nos aspirations, nos actes, les facultés de notre être, par delà les infirmités de la vie présente! Mais nous étouffons sur cette terre, sous le dôme de l'Institut, dans les flancs d'un problème. La religion catholique devait donc proposer des vérités qui s'imposent à la fragilité humaine, la grâce qui vivifie et élève la nature, la foi qui perfectionne et oriente la raison, des mystères que l'amour de Dieu réalise, un ciel où la grâce divine nous conduit! « *Gratia « Dei vita æterna* [3]. » Et le rationaliste rapetisse, amoindrit, défigure cet état de choses ; dès lors, cette religion naturelle est glaciale, fragile, sans âme et sans divinité. Où est le sacerdoce de la raison? où ses temples et ses sacrifices? où sa prière et son hôtel-Dieu? où ses vierges, ses saints et ses martyrs?

[1] *Essais*, p. 262.
[2] Ire ép. de saint Jean, ch. III.
[3] Ép. aux Romains, ch. VI.

M. Vacherot, après avoir affirmé que toutes les religions sont d'origine humaine, ajoute : « Il en est des religions « comme des grands phénomènes historiques, comme des « peuples qui naissent, des empires qui se forment, des « cycles poétiques qui se développent, des écoles de morale « et de législation qui se produisent. Le génie, la vertu, l'hé- « roïsme des individus y ont une part que l'obscurité des « origines ne permet pas de mesurer au juste, mais dont « l'indétermination n'oblige point à recourir à des causes sur- « naturelles. » Le système est commode, puisque la raison humaine peut supprimer ce qui se cache dans les obscurités d'une origine et d'un mystère; mais si ce système met les croyances religieuses des rationalistes et leur vie morale fort à l'aise, est-il, pour cela, bien logique ? non, sûrement.

M. Vacherot, dans le même article, dit : « De même que « la théologie accepte le mouvement de la terre, la période « neptunienne et les déluges partiels, la théorie des époques « de la création, l'immensité des cieux peuplée d'une infi- « nité de mondes solaires, en faisant remarquer que la sa- « gesse divine a dû descendre à la portée des premiers « hommes et leur parler un langage qu'ils pussent com- « prendre, de même ne pourrait-elle pas accepter un jour « d'aussi bonne grâce certaines explications historiques et « psychologiques de la critique touchant les symboles, les « mythes et les mystères de la foi ? Alors l'empire du surna- « turel, réduit de plus en plus par les progrès de la raison « humaine, verrait passer à la science ses dernières pro- « vinces, que la théologie garde encore avec une si héroïque « fermeté [1]. »

[1] *Revue des Deux-Mondes. La théologie cathol. en France.* 15 juil. 1868.

La théologie s'appuie sur les principes supérieurs et indiscutables de la foi catholique, mais elle ne répudie pas, pour cela, la raison humaine. « Elle s'en sert, dit saint Thomas « d'Aquin, non pas, sans doute, pour prouver la foi (ce serait « lui enlever tout mérite), mais pour mettre dans un plus « grand jour les vérités qu'elle enseigne. Comme la grâce ne « détruit pas la nature, mais la perfectionne, il faut que la « raison serve sous les ordres de la foi, de même que l'affec- « tion naturelle concourt à la charité. » C'est dans ce sens que saint Paul a dit : « Réduisant en captivité toute intelligence, « sous l'obéissance du Christ. *In captivitatem redigentes* « *omnem intellectum, in obsequium Christi* [1]. »

La théologie catholique est une science qui dérive des principes certains de la foi ; et parce qu'elle argumente, applique les forces logiques de la raison sur les principes et se sert des découvertes, des lois et des harmonies de la science, se voit-elle dans la dure nécessité de subir le despotisme des sectes, des systèmes, des interprétations qui se croisent et se confondent ?

Est-ce qu'elle va caresser de la même main l'erreur, les opinions, les sophismes et la vérité ? Est-ce qu'elle peut saluer Bossuet et Luther, saint Thomas d'Aquin et M. Cousin ? La théologie catholique frappe à la porte des Académies, rend les mystères plus croyables, plus faciles avec les investigations de la raison, reçoit les conquêtes de la science, et, assise sur ces axiomes immuables qui sont « la science de Dieu et des bienheureux », elle n'erre point par les rues comme ces philosophies indigentes et affamées, ces systèmes misérables qui se couchent sur le seuil de toutes les portes

[1] *Somme théol.*, 1 p., q. 1, a. 8.

et tendent la main à tous les passants. Ces philosophies et ces systèmes, sortis du cerveau de l'homme, nourris par lui, défaillent sous le poids de quelques siècles, de quelques années, et souvent de quelques semaines d'existence. La théologie catholique ne meurt point.

M. Vacherot parle bien « des dernières provinces » que la science dispute à la théologie catholique; mais il se hâte un peu trop. Que M. Vacherot me montre l'Église catholique brisée dans son unité, un mystère sacrifié à la raison, une brèche, après ces assauts répétés de tous les siècles, faite à notre *Credo*. On ne cède une province qu'après une bataille perdue. La raison combat la foi catholique, nous le savons, et les rationalistes, ces souverains impuissants à fonder une école, un dogme, font une guerre acharnée à nos dogmes, à nos mystères, à notre symbole. Est-ce que la sagesse humaine a jamais vaincu la foi catholique? et où donc? sur quel champ de bataille? Oh! sans doute, on le dit dans un cabinet de physique, on l'affirme dans un livre, mais on dit, en ce monde, et on affirme bien des mensonges. Où sont les sages qui ont démontré l'absurdité d'un seul de nos mystères, la fausseté d'un seul des miracles de Jésus-Christ? Ah! que M. Vacherot a de la chance de se réfugier dans « l'obscurité des origines » et de s'y cacher comme dans un trou, cela le dispense de bien des choses.

Nos mystères et le surnaturel sont vraiment comme un cauchemar qui agite le sommeil des rationalistes. Et pourtant, M. Vacherot, imprégné d'un certain mysticisme, devrait sentir le besoin intime de Dieu, et de Dieu vu non pas seulement à travers les négations de ce monde, béni du bout des lèvres et aimé comme à la surface de l'âme, mais de Dieu reçu dans la réalité et les jouissances vives d'une amitié divine. La re-

ligion catholique est grande, à la portée du savant et du lépreux, on y sent palpiter quelque chose de divin, et elle produit ce commerce supérieur de Dieu avec l'homme. Si la religion subit les vicissitudes humaines et s'en va « comme « les peuples qui naissent, des empires qui se forment », aujourd'hui elle inclinera les peuples sous le sceptre de ses dogmes, et demain elle s'en ira humiliée et maudite; aujourd'hui elle sera chaste, et demain flétrie comme la poussière du chemin ; aujourd'hui elle viendra d'en haut, les savants et les poètes la chanteront, et demain ceux qui l'auront bénie ne trouveront pas assez d'insultes et de boue pour lui jeter à la face, car les empires se forment, remplissent le monde du bruit de leur jeunesse, de leur virilité, et vieillissent; et une religion, assujettie à de pareilles transformations, se voue, malgré elle, à l'impuissance et à l'opprobre. Est-ce qu'une religion sortie des officines de la raison a jamais transformé des nations, inspiré les génies et les poètes, suscité des dévouements et des vertus au-dessus des forces humaines, créé des âmes chastes? Le mahométisme et le protestantisme sont les preuves de cette radicale impuissance, car ce qui est humain, vil, vermoulu, n'engendre que des croyances et des vertus rachitiques. Je constate trois causes de ce rationalisme à outrance : les préjugés, la précipitation du jugement et les passions.

Les préjugés sont des jugements portés à l'avance, de parti pris, et qui s'opposent à l'examen sain et impartial des choses. Qui peut vaincre une obstination aveugle et endurcie? La vérité frappe ces cervelles pétries d'idées formées à l'avance et se brise comme les vagues de l'océan sur un rocher. Et, qu'ils soient le fruit d'un esprit mal fait, d'une éducation négligée ou pervertie, d'une mi-

sérable apostasie, d'un siècle dont on subit les corruptions, ces préjugés enchaînent les rationalistes à mille erreurs.

Cramponnés à ces préjugés, d'un orgueil implacable, ils se révoltent à l'idée de renier leur jeunesse ou leur siècle, et de se déjuger en face du monde. On leur dit que, depuis dix-huit siècles, l'Église catholique enseigne, baptise, prêche, ramène les peuples à Dieu, et les nourrit de mystères, de certitudes, d'une parole divine, et ils trouvent cet enseignement insensé. On leur dit que, depuis dix-huit siècles, l'Église catholique se dévoue, fonde des hôpitaux, soigne les pauvres et les incurables, multiplie les bonnes œuvres en dépit des climats, des mers, des montagnes, des persécutions, et ils jugent ces dévouements absurdes. On leur dit que, depuis dix-huit siècles, l'Église catholique se passionne pour Dieu, le prie, le chante, le loue dans ses temples, verse son sang pour lui, et qu'il est au moins étonnant que Dieu ait laissé les peuples s'en aller à la dérive jusqu'à l'arrivée de M. Janet ou de M. Vacherot, et ils taxent de folie les prières, les vertus et le sang de l'humanité catholique. Et où est donc la puissance de ces rationalistes? Où est leur mission? Où sont leurs titres et leur mandat? Qui les envoie? Au nom de qui enseignent-ils? « Que les héré-« tiques, s'écrie Tertullien, nous prouvent donc qu'ils sont « de nouveaux apôtres; qu'ils affirment que Jésus-Christ est « descendu une seconde fois sur la terre, qu'il a de nouveau « enseigné, que de nouveau il a été crucifié, qu'il est mort « et de nouveau ressuscité, et qu'enfin ils ont reçu le pouvoir « d'opérer les prodiges qu'il faisait lui-même. Qu'ils nous « montrent donc à leur tour les miracles qui confirment leur « mission. Pour moi, j'en connais un très-grand, par lequel « ils ont imité les apôtres en sens contraire : ceux-ci ren-

« daient la vie aux morts, et les hérétiques donnent la mort « aux vivants. » Les rationalistes n'échappent point aux reproches de Tertullien, car ils s'acquittent en conscience, dans les chaires, dans les revues, dans les journaux, de cette horrible besogne. « *Illi autem de mortuis vivos faciebant,* « *isti de vivis mortuos faciunt* [1]. »

Que disent les rationalistes? ils disent que la foi catholique est l'ennemie acharnée de tous les progrès et qu'elle enchaîne, sans pitié, les élans et les investigations de l'esprit humain.

Cela n'est pas. La foi catholique, en effet, est l'adhésion de notre intelligence à une vérité révélée. La science est l'adhésion de notre intelligence à une vérité que la raison de l'homme découvre et formule. Or, la vérité ne se constitue pas l'ennemie de la vérité, et si, dans son passage, elle rencontre des mains barbares qui la retiennent et l'étouffent, elle se débat, mais sous les étreintes de l'erreur et de la passion. La vérité est la lumière de l'entendement, et encore qu'elle vienne de sources différentes, elle n'apporte point des contradictions et des ruines.

Est-ce que la foi catholique interdit à l'homme l'exploration des mondes que nous habitons et qui nous entourent? Est-ce qu'elle brise impitoyablement les ailes et les élans de la science, la condamnant à végéter dans l'ignorance et la sottise? Mais la foi catholique tient à toutes les sciences, emprunte à chacune d'elles ses conclusions, et confirme nos dogmes et nos mystères. Elle tient à l'histoire, puisqu'elle s'appuie sur des faits et des événements qui se sont passés en ce monde; à la philosophie, puisqu'elle affirme Dieu, son existence, ses

[1] *De præscript.*, c. XXX.

perfections, sa vie intime ; aux sciences, puisqu'elle invoque les lois des mondes célestes, les mers et les montagnes, le vêtement de la fleur, les splendeurs et les harmonies de la nature. Et la foi catholique agissant contre elle-même, au mépris de ces deux ordres de vérités, poserait une main glaciale sur la bouche de l'homme et de la nature, et les réduirait au silence !

L'homme a faim et soif de la vérité. Il sait peu de choses, et son esprit interroge le monde, la plante, les créatures, les soleils de l'espace ; il cherche, il étudie, il sue sang et eau, et, plus rapide que le Rhône, il ne veut pas qu'on arrête se marche hardie. Un grain de poussière, une montagne, una distance, un problème, un siècle peut s'opposer un instant à son passage, mais le lendemain, il supprime les montagnes, il découvre dans les couches de la terre l'histoire et la vie des peuples qui ne sont plus, il formule, en présence d'un fruit mûr qui se détache de l'arbre, sa loi d'attraction, il court sur des pieds de feu d'une frontière à une autre frontière, et la foi catholique ne refoule point ces grands et nobles efforts de l'intelligence de l'homme. Elle s'allie à la raison, sacre le génie. étend ses connaissances, et amie de la science, des docteurs, des savants, de saint Augustin et de Descartes, de saint Thomas d'Aquin et de Newton, elle se sert de leurs découvertes et de leurs formules. Est-ce que cette foi, le don de Dieu, et assise, ici-bas, sur la raison et la science dont elle emprunte les arguments, a intérêt à les étouffer ? Sans doute, la foi catholique conduit la raison à travers les sentiers de l'incompréhensible, et qui s'en plaindra ? La raison, livrée à elle-même, est sujette à bien des défaillances, et si quelqu'un ne la mène pas sûrement, comme par la main, elle ne tardera pas à s'égarer, et, pleine de vanité, à s'évanouir dans ses propres pensées.

L'indépendance absolue, d'ailleurs, est une chimère, et encore que la science ait ses coudées franches et ses libres allures, elle n'en est pas moins subordonnée à la foi surnaturelle qui la commande, la dirige et la pousse en avant.

La foi catholique, disent encore les rationalistes, brutalise et tue la liberté, car la foi est de nécessité absolue. Or, ce qu est absolument nécessaire n'est pas libre.

Dieu reste notre souverain bien, et, enchaînés à lui par la foi, nous tirons de ce commerce notre vie et notre perfection. « Sans la foi, dit l'apôtre, il est impossible de plaire à Dieu [1]. « *Sine fide autem impossibile est placere Deo.* » L'âme, comme la plante, douée d'une séve abondante, produit des rameaux vigoureux, des vertus qui défient la tempête. Or l'homme entrevoit ce bien absolu, sans mélange, et la liberté, qui n'est autre chose que le mouvement de notre être vers le bien, loin d'étouffer sous un acte de foi, pousse spontanément et généreusement notre vie vers cet infini que nous voyons de loin. Nous ne sommes point une poignée de boue, et rien que cela, attirés par Dieu comme la bête par un lambeau de chair; maîtres de nos désirs, affamés d'une félicité qui n'est point de la terre, si Dieu nous sollicite, nous presse, nous passionne, la liberté ne périt point dans ces actes de foi et ces élans de notre âme.

Ah! si la liberté n'était que la simple faculté de choisir le bien ou le mal, et le choix légitime de l'un ou de l'autre, je comprendrais les scrupules des rationalistes, mais il n'en est rien. La liberté qui pousse au mal, tout en laissant l'homme responsable, est une imperfection, car le péché nous détache de Dieu; s'il grandit, de l'imperfection il passe à la licence,

[1] Ép. aux Hébreux, ch. XI.

et la licence ne fut jamais la liberté. Et l'homme qui va au bien, à Dieu, s'affranchit fièrement du mal et dit à la créature, au mensonge, à la chair, à la révolution : « Mon cœur « n'est pas de granit, je le sais, mais je suis libre, et je ne « veux point de vos fers », cet homme-là trouvant en Dieu son vrai bien, sa fin, sa perfection, y trouve aussi sa liberté. Est-ce que je ne suis pas libre, moi qui crois en Dieu, en son fils, en son Église? Est-ce qu'ils ne sont que de misérables mutilés, ces saints qui laissent au monde la fortune et le plaisir, se donnent à Dieu, soignent les misérables et les fous, ou versent leur sang au Japon et en Cochinchine? Quoi! ceux-là seuls sont libres, qui croient aux mystères de la science, s'insurgent contre Dieu, sa parole et son évangile, et nous, pauvres déshérités de ce don magnifique de Dieu, parce que nous faisons un acte de foi surnaturelle et de vertu, nous nous agitons sous le despotisme de la fatalité? Quoi! l'homme sera libre, à la merci de ses convoitises animales, et il ne le sera pas sous la grâce de Dieu! Quoi! nous nous inclinerons, pleins de respect, devant ce front perverti! ce visage chargé de siècles et de hontes, ce sont les stigmates de la liberté, et nous constaterons son absence dans la vertu? Quoi! le sacrifice catholique n'est plus qu'un frisson de l'esprit et de la chair, la vertu chrétienne un produit brutal, l'Église catholique, nos vierges et nos martyrs des idiots, et les rationalistes qui froissent, insultent, taillent à plaisir l'infini, sont des êtres libres? Ah! la liberté du mal ne sera jamais qu'une infâme parodie de la liberté des enfants de Dieu.

Du reste, la foi chrétienne porte la liberté, car si l'homme n'a pas où jeter les ancres de sa vie, un vent qui passe, un livre qui tombe entre ses mains, une passion qui se lève,

un mot, un regard, un rien, entraîne cette fragile liberté, et il s'en va à la dérive, à la merci de toute doctrine et de toute passion. Je le sais, il faut lutter, et la liberté grandit dans la lutte. Nous dominons l'égoïsme du monde et de la chair par de mâles efforts, et nous entrons, par la violence, en possession de la vie éternelle. « *Regnum cœlorum vim patitur,* « *et violenti rapiunt illud* [1]. »

Les rationalistes affirment encore que la foi catholique n'est qu'une foi aveugle, irraisonnable.

Mon Dieu, la foi de l'homme est aveugle en face des mystères catholiques, en ce sens qu'elle n'en voit pas le fond, je l'avoue, et elle a cela de commun avec la foi naturelle. Est-ce que la foi du savant n'est pas aveugle devant les mystères de la substance, de la vie, de l'attraction, de l'esprit, de ces problèmes qui se pressent sous ses pas? A-t-il tout vu ? Va-t-il se coucher, un soir, avec la satisfaction d'avoir tout sondé et tout découvert? non, cela est évident. Pourquoi alors rejeter la foi surnaturelle et admettre la foi humaine, quand l'une et l'autre s'inclinent devant les obscurités du mystère ? Le reproche que les rationalistes jettent à la face de la foi catholique, les catholiques peuvent et ont le droit de le jeter à la face des rationalistes.

Au reste, si la foi surnaturelle est aveugle en face de ce fond mystérieux qui nous échappe, confiante en la parole de Dieu qui ne se trompe ni ne nous trompe, elle n'est point aveugle devant les motifs de crédibilité. Tout homme sensé les examine, les pèse, et si la foi virtuelle ou infuse par le baptême précède la raison, l'acte de foi, en face d'une vérité révélée, ne se produit jamais sans le concours de la raison.

[1] Saint Mathieu, ch. XI.

L'homme étudie les motifs de crédibilité, puis aidé de la grâce divine, il formule son acte de foi. « Pourquoi, s'écrie « saint Théophile, évêque d'Antioche, vous obstiner à ne pas « croire? Vous ne prenez pas garde que la foi précède et di- « rige nécessairement toutes vos actions. Quel est le labou- « reur qui pourrait moissonner, s'il ne confiait la semence à « la terre? Qui passerait la mer, s'il ne se fiait au vaisseau « et au pilote ? Quel malade pourrait être guéri, s'il ne don- « nait d'abord sa confiance au médecin ? Quel art, quelle « science apprendriez-vous, si vous ne commenciez par croire « le maître qui doit vous enseigner? Quoi donc! le laboureur « se confie à la terre, le navigateur au vaisseau, le malade « au médecin, et vous refuseriez de vous fier à Dieu lui- « même qui vous a donné tant de preuves victorieuses de sa « puissance et de sa bonté [1] ! »

La précipitation du jugement est encore une des causes du rationalisme. Un jeune homme sort des bancs de l'école, et sans autre autorité qu'une ombre de talent, de science et d'instruction, il attaque dans la presse, dans une chaire, dans la rue, ce qu'il aimait à douzé ans. Il juge, il tranche les questions avec un aplomb ridicule, l'évangile, les miracles, les dogmes, les sacrements et les mystères. Saint Thomas d'Aquin, saint Bonaventure et saint Augustin ne sont plus que de petits garçons.

Telle est l'histoire d'une foule de gens. Ils portent un jugement hâtif sur ces questions qui intéressent au plus haut degré leur conscience, leur vie, leur destinée, sans avoir rien approfondi, et ignorants, de parti pris, ils se casernent dans cette inculture religieuse. Est-ce qu'ils consacrent à l'étude

[1] Cité par M. Freppel. *Les apologistes chrétiens au deuxième siècle.*

de la religion catholique une heure par semaine, une lecture par mois, par an? Est-ce qu'ils suivent les pas du Christ et de l'Église catholique, discutent les faits historiques, chercheurs droits et implacables de la vérité? Ils ont lu du grec et du latin, quelques romans, peut-être un peu de philosophie, et satisfaits de ce léger bagage, la religion ne leur apparaît que comme le rêve inoffensif de l'enfance, une faiblesse de la femme ou une hypocrisie de l'homme. Ils ne savent rien, ou presque rien de Dieu, de sa vie intime, de la grâce; rien des mystères de l'incarnation du verbe de Dieu, et de notre rédemption; rien de l'Église catholique, du fait de son existence, de son établissement, de sa vie et de son expansion, et pourtant ils sabrent toutes les questions, méprisent la tradition et les siècles, citent à leur tribunal les vertus et les mystères du catholicisme, insultent et conspuent nos génies, nos saints et nos docteurs. C'est le propre de l'ignorance et de la fatuité de mépriser et de haïr toute supériorité.

Ce mépris et cette haine ravagent notre pays. L'homme insulte son frère, jette les trônes dans la boue de l'émeute, conspire contre le capital, rêve un affranchissement insensé et s'insurge contre Dieu, le Christ et son Église.

La troisième cause du rationalisme est la dépravation du cœur. Nous savons que la liberté et la passion se disputent l'empire du monde. L'une, issue de l'esprit, et l'autre, la fille de la chair, combattent à outrance. La première lutte pour le Christ Jésus, la vérité, la patrie et la vertu; la seconde, quand elle est victorieuse, fait de l'homme un être abject. Et cet égoïsme de la chair, devenu le maître de l'homme, le mène en despote et fait naître en lui la honte de croire.

En définitive, toute doctrine engendre une morale et s'impose à l'homme dans la pratique de la vie. Que sommes-nous?

des chrétiens par l'évangile, des savants par les problèmes que nous agitons, des animaux par les appétits de la chair. Et si le Christ, l'Institut et la passion sont unis dans l'homme, l'homme ne peut pas se séparer du Christ et s'abandonner aux convoitises de son corps, la portion la plus basse de lui-même, sans une prévarication honteuse. Qu'est-ce que l'homme, fut-il un génie, quand son cœur n'est plus soutenu par la parole et la vie de Dieu? Et des hommes insouciants de cette logique et de l'harmonie de cette triple vie, impatients de tout joug, se forgent un symbole pour se donner le droit de se fabriquer une morale commode. Ce qu'ils redoutent, ce ne sont pas les mystères en eux-mêmes, un Dieu trine et un, un Dieu qui se fait homme, un Dieu dont la vie s'épanche par des sacrements ; et que craignent-ils? une seule chose, la vertu. Ils ont du talent, de la science, un nom dans le bulletin de la bibliographie, de la gloire, de la valeur, et ces hommes qui méditent du matin au soir, remuent des questions et blanchissent sous le harnais de la pensée, s'en vont au feu, braves sur mille champs de bataille, ils tremblent comme des peureux devant un acte de vertu. Alors ils abdiquent l'Évangile et abritent la prétendue indépendance de leur vie morale derrière un rationalisme honteux.

Faiblesse de l'esprit, les rationalistes s'égarent dans l'orgueil et les divagations de leur pensée, montant quelquefois vers l'infini, mais se gardant bien de le voir de trop près, à travers les ombres mystérieuses d'une foi droite et émue, de l'étreindre de toute la force de leur âme et de se passionner pour lui. Ils se cachent comme dans une forêt et regardent, de loin et sous le froid humide des arbres, le soleil qui éclaire et échauffe les plantes de la vallée.

Faiblesse du cœur, les rationalistes n'ont point l'énergie

de la vertu et se jettent, pour légitimer la facilité de leurs mœurs, dans les bras du premier dogme venu. Bossuet disait : « Ce n'est pas que les incrédules soient irrités de ce qu'on « leur propose à croire des mystères incroyables, ils n'ont « jamais pris la peine de les examiner sérieusement. Que « Dieu engendre dans l'éternité ; que le fils soit égal au père ; « que les profondeurs du verbe fait chair soient telles que « vous voudrez, ce n'est pas ce qui les tourmente. Ils sont « prêts à croire ce qu'il vous plaira, pourvu qu'on ne les « presse pas sur ce qui leur plaît. A la bonne heure ! Que les « secrets de la prédestination soient impénétrables, que Dieu, « en un mot, soit et fasse tout ce qu'il lui plaira dans le ciel, « pourvu qu'il les laisse sur la terre contenter leurs passions à leur aise [1]. »

[1] *Connaissance de Dieu et de soi-même.*

L'EUCHARISTIE

CHAPITRE PREMIER.

LA POSSIBILITÉ DU MYSTÈRE DE L'EUCHARISTIE.

Le mystère de l'Eucharistie est-il possible? Avant de prouver son existence et sa réalité, il faut se convaincre de sa possibilité.

L'incrédule entre dans une église catholique, contemple nos tabernacles et secoue la tête ; dans son ignorance inepte des choses divines, il traite de superstition et de chose absurde et impossible ce chef-d'œuvre de l'amour de Dieu. L'incrédule a-t-il raison? non, mille fois non : la présence réelle de Jésus-Christ en l'Eucharistie n'est ni absurde ni impossible.

Je dis que le mystère de la présence réelle de Jésus-Christ en l'Eucharistie n'est pas absurde.

Quand il s'agit des mystères catholiques, nos adversaires confondent avec une incroyable légèreté le mystérieux, le rationnel et l'absurde ; cependant, ce sont trois expressions nettement distinctes comme les idées qu'elles manifestent.

Une chose est absurde, quand elle manque de possibilité et de bon sens : je vous annonce un cercle carré ; voilà qui est parfaitement absurde, car vous ne parviendrez jamais à accoupler ces deux termes qui se repoussent et s'excluent.

Une chose est rationnelle, quand elle tombe sous l'évidence, ainsi je dis : le tout est plus grand que la partie ; j'énonce une vérité dont l'évidence vous saisit de prime abord et vous captive.

Enfin, une chose est mystérieuse quand elle est cachée ; un mystère, en effet, selon la notion générale, est une vérité cachée ; si cette vérité s'enfouit dans les flancs de la nature, défiant nos expériences et notre esprit, nous l'acceptons comme un mystère naturel ; si cette vérité se réfugie dans les profondeurs et les secrets de Dieu, nous catholiques, nous l'acceptons comme un mystère surnaturel.

Or, quand je montre ce pain dont Jésus-Christ a dit : « Ceci est mon corps », y a-t-il dans ces paroles l'énonciation d'une absurdité ? Ces mots se repoussent-ils avec énergie ? La foi catholique à la présence réelle de Jésus-Christ dans l'Eucharistie est-elle une foi que le bon sens réprouve? mais non.

L'Eucharistie est un mystère, je le confesse ; mais si nous repoussons l'absurde comme n'ayant droit à aucune créance (il porte avec lui son châtiment), si nous

enchaînons librement notre esprit à l'évidence d'une vérité rationnelle, pourquoi refuserions-nous notre foi aux choses cachées, mystérieuses? La connaissance complète d'un être emporte la science de sa substance, de ce qu'il est, et précisément la substance des êtres nous échappe. « Le mode de connaissance que l'on a d'une chose, « dit saint Thomas d'Aquin, dépend du mode dont « on connaît la substance. *Oportet quod secundum « modum, quo substantia intelligitur, sit modus quæ « de illa re cognoscuntur* [1]. »

Or, ici-bas, le fond des choses se dérobe à notre curiosité; invisible, inscrutable sous les phénomènes qui le manifestent, nos instruments et les investigations de notre esprit ne peuvent fouiller cette habitation mystérieuse, ils s'arrêtent à la porte ; c'est pourquoi les choses de la terre nous sont en partie connues, en partie cachées, et c'est ce que saint Paul nous apprend lui-même : « Nous ne connaissons, dit-il, qu'im« parfaitement. *Ex parte enim cognoscimus* [2]. »

Nous ignorons doublement le fond, la substance des choses : d'abord, d'une façon relative, c'est-à-dire que des vérités nous sont inconnues, non pas parce qu'elles dépassent les forces et les efforts de notre nature, mais parce que notre intelligence n'est pas assez haute, assez cultivée pour les comprendre. Que d'hommes, en ce monde, restent étrangers aux progrès, aux grandes découvertes de la science! Faits d'os et de muscles, le dos au soleil, esclaves des né-

[1] *Somme.* Contre les Gent., liv. I, ch. III.
[2] IVe ép. aux Cor., ch. XIII.

cessités les plus élémentaires de la vie, ces gens-là n'ont point le temps d'étudier, et leur intelligence, que les soucis d'une condition sociale laissent végéter, se durcit comme un granit et devient incapable de conceptions intellectuelles. Puis nous ignorons la substance des choses, d'une façon absolue ; alors notre esprit s'arrête, malgré cette faim inassouvie de savoir qui le tord ; à bout de forces, il s'humilie, il a devant lui un monde supérieur : sans la grâce de Dieu qui élève la nature humaine au-dessus d'elle-même, l'œil de l'homme ne verrait jamais, son cœur ne concevrait point les splendeurs et les jouissances de ce monde surnaturel.

Il y a donc des vérités qui dépassent l'esprit humain, et il y a des vérités qui sont à sa portée : ces deux modes de vérités sont vraiment en l'homme, puisqu'ils sont en Dieu.

Les docteurs de l'Église, en effet, enseignent que si Dieu, inaccessible aux seules forces de la nature humaine, est difficilement connu, il y a cependant en l'homme des semences de vérité divine.

Origène, expliquant ce passage de l'épître de saint Paul aux Romains : « La colère de Dieu éclate du haut « du ciel contre l'impiété et l'injustice des hommes qui « détiennent injustement la vérité, parce que ce « qui peut se connaître de Dieu est sous leurs yeux », ajoute : « En parlant de la sorte, saint Paul affirme « qu'il y a en Dieu quelque chose qui peut être connu, « et quelque chose qui ne peut pas l'être. »

Ailleurs, Origène enseigne « que selon la vérité, « Dieu est absolument incompréhensible, mais qu'il

« ne faut pas conclure de là que nous n'en puissions « rien entendre ; et que, comme nos yeux sont trop « faibles pour considérer directement le soleil, mais « peuvent en apercevoir quelques rayons ; ainsi les « œuvres de la providence et l'art qui règne dans l'u- « nivers sont comme des rayons de la nature divine, « et notre intelligence, ne pouvant voir Dieu par elle- « même, conçoit, par la beauté de ses œuvres et les « ornements des créatures, le père de l'univers. »

L'homme assurément ne peut mesurer Dieu, l'étreindre de son regard, de ses bras, et l'infini échappe aux investigations et aux embrassements du fini ; pourtant, nous le connaissons dans l'infirmité de notre raison.

La raison, en effet, connaît Dieu, et elle s'élève jusqu'à lui, d'une manière imparfaite, par le spectacle des choses finies, ou par le mouvement bien informe de sa pensée, de son existence et de ses actes, mais elle n'a point la force de nous dire ce qu'il est et de nous initier aux secrets de sa vie intime; et qui osera dire qu'en Dieu il y a absurdité, contradiction? Le doute est opposé à la vérité, parce que la certitude n'est point là où est le doute; et, qu'elle repose sur l'évidence ou sur un témoignage solide, la certitude entre dans la constitution de la vérité. Puis l'erreur, car l'erreur est la négation de la vérité ; mais en Dieu, il n'y a ni doute ni erreur, il est toute harmonie, tout être, toute vérité, et la vérité, arrivant de n'importe quel rivage, n'est point opposée à la vérité. Quiconque brise en Dieu l'harmonie de ces deux lumières, de ces deux principes qui nous viennent de lui, car Dieu est

le père de notre raison et de notre foi, celui-là fait de Dieu un être contradictoire, absurde. Or, si ces deux modes de vérité sont en Dieu [1], si la raison et la foi sont les enfants d'un même père, pourquoi ne seraient-elles pas en l'homme ? L'homme, par sa raison, est déjà possesseur d'une portion de la vérité. Dieu ne peut-il pas l'élever plus haut, confesser ce qu'il est, ce qu'il voit, ce qu'il sent, lui communiquer ce vrai et ce bien surnaturels qu'il n'a pas, et arracher de son âme un acte de foi? L'homme comprend ce qu'il découvre et ce qu'il voit; ne peut-il pas croire ce qu'il ne voit pas et ce qui le dépasse? Où est l'absurde? « Dieu, dit saint Thomas d'Aquin, ayant destiné les « hommes à un bien supérieur à tout ce que la fai-« blesse de notre nature sait goûter dans cette vie, a « dû diriger son intelligence vers quelque chose de « plus élevé que ce qui est à la portée de notre « raison, afin que nous apprenions à désirer et à re-« chercher un objet qui dépasse tout ce que nous pos-« sédons ici-bas [2]. » Puisque nous sommes trop petits pour tout voir, tout connaître, tout comprendre, Dieu, dans sa miséricorde, a bien voulu nous prendre dans ses bras, nous élever au-dessus de nous-mêmes et nous faire connaître ce bien supérieur, cet infini, le rêve et la passion de notre vie ; dans sa miséricorde, il a bien voulu armer l'homme de ces deux puissances distinctes : la raison et la foi, la foi au sommet de notre intelligence, la raison un peu plus bas, mais

[1] *Somme.* Contre les Gent., introduction, ch. VII.
[2] *Ibid. Ibid.*, liv. I, ch. V.

toutes les deux, sœurs et enfants d'un même père; et l'homme, avec cette double armure, arrive à la possession complète de la vérité.

L'intelligence, en effet, a un triple mode d'adhésion : ou bien, elle est sollicitée par l'évidence immédiate d'un principe : le tout est plus grand que la partie; ou bien, elle est sollicitée par des conclusions scientifiques, sorties des flancs d'un principe ; ou bien enfin, l'intelligence adhère à une vérité, non plus ravie par l'évidence immédiate ou scientifique d'un objet, mais inclinée librement par l'obscurité du mystère à donner son assentiment. Si cet assentiment s'appuie sur la parole d'un homme, la foi de l'homme est humaine comme l'autorité qui la porte : si cet assentiment repose sur la parole de Dieu, le point d'appui étant surnaturel, divin, la foi de l'homme est surnaturelle. La foi s'appuie donc sur l'autorité d'une parole ; d'un côté, l'homme affirme, et nous croyons aux mystères cachés dans le sein d'une plante ou d'une fleur, nous croyons à son honneur, à son amitié, à sa conscience, et la société se meut sous la sauvegarde de cette croyance. A côté des sages de la terre, le prêtre affirme au nom de Dieu, et de sublimes intelligences se courbent; saint Augustin, saint Bonaventure, saint Thomas d'Aquin !..... tous ces génies que nos rationalistes traitent si cavalièrement ont cru au mystère de la présence réelle. Ah ! si ce mystère était absurde (l'absurde a bien son évidence), ils n'auraient jamais donné leur foi à ce mystère ; mais dans ces paroles : « Ceci est mon corps », dans cette conversion mystérieuse de la substance du pain en la sub-

stance du corps de Jésus-Christ, où est l'évidence de l'absurde? Où est cette malsonnance de paroles qui soulève le bon sens?

Nos adversaires, ne pouvant se résigner à plier leur raison devant ces mystères catholiques, crient à l'inintelligible, à l'absurde, et ces mystères les révoltent parce qu'ils ne peuvent les ouvrir, les sonder, les rapetisser à la mesure de leur intelligence. Mais franchement, qu'est-ce donc que l'incompréhensible ? Est-ce l'inintelligible? est-ce l'absurde ? est-ce l'évidence du sophisme? non. Une chose est inintelligible quand elle n'est pas comprise et quand elle gît encore dans les profondeurs et dans les langes de l'obscurité. Jésus-Christ a dit du pain qu'il tenait dans ses doigts : « Ceci est mon corps », et ces paroles sont intelligibles, rien en elles ne heurte le bon sens; elles sont claires, lumineuses ; elles ont une idée, mais cette idée, il est vrai, est incompréhensible, insondable. Est-ce que je viens ouvrir les flancs de ce mystère, comme on ouvre les flancs d'un problème? L'Eucharistie est un mystère, et parce que ce mystère est incompréhensible, vous dites qu'il est absurde? conclusion bien gratuite, vraiment.

Car enfin, qu'est-ce que comprendre? Comprendre une chose, c'est la connaître, la dépouiller de ses ombres et de ses obscurités, la posséder entièrement. Une chose bien comprise n'a plus de secret pour vous; vous savez ce qu'elle est, ce qui la constitue ; vous en avez le dernier mot. Ah! sans doute, la raison de l'homme est puissante, j'admire la puissance de sa vie et de son mouvement; si sublime qu'elle soit, la raison de l'homme a des limites.

Tout être a une triple limite : il est borné dans ce qu'il a; puis, dans ce qu'il n'a pas et ce qu'il pourrait avoir; enfin, il est borné par ce qui dépasse sa nature, son être. La fleur en évolution n'a pas encore tout son éclat; puis l'hysope n'a pas la blanche tunique du lis, et le lis n'a ni la grandeur, ni la majesté du cèdre; enfin la fleur végète, mais elle n'a aucune sensation animale.

A un degré plus haut, l'animal se développe, il est imparfait; il est donc limité par ce qui manque à la plénitude de son développement. Puis le cheval, si noble qu'il soit, n'a ni les serres, ni le regard de l'aigle; l'aigle n'a point la masse de l'éléphant. Il est des monstres pour la vie et l'évolution desquels il faut les abîmes de l'océan, et pour d'autres, une goutte d'eau sur un brin d'herbe, voilà leur océan. Enfin, l'animal sent, mais la pensée ne rayonne point sur son front. Je monte encore, et je rencontre en l'homme les mêmes limites.

La science est du moins quant à son objet une et multiple; car la vérité est l'objet de la science. Mais cet objet se montre sous des faces multiples dans les diverses sciences qui se heurtent ici-bas. L'œil de notre intelligence ne peut tout embrasser, et le savant ne connaît à fond qu'une ou deux branches de la science. Le philosophe généralement n'est pas astronome, ni l'astronome législateur... Il pourra connaître les conclusions de plusieurs autres sciences, mais voilà tout : cela est évident, car vous ne trouverez jamais un homme possédant toutes les sciences.

Puis, l'homme est limité dans ses propres connaissances. Interrogez le physicien, le botaniste, le savant,

et demandez-lui si, dans sa sphère, il a tout sondé et tout vu? Sans doute, il a compté les couches de la terre, sa pensée a traversé les siècles, et il nous a dit des peuples qui ne sont plus et leur nom et leur berceau, leurs gloires, leurs défaites et leurs décadences... Son œil a-t-il tout vu, tout expliqué? Mais quand je remue la poussière de plus de soixante siècles de travaux pour savoir ce que c'est que la chute d'un corps, ce que c'est que le mouvement, ce que c'est que la nature d'un être, la réponse est une plainte, et pourtant, les écoles célèbres n'ont jamais fait défaut; chaque siècle a ses génies, ses gloires et ses conquêtes, et chaque siècle n'apporte que d'inexplicables gémissements. Newton, après de longues et silencieuses méditations, nous jette l'hypothèse de l'attraction; mais qu'est-ce que l'attraction? Le botaniste prend une fleur, et avec une barbarie bien légitime, il l'ouvre, il l'analyse, et dans ses mains il n'y a plus que des débris. Qu'est-ce que la vie? Partout nous rencontrons le mystère.

Il est vrai, la science est dans le progrès ; elle marche avec le monde, et elle s'en va de découvertes en découvertes, de conquêtes en conquêtes. O raison de l'homme, je te salue ! je te salue, quand je te vois dans les profondeurs de la terre et de l'Océan, ou dans les hauteurs des cieux. Je te salue, quand je te vois cherchant les nuances, les merveilles que récèle le sein d'une fleur. Je te salue, quand je te vois ouvrant un principe et en faisant jaillir une conclusion, et pourtant, avoue ton impuissance. Ah ! cet aveu, Newton le faisait avec regret : « Je ne sais ce que je « suis au monde, disait-il ; pour moi, je me compare

« à un enfant jouant sur le bord de la mer, remuant « ça et là un caillou plus ou moins lisse, pendant que « le grand Océan de la Vérité reste caché à mes yeux. » La raison de l'homme, fière de ses principes, de ses axiômes, sûre de cette lumière que Dieu lui prête, je l'entends proclamer l'existence de Dieu, le mystère du bien et du mal ; je la vois déduisant, courir du connu à l'inconnu, et s'élancer par de là les espaces jusqu'à Dieu. Eh bien ! qu'elle monte encore. Mais pourquoi son regard se trouble-t-il ? Pourquoi se prend-elle de défaillance et s'arrête-t-elle dans son vol ? C'est que la raison a senti une autre limite ; au-dessus d'elle, il y a un monde supérieur, le monde des mystères catholiques.

Partout et à chaque pas nous rencontrons le mystère ; mais le botaniste, parce qu'il n'a pas ravi à la fleur tous ses secrets, et le physicien, parce qu'il n'a pas le dernier mot du mouvement des corps, ne crient pas à l'absurde ; et pourquoi changerait-on de logique et de langage devant le mystère de l'Eucharistie? Pourquoi traiter d'absurde un mystère parce qu'il est inaccessible aux seules forces de notre intelligence? Dites-moi, si ce grain de poussière peut devenir une fleur, une tige verdoyante, pourquoi ne serait-il pas le pain des forts? Ah! oui, tige, fleur, ce sera un épi de blé; et pétri, moulu, les paroles de la consécration tomberont sur cette frêle hostie, ce sera le corps de Jésus-Christ : où est donc l'absurdité? Assurément, nous ne comprenons pas, mais si nous comprenions, il n'y aurait plus de mystère. Est-ce donc une raison pour nous dire que nous, catholiques,

nous adorons une pieuse absurdité dans l'Eucharistie.

Vous voulez voir, vous voulez sonder et comprendre ce mystère de la présence réelle, et d'où vient donc cette exigence intraitable de votre raison en face des mystères du catholicisme, quand le mystère se multiplie sous vos pas et ravit la foi naturelle et scientifique de votre esprit?

Voyez-vous les pensées et les désirs de vos amis? non! Vous les aimez cependant, vous croyez à leurs paroles, à leur honneur et à leur affection.

Me direz-vous que les faits et les paroles dévoilent ces pensées et ces affections? Cela est vrai dans un sens, la parole traduit la pensée de l'intelligence et du cœur, mais la pensée en elle-même, la pensée en substance, la voyez-vous? non évidemment, car la pensée et l'amour ne sont point une grossière vibration de l'air; la substance de l'amour reste mystérieusement cachée dans les replis de notre âme. Or si vous ne croyez qu'à ce que vos yeux voient, qu'à ce que vos mains et votre raison touchent de près, si vous traitez d'absurde ce que vos yeux ne voient point, ce que vos oreilles n'entendent point, ce que votre raison ne saisit et ne pénètre pas; mais votre vie sera vide, sans amitié, sans aucune jouissance de l'âme; votre couche restera froide, déserte et pleine de larmes et de poignantes tristesses; vous serez seul, car l'amitié, en soi, comme l'amour dans sa substance, ne sera plus qu'un mot sonore et sans réalité, une chose absurde, puisque le fond est un mystère. Plus d'amis, plus de vie de famille, la famille désunie verra ses membres en discorde, en guerre, le fils ne croyant plus à la parole

de sa mère, la patrie veuve et délaissée par ses soldats et les citoyens qui la défendent; plus de cœurs qui battent pour elle, plus de ces murailles de chair qui arrêtent l'ennemi, le patriotisme qui a sa racine dans un mystère, dans l'amour, le patriotisme, comme l'amitié, ne sera plus qu'une chose insensée. « *Tota itaque peribit amicitia* [1]. »

Si la foi naturelle est nécessaire à la société humaine, si elle est le ciment de nos relations et le principe de nos actions politiques ou morales, le pain de notre vie ; pourquoi la foi divine serait-elle bannie de l'Église catholique ? L'Église catholique est une vraie société, mais une société surnaturelle, et elle a ses mystères. Pourquoi les mystères catholiques auraient-ils le singulier privilége de ne rencontrer que la révolte, la négation et le mépris ? Ah ! vous croyez à la parole d'un ami, à la parole de votre mère, car une mère, à moins qu'elle ne soit tout à fait dénaturée, ne trompe pas son fils; mais l'Église catholique nous console dans nos épreuves avec les caresses et le dévouement d'un ami, elle essuie nos sueurs et nos larmes, elle se penche sur notre poitrine, écoutant les battements trop précipités de notre cœur. L'Église catholique est plus qu'un ami, on l'a dit souvent, c'est une mère qui entoure notre berceau de sa tendresse, car nous naquîmes par l'eau et par le Saint-Esprit sur ses genoux. C'est une mère, et elle nous donne sa séve, sa doctrine, le sang de ses veines ; elle veille sur notre intelligence et la garde de l'hérésie ; elle défend notre

[1] Saint Augustin. *De Fide rerum invisibilium*, lib. I.

liberté des passions qui la sollicitent, et vous voudriez mettre en doute son amour et sa parole? vous déchireriez sans pitié les entrailles de cette mère tendre et divine par une barbare négation ? ce serait contre nature. « *Ipsa Ecclesia vos ore maternæ dilectionis alloquitur* [1]. »

Le mystère de l'Eucharistie n'est pas absurde, mais incompréhensible. Je pourrais déjà conclure à son existence, mais entre la non-absurdité d'une chose et la réalité, il y a un intermédiaire, le possible. C'est pourquoi j'ajoute que ce mystère n'est pas impossible.

Le prêtre tient entre ses doigts cette hostie frêle, blanche, pétrie par des mains virginales ; moment sublime, alors chacun s'incline sous une force surnaturelle, on écoute, on sent qu'il va se passer quelque chose de mystérieux. Les paroles de la consécration tombent de la bouche du prêtre, et la substance du pain n'est plus, et la terre adore son Christ et son Dieu; car il est là sous ces espèces sensibles, réellement et substantiellement présent. Et de qui sont donc ces paroles mystérieuses? du fidèle? non assurément, car le fidèle contemple avec émotion, il regarde, il prie, il adore, il n'est que le simple spectateur de ce mystère.

Ces paroles sont-elles du prêtre? pas davantage. Le prêtre ! vous le voyez à l'autel, il élève ses mains et son âme vers Dieu, et il prie pour les princes et pour les peuples, aujourd'hui surtout que les princes et les peuples semblent dévoyés! il prie pour

[1] Saint Augustin. *Ibid.*

les âmes arrêtées dans l'autre monde par un reste d'expiation, il prie pour ceux qui l'aiment ou le haïssent, pour ceux qui le défendent ou le persécutent, car son âme est grande comme celle de Dieu. Le prêtre! il loue Dieu, il fait monter la terre vers le ciel dans une prière et dans un chant sublime. « *Sursum corda.* » Voilà les paroles du prêtre, sans doute il prononce les paroles de la consécration, mais il les tient de Jésus-Christ. Jésus-Christ a pris un peu de pain et il a dit : « Ceci est mon corps », et il a ajouté : « Faites ceci en mémoire de moi. *Hoc facite in meam commemorationem*[1]. » Or, la parole de Jésus-Christ est-elle capable d'opérer ce mystère de sa présence réelle dans l'Eucharistie ?

D'abord, une chose est impossible, quand cette impossibilité a sa raison dans l'impuissance radicale de l'agent. Jésus-Christ est-il donc incapable de sa nature d'opérer ce mystère?

Dieu est tout-puissant, car la plénitude de l'être amène la plénitude de la puissance. Or plus un être s'approche de Dieu, plus il participe de sa puissance. L'homme mieux que la plante s'approche de Dieu, c'est pourquoi l'homme possède une plénitude de vie et de force inconnues à la plante, et à mesure que nous montons vers l'infini, nous sentons notre nature, notre poitrine s'élargir. Dieu nous communique de sa vie, de sa force, comme le soleil qui déverse ses flots de lumière et de chaleur, il nous illumine, il nous pénètre, et cette communication de son être, de sa lumière,

[1] Saint Luc, ch. XXII.

de sa chaleur, nous transforme et nous grandit. Mais qui mieux que Jésus-Christ est plus près de Dieu? Cherchez sur la terre l'être le plus parfait, montez au ciel, vous trouverez, sans doute, les vestiges de Dieu, ou comme le dit l'apôtre : « une participation à la nature divine », ce je ne sais quoi de mystérieux et d'invisible qui est quelque chose de la nature, de la vie même de Dieu, dans la vie de l'homme ou de l'ange; mais vous ne rencontrerez jamais dans aucun être toute la splendeur et la représentation exacte de Dieu. Jésus-Christ seul est un homme et un Dieu; comme nous, il est fait de chair, d'os et d'âme, sauf le péché qu'il n'a point, mais sa nature humaine est unie à la nature divine; celle-ci, la nature divine, le fait le Verbe et la parole substantielle de Dieu, car Dieu se regarde et il s'aime, et ce regard de Dieu produit à sa ressemblance un autre personnellement distinct de lui, un fils portant dans une mystérieuse et éternelle génération toute la vie, toute la substance, toute la splendeur du Père, sans l'écourter et sans être lui-même limité. Puis, la nature humaine donne au Verbe de Dieu une descendance, et nous pouvons le suivre à travers les siècles et les générations. Les plaines de l'Éden, les patriarches, les rois et les prophètes nous parlent de lui, et le fils de la femme porte dans ses veines le sang d'Abraham et de David, et quand vient la plénitude des temps, il naît, on le voit, on l'entend, on le touche, il parle, et sa parole apaise des tempêtes et ressuscite les morts.

Jésus-Christ possède donc une puissance divine, car la nature divine étant l'être même de Dieu, l'être sans limites et incirconscrit, elle met en Jésus-Christ une

puissance sans mesure, une puissance active à l'égard de tout ce qui est susceptible d'être, et ce que Dieu peut faire, lui, le fils de Dieu par sa nature divine, il peut l'accomplir, car « les choses que fait le père, dit « saint Jean, le fils les fait également... *Quæcumque « pater facit, hæc et filius similiter facit*[1]. »

L'action d'un être, en effet, dérive de sa puissance, car, en définitive, toute créature agit seulement dans la mesure et les limites de sa force. La fleur n'a qu'une action végétative ; elle nous envoie ses parfums, s'ouvre amoureusement à un rayon de soleil et étale les splendeurs virginales de son vêtement, mais elle ne va pas au delà; la fleur n'a qu'une puissance végétative.

L'action de l'homme est plus haute, car l'homme agit en maître sur les hommes et sur les choses; il sait dominer la matière, il la commande, et les distances, la vapeur, les montagnes, les flots de l'océan, le temps et l'espace... tout est dans sa main; l'homme a une puissance intellectuelle.

Je monte encore et je vois que l'action de Jésus-Christ devient plus profonde; elle va là où l'action de l'homme ne va point, elle atteint ce qui se joue des efforts de notre volonté, elle domine les hommes, les événements et les choses alors qu'ils échappent à notre dictature : l'action de Jésus-Christ est divine comme sa nature et sa puissance.

Jésus-Christ peut opérer d'abord ce que l'intelligence saisit et comprend, car ce que notre intelligence com-

[1] Saint Jean, ch. v.

prend n'implique aucune contradiction, ne répugne pas à l'être et devient possible.

Puis Jésus-Christ peut opérer ce que l'homme ne saisit pas, ce qui le dépasse, car son esprit est si infirme, si imbécile, qu'il ne connaît, comme le dit l'apôtre, « qu'en partie ». Le tort de nos rationalistes, c'est bien de vouloir sonder ce qui est insondable, de mesurer la puissance et l'action de Dieu à leur mesquine hauteur et de croire impossible ce que leur sagesse ne pénètre pas, sagesse maudite que celle-là, le monde sensé la regarde et la siffle sans pitié; elle n'est qu'une folie. « *Nonne stultam fecit Deus sapientiam hujus* « *mundi*[1]? » Eh quoi! l'homme veut limiter la puissance et l'action de Dieu! « Où étais-tu, disait un jour « Dieu à Job, quand je jetais les fondements de la terre?... « lorsque la mer brisait les digues qui la renfermaient?... « Je lui ai mis des portes et des barrières et j'ai dit : « Tu viendras jusque-là, tu n'iras pas plus loin; ici, tu « briseras l'orgueil de tes flots. Est-ce toi qui com- « mandes à l'étoile du matin, et qui assignes à l'aurore « le lieu de son lever? Sais-tu où habite la lumière? « Quel est le séjour des ténèbres? La neige, la grêle, « les pluies impétueuses et les foudres, qui les fait « tomber sur la terre? Qui abreuve les lieux déserts « et désolés? Qui fait germer les plantes? Si tu veux « envoyer la foudre, t'obéira-t-elle?... Est-ce toi qui « donnes au cheval sa force et qui as hérissé son cou « d'une crinière mouvante? Le feras-tu bondir comme « les sauterelles? Le souffle fier de ses naseaux répand

[1] Ire ép. aux Cor., ch. I.

« la terreur, il creuse du pied la terre, il s'élance avec « audace, il méprise la peur, il affronte l'épée, il bouil- « lonne, il frémit, il dévore la terre... Est-ce toi qui « donnes à l'aigle la force qui l'emporte au sommet des « cieux?... Job ! est-ce toi qui as fait toutes ces mer- « veilles? réponds-moi », et Job épouvanté et ravi s'écrie : « Seigneur, que puis-je répondre ? je vois et « je me tais. *Manum meam ponam super os meum* [1]. »

L'homme, en effet, voit les résultats de cette action divine ; la création jaillit du néant, un mort reprend la vie, un paralytique emporte son grabat et marche, mais le fond des choses lui échappe. Il comprend tout ce qui va régulièrement, tout ce qui se transforme selon les lois de la nature, mais ce qui heurte la nature, ce qui n'en suit pas les lois et le cours, ce qui est miraculeux, surnaturel, il ne le comprend pas. S'en suit-il que cela soit impossible? non, car Jésus-Christ a une puissance que l'homme n'a pas, et l'action surnaturelle de Jésus-Christ découle de sa puissance et de sa nature divine ; dès lors, elle peut s'étendre aux choses les plus merveilleuses et les plus incompréhensibles.

Ou bien, l'impossibilité d'une chose vient d'une double infirmité relative de l'agent, d'une infirmité intellectuelle et physique. Le pâtre, en effet, dépourvu de toute culture de l'esprit, n'abandonne pas ses montagnes, sa houlette et son troupeau pour venir s'asseoir dans une chaire de l'Université; son intelligence est trop informe et incapable d'une si haute fonction. L'enfant, à complexion délicate, à organisme frêle,

[1] Job, ch. XXXVIII et XXXIX.

ne remue pas ce que des mains robustes et nerveuses peuvent facilement soulever. Or le fils de Dieu, en se faisant chair, a-t-il contracté cette double faiblesse intellectuelle et physique ?

Le Verbe de Dieu s'est fait homme, nous dit la foi catholique, et en se faisant homme, il a pris les défaillances de la nature humaine, car Jésus-Christ a voulu expier les péchés des hommes, répondre à la justice de Dieu qui pesait sur le monde, et réclamait non pas une victime vulgaire, mais une victime dont le sang et les mérites fussent infinis. Et on n'expie le péché d'un autre qu'en prenant sur soi non pas le péché, mais son châtiment, toutes ces défaillances physiques, la faim, la soif, la lassitude, la mort, devenues l'apanage de notre nature. « Par un seul homme, dit saint Paul, le péché « est entré dans le monde et avec le péché, la mort[1]. » Du reste, si le fils de Dieu, en prenant notre nature, était demeuré étranger aux défaillances qui la suivent, mais l'humanité aurait douté de la chair du Verbe de Dieu, de la réalité de son Incarnation, ne retrouvant pas en lui sa propre nature. L'humanité voulait contempler son Sauveur et son Dieu dans sa propre chair, assujéti, en dehors du péché, à toutes ses infirmités, et l'humanité, en effet, a vu son Sauveur et son Dieu couché dans une écurie, sur une poignée de paille, grelottant de faim et de froid. L'humanité a vu son Sauveur et son Dieu aux mains des Juifs, sans éclat et sans beauté, la peau vieillie, les os brisés, les flancs ouverts, et la terre buvait sa sueur et son sang. L'humanité a

[1] Ép. aux Rom., ch. v.

vu son Sauveur et son Dieu devenu le rebut et l'abjection du peuple, l'homme de la douleur et de l'infirmité, délaissé de Dieu; elle l'a entendu, sa voix était défaillante et pleine de tristesse : « Mon Dieu, pourquoi m'avez-vous abandonné [1] ? »

Oui, son âme a connu la tristesse, la douleur; unie substantiellement au corps, comment n'aurait-elle pas eu le sentiment de ses blessures, de sa passion, de ses souffrances ? Le corps se donne à l'âme et l'âme le reçoit, et ces deux vies ne font plus qu'une seule vie dans un même être. Son âme a connu la tristesse : « Mon âme « est triste jusqu'à la mort », dit-il, car la mort est une violence qui déchire. Le corps est le compagnon de l'âme, quand il lui donne son dernier adieu et son dernier embrassement, l'âme est triste. Son âme a connu la tristesse, car elle voyait l'infidélité des disciples, le crime des Juifs et les débauches des peuples; et le Christ laissait la défaillance envahir son être, mais sans la moindre perturbation.

En l'homme les passions sont mauvaises, la raison perd son calme et son empire, elle se fait la complice des plus vils instincts du corps, abdiquant son royal gouvernement. En Jésus-Christ les passions n'étaient pas, comme en nous, une triste nécessité de notre nature déchue, mais elles vivaient calmes et raisonnables sous la main de sa volonté, et s'il les a subies, c'est qu'il l'a bien voulu. Il les a subies avec la même indépendance, avec la même liberté qu'il s'est fait homme, avec le même calme qu'il est mort pour notre

[1] Ps. 21.

Rédemption; toujours sous le royal empire de sa raison, elles n'ont jamais jeté le moindre désordre, la moindre inquiétude coupable dans son âme ou dans ses membres. Du reste, le péché n'est pas de l'essence de la nature humaine, car il n'est pour elle qu'une semence de mort.

En descendant dans notre chair, le fils de Dieu en avait accepté les passions avec les défaillances, mais en dehors du péché et de la perturbation.

La nature humaine en Jésus-Christ n'avait donc qu'une force et une opération limitées, mais elle était comme un instrument sous la main de la nature divine. Tout instrument agit sous l'impulsion de l'agent supérieur, et il agit d'autant mieux que, perdant tous les jours de ses appétits, il est moins rebelle.

Un peuple brouillon, sans cesse en révolte sous le gouvernement qui le mène, va difficilement à sa fin; il se mutine, il se cabre, il se détourne de son chemin, esclave de ces agitations volcaniques qui passent sur lui, il devient ingouvernable. Mais la nature humaine de Jésus-Christ était parfaite, bien pondérée, toujours dans le calme de la tranquillité, jamais à la merci de ces souffles brûlés qui viennent du désert; son âme, sous la vision béatifique de Dieu, possédait la plénitude de la grâce, et son corps, formé dans de chastes entrailles, du sang le plus pur, le plus immaculé, ne portait point dans ses flancs le germe du péché. La nature humaine, instrument docile, parfait et simple, opérait avec la nature divine, et, toutes les deux intimement unies tout en restant distinctes, l'opération de l'une devenait dans un sens l'opération de l'autre,

puisqu'en Jésus-Christ il n'y a qu'un seul être, une seule personne.

Sans doute, la nature humaine, prise isolément, a sa vie, ses actes, ses forces, ses limites ; mais unie à la nature divine, elle agissait sous son impulsion, recevant d'elle toute sa vie, toute son action, et l'opération des deux natures devenait une, l'opération d'un seul être, comme la force de mon âme, passant dans ma main, devient une force personnelle.

Le Christ trouvait donc dans sa parole, dans son âme, dans ses membres, une puissance infinie, parce que, sous cette enveloppe humaine, se cachait la nature divine, et les deux natures se réunissant dans une seule personne, la personne du fils de Dieu, et la nature divine, se servant de la nature humaine, lui communiquait sa vie, son être, sa vertu, sa puissance. Qui donc pourrait limiter la puissance de Dieu? Assurément ce n'est pas l'homme. L'homme vient de Dieu, à sa parole, il est sorti des froides ombres du néant, et il est venu sur cette terre. Ce n'est pas même cette mystérieuse substance qui se dérobe à notre poursuite, car tout être tient de Dieu, et de Dieu seulement, sa substance, sa nature, ses lois et ses harmonies. « *Dixit* « *et facta sunt* [1]. » D'où je conclus que nos mystères catholiques ne limitent pas la puissance de Dieu, et que le mystère de la présence réelle de Jésus-Christ en l'Eucharistie n'est pas impossible.

Je dois ici, en quelques mots, faire justice de l'absurde prétention du rationalisme, car le rationalisme affirme

[1] Ps. 148.

partout la suffisance de la raison pour expliquer nos mystères; voici l'objection : Le rationaliste rejette ce mystère, parce qu'il ne le comprend pas, ce mystère dépasse l'intelligence humaine. Il a de ces obscurités que l'esprit de l'homme ne saurait fouiller, c'est pourquoi le rationaliste qui fait profession de ne croire qu'à sa raison, à ses lumières, à son génie, décrète l'impossibilité de la présence réelle.

A cela je réponds : le rationaliste est sans logique, parce qu'il confond la raison et la foi catholique, le monde naturel et le monde surnaturel.

Le fini, c'est ce qui a une limite, la limite, c'est le terme au delà duquel l'objet limité n'est plus; voyez cette enceinte, au delà de ses murs qui la soutiennent, elle n'est plus. Au contraire, l'infini nie toute limite, et quand vous ajouteriez, pendant des millions d'années, de nouvelles perfections à cet objet, comme ce que vous ajoutez est lui-même fini, il y aura toujours une limite et jamais l'infini. Le fini est donc une négation, et l'infini, niant cette négation, par là même affirme.

La raison est bornée, nous l'avons vu, cet aveu est sorti de la bouche de tous les savants; voilà donc la raison, seule avec ses forces naturelles, finies, en face d'un objet surnaturel, en face de l'infini lui-même qu'elle veut sonder, comprendre, car un mystère catholique est une vérité cachée dans le sein de Dieu. Mais comment scruter Dieu et ses secrets? En définitive, il faut bien qu'il y ait une proportion entre l'adhésion à ce mystère et le mystère lui-même. Notre raison croit aux mystères de la science parce qu'ils

sont rationnels, il suffit d'une force humaine qui prenne notre intelligence et ravisse son adhésion; mais nos mystères catholiques étant surnaturels, divins, il est nécessaire qu'une force surnaturelle, divine, meuve librement notre âme. Cette force surnaturelle, d'où jaillit-elle? de notre propre fonds? mais quand je me regarde, j'ai bien mes membres, et dans ces membres je sens, comme saint Paul, une loi qui m'avilit; j'ai bien une pensée, un cœur libre; je sens toujours ma création, et le génie, si fier, si haut qu'il soit, est lui-même limité.

Non, en moi, dans ma nature, il n'y a pas le principe de cette énergie divine, le principe de la foi catholique. Saint Paul le disait autrefois aux Éphésiens: « Vous « êtes sauvés par la foi, avec la grâce, cela ne vient pas « de vous, c'est le don de Dieu. *Gratia estis salvati « per fidem, et hoc non ex vobis; Dei enim donum est*[1].» Voilà l'explication du mystère. Cette force surnaturelle qui incline librement notre intelligence à donner notre assentiment à nos mystères, c'est la grâce de Dieu.

Dieu n'est pas seulement un artiste vis-à-vis de sa créature; il l'a élevée à des relations surnaturelles, la destinant à une fin et à un monde supérieurs, à la vision et à la possession éternelles de Dieu.

Dieu, nous dit l'apôtre, nous a faits vraiment ses fils: « *Ut filii nominemur et simus*[2] », et la grâce, cette mystérieuse participation à la nature divine, nous élève au-dessus de nous-mêmes; elle nous transforme,

[1] Ép. aux Éph., ch. II.
[2] Ire ép. de saint Jean, ch. III.

elle nous surnaturalise. En effet, quand un être, quand une perfection se donne à nous, elle devient nôtre; recevant un nouveau mode d'être, nous recevons une nouvelle dénomination. L'âme se donne au corps, et le corps n'est plus un cadavre, il vit de la vie même de l'âme, il se donne à elle comme elle se donne à lui. Il résulte de ces deux substances incomplètes mais unies substantiellement, un être supérieur, l'homme.

Si Dieu se donne à nous par la grâce divine, quel sera notre nom? Ah! nous ne sommes plus seulement des hommes, mais des chrétiens. Saint Jean s'écrie dans un langage énergique: « Je vous le dis: vous êtes « des dieux, *ego dixi, Dii estis*[1] », et sous le mouvement, sous l'impulsion de cette force divine qui s'ajoute à notre nature, nous pouvons dire: « Seigneur, je crois. « *Credo.* » Ce cri surnaturel ne jaillit pas de notre nature réduite à elle-même, il n'arrive pas de ma raison sur mes lèvres, mais notre âme participe par le grâce de Dieu à la nature divine, elle mêle les flots de son existence et de sa vie à la vie même de Dieu, et de cette union mystérieuse de notre âme avec Dieu, de notre vie avec la vie de Dieu, de notre faiblesse avec la force de Dieu, il se fait en nous une vie et une force plus hautes que nous, et ce cri catholique « je crois » peut s'échapper de nos lèvres: il est surnaturel comme son principe, la grâce de Dieu. De cette façon, il y a harmonie et proportion entre l'adhésion de notre intelligence, surnaturalisée par la grâce divine, et nos mystères catholiques.

[1] Saint Jean, ch. x.

Or la foi catholique, nous dit le rationaliste, n'est en réalité que le développement naturel et progressif de la raison; d'où il suit que la raison humaine, dans son germe, comme dans son développement, n'est pas autre chose que la foi surnaturelle; et alors, ce qui est humain est en même temps divin, ce qui est fini devient l'infini, la vie humaine devient la vie chrétienne, les vertus de l'une sont les vertus de l'autre : c'est le comble de l'absurdité. Et si le rationalisme est logique, il doit justifier cette incompréhensible ascension de tous les êtres en dehors de leur sphère et par leurs propres forces.

Je prends un grain de poussière, je le jette dans un sillon, là, sous l'action d'une vertu cachée, il germe, c'est une fleur. Mais attendez ! Voilà qu'un jour, par la seule force de son activité et par une mystérieuse et absurde transformation, ce grain de poussière, devenu le lis de la vallée ou l'herbe des champs, grandit encore et produit un aigle qui déploie sa large envergure, un lion qui secoue sa crinière et rugit au désert. Puis, toujours en évolution, ce grain de poussière croît et se développe, il se perfectionne sans cesse, et, à un moment donné, devenu successivement fleur et animal, il rassemble ses forces et fait sortir de ses flancs un homme qui pense, qui croit, qui tombe à genoux et qui adore, que dis-je? c'est Dieu lui-même!

Voilà la logique du rationaliste, car si la foi catholique, surnaturelle, ne borne pas la raison humaine, je ne vois pas pourquoi Dieu bornerait l'homme, l'homme l'animal, l'animal la plante, la plante le caillou qui roule à mes pieds : c'est le chaos.

Un rationaliste de talent mais de parti pris, M. Paul Janet, de l'Institut, sent bien ce manque de logique; les tortures de son esprit, de ses arguments et de ses sophismes se trahissent malgré lui.

M. Janet a publié un livre avec ce titre sonore: *les Problèmes du dix-neuvième siècle.*

Le talent, je l'avoue, ne fait pas défaut, mais l'erreur ne manque pas non plus. Les trois chapitres sur la religion portent plus d'erreurs que de pages.

Selon M. Janet, la religion catholique ne résout pas plus les difficultés que le bouddhisme; car si elle a une supériorité, ce que M. Janet veut bien lui accorder, cette supériorité n'est que relative : d'où il suit que le catholicisme ne vaut guère mieux que les religions mahométane et protestante. « Supériorité, dit-il, ne signifie pas vérité absolue. »

Est-ce que M. Janet ne voit pas que son rationalisme le pousse au scepticisme le plus brutal ? L'homme est fait pour la vérité; et tous, à quelque degré de l'échelle sociale que nous soyons, tous, nous éprouvons ce noble besoin, et quand l'homme ne peut le satisfaire, il n'est pas heureux, il souffre ; son âme a de ces angoisses mystérieuses qu'elle manifeste par des cris et des sanglots. Que M. Janet, qui a beaucoup connu cet infortuné Jouffroy, relise cette page navrante du meurtre de la foi catholique dans son âme. La vérité politique, scientifique et religieuse est le pain et la béatitude de l'intelligence, car qu'est-ce donc que l'intelligence sans la vérité ? mais elle n'est plus qu'un organe qui végète, un arbre qui se meurt faute de séve, et quand un peuple esclave de ces rhé-

teurs, de ces médiocrités mécontentes, ne croit plus que l'erreur et le mensonge, alors la nuit se fait, son esprit, comme dit l'apôtre, s'évanouit et tombe sous le poids du mépris; un peuple sans la vérité religieuse n'est plus qu'un cadavre de peuple.

Or cette vérité religieuse doit bien venir de quelqu'un, d'une autorité quelconque, mais sûre et infaillible, oui, sûre et infaillible, car s'il n'y a pas quelque part un magistère infaillible, nous serons toujours libres de contester l'enseignement qui nous sera proposé, et d'agir selon nos vues personnelles; et la société religieuse des esprits n'est plus possible, parce que sans idées communes, immuables, librement acceptées de tous, elle flotte à tous les vents de doctrine qui passent sur elle. Et pourtant, il est élémentaire que toute société réclame une autorité qui lui donne l'unité et la conservation, et toute société religieuse, par cela même qu'elle ne possède pas cette autorité infaillible dans son enseignement, se convainc d'erreur, puisqu'elle avoue qu'elle est faillible et qu'elle peut se tromper, et par la force des choses, elle se morcelle, comme le protestantisme, en une foule de sectes livrées, sans défense, à toutes les hérésies et à toutes les corruptions.

Le catholicisme nous donne un enseignement infaillible. Son enseignement, par un privilége qu'il tient de Dieu, est pur d'erreurs.

« Supériorité ne signifie pas la vérité absolue », nous dit M. Janet avec emphase. Quel sophisme! la supériorité relative ne signifie pas la vérité absolue, je le concède ; mais la supériorité absolue « signifie »

la vérité absolue, et le catholicisme qui a reçu de Dieu cette supériorité emporte avec lui, à travers les siècles, ce privilége de l'infaillibilité et de la vérité absolue.

Que Luther, Calvin et M. Janet lui-même, s'ils l'osent, se disent infaillibles, et ils seront la risée des peuples, et pourquoi donc? parce qu'ils ne possèdent qu'une supériorité relative. Le catholicisme seul s'affirme avec cette promesse de l'infaillibilité, et l'histoire, ce me semble, lui donne bien quelque droit de se poser de la sorte. Toutes les religions, en effet, ont transformé la vérité en erreur, et le catholicisme n'a jamais erré dans l'enseignement de la vérité que Dieu lui a confiée et dont il a l'interprétation et le dépôt. Que M. Janet me démontre donc que la religion catholique est de fabrique humaine, sans une autorité divine qui la soutient ; et si cela est, comment se fait-il qu'elle résiste, et que son enseignement, plus solide que le granit, ne change pas? « Sans une autorité « divine, il n'y a rien de stable, rien de fort, mais du « vent qui passe en détruisant. » Que M. Janet me trouve une déchirure doctrinale à cette unité du catholicisme; qu'il me dise à quelle époque elle s'est brisée sous les coups de l'ignorance, des Césars et des passions. Que M. Janet me trouve une discordance dogmatique, un cri de révolte, un homme (homme de génie ou homme de rien) en dissidence avec l'Église catholique et que l'Église catholique n'ait point chassé. Je mets M. Janet au défi. Voilà donc la raison humaine forcée d'opter entre l'autorité sûre et infaillible du catholicisme et le despotisme, le tourment et le déses-

poir du scepticisme, livrée à elle-même et à toutes les hontes d'un dogme sorti des bureaux d'un ministère ou du cerveau du premier journaliste venu.

Nous catholiques, nous ne voulons pas enchaîner notre liberté religieuse à une autorité humaine, nous sommes plus fiers que cela; nous croyons à une parole infaillible, à la parole de Dieu. Du reste, si toutes les religions sont fausses, comme l'affirme M. Janet, je le trouve bien bon de se donner la peine d'en pratiquer une, même la meilleure; une religion convaincue d'erreur et de fausseté n'a droit qu'à notre mépris.

Je comprends, maintenant, ce cri du professeur universitaire : « C'est Rome qu'il faut convertir [1]. » Que l'Institut convertisse Rome à ses idées, que le catholicisme devienne une école philosophique, que M. Janet et M. Renan définissent *ex cathedra* à la place du pape, et nos affaires religieuses, paraît-il, se porteront mieux!

Ce n'est pas plus difficile que cela.

Ah! ce n'est pas Rome qu'il faut réconcilier avec M. Janet, de l'Institut! Rome, mais c'est Jésus-Christ, son centre invisible, c'est le pape, ce sont les apôtres, ce sont nos saints et nos martyrs, saint Jérome, saint Augustin, saint Bonaventure, saint Dominique, saint Hyacinthe... Rome! ce sont nos joies et nos larmes, nos dévouements et le sang de nos veines. Rome! c'est la main qui essuie la sueur de nos fronts et de nos intelligences, la main qui châtie les lâchetés et les conjurations des princes, des peuples et des savants,

[1] Liv. V, ch. II.

la main qui caresse sans peur ces bêtes fauves, aux pieds sales, que les doctrines irréligieuses de M. Janet font éclore à chaque lendemain d'une tempête sociale. Rome! c'est le génie, la science et la sainteté ; le génie, qui crée sous la plume de saint Thomas d'Aquin la *Somme théologique,* démasque l'hérésie et la brise sans pitié; la sainteté, qui copie la sublime folie d'un Dieu mort pour la rédemption des hommes. Rome! ce sont les siècles qui se lèvent et les siècles qui s'en vont, et M. Janet, lui, le pur de l'Université, fût-il suivi de son école normale, qu'est-il donc en définitive? Et il veut que le catholicisme abdique tout, ses dogmes, ses lois, sa morale, ses gloires, ses illustrations, Dieu lui-même... et se mette à ses pieds! C'est le comble de l'absurde et de l'outrecuidance.

M. Janet, du reste, avoue, malgré lui, la supériorité du catholicisme, et cette supériorité le gêne. « Au lieu « d'insister sur l'impuissance scientifique de la philo« sophie et sur la supériorité des explications chré« tiennes, dit-il à M. Guizot, je comprendrais que l'on « insistât sur l'efficacité pratique du christianisme. » Plus loin, il dit : « Il (M. Guizot) ne veut pas seulement « que la religion soit une source de satisfactions pour « l'âme, il veut aussi qu'elle soit une lumière pour la « raison, il veut confondre la philosophie et l'humilier « devant la religion... ; il comprendra que les philo« sophes n'acceptent pas ainsi volontiers pour la phi« losophie l'humiliation qu'il lui impose [1]. »

Que M. Janet batte en brêche la doctrine protestante

[1] Liv. V, ch. II.

et arbitraire de M. Guizot, je ne le nie pas, et il n'a pas grand mérite à mettre à bas une religion qui n'a d'autre autorité que la raison humaine, si fragile et si changeante, et d'autres dogmes que ceux que M. Guizot veut bien lui accorder; mais que M. Janet s'en vienne nier la différence de la raison et de la foi, la subordination de la raison, de la philosophie, au dogme catholique, à la parole de Dieu, cela vraiment est énorme.

Les rationalistes limitent la puissance de Dieu et sont bien ces hommes, dont parle Job, « qui regardaient le « Tout-Puissant comme incapable de rien faire. *Et « quasi nihil posset facere omnipotens æstimabant « eum*[1]. » M. Janet confond ces deux mondes de la nature et de la grâce, ces deux ordres de phénomènes et de mystères naturels et surnaturels, ne visant qu'à l'émancipation complète de la raison, et par contrecoup, à l'affranchissement de toute obligation, de tout précepte catholique.

Cependant, toutes les fois que vous rencontrerez une double nature dans un être, si l'une est inférieure à l'autre, il y aura subordination. Les sens sont soumis à la raison, ils s'humilient devant elle, et quand, par une révolte inqualifiable, ils agissent contre elle, l'acte humain n'est plus raisonnable ; s'en suit-il que les sens soient détruits ? Mais non : telle est la raison en face de la foi catholique. La foi ne doit pas se plier au despotisme, aux exigences capricieuses de la raison ; la grâce, alors, serait à la merci de notre nature, la parole de Dieu aux mains de la parole de l'homme, et l'Église

[1] Job, ch. XXII.

catholique aux mains despotes de l'État. Mais ce qui est moins noble doit s'humilier devant ce qui est plus noble. La raison est assurément inférieure à la foi catholique, d'une condition plus humble, car elle est instable, mouvante, sans autre force que le verbe de notre âme, et la foi catholique s'appuie sur la parole immuable de Dieu. L'une repose sur la sagesse de l'homme, et l'autre sur la sagesse de Dieu. L'une s'honore des expériences et de la folie de son siècle, et l'autre de la folie de la croix.

C'est pourquoi la raison humaine doit s'humilier devant la foi catholique, se mettre d'accord avec elle, se faire sa royale servante, sans quoi elle flotte à tous les vents, elle s'évanouit dans ses rêves, elle accuse de folie ce qui est la sagesse et de sagesse ce qui n'est que folie. « *Nonne stultam fecit Deus sapientiam* « *hujus mundi*[1] ? » Plus loin, M. Janet insiste : « Le mariage équivoque de la philosophie et de la « théologie qui a été recommandé pendant longtemps « n'a servi de rien à la cause de la religion, et il a « gravement compromis la cause de la philosophie et « surtout de la philosophie spiritualiste[2]. »

Ainsi, saint Thomas d'Aquin, le bienheureux Albert le Grand, saint Bonaventure..... ont gravement compromis la cause de la philosophie par la foi catholique, et M. Janet va remettre ces hommes et les choses à leur place.

Puis, à côté de ce manque de logique, il y a des

[1] Ire ép. aux Cor., ch. I.
[2] Liv. X, ch. II.

inconvénients que je me contente de signaler à M. Janet.

Si nous abandonnons à la raison seule le soin de rechercher la vérité, il en résulte :

« 1° Que la connaissance de Dieu sera le partage d'un « très-petit nombre d'hommes, car la plupart ne « peuvent recueillir le fruit de leurs laborieuses re- « cherches, pour trois raisons : les uns, par suite d'une « constitution vicieuse, manquent naturellement de « dispositions pour la science, c'est pourquoi ils ne « peuvent se livrer à aucune étude capable de les faire « parvenir au plus haut degré de la science humaine « qui est la connaissance de Dieu ; d'autres sont em- « pêchés par les nécessités de la famille ; il faut bien que « parmi les hommes un certain nombre se consacre à « l'administration des biens temporels ; à ceux-là, il ne « leur reste pas assez de temps pour examiner à loi- « sir ces questions et s'élever au faîte des recher- « ches humaines, c'est-à-dire la notion de Dieu. Il y « en a enfin qui sont empêchés par la paresse, car, « pour arriver à la connaissance des choses dont la rai- « son peut naturellement s'enquérir, touchant Dieu, il « faut connaître beaucoup, et il en est peu qui veuil- « lent s'imposer ce travail par amour pour la science, « bien que Dieu ait mis dans l'esprit humain un pen- « chant naturel qui le porte vers elle.

« 2° Il résulte que ceux qui pourraient découvrir « et connaître cette vérité n'y parviendraient qu'avec « peine et après un long temps, soit à cause de la pro- « fondeur de cette vérité, soit à cause de ses nombreux « préliminaires, soit parce que l'âme, encore jeune,

« flotte au gré de mille passions et ne saurait être « apte à rechercher une vérité si élevée, ce n'est « qu'en se calmant qu'elle devient sage et instruite. « Si donc, la voie de la raison était la seule qui pût « nous conduire à la connaissance de Dieu, le genre « humain resterait plongé dans les ténèbres de l'igno-« rance la plus profonde, puisque le petit nombre « seulement, et encore après un temps considérable, « pourrait acquérir cette notion qui rend l'homme « bon et parfait.

« 3° Le troisième inconvénient, c'est que le plus « souvent la raison humaine est embarrassée par l'er-« reur de ses recherches, car notre esprit faible dans « ses jugements se laisse aller à l'illusion; il en ré-« sulte que beaucoup de personnes continueraient à dou-« ter de ce qui est démontré avec la plus grande évi-« dence, parce qu'elles ne connaissent pas la force de « la démonstration, et surtout, parce qu'elles voient « les choses les plus contradictoires enseignées par « ceux qui portent le nom de sage. Il arrive aussi qu'il « se mêle aux choses parfaitement prouvées des choses « fausses, qui, loin d'être rigoureusement établies, re-« posent seulement sur une raison plausible ou sur « un sophisme que l'on prend quelquefois pour une « démonstration réelle.

« Voilà pourquoi il est devenu nécessaire que la « vérité, concernant les choses divines, fût proposée « aux hommes avec une certitude inébranlable par la « voie de la foi [1]. »

[1] *Somme*. Contre les Gent., introduction, ch. VI.

CHAPITRE II.

LA PRÉSENCE RÉELLE DE JÉSUS-CHRIST DANS L'EUCHARISTIE.

LES SAINTES ÉCRITURES.

La première preuve de la présence réelle de Jésus-Christ dans l'Eucharistie apparaît dans les saintes Écritures. Je n'ai pas ici à prouver l'authenticité de ces livres, ce n'est point la question. Je dirai seulement ce que saint Augustin disait aux manichéens : « D'où « savons-nous que Platon, Aristote, Cicéron.... sont « les véritables auteurs des ouvrages qui portent leurs « noms, si ce n'est qu'en ayant instruit leurs contem- « porains, cette connaissance est venue jusqu'à nous « par la tradition. » Or, l'Église catholique nous présente ces livres dont elle a le secret et qui font sa vie, et ces livres, on les trouve chez les Grecs, chez les Latins, dans les églises d'Orient et d'Occident ; ils sont traduits dans toutes les langues, partout on les lit, on les médite, on les croit. Ces livres sont la parole de Dieu même.

3

Les textes de la présence réelle sont nombreux ; ne pouvant les citer tous, je me bornerai à quelques-uns.

Que disent donc les Évangiles de ce sacrement et de ce mystère ?

Jésus-Christ veut avant sa mort nous laisser un gage vivant de son amour, son testament. Il rassemble donc ses apôtres et les convie à un dernier et mystérieux festin. « Je veux, dit-il, manger cette pâque avec vous « avant de mourir. » Et prenant un peu de pain, il le bénit, disant : « Ceci est mon corps. *Accipite et comedite : hoc est corpus meum.* Faites ceci en mémoire « de moi. *Hoc facite in meam commemorationem.* » Il prend de même le calice et le bénit, disant : « Ce « calice est la nouvelle alliance de mon sang qui sera « répandu pour vous. *Hic est calix, novum testamentum in sanguine meo qui pro vobis fundetur* [1]. »

Les objections se sont élevées contre ces paroles : « Ceci est mon corps », apportant chacune son explication en dehors du dogme catholique.

L'Eucharistie, selon Calvin, n'est qu'une figure, un symbole, et Jésus-Christ n'y est pas présent dans la réalité de sa chair et de sa personne, car, dit-il, répétant insidieusement les paroles du Sauveur : « C'est « l'esprit qui vivifie, la chair ne sert de rien. *Spiritus « est qui vivificat : caro non prodest quidquam* [2]. » La foi seule sert à quelque chose, et la croyance de notre âme à une présence symbolique de Jésus-Christ

[1] Saint Mathieu, chap. XXIV. Saint Luc, chap. XXII.

[2] Saint Jean, chap. VI.

suffit à l'explication du texte de la consécration et à la sanctification de notre vie.

Luther, avant Calvin, ne pouvant nier la présence réelle, se torturait l'esprit pour interpréter, en dehors de l'Église catholique, les paroles consécratives. Il n'osait pas, comme Calvin devait le faire plus tard, traiter ce mystère de pur symbole, les paroles sont éblouissantes de clarté, et il l'avoue lui-même. « Je « voudrais bien, dit-il, que quelqu'un fût assez habile « pour me persuader qu'il n'y a dans l'Eucharistie « qu'un peu de pain, celui-là me rendrait un immense « service, mais j'avoue que je suis enchaîné et que je « ne puis sortir de là. Le texte de l'Évangile est trop « clair. *Textus Evangelii nimis est apertus*[1]. » Il ne restait plus à Luther qu'une ressource, l'affirmation hérétique de la présence simultanée du corps de Jésus-Christ et de la substance du pain, et c'est ce qu'il affirma avec audace dans sa doctrine de l'impanation.

Ces deux grandes hérésies exposées brièvement, je dissèque les paroles de la consécration : « Ceci est « mon corps », et chacune d'elles m'apporte, en dépit des clameurs de l'hérésie, le témoignage manifeste de la présence réelle de Jésus-Christ dans l'Eucharistie.

D'abord, « *hoc*, ceci ! » Que signifie, que dit ce mot ? Ceci, c'est-à-dire ce qui est dans ma main, sous les espèces du pain, ce qui, avant la consécration, n'était qu'un pain vulgaire, fait de froment et pétri de mains

[1] Cité par Billuart. *De Eucharistiâ*, diss. I.

d'homme, ceci, ce que je tiens, ce que je vous montre et ce qui tombe sous vos sens, ceci est mon corps; voilà le sens obvie.

La particule « ceci » signifie donc ce qui est contenu en général sous les espèces, la substance qui était d'abord du pain, et qui est ensuite le corps de Jésus-Christ. « Car, dit saint Thomas d'Aquin, la proposition « ne fait, ni que le corps du Sauveur soit le corps du « Sauveur, ni que le pain soit le corps du Christ; mais « elle fait que la chose contenue sous les espèces, « chose qui était du pain auparavant, soit le corps de « Jésus-Christ. En conséquence, le Seigneur ne dit « point : « Ce pain est mon corps », mais il dit : « Ceci est mon corps », désignant le sujet non par un « substantif, mais par un pronom qui indique une « substance en général, sans en déterminer la na- « ture[1]. »

Mais si la substance du pain demeure et se cache sous les accidents qui la manifestent, ces paroles : « Ceci est mon corps » n'ont plus de sens, et Jésus-Christ aurait dû s'exprimer ainsi : « Là, dans ce pain, « est mon corps », et non pas : « Ceci est mon corps. » Pourquoi cela ?

C'est que, quand deux substances sont dans un même lieu, l'une visible et sensible, sous les accidents qui lui sont propres et sous les phénomènes qui la produisent, et l'autre invisible, et dont la présence n'est accusée par aucun phénomène externe, on parle naturellement de la substance qui se voit, qui se

[1] *Somme théol.*, 3 p., q 78, a. 5.

touche et que nos sens palpent. Dès lors, si la substance du pain, après la consécration, n'est pas changée en la substance du corps de Jésus-Christ, les paroles du Sauveur, en contradiction ouverte avec cette loi, sont convaincues de fausseté. Jésus-Christ devait parler de la sorte : « Ceci est du pain », et non pas : « Ceci est mon corps », puisque selon Luther, nos sens, après la consécration, voient et touchent encore la substance du pain cachée sous ses accidents. Il suit de là que ce mot « ceci » atteste, à moins qu'on ne le violente, la présence du corps de Jésus-Christ sous les espèces du pain. La substance du pain n'y est plus, elle fait place à une autre substance, le corps, le sang, l'âme et la divinité du Christ.

On nous objecte que le verbe « être » n'a qu'une signification symbolique et qu'il n'exprime pas la réalité de la chose, d'où cette proposition malsonnante : « Ceci signifie mon corps. » Calvin, en effet, interprète allégoriquement ces paroles : « Ceci est mon corps », et nie la réalité de la présence de Jésus-Christ dans ce sacrement.

Mais le verbe « être » a la signification la plus simple et la plus élémentaire. Il ne signifie pas tel ou tel verbe qu'il plaira au premier venu de lui imposer, esclave de toutes les interprétations humaines ; il retient sa vraie et légitime signification et accuse une réalité, une chose qui existe. Je dis : « Cet homme lit », c'est-à-dire est lisant. Il serait vraiment étrange qu'on vînt me dire que cet homme ne lit pas, mais qu'il paraît, qu'il semble lire. Je dis : « Ceci est une fleur, un lis, un mets exquis. » Quoi ! ne serait-il pas impudent

d'affirmer que, sans doute, j'ai voulu dire : « Ceci est l'ombre, le symbole d'une fleur, d'un lis, d'un mets exquis. » Mais cette façon singulière de parler jetterait le scepticisme sur tous les mots du dictionnaire, et dépouillés de leurs vraies significations, ils se verraient à la merci de tous les caprices, de toutes les barbaries, exprimant à la fois la vérité et le mensonge, le sceptre et le poignard, la vertu et la débauche. Le protestantisme passerait de ses temples dans l'Académie et le dictionnaire français. Le verbe « être » n'a pas le droit de sacrifier sa légitime signification et de s'assujétir à toutes les exigences de la fantaisie et de la passion, ce serait le chaos.

Les hérétiques se rabattent sur ce mot « mon corps », et quelques-uns d'entre eux assurent que cette expression désigne le corps mystique de Jésus-Christ.

Cette explication est insensée. Est-ce que l'Église catholique est appelée le sang de la nouvelle alliance ? Est-ce que l'Église catholique est morte pour la rédemption des hommes ? Est-ce que le sang de l'Église catholique est d'un prix infini ? Est-ce que l'Église catholique, comme un monstre, est une société sans tête ? Mais nous constituons le corps de l'Église catholique. Son sang, elle le tire de nos veines. Ses vertus, son génie, ses mérites, elle les emprunte à notre âme, à nos actions, et le sang d'un homme, cet homme fût-il saint Jérôme ou saint Bonaventure, ne pouvait satisfaire la justice de Dieu et opérer notre rédemption. Il fallait à cette Église, à ce corps, une tête qui vivifiât et dirigeât tous les membres dans l'unité de doctrine, de vie et de mœurs ;

il fallait à la justice de Dieu une victime d'un prix infini, et un jour on devait dire : non pas, tel homme est mort! (Si l'humanité reste couchée dans les ruines et dans les larmes, sans l'espoir d'un pardon, que lui importe cet homme?) Mais on devait dire : Dieu est mort. Oui, Dieu meurt, et l'humanité sent ses entrailles s'émouvoir, la vie, enchaînée au despotisme du péché, reprend son cours, la rédemption des hommes se réalise, le monde est à Jésus-Christ, son chef et son maître, et Jésus-Christ est à Dieu. « *Vos autem Christi, Christus autem Dei* [1]. »

La doctrine de Luther a deux inconvénients : d'abord, elle outrage la présence de Jésus-Christ par la présence de la substance du pain, et expose les fidèles à l'idolâtrie. Puis le jeûne devient impossible, malgré son obligation, si nous mangeons en même temps et le corps du Sauveur et la substance du pain.

D'autres répondent avec Calvin que ce mot « mon corps » signifie le symbole, la figure du corps de Jésus-Christ.

Cette explication ne se soutient pas, car la figure est au-dessous de la réalité. Or, si l'Eucharistie n'est qu'une figure, un symbole, et rien de plus, comment prouvera-t-elle sa supériorité sur la manne du désert? La manne était, assurément, une substance plus noble que le pain que nous dévorons. Substance mystérieuse, distribuée par la main des anges, elle satisfaisait tous les goûts et procurait à chacun de chastes délectations; et le pain que nous mangeons, d'origine

[1] Ire ép. aux Cor., ch. XIII.

vulgaire, se pétrit avec les sueurs et la graisse de la terre. Si cette frêle hostie, pétrie d'un vil froment, n'est qu'un symbole entre les mains du prêtre catholique, l'Eucharistie ne possède ni la noblesse, ni l'origine mystérieuse de la manne du désert ; les sacrements de la loi nouvelle sont inférieurs aux sacrements de la loi ancienne, la vérité est au-dessous de la figure, l'alliance de Jésus-Christ ne vaut pas l'alliance des prophètes et des rois, de Jérémie, de Moïse et de David, la réalité est au-dessous de l'image, et alors, à quoi bon étourdir le monde, pendant des siècles, du nom de Jésus-Christ, de sa race, de ses ancêtres, de sa venue ? A quoi bon cette préparation, cette attente impatiente d'une alliance nouvelle, si l'ancienne est meilleure ? A quoi bon mettre des espérances au cœur de l'humanité déchue, si ces espérances ne sont que des rêves ?

Jésus-Christ n'a point parlé d'une façon allégorique quand il a dit : « ceci est mon corps », et l'humanité, dépourvue de sens, ne fléchit point le genou devant un symbole. Quoi ! le Christ laisse au monde ce sacrement de l'Eucharistie comme le testament de son amour pour les hommes, et ses paroles ne jetteraient que des doutes, des mensonges et des ténèbres ! Un homme va mourir, mais avant de quitter cette terre, il désigne son héritier et trace sur un testament, d'une main déjà glacée, ses dernières volontés : « Je lègue à mon fils ma maison et mes terres », et ces paroles sont nettes et lumineuses. Oserait-on en contester la réalité ? Oserait-on dire à l'héritier que ce testament n'est qu'une simple métaphore, et qu'il ne lui transmet

pas en réalité une maison et des terres, mais seulement la figure, l'ombre de cette maison et de ces propriétés? Vraiment ce serait une dérision. Et quoi de plus clair que ce testament de Jésus-Christ : « ceci est mon corps » ? Du reste, si Jésus-Christ avait parlé figurativement, comme il le faisait souvent dans ses discours, nous retrouverions les traces de ces allégories et de ces métaphores, car ce qu'un évangéliste dit d'une façon obscure, l'autre le dit plus clairement ; mais les évangélistes répètent les mêmes paroles : « ceci est mon corps. » Ces paroles s'imposent donc, bon gré, mal gré, avec leur sens obvie.

Une figure, mais c'est quelque chose de trop froid pour l'amour du Sauveur. L'amour ne vit point d'ombres et de figures, cela ne lui suffit pas, et quand une main barbare lui ravit la réalité, ses entrailles se dessèchent, ses lèvres se décolorent, sa vie s'épuise dans les larmes, la démence et le désespoir, car l'amour veut son objet, un être qu'il voit, qu'il étreint, qu'il aime à son aise. Féroce ou sublime, l'amour agite les appétits grossiers de la bête ou les nobles instincts de l'homme, et l'homme devient un affamé de courtisanes ou un affamé de Dieu. Il s'en va, en guenilles, les bras nus, hurlant une ignoble chanson, les pieds dans le sang et dans la boue, ou il monte vers Dieu, sous l'impulsion de la vertu et de l'héroïsme de sa vie morale. Il crève tranquillement de sa voluptueuse et lâche obésité, sur un lit et sur le pavé de la rue, ou il meurt et se rajeunit dans le sang du martyre. Car l'amour a bâti deux cités, la cité du bien et la cité du mal, Rome et Capoue.

Si l'amour, quel qu'il soit, fait don de sa substance, comme il réclame l'être lui-même, l'être tout entier, Jésus-Christ pouvait-il se contenter de froides ombres, de figures glaciales, vides, de ce qui ne parle pas, de ce qui n'est pas ? Pouvait-il regarder l'humanité et lui dire : « je t'aime », sans se donner à elle dans la réalité de sa personne, et sans l'attirer à lui ? Pouvait-il la contempler dans les ruines de son péché, écouter ses cris, ses plaintes, et ne pas lui tendre les bras ? Mais l'amour le plus tendre, le plus réel, crie au cœur du Christ, et l'amour le pousse hors de lui-même vers ce monde dont il reçoit la louange et l'outrage, la foi et la persécution. « Je fais, dit-il, mes délices d'habiter « avec les enfants des hommes. *Deliciæ meæ esse cum* « *filiis hominum* [1]. » Ah! si l'Eucharistie n'est qu'un symbole, une figure, Jésus-Christ se joue cruellement de l'humanité, il se joue de ses espérances, de ses adorations, de ses rêves, des restes de sa beauté native, il ment à ses pensées, il ment à la véhémence de ses désirs et de son affection, et de part et d'autre, il ne reste dans ce symbole qu'une poignante et amère déception. O Jésus-Christ, mon maître bien-aimé, « je crois, *Credo.* » Je crois à vos promesses, à votre amour, à votre puissance, oui vous êtes mort pour la rédemption des hommes, et pour que ce souvenir de votre mort demeure toujours jeune, toujours tendre au fond de nos âmes, vous nous donnez votre chair à manger. Oui, je le crois, ô mon Christ, ô mon maître, vos paroles sont vraies, et quoique extrêmement dures

[1] Prov., ch. VIII.

à mes sens et à ma raison, je les accepte, je crois, car je sais que « ce qui est folie selon les hommes est sa-« gesse selon Dieu. *Quod stultum est Dei, sapientius* « *est hominibus* [1]. »

Du reste, ces paroles : « ceci est mon corps » sont-elles donc moins claires et moins acceptables que ces autres paroles : « le Verbe s'est fait chair ? » Si les premières ne sont qu'une pieuse figure, les secondes ne sont pas moins vides de toute réalité, et l'Incarnation du fils de Dieu n'est plus qu'un symbole, une allégorie, un rêve. Sans doute, on dit bien que le fils de Dieu a pris une chair comme la nôtre, sauf le péché ; on dit bien que né d'une femme, sous l'opération mystérieuse et féconde de l'Esprit-Saint, il est venu en ce monde, car on l'a vu, on a entendu sa parole, on a touché la frange de son vêtement, et les foules le suivaient sur les flancs des collines, dans les lieux déserts, dans les villes et les bourgades ; on dit bien qu'un jour le proconsul romain le montra au peuple avec mépris, disant : « Voici l'homme, *ecce homo* »; on dit bien qu'aux mains des Juifs, couvert de dérision, de crachats et d'ignominies, les flancs ouverts, il mourut sur un gibet ; on le dit, mais c'était un rêve, une comédie. Cet Homme-Dieu, Dieu peut-être, n'était qu'un semblant d'homme ; son corps, un semblant de corps, sa naissance, sa vie, sa passion, sa mort, sa résurrection, le Christ tout entier, depuis l'Éden jusqu'au Calvaire, n'était qu'une chimère pleine de merveilleux, sans la réalité de l'existence.

[1] Ire ép. aux Cor., ch. I.

Assurément si les calvinistes sont logiques, ils doivent nier avec la réalité de l'Eucharistie, la réalité de l'Incarnation, car ces paroles : « ceci est mon corps » sont aussi lumineuses que ces autres paroles : « le Verbe s'est fait chair. » Que dis-je ? mais un Dieu trine et un, un en nature et trois en personne, un Dieu qui se fait homme, un en personne et deux en nature, un Dieu qui fait surgir des mondes du néant, des hommes qui arrachent en quelques années le monde à la corruption... Sont-ce là des mystères plus compréhensibles que le mystère de la présence réelle ? Cependant les calvinistes acceptent ces mystères sur la foi de la Bible et de leurs interprétations privées. S'ils confessent un Dieu trine et un, un Dieu fait homme, de quel droit rejettent-ils la manducation de la chair de Jésus-Christ dans l'Eucharistie ? Religion bien commode vraiment, un dogme vous gêne, vite on le nie. Voilà la logique de l'hérésie et de bien des gens qui n'ont pas le courage de faire passer dans la pratique leurs convictions religieuses.

L'Eucharistie contient le corps de Jésus-Christ par la force même des expressions : « *ex vi verborum* », et l'âme, le sang et la divinité par concomitance, « *ex concomitantia* » ; ainsi s'exprime la théologie. Quand deux choses, en effet, sont intimement unies, l'une suit naturellement l'autre. Jésus-Christ a pris un corps comme le nôtre, et dans ce corps il y a une âme qui le meut, le vivifie, et dans cette humanité, à côté de la nature humaine, il y a la nature divine ; Jésus-Christ, le fils de Dieu, est aussi le fils de la femme.

Saint Jean, dans son Évangile, traite magistrale-

ment, *ex professo,* de la divinité de Jésus-Christ. Son début est grandiose et mystérieux. « Au commencement était le Verbe, le Verbe était en Dieu et le Verbe était Dieu. » Puis le Verbe quitte le sein de son Père, il se fait chair, il manifeste son incarnation par sa doctrine, par ses miracles, il sauve, il régénère le monde.

Dans cet Évangile dont le récit atteint la perfection de la simplicité et du sublime, car la parole de Dieu a ce double cachet, le sixième chapitre est consacré, dans la dernière partie, à l'affirmation de la manducation réelle de la chair de Jésus-Christ.

Voici les trois principales idées de ce chapitre. Saint Jean parle, dans les premiers versets, de la multiplication des pains, et un peu plus loin, de la nourriture spirituelle ou de la foi en l'Incarnation du Verbe de Dieu, et dans la dernière partie il expose la réalité du sacrement de l'Eucharistie.

L'apôtre pose au début le fait de la multiplication des pains, de ce miracle accompli sous les yeux d'une multitude affamée. La foule, dit le récit, avait suivi le Sauveur dans un lieu écarté, les heures s'étaient écoulées, et la faim se faisait sentir. Alors Jésus interroge un de ses disciples : « Où trouverons-nous de quoi nourrir cette foule ? Un enfant se trouve en possession de cinq pains et de deux poissons, et Jésus fait asseoir la foule, prend les pains, les bénit, les distribue, et quand tout ce peuple eut mangé, les disciples recueillirent encore douze corbeilles des restes de ces cinq pains. Et le Sauveur, voulant se soustraire à une démonstration populaire, se cacha.

« *Jesus ergo cum cognovisset, quia venturi essent ut*
« *raperent eum, et facerent eum regem, fugit*
« *iterum in montem ipse solus.* »

Le Sauveur rencontre de nouveau la foule : « En « vérité, je vous le dis, vous me cherchez, non à « cause des miracles que vous avez vus, mais parce « que je vous ai donné du pain à manger et que vous « avez été rassasiés. »

Ici, une nouvelle idée se fait jour. Jésus veut faire comprendre à ces intelligences grossières que l'âme se nourrit d'un pain immatériel, de la foi dans le Christ. Les Juifs surpris l'interrogent sur cette nourriture mystérieuse.

Les Juifs, dit saint Thomas d'Aquin, savaient que Dieu seul est infini, que seul il donne la vie éternelle ; étonnés des paroles du Sauveur, ils l'interrogent sur ce pain qui dépose en nous les germes de l'immortalité. Ils lui demandent « ce qu'il faut faire pour opérer les œuvres de Dieu ». Le Sauveur répond : « L'œuvre de Dieu ! c'est de croire en celui qu'il a en« voyé. » Et comment, répliquaient les Juifs, croirons-nous en toi ? sur quel signe ? sur quel miracle ? Dieu a parlé à Moïse, et que fais-tu de plus que Moïse? Dieu a nourri son peuple quarante ans dans le désert, nous donneras-tu une nourriture supérieure à la manne ? Et Jésus leur répond encore : « Vos pères ont mangé « la manne au désert, et ils sont morts ; le pain qui « vient du ciel donne la vie. » Jésus-Christ est ce pain qui donne la vie, car le fils de Dieu s'est anéanti sous la forme d'un homme, d'un esclave ; sans cela, comment l'aurions-nous vu ? Mais les Juifs ne peuvent

franchir le sens matériel des paroles du Sauveur et s'écrient : « Seigneur, donnez-nous de ce pain. » Et le Sauveur corrige leur erreur. « Je suis le pain de « vie, celui qui vient à moi dans la simplicité de la foi, « celui-là aura la vie éternelle. » Ces hommes grossiers ne voient en lui que le fils de Joseph, le fils d'un charpentier, et murmurent ; et Jésus leur dit : « Vous « murmurez ! mais personne ne peut venir à moi, si « mon père ne l'attire à lui. *Nemo potest venire ad me, « nisi pater qui misit me traxerit eum.* » Mystérieuse attraction ! elle se fait sans violence, car Dieu n'est point un despote, Dieu ne froisse point la liberté de l'homme.

Mystérieuse attraction de l'humanité vers le Christ, elle se fait par la parole : « Allez, enseignez toutes les « nations », a dit le Sauveur, et cette parole s'en est allée aux quatre vents du ciel, par-delà les montagnes, les mers et les glaces, le temps et l'espace.

Mystérieuse attraction de l'humanité vers Jésus-Christ, elle se fait par l'amour. Le cœur suit le mouvement qui le sollicite et le manifeste dans les actes de sa vie. Pétri des choses de la terre, il se passionne pour elles ; pétri des choses divines, il se passionne pour le Christ, et les peuples, sous cette dernière et supérieure impulsion, se relèvent de leur boue.

Mystérieuse attraction de l'humanité vers Jésus-Christ, elle se réalise par l'imitation. Car cela ne suffit pas d'écouter la parole du Christ, de contempler ses œuvres, sa mission. Cela ne suffit pas de lui jeter en courant un cri de son admiration et de son cœur, la vie chrétienne, après tout, n'est que l'épanouissement,

la manifestation de la vie de Jésus-Christ, et cet épanouissement du Christ dans la vie de l'homme se fait par l'imitation des vertus dont il eut la plénitude.

Mais Jésus-Christ réprime les murmures des Juifs, et sa parole devient plus vibrante, plus affirmative. « Je suis, dit-il, le pain vivant descendu du ciel, et « celui qui mange ce pain ne meurt point. » Ce qui est divin et incorruptible, en effet, ne périt point, et celui qui se nourrit de ce pain trouve, dans cette manducation, la vie éternelle. Quel est ce pain ?

Ici, un nouvel ordre d'idées s'introduit dans ce chapitre. Il ne s'agit plus de la foi qui nourrit l'âme en l'unissant à Jésus-Christ, nous entrons dans la réalité du mystère eucharistique, car nous mangerons la chair du Sauveur, nous boirons son sang, si nous ne voulons pas manger et boire notre condamnation. « Le pain que je vous donnerai, dit le Sauveur, est « ma chair, la rédemptrice de ce monde ! » Les Juifs se révoltent contre un pareil langage. « Comment, « s'écrient-ils dans leur indignation, cet homme peut-« il nous donner sa chair à manger ? » Jésus-Christ les confirme dans cette idée, et sa parole devient plus tranchante. « Si vous ne mangez pas la chair du fils « de l'homme, si vous ne buvez pas son sang, vous « n'aurez point la vie en vous. Ma chair est vraiment « une nourriture, et mon sang est vraiment un breu-« vage. Celui qui mange ma chair et boit mon sang « demeure en moi et moi en lui. Comme mon père « qui m'a envoyé est vivant et que je vis par mon « père, de même, celui qui me mange vivra aussi par « moi. » Et les Juifs, au comble de leur colère et de

leur mépris, s'écrient : « Cette parole est trop dure, « qui peut l'entendre ? » Comment ! manger la chair palpitante d'un homme et boire son sang, mais cela est inoui et inacceptable. La nature et la raison se scandalisent et se soulèvent de dégoût devant la réalité d'une pareille manducation.

Croyez-vous que Jésus-Christ va changer de langage ? non, il répète la même vérité, il la confirme, il la déclare au-dessus des rébellions de leur esprit et de leurs sens. « C'est l'esprit qui vivifie », leur dit-il, l'esprit qui remplit et porte mes paroles, « la chair ne sert de rien » ; c'est-à-dire, ce qui est si grossier, ce sens purement charnel que vous prêtez à mes paroles, ne sert de rien, car il vous empêche de venir à moi dans la candeur et l'abandon de votre âme et de votre foi. « *Spiritus est qui vivificat, caro non prodest quid-* « *quam.* »

Voilà en quelques mots ce magnifique chapitre de l'Évangile selon saint Jean.

Mais je reviens sur mes pas. « Si vous ne mangez « point la chair du fils de l'homme, dit le Sauveur, si « vous ne buvez pas son sang, vous n'aurez point la « vie en vous.... Ma chair est vraiment une nourriture, « mon sang est vraiment un breuvage......... »

Jésus-Christ, en effet, est le principe d'une vie supérieure qu'il nous communique, d'une vie qui touche au vif de notre existence, la pénètre et la transforme. Et comment cela ? C'est que Jésus-Christ porte une nature divine sous les plis de son humanité.

Il faut considérer deux choses dans un être, sa nature, ce qui le constitue, et son opération. Or, si en

Jésus-Christ il y a deux natures, la nature divine et la nature humaine, il n'y a pourtant qu'une personne, la personne du fils, du verbe de Dieu.

Qu'est-ce donc que le verbe de Dieu ? Nous pouvons prendre l'homme, puisque l'homme, nous dit la Genèse, a été fait à l'image et à la ressemblance de Dieu, et au moyen de cette similitude nous répondrons d'une certaine manière à cette question.

Eh bien ! dans toute créature raisonnable, il y a d'abord l'intelligence : l'intelligence est le fait de l'homme. Puis les images et les représentations des choses que les sens lui envoient, les sens qui sont, comme on l'a dit avec esprit, les ministres des affaires étrangères de l'âme. Enfin l'action intellectuelle au moyen de laquelle l'âme formule son idée, son verbe. L'âme, en effet, vit d'une façon immatérielle, elle porte en elle des semences idéales, et fécondée par les images des choses qu'elle dépouille de leur écorce sensible, ou par l'inspiration, ou par la parole de l'homme, elle conçoit ; fils chétif ou sublime, c'est son verbe. L'a-t-elle recueilli sur le calice d'une fleur, sur les lèvres inspirées de l'artiste, sur les cordes vibrantes d'une lyre ? L'a-t-elle demandé au frémissement de la chair ? La sensation, oh ! elle a bien frappé à la porte de l'intelligence, et notre âme a frémi, mais ses sommets intellectuels n'ont jamais été flétris de l'empreinte de ses pas, et le verbe de l'âme n'est pas un fils bâtard, espèce de fluide, moitié sensible, moitié spirituel. Le verbe est donc cette parole intérieure que l'âme, contemplant les choses d'ici-bas, se dit à elle-même ; puis une fois conçu et exprimé,

ce verbe quitte son impénétrable et immatérielle demeure et devient sensible par les lèvres de l'homme, par la vibration de l'air qui le porte à nos oreilles, ou par la plume qui le burine sur le papier.

L'âme ne voit pas seulement ce qui s'agite en dehors d'elle-même, elle se voit, elle se contemple, elle se connaît dans la mesure de sa vision, et en se voyant l'âme se parle, elle s'exprime dans une parole intérieure, dans un verbe, elle se reproduit mystérieusement ; deux dans une même nature, ils sont unis, mais sans confusion ; ils sont distincts, mais sans isolement, car tout ce qui procède d'un autre vient en second par rapport à celui dont il procède, et il n'en est pas séparé pour cela. « Considère, ô homme ! lors« que tu t'entretiens en silence avec toi-même, ce qui « se passe en toi : cette opération intérieure a lieu par « ta raison qui se présente à toi en même temps que « la parole, à chaque mouvement de ta pensée, à « chaque impulsion de ton sentiment. Ce que tu as « pensé est parole, ce que tu as senti est raison, mais « ce que tu sens, il faut que tu le parles à toi-même « dans ton esprit, et tandis que tu parles, ta parole se « présente à toi comme un interlocuteur distinct de « toi, interlocuteur dans lequel est ta raison. Ainsi « en toi cette parole par laquelle tu parles en pensant, « et par laquelle tu penses en parlant, est un second « toi-même[1]. »

En Dieu, il y a aussi une parole intérieure, un verbe distinct substantiellement de Dieu. Dieu, en effet, acte

[1] Tertullien. *Contre Praxéas*, v.

pur et immatériel, engendre un fils ; ce fils, l'image et la splendeur du père, n'est point venu du dehors, il n'est point le fils d'un prophète ou d'un législateur, il ne s'en va point, fugitif à travers les lois et les harmonies des corps, les débris d'une fleur et les mondes de l'espace, mendier çà et là une vie qui lui échappe; fils sans faiblesse et sans mélange, il porte en lui toute la nature et toute la vie de Dieu. Les sources de sa vie n'ont point jailli avec le temps, et ce n'est pas le temps qui les tarira, elles se sont ouvertes avec l'éternité. Sans doute, il est distinct du père, car il faut deux termes pour les exprimer, comme il faut deux termes pour nommer le rayon et le soleil, le fleuve et sa source, l'arbre et sa racine, et si le rayon est la splendeur du soleil, si le verbe est l'image de notre intelligence, au-dessus de ces générations vulgaires, grossières représentations de ce qui nous dépasse, il y a la génération éternelle du verbe de Dieu, du verbe égal et consubstantiel à son père, tous les deux, un en nature et distincts pourtant l'un de l'autre. Mais je trouve ces deux différences entre le verbe de l'homme et le verbe de Dieu.

Le verbe humain se forme à force de raisonnements et d'études, car l'homme se hâte de ramasser les parcelles de sa force intellectuelle emportée par les affaires, les soucis, la paresse et les passions ; il ne saisit pas du premier coup, il ne voit pas d'un seul jet et en un seul point la nature des choses, mais il cherche, il étudie, il pâlit sur ses livres, sur un problème, et une fois la nature d'une chose bien comprise, il s'exprime au-dedans de lui-même, l'intelligence se met en équa-

tion avec l'objet, la vérité se fait. Le verbe de l'homme est donc en puissance, puis en acte.

Le verbe de Dieu est toujours en acte. Tout est devant lui comme un seul point lumineux, et d'un seul coup d'œil, il voit tout d'un seul mot il dit tout, car Dieu ne s'en va point, chevauchant sur un syllogisme, d'un principe aux conclusions, il voit les choses dépouillées de leurs formes, de leur matière, de leur étendue, de leurs mystères. Devant Dieu, il n'y a ni avant, ni après, devant Dieu, il n'y a ni mers ni montagnes, ni substance cachée, ni temps, ni espace ; sa pensée n'est point multiple comme la nôtre, vive et sublime aujourd'hui, et demain, pâle et mourante ; d'un seul regard il voit tout, rien ne lui échappe, car rien n'est en puissance dans l'intelligence divine.

Le verbe de l'homme est imparfait parce qu'il sort d'un être borné. L'homme sent évidemment sa limite et sa création ; il ne peut pas s'élever au-dessus de lui-même, au-dessus de ses forces.

Dieu engendre un verbe qui lui est égal et consubstantiel, et ce verbe, premier et dernier-né de l'esprit de Dieu, reste éternellement en sa présence comme une représentation exacte de lui-même, ou, pour parler le langage des livres saints, « comme son image, la splendeur de sa gloire et la figure de sa substance [1] ». Comme le père qu'il représente tout entier, le verbe possède la perfection absolue, et la perfection absolue exclut tout défaut, toute limite.

Et le verbe, nous dit la foi catholique, s'est fait

[1] Ép. aux Hébreux, ch. I.

chair. « *Et verbum caro factum est* [1]. » Le verbe s'est fait chair ! non pas qu'il soit devenu une poignée de boue, de divin qu'il était, mais il a pris notre humanité, sauf le péché qui la souille et la corrompt, il s'est fait homme comme le dernier des hommes, petit comme le plus petit d'entre nous, pauvre comme le plus pauvre de la terre, et son corps a été pétri dans les entrailles immaculées d'une femme. « Ève, dit « Tertullien, était vierge quand elle ouvrit son âme à « la parole, source de la mort ; c'est dans une vierge « aussi que devait descendre le verbe de Dieu, prin- « cipe de la vie, afin que le même sexe qui avait été la « cause de notre perte devînt l'instrument de notre « salut [2]. » Sans doute, il s'est humilié, lui, le maître des hommes et des choses, quand il grelottait de froid sur un peu de paille, sans autre chaleur que l'haleine tiède de vils animaux. Il s'humiliait quand, chassé par un despote, il partait pour l'exil, errant sur les chemins. Il s'humiliait, quand les Juifs ouvraient ses flancs, et le condamnaient à mourir entre deux voleurs ; mais qu'importe ! le verbe de Dieu en se faisant homme, homme de misère, le rebut du peuple, reste Dieu. Il descend vers nous, vers notre pauvre humanité, il la prend, il l'élève, il la grandit, voilà pourquoi dans le catholicisme il y aura toujours des âmes nobles, capables de s'abaisser, capables de vivre d'humiliations, capables de cette sublime extravagance dont parle saint Paul, et que le monde méprise et ne

[1] Saint Jean, ch. I.

[2] *De Carne Christi*, XVII.

comprend pas, mais que les pauvres et les petits comprennent et vénèrent. Si l'amour maternel a ses folies, si l'amour national a ses extravagances, pourquoi l'amour de Jésus-Christ n'aurait-il pas les siennes? Ah! ne méprisez pas le fils de Dieu qui s'est fait homme, il s'est abaissé, et son abaissement nous a grandis; il s'est humilié, et ses humiliations sont devenues notre gloire; il est mort pour nous, et nous mourons pour lui. « Déclame à ton aise, disait Tertul-« lien à Marcion, contre les saintes opérations de la « nature! multiplie tes invectives contre tout ce que « tu es! détruis l'origine de la chair et de l'âme! ap-« pelle cloaque les flancs maternels où s'élabore « l'homme, cet animal sublime! n'épargne pas même « la pudeur de la femme qui devient mère, honorable « par les périls qu'elle court, sainte et religieuse par « le ministère que la nature lui assigne; tu as hor-« reur sans doute de cet enfant jeté à terre avec les « obstacles qui l'embarrassent et les humeurs qui le « souillent. Ces langes qui le retiennent, ces liens qui « l'entourent, ces caresses qu'on lui prodigue excitent « ton dédain; tu méprises, Marcion, cette vénération « due à la nature! et comment es-tu donc né? tu hais « l'homme qui vient au monde! alors comment peux-« tu aimer quelqu'un? Certes, tu ne t'es pas aimé toi-« même quand tu as rompu avec l'Église et avec la foi « du Christ, mais à toi de savoir si tu te déplais, ou « si tu es né autrement; il n'en est pas moins vrai que « cet homme conçu dans le sein de la femme, formé « dans l'abjection, enfanté dans la honte, élevé avec « ces caresses qui te semblent dérisoires, le Christ l'a

« aimé. C'est pour lui qu'il est descendu, pour lui « qu'il a prêché, pour lui qu'il s'est anéanti jusqu'à « la mort et à la mort de la croix ; oui, il faut bien « qu'il l'ait aimé, puisqu'il l'a racheté à un tel « prix [1]. » Le verbe de Dieu s'est fait chair, et l'amour de Dieu pour les hommes a été un des mobiles de l'Incarnation de son fils. « Dieu, dit saint Jean, a « ainsi aimé le monde, qu'il lui a donné son fils « unique. » Et la nature humaine a trouvé en Jésus-Christ une supériorité, une gloire qu'elle ne se connaissait point.

Jésus-Christ est donc le principe de cette vie supérieure dont il a la plénitude, puisque Jésus-Christ est uni à Dieu au plus haut degré, puisque tous ses actes, divins et humains, sont les actes de la personne du verbe : c'est la personne qui agit. C'est pourquoi saint Jean appelle le Christ plein de grâce et de vérité. *Plenum gratiæ et veritatis* [2].

Enfin, cette vie divine ne coulera point dans nos membres, si nous ne nous unissons pas au Christ, si nous ne nous incorporons point à lui. Mais devenus, par l'esprit de vie qui est en lui, la chair de sa chair, l'os de ses os, la vie de sa vie, nous serons vraiment incorporés à lui. Or cette incorporation se fait par la manducation, et Jésus-Christ nous donne sa chair comme une nourriture, son sang comme un breuvage. Nous avons, en effet, nous catholiques, une triple vie : une vie animale, puisque le corps n'est que de la ma-

[1] *Adv. Marc.*, III.
[2] Saint Jean, ch. I.

tière organisée ; une vie rationnelle, puisque nous avons une âme intelligente et libre, et une vie mystique ou divine, mise en nous par la grâce de Dieu. Chaque vie se compose d'un organisme qui fonctionne, car la vie physique est un corps pétri et constitué; la vie rationnelle s'agite dans une âme pourvue de ses puissances et de ses facultés, et la vie mystique ou surnaturelle jaillit de ce je ne sais quoi de mystérieux, de ce quelque chose de la nature de Dieu, de sa vie, de sa force, que l'apôtre appelle « la participation à la « nature divine, *divinæ consortes naturæ* [1] », je veux dire, la grâce divine. Et tout organisme réclame sa nourriture, c'est un besoin.

Un besoin n'est autre chose que la sensation d'une dissonnance qu'il faut harmoniser, d'un vide qu'il faut remplir ; ainsi le besoin de la faim n'est pas autre chose que la sensation d'une dissonnance dans la faculté de nutrition, un cri d'alarme, de détresse, qui sort de la faculté privée de l'objet qui fait sa vie, sa jouissance, sa béatitude. Si, en effet, la plante ne s'unit pas à son objet qui est son bien, si la séve et les sucs de la terre ne circulent pas dans son organisme végétatif, elle pourra résister quelque temps aux violences de la tempête ou à la main brutale du passant ; mais sans vie, sans force, elle se desséchera bientôt ; et cette fleur, cette plante, que veut-elle? évidemment sa nourriture ; elle ne se nourrit pas et elle meurt.

Dans nos grandes villes, il y a des familles qui gre-

[1] IIe ép. de saint Pierre, ch. I.

lottent de froid dans leur masure, affaiblies par la souffrance et l'inanition ; il y a des êtres humains, c'est à la lettre, qui meurent de faim. Est-ce que l'homme n'a pas un corps qu'il doit nourrir ? L'homme ne vit pas seulement de pain, de ce qu'il ramasse à terre ; créature raisonnable, l'organisme intellectuel de son âme mendie la vérité, et si la vérité, le pain de l'intelligence, fécondée par la pensée, ne circule pas dans les organes immatériels de l'âme, comme l'air, la chaleur, la lumière et le sang courent dans les veines et dans les vaisseaux du corps, mais l'homme n'est plus qu'un idiot ou un fou. Qu'est-ce donc que l'intelligence sans la vérité, sans l'être ?

A côté de ce double organisme physique et rationnel, il y a un organisme surnaturel, mystique, et cet organisme réclame une nourriture, une séve divine, un pain mystique qui le soutienne et réponde à ses besoins et à ses cris, et ce pain est fait d'un pur froment, il est pétri par des mains virginales ; les paroles de la consécration tombent de la bouche du prêtre, et la substance du pain se change en la substance du corps et du sang de Jésus-Christ : voilà le pain mystique qui alimente notre vie surnaturelle.

Enfin il y a un acte par lequel tout organisme s'assimile les éléments nutritifs qui entretiennent sa vie, c'est la manducation. La vie d'un être, en définitive, ne se soutient, ne se conserve et ne se développe qu'à cette condition ; la loi est générale.

La plante puise dans l'air par ses feuilles et sa tige, dans la terre par ses racines, les matériaux nécessaires à sa nutrition, ces matériaux une fois absorbés, elle

les élabore par la respiration, la respiration la met en contact avec l'air atmosphérique où elle puise certains éléments qu'elle retient, d'autres qu'elle rejette, et elle fournit, de la sorte, à chacun de ses organes les substances nutritives qui vont sustenter et épanouir sa vie.

Le pauvre qui n'a qu'un morceau de pain dur, trempé de ses sueurs, le dévore avec appétit, et ce morceau de pain se dissout, il devient sa chair, son sang, ses os, c'est lui-même ; oui, l'homme ne vit qu'à condition de dévorer de la chair et du sang.

Plus haut, la parole du maître frappe les oreilles de l'enfant, elle apporte à sa petite intelligence des idées, de la lumière, de la vérité, de la vie, et l'intelligence de l'enfant s'ouvre, elle se réjouit de toutes ces choses, elle se les assimile, et la vie intellectuelle grandit avec le corps.

Et que fait Jésus-Christ? il se donne à nous : « Celui « qui mange ma chair et boit mon sang de- « meure en moi et moi en lui. » Et la bouche de l'homme s'ouvre pour recevoir son Christ et son Dieu, mieux que la chaleur et la lumière, mieux que l'air qui nous pénètre et nous vivifie, la chair, le sang et la divinité de Jésus-Christ soutiennent et vivifient l'organisme mystique de notre âme, comme l'âme qui est le principe vital du corps informe cette chair, ces herbes, cette poussière ce pain que nous mangeons, et fait qu'ils deviennent les parties intégrantes de notre corps. Jésus-Christ nous communique sa vie, il nous informe, il nous vivifie. Des abîmes entre lui et l'homme ! il n'en existe plus ; l'immensité est à nous,

l'espace nous appartient, les abîmes ne sont plus. Membres de Jésus-Christ, de son corps mystique, sa chair est notre chair, ses os sont nos os. « *Membra* « *sumus corporis ejus, de carne ejus, et de ossibus* « *ejus* [1]. » Et ce principe vital divin nous dissout, si je puis m'exprimer ainsi, il nous incorpore au Christ, et nous vivons. Ah ! ce n'est pas moi qui vis, c'est Jésus-Christ qui vit en moi. « *Vivo autem jam non ego, vivit vero in me Christus* [2]. » Car le plus noble, le plus fort entraîne à lui le moins noble, le moins fort. Oh ! sans doute, ma pensée s'agite dans mon esprit, sans doute, mon cœur a toujours ses émotions, ma poitrine a toujours son mouvement, mais Jésus-Christ remplit mon être, mes pensées, mes membres, mon sang, ma vie, et je comprends ce cri de saint Paul : « Ma vie, « c'est Jésus-Christ. *Mihi enim vivere Christus est* [3]. » Qui donc viendra me séparer de lui ? Les mers ? Les tribulations ? Les montagnes ? Les principautés ? Les cris de la chair ? Non, rien de tout cela. O corps ! qui me délivrera de toi ? mon Dieu, faites que je sois dissous. « *Quis me liberabit de corpore mortis hujus* [4] ?» Oui je comprends ce cri de saint Paul, le monde et la science s'en étonnent et s'en moquent, car l'homme au contact de la science sent bien quelque chose de divin se remuer en lui, il écoute un bruit mystérieux, ses cheveux se dressent, la terre ne lui suffit plus et sa pensée l'emporte à travers les mondes de l'espace

[1] Ép. aux Éph., ch. v.
[2] Ép. aux Galates, ch. II.
[3] Ép. aux Philip., ch. I.
[4] Ép. aux Romains, ch. III.

jusqu'à Dieu, mais entre lui et Dieu il y a encore une immensité. Jésus-Christ dans l'Eucharistie franchit cet espace, ces abîmes, ces distances, il se donne à nous, nous mangeons sa chair et nous buvons son sang, et notre âme, selon le langage énergique de Tertullien, notre âme s'engraisse de la divinité, nous sommes incorporés à Jésus-Christ, deux dans une seule vie quoique distincts ; car nous restons avec notre être, avec notre nature; notre vie rationnelle a son cours comme la vie du corps, notre poitrine a son rhythme, le cœur ses battements, mais Jésus-Christ y est aussi, il habite en nous et nous en lui; nos idées, nos émotions, nos sanglots... tout en nous est imprégné de Jésus-Christ, tout en nous vit de Jésus-Christ, sa vie se mêle à notre vie, son existence se perd dans les flots de notre existence. « *Mihi autem vivere Christus est.* »

Ah ! si vous donnez à votre corps le pain qu'il réclame et qui le soutient, pourquoi refuser à l'âme, à votre vie mystique, ce pain venu du ciel, cette substance divine qui refait nos forces surnaturelles ? Refuser à l'homme le pain de sa vie supérieure, c'est l'écourter et le mutiler à plaisir, c'est lui dire:

« Eh bien ! mange donc cette poussière du sol, ces « herbes, cette chair et ce sang, regarde ces nuages « et ces mondes de l'espace, étudie-les si tu peux, « voilà tout. Dieu, la vie divine, la grâce, la chair et « le sang de Jésus-Christ... tout cela n'est rien pour « toi. » Oui, en parlant et en agissant de la sorte, vous mutilerez l'homme, car vous le repaîtrez de chair et de sang, de faits, de chiffres et de science,

mais vous lui arracherez son Christ et son Dieu, refoulant d'une main brutale les aspirations, les cris d'une vie surnaturelle aux abois et d'un organisme mystique qui veut pour vivre manger la chair sacrée du Sauveur. Certes, cet organisme mystique, parce qu'il est délicat, fragile et invisible, n'en existe pas moins, et n'en réclame pas moins sa nourriture. Quand un homme, sous le coup de la grâce, se confesse et abdique fièrement ses corruptions et ses hontes, est-ce que cet organisme ne s'affirme pas ? Ce n'est pas, assurément, aux savants de l'Institut que l'homme va confier ses faiblesses et ses misères ! Oui, l'homme veut vivre d'une façon mystique, comme il vit de son esprit et de son corps. Oui, l'homme veut manger la chair du Christ et boire son sang d'une façon mystérieuse, comme il dévore tous les jours le pain, la chair et les herbes qui refont son corps. Oui, l'homme tient à sa vie quelle qu'elle soit, et s'il se laisse mourir de faim, c'est par folie et par accident, car il aime sa vie et avec passion. Pourquoi y a-t-il tant d'hommes qui sacrifient si facilement cette vie supérieure et refusent d'ouvrir la bouche pour manger ce pain descendu du ciel ? Le Sauveur n'a-t-il pas dit : « Je suis le pain vivant du ciel. » Les hommes, une fois que le corps a reçu sa quantité de nourriture, de sommeil, de repos, de jouissances, une fois qu'il est bien repu, les hommes, pour la plupart, ne songent pas à autre chose. N'est-ce pas un manque de logique, et surtout un manque de vertu le plus inoui ? Donnez à votre vie physique son morceau de pain, à votre vie rationnelle la science, la vérité, des problèmes, des mystères à dévorer, mais donnez aussi

à votre vie chrétienne sa nourriture, car s'il y a un pain matériel, il y a aussi un pain mystique ; s'il y a le pain de la nature, il y a aussi le pain de la grâce, et Jésus-Christ se donne à nous réellement, substantiellement, sous les espèces d'une frêle hostie. « Sa « chair, il le dit lui-même, est vraiment une nourriture, « et son sang est vraiment un breuvage. *Caro enim* « *mea vere est cibus, et sanguis meus vere est potus*[1]. »

[1] Saint Jean, ch. VI.

CHAPITRE III.

LA PRÉSENCE RÉELLE DE JÉSUS-CHRIST DANS L'EUCHARISTIE.

LA TRADITION.

La tradition suit les saintes Écritures : la tradition est la transmission d'un dogme, d'un fait, d'une parole, par voie de témoignage. A telle époque, un événement a lieu, une parole tombe de la bouche d'un homme, vous qui êtes de cette époque, vous regardez, vous écoutez, vous constatez. Mais comment la génération qui va suivre aura-t-elle la science de cet événement, de cette parole ? Il y a bien la tradition orale, mais un récit qui vole de bouche en bouche court les plus grands risques, il se détériore sur les lèvres des uns et des autres, il se déchire, il se mutile, et après quelques siècles, il appartient moitié à la fable, moitié à la réalité. Où donc trouverons-nous une mémoire qui rattache le présent au passé, les pensées d'hier aux pensées d'aujourd'hui, les heures et les siècles qui se meurent aux heures et aux siècles qui

se lèvent ? Où trouverons-nous une mémoire qui prenne un fait jeté dans le torrent des choses de ce monde, et l'emporte intact à travers les générations, défiant le changement, les passions et l'oubli ? La tradition est la mémoire de l'humanité, mémoire sûre et incapable de mutilation. Or la tradition, avec ses mille témoignages, la voix des conciles et les écrits des pères, affirme la présence réelle de Jésus-Christ en l'Eucharistie.

Eh bien ! je dis que nous avons une tradition, mais nous catholiques et nous seulement, et cette tradition affirme le mystère de la présence réelle. Il faut donc, quoi qu'on dise et quoi qu'on fasse, accepter le mystère sur l'autorité de ce grand témoignage.

L'hérésie a-t-elle une tradition? J'ai consulté l'histoire, cela est facile du reste, et je suis arrivé jusqu'au onzième siècle, sans rencontrer une négation directe de la présence réelle. Les capharnaïtes s'élèvent bien contre la parole de Jésus-Christ, ils protestent, ils s'indignent : « Cette parole est trop dure, qui peut « l'accepter ? » et ils s'en vont. Après eux, les marcionites, les simoniens, nient la réalité de l'Incarnation, et par contre-coup, le dogme de l'Eucharistie. Au huitième siècle, l'Église latine entend pour la première fois une voix qui doute, c'est la voix d'un certain Jean Scot, et son livre dont la doctrine sur l'Eucharistie froisse le dogme et la tradition catholiques, est condamné par le concile de Verceil. Ce ne sont jusqu'ici que des attaques indirectes, timides et voilées.

Au onzième siècle, un archidiacre d'Angers, plein de lui-même, d'un esprit mal assuré, nie directement

le dogme de la présence réelle ; cet homme se nomme Bérenger. Pressé par les évêques de rétracter son erreur, il refuse ; cependant en présence d'un concile assemblé à Rome par le pape Nicolas II : « Je pro-« teste, dit-il, de cœur et de bouche, que je tiens, « touchant l'Eucharistie, la foi qui m'est prescrite « par le pape et les conciles, que le pain et le vin, « offerts sur l'autel, sont, après la consécration, le « vrai corps et le vrai sang de Jésus-Christ. » Tombé une seconde fois, il se relève et rétracte de nouveau son hérésie ; puis il meurt dans la foi catholique.

Plus tard, Pierre Bruis, les albigeois et la secte des flagellants marchent sur les traces de Bérenger, le blasphème ne suffit plus pour pétrir la tradition de l'hérésie ; il faut encore du sang. Nous savons ce qu'étaient les albigeois, et le midi de la France s'en souvient encore.

Quand le quatorzième siècle s'en va dans la poussière de ses convictions et la décadence de sa vie, Jean Wicleff paraît, et il nie la transsubstantiation, mais dix de ses propositions sont condamnées comme hérétiques dans un concile tenu à Londres. Suspendu de ses fonctions de professeur de théologie à Oxford, on le réintègre dans sa charge après une profession de foi satisfaisante. Est-ce tout ? L'hérésie clôt-elle ici sa tradition ? Y a-t-il encore d'autres noms et d'autres ruines ? Ah ! il est un nom connu de tous, un nom misérablement populaire et qui porte avec lui les opprobres d'une double décadence, la décadence d'une vie sacerdotale et la décadence d'une vie monacale, le nom de cet homme, c'est Luther. Ami des princes,

(le protestantisme n'a point dégénéré), assis dans la honte de son foyer domestique, ce que cet homme n'osa point affirmer, car il se contenta de sa doctrine de l'impanation, Zwingle et Calvin l'affirmèrent avec audace. Ne pouvant admettre le sens littéral de Luther et rejeter le sens naturel de la doctrine catholique, sachant bien que Jésus-Christ n'a pas dit : « Mon corps est ici », ou : « Mon corps est sous ceci », ou Mon corps est dans ceci », mais : « Ceci est mon corps », ils soutiennent, contre le dogme catholique et contre Luther, que l'Eucharistie n'est qu'un symbole.

Il y a dans le rationalisme, dans la libre pensée, dans la critique, dans le scepticisme, des noms, et des noms tristement célèbres; c'est Fichte affirmant son moi, Hegel son idée, Strauss son mythe, Proudhon sa justice, Renan professant que Dieu n'est plus qu'un vieux mot et publiant son roman sur la vie de Jésus ; ces noms ! je les abandonne volontiers à l'hérésie.

Je suppose que nous fassions à ces débris l'honneur de les appeler une tradition, mais je me demande où en sont les sources ? quel en est le point d'appui ?

La violence d'abord, et ceci est de l'histoire. L'hérésie ne relève que d'elle-même, elle n'a d'autre loi, d'autre mesure, que l'indépendance insensée de son imagination, de son esprit et de son cœur. Quand un coursier a mordu et brisé son frein, il se cabre, il s'emporte. Abandonnée à elle-même, on a vu plus d'une fois l'hérésie, bride abattue, laissant après elle des ruines, des larmes et du sang. Est-ce que la France ne pleure pas encore les violences des albigeois ? S'attaquant à la propriété, à la famille, à la

société, cette hérésie devenait une doctrine antisociale et se traduisait par des crimes, des spoliations et des assassinats. Est-ce que la France et l'Allemagne n'ont pas encore le souvenir des brutalités du protestantisme et du calvinisme ? Luther lui-même gémissait déjà des résultats de sa parole. « A peine, dit-il, avions-« nous commencé à prêcher notre évangile, qu'il y « eut dans le pays un bouleversement épouvantable, on « vit des schismes et des sectes, et partout, la ruine « de l'honnêteté, de la morale et de l'ordre: la licence « de tous les vices et les turpitudes dépassèrent toutes « les bornes bien plus qu'elles ne l'avaient fait sous « le règne du papisme; le peuple, jadis retenu dans le « devoir, ne connaît plus de loi et vit comme un « cheval débridé, sans frein et sans pudeur, se lais-« sant emporter au gré de ses désirs matériels.... Moi-« même je suis plus négligent que je ne l'ai été sous « le papisme et moins que jamais, je me plie à la dis-« cipline et aux pratiques de zèle que je devrais ob-« server. Si Dieu ne m'avait pas caché l'avenir, je « n'eusse jamais osé propager une doctrine d'où « doivent sortir tant de calamités, tant de scan-« dales [1]. »

Qu'y a-t-il dans ces bouleversements sociaux qui puisse étonner ? Une fois la Bible livrée à l'interprétation privée, elle devient le mobile de toutes les passions, le bouleversement de l'autorité religieuse et politique, et la négation des principes d'ordre et de justice. Les paysans lisent que les hommes sont égaux,

[1] Cité par Cantu. *Les précurseurs de la Réforme*, p. 646.

et ils se déchaînent contre les princes, les riches et les lois; les lois ne sont que des despotes, la propriété n'est plus qu'un vol, les princes et les nobles courent aux armes, et la guerre est déclarée sur le Rhin, en Alsace, dans le Tyrol.

A côté de la violence, il y a la variation. La tradition de l'hérésie n'est pas une, elle est faite de pièces, de contradictions et de dogmes nouveaux qui s'affirment et se détruisent. En effet, la vérité est une, cela est évident, car je ne puis pas dire et affirmer qu'une foule écoute religieusement l'orateur de Notre-Dame, et qu'elle circule, dans le même temps, sur tous les boulevards de la ville ; le oui et le non, l'affirmation et la négation d'une même chose, sous une même face, se détruisent. Or l'hérésie est divisée sur le dogme de la présence réelle de Jésus-Christ en l'Eucharistie. Zwingle et Calvin traitent l'Eucharistie de figure et de symbole, capable seulement d'exciter la foi de notre âme. Les rationalistes vont plus loin, et ils ne voient dans ce sacrement qu'une simple matière, nue et dépouillée de toute réalité surnaturelle, sans aucune signification mystique. Luther, de son côté, admet la présence réelle de Jésus-Christ, mais simultanément avec la substance du pain, ces deux substances du pain et du corps de Jésus-Christ sontunies on ne sait trop comment, mais peu importe ! et il appelle cette union, comme nous l'avons déjà dit, d'un mot barbare, l'impanation. Puis, le protestantisme se fractionne à l'indéfini, les sectes pullulent, qui peut les compter ? etces sectes ont des divergences de doctrine, de culte, des nuances qui les séparent et

les distinguent les unes des autres. Du reste, comment peut-il en être autrement ?

Le protestantisme admet l'inspiration privée, c'est-à-dire, que tout homme, selon qu'il se croit inspiré, peut interpréter tel ou tel texte de l'Évangile comme bon lui semble, à sa fantaisie; dépourvu de toute autorité, le protestantisme aboutit fatalement aux gradations, aux formes multiples du jugement individuel. S'il plaît à l'un d'expliquer une parole de la Bible de telle façon, s'il plaît à un autre de l'interpréter d'une façon contraire, l'un et l'autre ont ce droit, et ce que le premier affirme, le second le nie ; chacun, dans le discernement de la vérité, ne croyant qu'à sa propre autorité et ne recevant pas du dehors une autorité sûre, infaillible, qui contrôle, qui enseigne, qui affirme, il résulte que tous, malgré les contradictions radicales de leurs églises, possèdent la vérité. Alors le mensonge est tout autant la vérité que la vérité elle-même, la négation est aussi affirmative, aussi sensée, que l'affirmation, et le mal vaut ce que vaut le bien. L'intelligence de l'homme est bornée ; le mystère l'arrête à chaque pas, faible, à la merci des passions qui la sollicitent, limitée par tous les bouts, dès qu'elle se fait à elle-même sa norme, sa loi et son autorité, comment voulez-vous qu'elle se maintienne dans la vérité ? Sans autorité divine, il n'y a rien de stable, de fixe, d'immobile; les esprits ne sont qu'un sable mouvant sous la violence des vents. L'Europe s'agite et flotte à tout vent de doctrine et il y a autant de sectes que d'individus: « Autant de têtes, autant de sentiments », a dit quelqu'un avec un grand bons sens. « *Tot ca-*

« *pita, totsensus.* » De fait, le protestantisme lui-même avoue son impuissance et sa division, et cet aveu forcé implique l'apologie de l'autorité et de l'organisation du catholicisme. « Vous avez été convoqués pour nous « rendre l'unité des doctrines, l'unité du culte et de « la constitution ecclésiastique. Pour nous expliquer « avec une parfaite clarté, nous ne croyons aucun de « vous assez profondément enseveli dans les siècles « passés, pour ne pas reconnaître immédiatement le « peu d'importance qu'occupe le second point, con- « sidéré comme étant de premier ordre à l'époque de « l'union. En matière d'unité de culte et de liturgie, « le catholicisme a reproduit tout ce qu'il y a de plus « grand et de plus parfait, il manque à notre Église ce « qui rend un culte le plus beau et le plus attachant, « l'antiquité immémoriale et le caractère traditionnel, « avantages que possède seul le catholicisme. Recevez « donc des propositions, des projets, mais ne perdez « pas un temps précieux à l'examen des moyens sur « lesquels se fondent les imaginations poétiques pour « caresser l'idée d'un culte protestant homogène, et « se figurer, à l'heure des exercices religieux, un « million de temples protestants faisant retentir « leurs voûtes d'une même prière, d'un même chant.

« Quant à la confession dogmatique, sans accorder « pleine liberté, l'unité de confession ne peut produire « d'autre résultat que la tyrannie ou le servage des « schismes ou des sectes. C'est ainsi que chaque com- « mune confessera ce qui lui agréera, le pasteur prê- « chera ce qui lui plaira, et en prenant possession de « sa charge, n'aura d'autre devoir que d'attester qu'il

« est chrétien et qu'il veut servir l'Église. Celle-ci ne « peut exiger rien de plus de lui: le pasteur doit donc « en toute occasion exprimer sa foi personnelle, mais « il doit aussi l'exprimer en termes bibliques, pour « éviter le scandale, de même les fidèles, comme cela « doit toujours se passer, accompliront à leur ma- « nière et selon leur foi personnelle ce qu'il leur dit, « pourtant ils devront regarder la parole du ministre « comme la parole de Dieu.

« On vous objectera peut-être que de cette façon « vous détruisez l'Église, vous brisez le lien de l'u- « nité ; à cela les hommes de liberté répondront que, « depuis longtemps, l'Église est tombée en défaillance « et n'a plus aucune valeur. Depuis deux générations « déjà et même depuis trois siècles, l'arbitraire a en- « vahi l'Église et l'a gouvernée. L'Église, selon la con- « ception primitive, appartient au catholicisme, et « tout ce qui dans le système protestant incline à y re- « venir, non-seulement est la négation du protestan- « tisme, mais n'arrivera jamais à être autre chose « qu'un pâle reflet de l'unité, laquelle est la gloire vi- « sible du catholicisme..... »

Cette circulaire fut adressée aux membres du concile œcuménique protestant tenu à Berlin en 1845 [1].

Je reprends : la vérité est une ; or l'hérésie est divisée, donc l'hérésie n'a pas la vérité. L'hérésie peut posséder des fragments de vérité sur nos mystères, je ne le nie pas ; en définitive, une nature, si corrompue qu'elle soit, conserve souvent quelques qualités natu-

[1] Cantu. *Les hérétiques d'Italie,* t. V. Notes et éclaircissements B.

relles, et le peu qu'elle a de bon se fait jour et se montre publiquement; elle ramasse encore, au milieu des mensonges, de l'ignorance et des passions qui la tourmentent, des miettes de vérité, de bien et de vertus vulgaires, mais l'hérésie affirmant le oui et le non, le pour et le contre sur le mystère de l'Eucharistie, et n'ayant que des affirmations qui se contredisent et se ruinent, sa tradition, cousue de pièces et de morceaux, n'est pas une vraie tradition. La tradition est une et unanime sur un fait, sur une parole qu'elle emporte à travers les générations ; dès lors, l'hérésie se convainc de fausseté quand elle affirme avec Luther la présence simultanée de la substance du pain et de la substance du corps de Jésus-Christ ; l'hérésie se convainc de fausseté quand elle affirme avec Calvin, ruinant les affirmations de Luther, que l'Eucharistie n'est qu'une figure et un symbole ; l'hérésie se convainc de fausseté quand elle affirme avec les rationalistes que l'Eucharistie n'est qu'une froide matière, incapable même d'exciter la foi religieuse de l'homme, car nous avons le droit de lui répondre : la vérité est une, vous êtes divisée, vous n'avez donc pas la vérité.

Cette argumentation est à la portée d'un enfant de dix ans, et je ne vois pas ce qu'on peut y répondre. Direz-vous que la vérité n'est pas une ? Mais alors le bon sens et l'évidence vous confondent ; l'unité est un caractère essentiel de la vérité, le oui et le non ne peuvent pas être, l'un et l'autre, l'expression de la vérité, cela est de toute évidence. Direz-vous que l'hérésie, que le protestantisme n'est pas divisé ? mais

alors l'histoire est contre vous. Pourquoi cette foule de sectes avec des noms si divers ? Un nom signifie une chose, il nous dit ce qu'elle est, ce qui la constitue ; c'est à l'aide d'un nom, d'un mot, que nous exprimons une chose déjà conçue dans notre intelligence, ce mot la désigne, la rend sensible, la manifeste. Si les luthériens, si les calvinistes se nomment ainsi, c'est que les croyances ne sont pas les mêmes dans les deux Églises, c'est que Calvin est en désaccord avec Luther, et cette désharmonie, en effet, est un fait historique. Ou bien on est de mauvaise foi, ou bien on ne sait pas un seul mot de l'histoire : la discussion, là encore, n'est pas possible. Le désaccord est écrit partout, dans les livres des réformateurs, dans les annales de l'histoire protestante, dans les circulaires des ministres, dans les professions de foi, dans les croyances multiples des sectes, et la lutte qui se fait au sein même du protestantisme depuis qu'il est né proclame hautement cette désunion religieuse des églises. Le protestantisme se mutile, non pas sur des questions secondaires et en litige, mais sur nos dogmes essentiels et fondamentaux ; sans autorité doctrinale, sans un ciment qui relie ses idées, sans stabilité, il se fractionne, faute d'unité, dans le désaccord religieux des esprits ; faute d'air, de chaleur et de lumière, il étouffe dans les bureaux du ministre des cultes. Le protestantisme n'est pas une Église sérieuse, pas même une école, il n'est qu'un ramas de gens livrés à eux-mêmes, la commune confessant ce qui lui agrée, le pasteur prêchant ce qui lui plaît, sans idées fondamentales et acceptées de tous, sans autorité doctri-

nale, et flottant au vent de toutes les théories, de toutes les interprétations privées et de toutes les absurdités. Le protestantisme n'est qu'un cadavre que le mensonge agite convulsivement.

Donc, admettant ces deux propositions, que la vérité est une, que l'hérésie est divisée, bon gré mal gré, je dois conclure que l'hérésie ne possède pas la vérité, et que nos adversaires sont dans l'erreur : la conclusion est logique et de rigueur.

Eh quoi ! n'y a-t-il pas quelque part une vraie tradition ? La mémoire de l'humanité, cette fidèle gardienne de la vérité, s'est-elle éteinte ? Un événement se produit, il émeut le monde, nos pères le voient et le constatent ; jeune encore, il est plein de vie et de réalité. Mais voici que, dans un coin de la Saxe, un homme se lève, âme ardente, pleine de génie et de feu, il parle : c'est hélas ! pour maudire ce qu'il a aimé avec tant de jouissance, c'est pour renier ce qu'il a cru avec tant de certitude, c'est pour mépriser ce qu'il a vénéré avec tant d'obéissance et de respect ; et ivre de liberté et de convoitise, cet homme entraîne après lui les princes et les peuples, et l'indépendance et les doutes montent à flots pressés à l'âme de l'Europe. Mon Dieu ! y aura-t-il un naufrage ? Le monde catholique a-t-il donc perdu sa mémoire comme un homme pris de vin et qui chancelle dans la rue ? Non, mille fois non, car nous nous souvenons toujours. Le monde catholique n'a point perdu sa foi, ses idées religieuses, sa mémoire ne vieillit pas ; mais voyez-le donc ! il tombe à genoux, et les mains et le cœur vers Dieu, il récite avec conviction son *Credo*.

La tradition est la mémoire de l'humanité, et cette tradition catholique, sont-ce des murmures, des doutes, des négations, de la boue et du sang? Est-ce un homme qui parle et qui écrit à côté d'un autre homme qu'il réfute ? Est-ce le vrai qui se coudoie avec le mensonge ? La vérité est une, sans cette unité la vérité se glace dans les langes de l'erreur et périt misérablement. Or, la tradition catholique est une, c'est pourquoi elle possède la vérité religieuse. « Si quelqu'un, « dit le concile de Trente, nie que le sacrement de « l'Eucharistie contienne véritablement, réellement et « substantiellement le corps, le sang avec l'âme et la « divinité de Notre-Seigneur et par conséquent Jésus-« Christ tout entier, disant qu'il y est seulement « comme un signe, en figure ou en vertu, qu'il soit « anathème. *Anathema sit*[1]. »

Voilà la foi catholique. Avant le concile de Trente, croyait-on à la présence réelle? Au seizième siècle, il y avait déjà bien longtemps que la bouche de saint Thomas d'Aquin ne s'ouvrait plus, harmonieuse et sublime; ce qu'elle disait, nous le savons, et la *Somme théologique* du docteur arracha à l'hérésie ce cri d'effroi : « Ce moine ! il me fait peur, pourquoi n'a-t-on « pas brisé sa plume? enlevez-le ce moine, et je dé-« truirai l'Église de Dieu. *Tolle Thomam, et dissipabo* « *Ecclesiam Dei.* » Les pères du concile de Trente avaient mis devant eux la *Somme théologique* de saint Thomas d'Aquin.

Les protestants avouent encore le fait de la croyance

[1] *Concile de Trente,* sess. XII. C. I.

catholique au mystère de l'Eucharistie ; mais selon les uns, cette croyance date du neuvième siècle, elle sortit alors de la poussière à la voix d'un moine qui s'appelait Paschase ; selon d'autres, cette croyance remonte au sixième siècle, et leurs affirmations se contredisent, manquent de sûreté, et par conséquent de créance.

Nous allons remonter le fleuve de la tradition catholique et anéantir ces allégations. Certes, les noms se pressent, les écrits abondent, et qui peut citer tous ces témoignagnes et toutes ces affirmations ? Docteurs de l'Église, théologiens, conciles, princes de la science, saints, martyrs, apôtres et même simples fidèles....., vraiment les paroles et les noms s'entassent, mais quelques noms me suffisent pour attester que le lit de la tradition catholique ne s'est point desséché le long des siècles.

Depuis le neuvième siècle, les flots de la tradition se sont-ils arrêtés ?

Au neuvième siècle, saint Nicéphore, patriarche de Constantinople, s'exprimait ainsi. « Pour nous, ce « n'est point là l'image et la figure du corps de Jésus-« Christ, mais le corps même de Jésus-Christ uni à la « divinité. »

Au huitième siècle, Damascène affirmait de la sorte le dogme de la présence réelle : « Le pain et le vin ne « sont pas un symbole, Dieu me garde de dire une « pareille chose, c'est le corps même de Jésus-« Christ [1]. »

[1] Lib. IV, c. XIV.

Au septième siècle, c'est saint Isidore de Séville, saint Grégoire. Ce dernier s'exprime ainsi : « Qui peut « croire que les cieux ne s'ouvrent pas à la voix du « prêtre et à l'heure de cette immolation, que les « anges n'entourent pas ce mystère du Christ, que la « terre ne s'unit pas au ciel, que ce qui est visible ne « fait plus qu'une même chose avec ce qui est invi- « sible [1] ? »

Au sixième siècle, saint Remy s'écrie : « Est-ce que « le pain que nous rompons n'est pas la participation « du corps de Jésus-Christ ? Oui, consacré, bénit par « le prêtre et par l'Esprit-Saint, il est rompu, nos « sens voient encore du pain, mais en réalité, c'est « le corps du Christ [2]. » Cassiodore et saint Césaire, évêque d'Arles, tiennent le même langage.

« C'est un pain vulgaire, mais de combien d'exemples « ne puis-je me servir, s'écrie saint Ambroise, pour « montrer que ce n'est point ce que la nature a formé, « mais ce que la bénédiction a consacré, et que la « force de la bénédiction est plus grande que celle de « la nature, puisque la nature même est changée par « la bénédiction [3]. »

Au cinquième siècle, c'est saint Basile, saint Grégoire de Nazianze, saint Hilaire, saint Ambroise, saint Jean Chrysostôme... Saint Jérôme nous dit : « Moïse n'a « pas donné le pain véritable, mais Jésus-Christ, et « Jésus-Christ s'est fait et le convive et le festin [4]. » Le

[1] Lib. *Dialog.*, c. LVIII.
[2] In c. x. Ad 1, *ad Corinth.*, c. I.
[3] *De Sacram.*, l. IV, c. IV.
[4] *Epist. ad Helibiam.*

Sauveur, ayant donné l'exemple, ne s'est pas contenté d'instituer le sacrement de l'Eucharistie et de le distribuer, il se l'administra [1].

Au quatrième siècle, le premier concile de Nicée s'exprime de cette manière : « Nous croyons à la pré-« sence de cet agneau de Dieu qui efface les péchés « du monde, immolé par le prêtre d'une façon non « sanglante, et nous croyons que la manducation de « sa chair sacrée devient le gage de notre résurrec-« tion. »

Le troisième parle de même, et Tertullien, comme Origène, comme saint Cyprien, atteste, dans un langage énergique, la croyance des autres siècles : « Dans « l'Eucharistie, notre chair se nourrit du corps et du « sang de Jésus-Christ, afin que notre âme s'engraisse « de la substance de Dieu [2]. »

Au deuxième siècle, saint Irénée s'écrie, dans la vivacité de sa foi : « Comment peuvent-ils soutenir que « notre chair se corrompra sans espoir de revenir à « la vie, elle qui se nourrit du corps et du sang de « Jésus-Christ [3] ? »

Enfin, saint Ignace, le disciple de saint Pierre, parle de la sorte : « Ils rejettent les oblations parce qu'ils « refusent de confesser que l'Eucharistie est la chair « du Christ, mis en croix pour l'expiation de nos « crimes [4]. »

J'avance encore, plus heureux que ces hardis navi-

[1] *Somme théolog.*, 3 p., q. 81, a. 1.
[2] *De Resur. carnis*, c. VIII.
[3] Lib. IV. *Adversus hæreticos*, c. XXXIV.
[4] *Epist. ad Smirnenses.*

gateurs qui explorent le Nil, se flattant d'en découvrir la source, me voilà à la source même de la tradition catholique, et j'écoute les paroles de l'institution tombant des lèvres de Jésus-Christ : « Ceci est mon « corps. » Le Nil de la tradition est remonté, et le présent se noue au passé; de Jésus-Christ aux apôtres, des apôtres aux premiers siècles, des premiers siècles au moyen âge, du moyen âge aux temps modernes, les témoignages s'enchaînent et se donnent la main, il n'y a de rupture nulle part. La vérité catholique nous appartient et nous prescrivons.

La prescription, d'après le Code civil [1], est un moyen d'acquérir ou de se libérer par un certain laps de temps, sous les conditions déterminées par la loi.

Pour prescrire [2], il faut une possession continue et non interrompue, paisible, c'est-à-dire sans violence publique, non équivoque et à titre de propriétaire.

Or, avons-nous vraiment le droit de prescrire ? La vérité est-elle en notre possession depuis un certain laps de temps ? Et cette possession est-elle validée par les conditions essentielles de la prescription ? Oui.

Nous possédons depuis des siècles la doctrine catholique sur le mystère de la présence réelle de Jésus-Christ en l'Eucharistie, et depuis dix-huit siècles cette possession est continue. La doctrine catholique n'est pas devenue notre propriété, notre bien, par la violence et la main armée, car vous savez notre histoire : Jésus-Christ a dit : « Allez, enseignez les nations [3] »,

[1] *Code civil,* n° 2219.

[2] *Code civil,* n° 2229.

[3] Ire ép. aux Cor., ch. I.

et les apôtres s'en vont à la conquête de l'univers, ils n'ont point la sagesse des maîtres de la science, ils la dédaignent ; ils n'ont point l'astuce et les fourberies du politique, leur esprit est chétif, grossier et simple comme leur condition ; ils n'ont point la puissance et les escadrons d'un consul, ils marchent la tête nue, les pieds dans la poussière de la route, ils prêchent sur tous les chemins, sur toutes les places, et que prêchent-ils? « Jésus-Christ crucifié. *Nos autem præ-* « *dicamus Jesum crucifixum.* » Depuis ce temps, nous ne faisons pas autre chose, nous donnons notre parole, et quand on veut le prendre, le sang de nos veines ; ce sang est la rosée qui fait germer et fleurir la vérité catholique ; et cette souveraineté doctrinale, reçue non pas à huis clos, mais en plein soleil, n'est jamais tombée en des mains étrangères ; elle est et elle reste, sans contestation motivée et sérieuse, notre bien et notre propriété. Jésus-Christ, en effet, reçoit de Dieu ce précieux dépôt de la vérité et nous le transmet, et de génération en génération il est venu jusqu'à nous porté sur les flots de la tradition; car nous tenons à Jésus-Christ par les conciles, les papes et les apôtres, et Jésus-Christ, par sa nature divine, touche à Dieu. « *Vos autem Christi, Christus autem Dei* [1]. »

L'hérésie peut-elle encore nous contester cette possession de la doctrine catholique et la revendiquer pour elle-même ? Mais non : l'hérésie cherche encore la vérité, si elle la cherche, elle ne l'a donc pas. Jésus-Christ nous a laissé une certaine somme de vérités,

[1] Ire ép. aux Cor., ch. III.

de mystères, les uns déjà mis au jour, les autres encore dans leur germe et sous la divine incubation de l'Église catholique, et nous leur donnons la foi de notre âme, à mesure que la parole infaillible du pape les manifeste et les définit ; nous ne pouvons pas évidemment chercher sans cesse, sans espoir de trouver, ayant une faim inassouvie de la vérité, nous serions les plus malheureux des hommes. Mais l'hérésie, sans autre principe que son libre examen, sans autre autorité que sa raison individuelle, peut du jour au lendemain modifier sa foi et remettre tout en question, car sa raison est infirme et variable : de fait, c'est ce qui arrive dans le protestantisme, ce que l'un admet, l'autre le rejette. L'hérésie ne possède donc pas la vérité catholique.

« On doit chercher, dit Tertullien dans son *Livre* « *des Prescriptions*, ce que Jésus-Christ a enseigné, « pendant qu'on n'a pas encore trouvé et jusqu'à ce « que l'on trouve. Vous croyez parce que vous avez « trouvé, car, comment auriez-vous cru si vous n'a- « viez pas trouvé ? Vous cherchez pour découvrir, vous « découvrez pour croire. Donc en croyant vous mettez « fin à vos recherches, et le fruit même de vos re- « cherches, quand vous l'avez recueilli, vous dit de « vous arrêter[1]. »

Si nous n'avons pas la vérité, à qui, je vous le demande, nous adresserons-nous ? A l'hérésie ? Ce serait une désertion, le soldat ne court pas au camp ennemi mendier sa paie, et le serviteur ne va pas

[1] *Livre des Prescriptions*, ch. x.

trouver le calomniateur de son maître. L'hérésie est en guerre avec Jésus-Christ, les apôtres, les papes et les conciles, c'est une guerre à mort, et nous irions, nous, les amis passionnés du Christ, nous, qui avons bu son sang au Calvaire et pleuré à ses pieds, nous, qui l'appelons, avec un cœur ému, notre maître et notre père et tressaillons au contact de sa chair sacrée, nous irions trouver l'hérésie, elle, notre ennemie implacable, et lui demander quoi, en définitive? ce qu'elle n'a pas, puisqu'elle cherche toujours. Singuliers maîtres vraiment que ces gens-là! ils attaquent et ne se défendent point, ils détruisent et n'édifient point, ils doutent et n'affirment point. Jésus-Christ a dit : « Je suis venu « pour rendre témoignage à la vérité », et comme le « proconsul, ils répondent sans cesse : Qu'est-ce que « la vérité ? *Quid est veritas* ? »

« Quand même les hérétiques ne seraient pas les « adversaires de la vérité, que pourraient-ils nous ap- « prendre, eux qui cherchent encore ? S'ils cher- « chent sérieusement, ils n'ont donc trouvé rien de « certain, quelque opinion qu'ils aient, leurs recherches « accusent hautement leurs doutes, et s'ils deviennent « vos maîtres, comme eux vous serez aveugles, incer- « tains, irrésolus. Quand pour nous troubler et nous « attirer à eux, ils nous disent qu'ils cherchent, et « quand ensuite ils défendent avec entêtement ce « qu'il n'y a qu'un moment ils nous invitaient à cher- « cher, notre devoir est de les réfuter, afin qu'ils sa- « chent que nous les renions plutôt que le Christ; « puisqu'ils cherchent, ils n'ont pas trouvé, ils n'ont « pas la foi, ils ne sont pas chrétiens. Puis, lorsqu'ils

« croient et que, pour être logiques avec eux-mêmes, « ils disent qu'on doit encore chercher, ils mentent, « puisque, de leur aveu, ils croient pendant qu'ils « cherchent encore. Dès lors, comment des gens qu'ils « ne regardent pas comme chrétiens le seraient-ils « pour nous ? Avec tant de fausseté, quelle créance « leur donner ? Quel protecteur de la vérité que celui « qui la transforme en mensonge [1] ! »

Ce raisonnement de Tertullien, d'une logique nerveuse et de fer, broie l'hérésie avec la facilité d'un enfant qui met son jouet en pièces. L'hérésie, en effet, ne produira jamais la certitude, parce que n'ayant pas la vérité, mobile et sceptique, elle remet sans cesse tout à l'état de problème, de doute et de recherche. La certitude jaillit-elle des flancs du doute, de ce qui nous échappe ? La vérité seule apporte la lumière, la certitude et la jouissance. Oh ! qui n'a jamais écouté les plaintes et les sanglots de la science et de l'apostasie ? L'une interroge tous les passants, les mondes de l'espace, le vêtement de la fleur, la base des mathématiques, elle cherche en dehors de Dieu, et sur son lit de mort, en face de la réalité qui la saisit, elle s'écrie avec Salomon : « J'ai vu tout ce qui se fait sous le « soleil, et voilà, tout y est vanité et affliction de l'en- « tendement [2]. » L'autre, sous le poids de ses infamies et de ses hontes, sent son esprit s'endurcir. L'endurcissement n'est pas la certitude, et le doute saura bien à certaines heures troubler cet infâme repos.

Mais quoi ! toute chose s'assied sur un fondement :

[1] *Livre des Prescriptions*, ch. XIV.
[2] *Ecclesiast.*, ch. I.

la science a un principe où elle puise l'être et la vie, ôtez le principe et la science n'est plus ; l'homme a un principe vital, brisez-le et l'homme n'est plus qu'un cadavre ; la terre a une force centrale, si jamais elle la perd la terre se décomposera, les parties déserteront le centre, ce sera le chaos ; toute société a un principe, un fondement sur lequel elle repose, l'autorité, car le fondement est pour toute chose sa raison d'être et sa force d'exister, et nous serions dépourvus de toute certitude, au vent d'investigations toujours nouvelles et d'un scepticisme éternel ! c'est insensé. Sans doute, on peut examiner ce qui est en question, ce qui est obscur, ce qui est en litige et en controverse, c'est un droit et c'est un devoir, l'Église catholique laisse le champ large aux recherches, aux harmonies et aux discussions ; et qui le nie ? « Il nous est « permis d'étendre le cercle de nos investigations ; « cherchez, discutez, si quelque chose vous paraît « obscur, interrogez ceux qui ont reçu le don de la « science, mais de grâce, respectez ce qui est au-des- « sus de toute contestation [1]. » Le symbole de notre foi ne nous présente pas des vérités que nous pourrons résoudre comme des problèmes, mais des vérités que nous acceptons sur l'autorité de la parole de Dieu lui-même ; parole infaillible, elle nous apporte la certitude avec la possession de la vérité, nous croyons, et le symbole que nous croyons avec une ferme et divine assurance échappe aux recherches, aux attaques et aux doutes de l'homme.

[1] *Livre des Prescriptions,* ch. XIV.

Ce n'est pas tout. L'hérésie est convaincue de nouveauté, et c'est ce qui l'empêche encore de prescrire.

Jésus-Christ nous a laissé sa doctrine et ses promesses, nous avons sa parole ; il sera avec nous jusqu'à la fin des siècles. Ceux qui combattent le Christ, son Eglise, le symbole catholique, ceux-là se séparent de Jésus-Christ, ils font une nouveauté et se condamnent eux-mêmes, car, enfin, de quoi peuvent-ils se séparer ? mais de ce qui existe déjà, de l'unité dogmatique et doctrinale établie dès le commencement. Ils font à cette unité catholique une rupture sanglante, ils s'en vont de dépit ou d'orgueil, et ils prêchent des choses étranges, nouvelles, absurdes ; ce sont des novateurs. Ne vous étonnez pas, le monde est fait depuis longtemps à de pareilles défections, ce n'est pas d'aujourd'hui que s'agite dans son sein cette race de curieux qui veulent tout rapetisser à leur stature, même les choses divines ; d'hypocrites qui cherchent à cacher les hontes de leur chair sous un semblant de doctrine et d'indépendance ; de traîtres qui passent sans vergogne à l'ennemi ; mais quoi qu'elle fasse, l'hérésie portera toujours sur son front les flétrissures de son origine. On saura l'époque, la date, le jour de sa rupture avec l'Eglise catholique, on la montrera du doigt, et en la voyant passer, on aura toujours le droit de lui dire : « Mais quand tu es « venue, l'Eglise catholique était déjà en place, tu « n'es que d'hier, avant-hier qui songeait à toi ? per- « sonne, et nous catholiques, nous sommes avec « Jésus-Christ, et Jésus-Christ est d'hier et d'aujour-

« d'hui, il est de tous les siècles. *Jesus-Christus heri* « *et hodie, et ipse in sæcula*[1]. »

Nous savions bien que l'hérésie naîtrait sur cette terre. Saint Paul, dans son épître aux Corinthiens, annonce clairement sa venue : « Il faut, dit-il, qu'il y « ait des hérésies, afin qu'on reconnaisse ceux qui « sont d'une vertu éprouvée[2], » et, en même temps, il nous donne son signalement. Sans doute, l'hérésie a une certaine puissance, elle porte Satan dans ses flancs, mais cette puissance n'a de prise que sur notre faiblesse, notre intérêt et nos passions ; si elle retourne un homme d'esprit ou un génie, les appuis de l'Église catholique, c'est que cet homme est faible ; si elle séduit un homme de bien, c'est que cet homme est faible et dévoré de passions ; si elle tarit la vie supérieure d'un peuple dont les entrailles ne s'émeuvent plus qu'au bruit de l'or et de l'argent, c'est que ce peuple est faible et égoïste. Ah ! oui, l'hérésie est puissante, mais devant notre infirmité, et une parole virile de notre âme et de nos lèvres la sabre et l'abat, car l'hérésie estime mal les choses et cherche à vicier les sources de la vérité, et un jugement droit et sain peut la redresser ; l'hérésie blasphème la vérité, sa parole, devenue la parole du siècle, de l'Institut, du Sénat et du Forum, ébranle les mœurs d'un peuple, et la parole d'un enfant qui étudie son catéchisme la réduit au silence ; l'hérésie porte dans ses os, dans son sang, dans sa substance, l'image de ses idées malsaines, et quand ses pieds n'hésiteront pas de hontes

[1] Ép. aux Hébreux, ch. XIII.
[2] Ép. aux Cor., ch. XI.

et de débauches, elle atteindra peut-être les sommets vulgaires d'une honnêteté à la mesure du monde, c'est tout, et nos saints, nos vierges et nos martyrs, comme la pauvre femme du peuple qui récite son *Pater* et son *Ave Maria* avec toute la foi religieuse de son âme, la condamnent. Oui, l'hérésie est faible parce que nous sommes forts, et il y a en nous une science divine, une parole supérieure, une énergie surnaturelle ; nous parlons et nous nous mouvons sous l'impulsion du Christ, de sa parole, de ses promesses et de son Église; et dans sa nouveauté, l'hérésie est seule avec elle-même, et sa tradition n'est qu'une tourbe insensée de noms, de mensonges et de corruptions, sans lien, sans origine apostolique.

« Au reste, si quelques sectes se disent contempo-
« raines des apôtres, pour se donner l'apparence
« d'une tradition apostolique, que ces sectes nous
« fassent voir la naissance de leurs églises, qu'elles
« déroulent devant nous cette succession d'évêques
« qui la fait remonter jusqu'aux apôtres, ou jusqu'à
« l'un de ces hommes apostoliques qui ont persévéré
« dans la communion des apôtres ; car c'est par là
« que les églises vraiment apostoliques prouvent
« qu'elles le sont... Mais quoi qu'elles inventent, elles
« n'y gagneront rien. Car leurs doctrines prouvent
« par leur nouveauté et leur opposition qu'elles n'ont
« pour auteur ni un apôtre, ni un homme aposto-
« lique [1]. »

Si la croyance de l'Église catholique a varié, que

[1] *Livre des Prescriptions*, ch. XXXII.

l'on nous dise à quel endroit, à quelle époque elle a changé, à quel moment le fleuve de sa tradition a détourné les eaux de son lit, à quelle époque le monde catholique a perdu la mémoire religieuse des faits, des mystères, des événements. Si la croyance de l'Église catholique a varié, que l'on nous dise le nom du réformateur. Quand un homme réforme, on cite son nom au bout de son œuvre, c'est Arius, c'est Pélage, c'est Mahomet, c'est Luther... Si la croyance de l'Église catholique a varié, d'où vient qu'un tel changement qui devait bouleverser le monde s'est fait sans bruit, sans protestation ? La réforme de Luther s'est-elle opérée sans agitation ? Le dernier rhétoricien, à peine échappé des bancs de l'école, s'il a une idée dans le cerveau, tient à la communiquer au monde entier ; à plus forte raison un fait de cette importance devait-il remuer les esprits ! Si la croyance de l'Église catholique a varié, qu'on nous cite une page catholique où ce dogme de la présence réelle soit nié, qu'on me trouve un homme à la fois ami de l'hérésie et de l'Église.

A peine cette croyance est-elle descendue de la bouche du Sauveur, qu'elle tombe sous le fer des Césars et la dent des lions ; qu'importe ! elle aura ses martyrs ; chassée, proscrite comme une étrangère, elle aura ses catacombes, le cœur des fidèles pour naître, une poignée de terre pour mourir ; l'hérésie la mutile, le sophisme et le mensonge la nient, elle aura ses docteurs et sa tradition ; l'Angleterre se détache, l'Allemagne apostasie, qu'importe ! hier comme aujourd'hui, à l'orient comme à l'occident, les papes,

les évêques, les conciles, les docteurs, les prêtres, les fidèles chantent le *Credo* de la présence réelle, et depuis dix-huit siècles, ce chant n'a jamais déserté les lèvres de l'Église catholique ; c'est que le symbole de notre foi repose sur la parole immuable de Dieu, et toute doctrine malsaine, toute hérésie vieillit comme un vêtement. « *Omnes ut vestimentum veterascent* [1]. » Seule, notre foi catholique reste debout, intacte avec nos dogmes, nos mystères ; les années et les siècles ne vieillissent point son front, toujours jeune et pleine de vie au milieu des agitations volcaniques des peuples, de la faiblesse et de la décadence de toute chose, elle ne change point. « *Tu autem idem ipse es et anni tui non deficiant* [2]. »

Voilà le secret de la mystérieuse unité et de la puissance de notre tradition.

Je conclus des textes de la tradition catholique, d'abord que l'Eucharistie n'est point une figure, un symbole, les pères n'ont jamais parlé dans le sens de Luther ou de Calvin, ils ont toujours répudié très-nettement cette double interprétation perverse, puisque la chair de Jésus-Christ présent dans l'Eucharistie est sa chair réelle.

César Cantu raconte qu'un peintre italien a composé un tableau divisé en trois parties superposées : dans celle d'en bas, il représente Calvin distribuant le pain consacré et prononçant cette parole : « Ceci est « la figure de mon corps. »

Dans celle du milieu, Luther accomplit la même cé-

[1] Ép. aux Hébreux, ch. I.
[2] *Ibid.*

rémonie, disant : « Ceci renferme mon corps. »

Au-dessus, le Sauveur communie les apôtres et dit : « Ceci est mon corps. » L'artiste mit au bas cette question : qui des trois croirons-nous [1] ?

Nous devons, en effet, choisir entre la tradition hérétique et la tradition catholique, et si nous nous séparons de Jésus-Christ, des apôtres, des papes, des pères de l'Église, des conciles, à qui irons-nous ? A l'hérésie ? mais l'hérésie n'a pas la vérité, elle n'a pas la justice, elle n'a pas l'enseignement doctrinal et traditionnel, elle n'a pas la vie ; vous seul, ô mon Christ Jésus, avez la doctrine et les paroles de vérité et de vie. « *Domine ad quem ibimus ? Verba vitæ æternæ* « *habes* [2]. »

Voilà comment il y a dans le catholicisme une supériorité que nous ne trouvons dans aucune des religions et des sectes qui peuplent la terre. En lui, il y a du divin, il y a une âme, de la vie. Dieu y palpite à larges flots, cela se voit, cela se dit, cela se sent, et toutes ces sectes restent froides et glaciales comme un cadavre ; en elles, il y a de l'humain, de l'audace, de la boue, du sang, du génie peut-être, mais c'est tout. Le catholicisme vous met en commerce réel avec cet infini fait chair, avec le Christ, car il est là, sous les voiles de l'Eucharistie, il y est réellement et substantiellement. Sans doute, nous ne le voyons pas comme les anges le voient au ciel ; nous le contemplons avec la foi et la tendresse émues de notre âme à travers cette frêle et blanche hostie, mais si ces voiles se déchi-

[1] *Les précurseurs de la Réforme*, disc. 16.

[2] Saint Jean, ch. VI.

raient, si nos yeux étaient capables de fixer cette substance lumineuse de la chair du Christ, nous le verrions, car, encore un coup, Jésus-Christ est réellement et substantiellement présent sous les apparences de ce peu de pain ; la substance du pain s'est changée en la substance du corps de Jésus-Christ.

L'Église catholique tient le milieu entre la synagogue et la patrie céleste; sous l'ancienne loi, le monde ne vivait que de figures, de prophéties et de symboles ; la réalité est enfin venue, et nous la possédons, nous la contemplons à travers les ombres et les mystères de la foi ; au ciel, nous la verrons face à face, telle qu'elle est : « *Videbimus eum sicuti est*[1]. »

[1] Ire ép. de saint Jean, ch. III.

CHAPITRE IV.

LA PRÉSENCE RÉELLE DE JÉSUS-CHRIST DANS L'EUCHARISTIE

LA RAISON.

A peine les paroles de la consécration sont-elles achevées, que la substance du pain cesse d'être. Elle n'existe plus, et pourtant elle n'est pas anéantie. Ici-bas, il semble qu'il n'y ait que ces deux choses qui se disputent les hommes et les choses, ruine et création. Des générations se lèvent et succèdent à des générations qui s'éteignent ; une plante meurt et trouve dans ses débris le secret d'une nouvelle naissance ; partout, dans la société, dans la nature, dans l'ordre des choses de ce monde, le néant appelle la création, la vie. Ici, la substance du pain n'aboutit point au néant, il n'y a point une annihilation, car si nous prenons ce mot dans toute sa rigueur, l'annihilation est le passage d'un être au néant, et le pain n'existe plus, sans doute, dans sa réalité substantielle, il se change en la substance du corps du Christ, et des relations enchaînent

ces deux substances. Assurément nos yeux le voient encore, nos mains le touchent, ah! c'est qu'il répugne à l'homme de dévorer la chair de l'homme. Jésus-Christ nous donne sa chair à manger, et pour ne pas violenter notre nature, provoquer le dégoût, exciter le blasphème et la dérision, il se cache sous les voiles d'un peu de pain ; nous croyons manger ce pain, car les apparences restent sous nos yeux, mais c'est le corps, le sang et la divinité de Jésus-Christ. Ce corps du Sauveur, les anges ne l'ont pas porté sur leurs ailes à travers les nuées et l'espace ; rien n'affranchit l'homme du mouvement, du temps et de la succession, rien, pas même la vapeur ou le fil électrique : l'espace est à Jésus-Christ, et il n'y a plus d'abîmes, plus de distances, le prêtre achève avec émotion les paroles de la consécration, et Jésus-Christ est là, entre ses mains, dans cette hostie, instantanément. Il a dans l'Eucharistie un nouveau mode d'être, et ce nouveau mode d'existence n'est pas une pure dénomination, mais une réalité.

Les théologiens admettent le fait de la présence réelle, le dogme catholique, mais quand ils arrivent à l'explication philosophique de cette présence, ils ne s'entendent plus. Les uns affirment une relation, d'autres une action unitive, car si Jésus-Christ est uni aux espèces du pain, évidemment il est présent ; d'autres une adduction, et ils combattent sur une question de mots.

Je dis avec saint Thomas d'Aquin et avec le concile de Trente que Jésus-Christ est présent dans l'Eucharistie, à la manière d'une substance, *per modum*

substantiæ [1]. « Si quelqu'un affirme, dit le concile de « Trente, que l'Eucharistie ne contient pas réelle- « ment et substantiellement le corps, le sang, l'âme « et la divinité de Jésus-Christ, ne voyant dans ce « sacrement que la figure, le symbole, l'action mo- « rale du Christ, qu'il soit anathème! *Anathema* « *sit* [2]! » Jésus-Christ vit sous les espèces de ce peu de pain, et nous le croyons sur l'autorité d'une parole divine. Il nous parle, il nous écoute, il nous aime, il nous console, il vient à nous, car il se meut, non pas localement, passant d'un lieu à un autre, esclave du temps, de l'étendue et de l'espace, il n'est pas en l'Eucharistie comme dans un lieu, mais il se meut accidentellement avec les saintes espèces, et à un jour de l'année, on le porte en procession à travers les rues de nos villes. La foule se prosterne, les baïonnettes chargées de victoires et de défaites s'inclinent, la justice ploie le genou, on le salue, on l'acclame dans le silence de son âme, on l'adore.

Mais, qu'est-ce que la substance? l'espace? le lieu?

Selon les scolastiques, la substance possède deux propriétés. D'abord, elle n'a nullement besoin d'un sujet dans lequel elle existe. Elle est indépendante, non pas dans ce sens qu'elle se suffit à elle-même dans la conservation de son existence, nul ne peut se passer de Dieu, mais en ce sens, qu'elle n'existe pas dans un autre comme dans un sujet; elle existe en soi, elle a la subsistance.

[1] *Somme théol.*, 3 p. *De Eucharistia.*

[2] Concile de Trente, sess. XIII.

Puis, la substance est le soutien des accidents qui sont en elle. Les accidents changent et la substance demeure, car ma pensée d'hier n'est pas celle d'aujourd'hui, le flot des vicissitudes humaines les emporte à chaque instant, les feuilles tombent, les arbres se dépouillent, tout se glace, puis la vie renaît, mais le chêne, comme le moi humain, reste intact dans sa substance.

La substance corporelle « est un être permanent, « dit Balmès, dans lequel s'opèrent les changements « qui s'offrent à nous dans les phénomènes externes. » Cette substance, c'est-à-dire, ce qui est dessous, ce je ne sais quoi qui est sous le phénomène, je ne la vois pas, car l'essence des choses nous échappe, elle a une existence cachée, mais réelle, indépendante de la quantité et de l'étendue, des accidents qui la modifient, libre d'un sujet qui la porte et la soutient ; elle a une indépendance réelle, mais relative. Dans tout corps, il y a donc un élément immatériel, et c'est par l'étendue qu'il tombe dans l'espace ; dépouillez le de sa quantité et de son étendue, et il devient une pure substance, invisible, impalpable, immatérielle, quelque chose de semblable à l'esprit. Les philosophes modernes sont d'accord en cela avec saint Thomas d'Aquin ; car la substance ne tombe sous aucun sens, elle échappe même à l'imagination et ne peut être perçue que de l'intelligence [1].

L'espace, selon Kant, est une forme pure et subjective de notre être, de notre esprit ; indépendant des

[1] *Somme théol.*, 3 p., q. 76, a. 7.

choses, il n'existe qu'en nous, c'est pourquoi un beau matin, le monde sortit de l'esprit de Kant, jeté de l'espace dans la réalité, et la création du monde commença en l'an 1770, époque des élucubrations du bonhomme.

L'espace n'est pas davantage, comme le prétendait Descartes, quelque chose de réel, quelque chose qui se mesure et qui, possédant une étendue et une mesurabilité, devient un vrai corps.

L'espace n'est pas autre chose que la capacité de recevoir des corps, et le lieu est la partie de l'espace qu'occupe le corps. Tout corps, quel qu'il soit, tombant dans la limite et dans l'étendue, et affirmant sa présence et son activité dans cette prison de l'espace, voilà le lieu.

Ces quelques notions philosophiques acceptées, je dis que cette présence du corps de Jésus-Christ en l'Eucharistie est surnaturelle et substantielle.

Surnaturelle, car ce mode d'être n'est dû à aucun corps. Tout être, par cela même qu'il est créé, n'est pas immense, il subit dans sa nature, dans son existence, dans ses opérations, la loi de sa création, et de ses limites; esclave du lieu qu'il occupe, de l'étendue, des accidents qui le manifestent, du temps et de l'espace, il ne peut revendiquer, comme un droit de son être, cette façon mystérieuse d'existence, cette participation à l'immensité divine.

Substantielle, car Jésus-Christ est dans l'Eucharistie à la manière d'une substance, ce sont les expressions de saint Thomas d'Aquin et du concile de Trente, c'est-à-dire, dépouillé de son étendue, en

dépit des lois de l'espace et de la quantité, invisible, impalpable, à l'abri de la violence et des modifications locales.

Si on transporte les saintes espèces, le mouvement tombe directement sur elles, et accidentellement sur Jésus-Christ qui les suit, et les espèces seules sont affectées dans le lieu par leur étendue. Je conclus de là, que le corps de Jésus-Christ n'est pas dans l'Eucharistie circonscriptivement, c'est-à-dire enchaîné à un lieu comme dans un cachot; circonscrit par les êtres qui l'entourent, qui le pressent, et lié, comme un forçat, dans son existence et dans son activité à une sphère limitée de l'espace.

« Le corps de Jésus-Christ, dit saint Thomas d'A-« quin, n'est pas dans ce sacrement suivant le mode « et l'étendue, mais à la manière d'une substance. Or, « tout corps placé dans un lieu y est selon le mode « de l'étendue ; donc le corps de Jésus-Christ n'est « pas en l'Eucharistie comme en un lieu, mais sui-« vant le mode d'existence de la substance [1]. »

La substance du pain, en effet, s'est changée, sous les paroles de la consécration, en la substance du corps de Jésus-Christ, mais les accidents du pain ne sont point devenus les propres accidents du corps de Jésus-Christ, le modifiant comme ils modifiaient la substance du pain.

Je conclus encore que le corps de Jésus-Christ n'est pas, dans l'Eucharistie, enchaîné à un espace et à l'unité du lieu, car s'il jouit, comme l'âme, d'une

[1] *Somme théol.*, 3 p., q. 76, a. 5.

présence multiple, tout entier dans le tout et tout entier dans chaque partie du tout, il n'est point cependant limité à un espace déterminé, rivé à une sphère qui borne son être, sa vie, son acte, et il ne s'assujettit point à cet *ubi définitif*, comme disent les scolastiques, qui fait qu'une chose est dans un lieu et non pas dans un autre [1]. Mon âme, quoique invisible et promenant mystérieusement sa vie dans tous les membres de mon corps, mon âme cependant est limitée. Si elle meut ce vil limon que je traîne après moi, elle ne meut point le corps d'un être autre que moi. La puissance de Dieu opère cette conversion de la substance du pain en la substance du corps de Jésus-Christ, elle est infinie et elle fait ce que la puissance humaine ne peut réaliser. C'est pourquoi Jésus-Christ est dans ce sacrement, par un mode spécial que les sens et la raison ne comprennent point.

Je conclus enfin que Jésus-Christ est invisible et impalpable dans ce sacrement ; nos yeux, en effet, ne voient que ce qui est sensible, ce qui tombe sous nos sens. Les mondes qui se balancent dans les cieux, le vêtement parfumé de la fleur, ces formes sensibles des êtres répondent aux organes de notre corps, mais la substance qui se cache sous les phénomènes se dérobe à la puissance, à l'action de nos sens. Et comment notre œil, organe grossier, pourrait-il contempler la substance du corps de Jésus-Christ ? Il n'y a aucune proportion entre cette vision matérielle et

[1] *Quia id dicitur in loco, quod ita est ibi, ut non sit alibi.* (Dissert. 4, art. 4. *De Euchar.*, Billuart.)

l'essence des choses, et notre œil ne peut s'élever au-dessus de sa sphère. « Donc, à raison de son mode « d'existence dans le sacrement, le corps de Jésus-« Christ n'est perceptible pour aucun sens, ni pour « l'imagination, mais seulement pour l'intelligence « que nous appelons l'œil spirituel, et cela, de di-« verses manières, car le mode d'existence du corps « de Jésus-Christ étant surnaturel, Jésus-Christ est « visible en lui-même pour l'intelligence surnatu-« ralisée..... Sur la terre nos intelligences ne voient « Jésus-Christ qu'à travers les ombres de la foi catho-« lique [1]. »

Nos yeux sont trop grossiers pour voir dans ce sacrement le corps du Sauveur, notre intelligence encore voyageuse ne le contemple que de loin, sur la foi d'une parole divine et sous les voiles du mystère ; nos mains ne peuvent ni le toucher ni le pondérer, comme elles pondèrent le caillou ou le froment qu'elles palpent. Ah ! je le sais ; plus d'une fois des monstres ont essayé de l'atteindre, de le brutaliser et de le mettre en pièces. Un jour, ils ont cloué l'hostie sainte à un arbre, la frappant du poing, la perçant à coups de canif ; et déchirée en lambeaux, ces barbares en maniaient les débris avec une rage insolente ; mais le corps du Christ, à l'état de substance, échappait à ces forcenés ; seules, les saintes espèces se voyaient à la merci d'une impiété révoltante et idiote, digne fruit de cette instruction laïque qui matérialise et abêtit la jeunesse ; sans doute, le sang pouvait

[1] *Somme théol.*, 3 p., q. 76, a. 7.

couler et rougir les mains de ces misérables, mais par un nouveau miracle [1].

Et comment se réalise cette présence réelle de Jésus-Christ dans l'Eucharistie ?

Par une conversion mystérieuse de substances appelée dans la langue de l'Église catholique, des conciles et de la théologie, la transsubstantiation.

La conversion substantielle diffère de la conversion accidentelle, en ce que celle-ci a la substance pour terme formel du changement, et celle-là l'accident. Elle se définit dans le sens le plus vulgaire du mot, le passage d'une substance à une autre substance.

Cette conversion mystérieuse ne s'opère que munie des conditions suivantes : d'abord il est de rigueur que les deux substances soient positives et en relation, de façon que le changement se fasse de l'une à l'autre. Puis, l'une des deux substances doit cesser d'être ce qu'elle était auparavant, et l'autre doit commencer à être ce qu'elle n'était pas, car alors le changement, si elles ne bougeaient pas, ne se ferait jamais ; et ces deux substances exigent une connexion entre elles, de telle sorte que l'une, d'une certaine façon, suive l'autre, non pas par une pure et fantaisiste coïncidence, mais par des relations qui les enchaînent. Enfin, ces deux substances doivent avoir quelque chose de commun qui demeure au départ de l'une et à l'arrivée de l'autre.

Voilà les conditions essentielles de toute conversion substantielle.

[1] Profanation accomplie en France en 1872.

Or la substance du pain, dans l'Eucharistie, se change en la substance du corps de Jésus-Christ, et certes, ce n'est pas le hasard qui opère cette conversion, il n'y a rien du hasard, rien d'humain. Les paroles de la consécration, tombant des lèvres du prêtre, ont seules cette sublime puissance, et si la substance du pain disparaît, ce n'est pas pour tomber dans les froides ombres du néant, car cette conversion ne serait plus une conversion, mais une substitution de substances. La substance du pain n'est plus, et dans le même instant, sans qu'il y ait succession, le corps de Jésus-Christ devient présent, et les accidents du pain demeurent et abritent la chair sacrée du Sauveur.

Saint Thomas d'Aquin prête à ce mystère toute la force lumineuse de sa raison. L'opération, dit l'École, suit l'être. « *Operatio sequitur esse.* » Borné dans sa nature, l'homme, comme tout ce qui est créé, l'est fatalement dans son opération, car rien de créé n'est infini. L'homme, sans doute, a une puissance magique dans la science, dans la politique, dans les arts, dans l'industrie ; au forum il prend les foules, il les agite, il les passionne, il les déchaîne souvent comme le vent déchaîne les tempêtes ; dans ses académies, dans ses laboratoires, il attaque une école, une institution, un système, et il traîne à l'égoût ces débris de doctrine ; dans la société, il met les mains sur les colonnes qui la portent, il les ébranle : la religion, la magistrature, la propriété, le pouvoir, rien, ici-bas, ne se soustrait à la haine et à la violence de son esprit et de ses mains.

Eh quoi ! les choses de ce monde sont-elles livrées sans merci à l'empire de l'homme ? L'homme, sous le regard insouciant de Dieu, en fait-il le jouet de ses efforts et de ses caprices ? Ah ! n'ayez pas peur, l'homme peut bouleverser le monde, lancer parti contre parti, classe contre classe, peuple contre peuple, il peut déporter une nation en Sibérie, mutiler les croyances religieuses et politiques et dessécher le sol d'un pays, il peut corrompre un siècle, une génération et les dépraver, il n'atteindra jamais la substance invisible des choses ; la substance lui échappe, car limité dans son être, il est aussi limité dans sa puissance, et quoi qu'il fasse, il n'agit qu'à la surface, sur les formes sensibles, sur le mode, sur les figures des choses créées, mais la substance, il ne l'atteint pas, il ne la change pas à son gré, il ne la défigure que dans son mode d'être.

Dieu est infini dans son être, puisqu'il possède la plénitude de l'être et de la perfection : « Je suis celui qui suis, dit-il à Moïse. « *Ego sum qui sum* [1]. »

Infini dans son être, Dieu est encore infini dans la puissance de son opération. C'est pourquoi Dieu atteint ce que l'homme n'atteint pas. Il a un empire efficace là où la voix de l'homme ne va jamais. Il fait sans effort ce que l'homme est incapable de faire, et si les choses dans leur substance ne sont point les esclaves d'une puissance humaine quelconque, elles sont dans la main de Dieu, et si elles lui échappaient, comme elles échappent à l'homme, Dieu ne serait

[1] Exod., ch. III

infini ni dans son opération, ni dans son être. Dieu ne serait qu'un être limité, un être humain, réduit à défigurer les choses de ce monde, Dieu ne serait plus Dieu.

C'est ainsi que saint Thomas d'Aquin démontrait, dans une argumentation vigoureuse, la possibilité de la conversion de la substance du pain en la substance du corps de Jésus-Christ [1].

J'aborde maintenant les difficultés que la philosophie et la science nous apportent, et que nos rationalistes sont heureux d'exploiter pour légitimer, d'une façon quelconque, leur vie sceptique et irréligieuse. Trois grandes difficultés nous barrent le passage.

On nous dit : « Un corps qui n'occupe pas de lieu, un corps qui est invisible, impalpable, mais vous rêvez ! cela est inadmissible et votre mystère froisse effrontément la science. »

Ici se présente naturellement la fameuse question des éléments constitutifs des corps, question qui a su remuer et diviser les écoles anciennes et modernes, car Zénon ne pense pas comme Démocrite, et Leibnitz comme Descartes. Trois grands systèmes, les systèmes atomiste, dynamique et scolastique se partagent ce problème.

Le système atomiste, prôné par Démocrite, Epicure, restauré plus tard par Descartes, Newton, place l'essence des corps dans des éléments primitifs, corpuscules indivisibles que les patrons de ce système appellent des atomes ; ces atomes, malgré leur éten-

[1] *Somme théol.*, 3 p., q. 75, a. 4.

due, défient nos instruments et nos efforts ; trop petits et trop ténus, ils échappent à nos regards et à la divisibilité. La pensée, dit Descartes, constitue l'essence de l'âme ; l'étendue, l'essence des corps, et les corps sont divisibles à l'infini.

Le système dynamique, de son côté, assigne aux corps, comme leurs derniers éléments, des substances simples, inétendues et actives, et nie énergiquement la divisibilité de la matière à l'infini ; ce procédé lui répugne. Ces substances, ces monades ne sont pas douées, comme l'affirme Leibnitz, de pensées et de liberté, mais elles possèdent les propriétés de la matière. Tout composé, disait Leibnitz à Descartes, aboutit à la simplicité, comme le nombre à l'unité.

Et comment se forme l'étendue ? Descartes, affirmant que l'étendue constitue l'essence des corps, ne répond pas, car c'est ce qui est précisément en question ; alors d'où vient la première étendue ? Jaillit-elle de la simplicité ? de la simplicité dont jouissent les esprits immatériels, les anges, l'âme ? non, mille fois non, répondent les dynamistes, car deux substances spirituelles ne feront jamais l'étendue ; de la simplicité de composition ? oui, et pourquoi pas ? Cette substance primitive, simple, d'un corps possède toutes les aptitudes de la matière, l'étendue n'est pas de son essence, elle n'y entre pas comme une partie constitutive de son être, et, dégagée cependant des propriétés triviales de l'étendue, de la couleur, du tact, de la figure, du mode, elle porte dans ses flancs le principe de l'extension. Ce corps, réduit à l'état de substance, vit dans l'espace à la manière d'un esprit, car cette

substance matérielle est simple, indivisible, impalpable comme l'esprit, malgré sa grossière simplicité de composition et son impuissance radicale à produire un acte libre, la pensée et la liberté n'appartiennent qu'aux substances spirituelles; et en se mouvant dans le temps et dans l'espace à la manière d'un esprit, elle affirme sa nature, car le mode d'un être dérive de son essence : « *Modus essendi sequitur esse.* » Cette substance matérielle, élément primitif de tout corps, existant dans l'espace à la manière d'un esprit, accuse la simplicité de son essence par cette manière d'être et jouit, malgré ses imperfections et l'obscurité de son origine, de certains droits de l'esprit.

Les dynamistes apportent des arguments à l'appui de leur thèse. Si un corps, disent-ils aux atomistes, ne se résout pas en des éléments simples, il s'en suit que Dieu, durant toute une éternité, peut diviser ce corps sans jamais arriver au bout, et à un moment, après quelques siècles d'un pareil travail, les parties seront plus volumineuses que le tout, ce qui est impossible et absurde. Du reste, Dieu voit-il les premiers éléments d'un corps ? Si son œil ne les voit pas, il y a en lui de la faiblesse, des limites, du fini ; Dieu n'est plus un acte pur, sans mélange, sans potentialité, ses perfections sont bornées comme les perfections de l'homme, l'essence des choses le tient à distance et lui dit avec insolence : « Tu n'arriveras pas jusqu'à moi. » Qui tiendra ce langage ? Et si Dieu voit les éléments simples, le mystère est résolu.

La géométrie affirme des points inétendus. Le centre est un point indivisible, car le mouvement diminue

à mesure que l'on approche du centre, ce point immobile ne bouge pas. Oh ! l'Immobile par excellence, c'est Dieu. On l'attaque, on l'insulte, on bouleverse ce qu'il fait, on défigure ses œuvres, le monde s'en va à la gloire ou à la honte, Dieu ne bouge pas, et à mesure que nous approchons de lui, nous participons de son immutabilité, de son repos, car pétris de substance et de misères, esclaves du temps, de la variation et de la faiblesse, nous nous cramponnons à ce qui est immuable, et à mesure que notre vol vers l'Infini s'enhardit, notre être prend de la force, de l'équilibre, de la perfection, nous vivons davantage de Dieu, de sa vie, de sa nature, de son immutabilité. Le soleil, quand le ciel est pur, verse ses torrents de lumière, et l'œil de l'homme se baigne à son aise dans ses ondes pures ; s'il vit dans un cachot, son œil languit, son front se ride, sa vie s'épuise. Dieu est la plénitude de l'être et de la perfection, et à mesure que nous montons vers lui, nous participons davantage de sa nature, de sa force. De même, le rayon diminue sa marche en s'approchant davantage du centre ; arrivé à la dernière et à la plus petite distance qui les sépare du centre, il la franchit, il se confond avec l'immobile d'où il part, et ce point immobile est le principe du rayon et du mouvement.

Enfin le mouvement devient impossible dans le système de Descartes, car le mouvement se fait en allant d'un point à un autre ; or, si la division se fait à l'infini, il y a nécessairement un abîme infini, et un abîme infini étant infranchissable, le mouvement devient impossible.

Ces deux systèmes, adoptés sans pondération et sans mesure, conduisent à d'étranges absurdités, car l'un prône la matière comme la source des forces vitales, de la liberté, de la gloire, des grandes et nobles choses que l'homme accomplit sur la terre ; l'autre, excluant tout à fait l'étendue, nous jette dans le monde des forces et nous ravit la réalité des choses matérielles. L'un compromet l'explication du mystère de la présence réelle de Jésus-Christ en l'Eucharistie, car si l'étendue devient la propriété essentielle des corps, alors Jésus-Christ vit dans l'Eucharistie comme dans un lieu, circonscrit par les êtres qui l'entourent, et on peut le voir, le manier, l'atteindre ; l'autre, par son affirmation de simples forces, de monades actives, semble prouver trop et s'expose à l'interprétation fâcheuse de la présence morale et même symbolique de Jésus-Christ dans ce sacrement.

Si nous expliquons sensément ces deux systèmes, nous trouvons dans l'élément primitif d'un corps, atome ou substance matérielle, un double principe d'extension et d'activité. L'extension jaillit de la matière, l'activité de la forme, c'est l'affirmation du système scolastique, système trop méprisé de nos académies modernes, et soutenu cependant par des hommes qui étaient de plus haute taille que MM. Janet et Renan. Ce système place l'essence des corps dans la forme et la matière.

La matière n'est pas l'étendue des cartésiens, mais une réalité indéterminée, incapable d'exister par elle-même. « N'est-ce pas vous, ô Seigneur, s'écriait saint « Augustin, qui m'avez appris qu'avant que vous eus-

« siez donné quelque forme à cette matière, et que « vous en eussiez tiré toutes les espèces diverses des « choses, elle n'était rien de ce que nous connaissons, « c'est-à-dire qu'elle n'était rien de coloré, et qu'elle n'é- « tait ni corps ni esprit ? Cependant on ne peut pas dire « que ce ne fut rien. Qu'était-ce donc ? Quelque chose « d'informe, sans aucune espèce [1]. » Cette matière informe n'est pas déterminée dans le monde des choses complètes, elle n'est pas non plus le néant, car le néant n'a pas d'existence, et ce qui est indéterminé, vague, informe, n'est pas complet ; cependant elle est quelque chose de réel, mais absolument imparfait, et c'est la forme qui la détermine et la jette dans le monde des corps. La forme ne crée pas la matière, elle ne l'engendre pas, mais elle lui communique son être, sa vie, sa noblesse, elle la détermine, et la matière n'engendre pas la forme, car la matière est vile, inerte, sans vie, sans action, et la forme est essentiellement distincte de la matière. L'une devient le principe de l'activité, de ce qui est simple, invisible, inétendu ; l'autre, le principe de l'extension, de ce qui se voit, s'entend, se palpe et se pondère. Celle-ci a besoin de la matière comme d'un sujet hors duquel elle n'existe pas ; celle-là demande à la forme ce qui lui manque pour arriver à une existence complète.

Voilà en quelques mots le système scolastique, et ce système est le plus rationnel et le plus catholique. Saint Thomas d'Aquin l'a soutenu, et ce seul titre

[1] Confess., liv. XII, c. III.

suffit pour que nous le vengions des attaques de ces insulteurs de l'Institut.

Mais si l'étendue, ce quelque chose qui se prend et qui se mesure, qui résiste et qui plie, qui roule paisiblement ses flots et mugit dans une tempête, qui souffre et qui rit, qui acclame et qui tue, qui sourit de jeunesse et de fraîcheur et qui se meurt d'abjection, si cette étendue n'est pas l'essence des corps, ces corps, sous la main de Dieu, peuvent s'en dépouiller, et, réduits à leurs éléments primitifs, échapper à nos mains et à nos regards, au mouvement et au lieu.

Qu'y a-t-il d'étonnant, après cela, que le corps de Jésus-Christ soit dans l'Eucharistie simple et inétendu ! Dépouillé de son étendue et de ses accidents, n'ayant plus que sa forme substantielle et sa nature primitive, le corps du Sauveur a perdu ce par quoi il est divisible, c'est-à-dire l'étendue ; car ce qui est étendu est essentiellement fait de parties, de surfaces et de figures. Qu'y a-t-il d'étonnant que le corps de Jésus-Christ soit dans l'Eucharistie complétement invisible ! la matière et la forme, l'essence de tout corps, ne sont visibles et emprisonnées dans un lieu que par la quantité matérielle, et la quantité matérielle est un accident variable, mobile, indépendant de l'essence des corps. Qu'y a-t-il d'étonnant que le corps de Jésus-Christ soit dans l'Eucharistie impalpable ! C'est par l'étendue que nous touchons, que nous manions les corps, et l'étendue, encore un coup, n'est point l'essence, mais un accident des corps, et nos sens n'agissent d'une façon immédiate que sur les accidents.

Nous voyons, nous touchons les corps par la super-

ficie des choses, par l'étendue, la pesanteur, le mode, mais il n'y a dans ces phénomènes qui sont la base de nos sensations, rien d'absolu, rien d'essentiel. Dieu peut les modifier comme la science elle-même les modifie dans ses laboratoires. Est-ce que l'eau ne devient pas intangible en passant à l'état de vapeur ? Il peut changer radicalement et soustraire ce monde visible à nos sens, car ce qu'il a fait, il peut le défaire, et nul n'a le droit de lui contester sa puissance.

Mais, me direz-vous, « vous changez les lois de la matière, vous bouleversez le monde externe, et ces lois qui régissent les corps sont essentielles, immuables. »

A cela je réponds : est-ce bien vrai ? Le corps de Jésus-Christ existe sous les espèces sacrées, et nos sens ne peuvent l'atteindre, il y a un miracle, et je l'avoue ; mais une impossibilité ? je le nie. Que ce mystère dépasse les forces humaines, j'en conviens, mais est-ce que je m'adresse à l'homme, à une académie, à la perfection d'un instrument ? J'invoque une cause supérieure et libre, et je me demande si Dieu peut ravir un corps à nos sens, et si ces lois qui gouvernent la matière sont immuables et tiennent à l'essence des choses ? Je me demande si Dieu peut changer ces lois qu'il a lui-même établies ? Oui, il le peut, et c'est la conclusion philosophique de Balmès. « Ces relations, dit-il, sont-elles nécessaires ? « conditionnellement, oui ; essentiellement, non ; je « veux dire que Dieu les ayant établies, elles sont « nécessaires, mais Dieu aurait pu les établir autre- « ment, même aujourd'hui il peut les changer sans « changer l'essence des choses.

« Si l'on admet, et l'on y est forcé, qu'il y a corres-
« pondance entre le subjectif et l'objectif, entre l'ap-
« parence et la réalité, on ne saurait nier que les
« relations des corps entre eux ne soient permanentes,
« et cette permanence est en quelque sorte nécessaire.
« Mais de ce que l'ordre actuel est soumis à des lois
« fixes, il ne suit pas que ces lois aient leur racine
« dans l'essence des choses, de telle sorte que l'exis-
« tence des objets étant supposée, leurs relations
« n'eussent pu se trouver indifférentes de ce qu'elles
« sont aujourd'hui [1]. »

Nous ne pouvons affirmer, en effet, que ces lois entrent dans l'essence des choses, parce que nous ignorons l'essence d'un être. Les écoles se disputent sur cette question, et depuis soixante siècles qu'elles suent sang et eau, elles ne s'entendent pas encore. L'essence des corps n'est pas le secret de l'homme, mais le secret de Dieu.

Sans doute, ce qui nous affecte est étendu ; le pain que nous dévorons, nous le mouillons de nos sueurs, l'océan qui mugit nous apporte ses sublimes colères, la fleur qui s'ouvre nous envoie ses parfums ; mais s'en suit-il parce que tel est aujourd'hui l'ordre des choses, que cet ordre doive se produire invariablement de la sorte ? On peut l'affirmer, mais alors on affirme avec Descartes que l'étendue constitue l'essence des corps, que la quantité matérielle est d'une façon absolue une quantité matérielle, et aucune puissance, humaine ou divine, ne peut la réduire, parce que Dieu lui-même

[1] *Philosophie fondamentale*, liv. III. *De l'étendue et de l'espace*, ch. XXVIII.

respecte la nature et l'essence constitutive d'un être. Dieu ne viole point ce qui est absolu, ce qui est immuable, et cette affirmation cartésienne a des inconvénients, car elle confond le monde de la réalité avec le monde des phénomènes, et si ces deux mondes se touchent, se donnent la main, ils sont néanmoins distincts et nullement confondus. Puis elle rend difficile l'exposition du mystère catholique.

Si ces lois n'entrent pas de plain-pied dans l'essence des corps, elles ne sont point immuables, absolues, invariables, maîtresses de la volonté de Dieu, mais elles sont essentiellement variables, et Dieu, absolument parlant, peut les changer, car il en est le maître; il peut, sans que la science ait le droit de jeter les hauts cris, soustraire ce monde phénoménal à nos yeux, à nos mains, et rendre un corps invisible, impalpable.

Le mystère de l'Eucharistie devient plus croyable avec la science, il ne heurte pas malgré son incompréhensibilité le bon sens encore virginal de la raison; et s'il est incompréhensible, obscur, il n'est pas pour cela inintelligible, absurde, symbolique, vide de toute réalité; et s'il s'affirme dans ces formules lucides et nettes du symbole catholique, il emprunte aussi à la science ses harmonies, ses investigations, ses théories, sa puissance rationnelle, et le mystère catholique devient croyable au-dessus de tout ce qui est croyable ici-bas. « *Testimonia tua credibilia facta sunt nimis*[1]. » La science ne peut pas se poser comme une insolente

[1] Ps. 92.

en face de Dieu, contrôlant sa puissance et sa véracité; elle apporte ses découvertes et ses harmonies et elle nous rend la foi catholique plus suave, plus raisonnable et plus convaincue; « *rationabile sit obsequium vestrum*[1]. » Dieu réalise tout ce qu'il veut, s'écrie le prophète royal. « *Omnia quæcumque voluit, fecit*[2]. » Si ces lois lui résistent, comment chanterons-nous désormais ce cantique de la toute-puissance divine ? Dieu, d'un seul mot, crée le monde, et nous trouverons qu'il lui est plus difficile de changer la nature d'un être que de la tirer du néant ? Ce doute montera de notre âme à nos lèvres, et Dieu, arrêté par le barrage de mille difficultés, petit et infirme comme l'homme, ne sera plus Dieu. Les rationalistes, les défenseurs implacables des lois de la nature, semblent vraiment en ignorer la provenance.

On insiste et on nous dit : « Mais un corps ne peut être présent en plusieurs lieux à la fois ; or Jésus-Christ, la foi catholique l'affirme, est présent à la fois dans une multitude de lieux, et se communique réellement aux fidèles du monde entier dans le même moment. Ici encore le mystère outrage la science. Il est donc impossible d'admettre la multiplicité de la présence réelle de Jésus-Christ dans l'Eucharistie. »

Est-il vraiment impossible qu'un corps soit réellement à la fois dans plusieurs lieux ? Je ne le crois pas. Assurément, en posant cette question, je ne prétends pas démontrer et mettre à nu ce grand et sublime mystère de l'amour de Jésus-Christ pour l'humanité,

[1] Ép. aux Romains, ch. XII.
[2] Ps. 134.

les mystères catholiques s'affirment et ne se démontrent pas comme des théorèmes de la géométrie. Je ne rêve pas le meurtre de la foi dans les âmes et dans les mœurs, la foi catholique demeure dans sa substance, dans ses formules et dans sa mystérieuse réalité. Je présente modestement à l'appui de ce mystère quelques analogies que les choses d'ici-bas me fournissent.

D'abord, j'affirme qu'un corps peut multiplier sa présence sacramentelle en plusieurs lieux à la fois ; ceci est de foi catholique, et il suffit, pour s'en convaincre, de lire le concile de Trente. « Si quelqu'un « affirme que chaque partie des saintes espèces ne « contient pas Jésus-Christ tout entier, qu'il soit ana- « thème [1]. » Et qu'y a-t-il d'étonnant en cela ? Jésus-Christ demeure sous chaque partie visible de l'hostie, comme la substance dont il prend la place, et qu'importe le volume, la quantité ! Qu'importe la fraction, la multiplicité des parties ! Est-ce que l'océan a perdu son essence quand, roulant ses flots et ses tempêtes difficilement contenus par le sable et les dunes, il se diminue dans le creux de ma main ? mais non, la substance de l'eau se retrouve dans une vague égarée, comme elle existe dans cette masse magnifique de flots. Est-ce que la substance du froment n'est pas la même répétée dans cinquante grains ? Et si Jésus-Christ est réellement présent dans chaque partie séparée de l'hostie, chaque partie séparée de l'hostie occupant un point dans l'espace, il affirme manifestement

[1] Concile de Trente, sess. 13, c. III.

sa présence sacramentelle en plusieurs lieux à la fois.

Vous me demandez peut-être pourquoi Jésus-Christ est réellement présent de la sorte ? Mais c'est qu'il l'a voulu, et l'institution de l'Eucharistie est l'œuvre de sa volonté. Pourquoi l'a-t-il voulu ainsi ? C'est que tous, créés à l'effigie et à la ressemblance de Dieu, nous avons faim et soif de Dieu, et si notre esprit se nourrit de la vérité, si notre corps dévore de la chair et du sang, nous mangeons, assis au banquet de la grâce, la chair et la divinité, nous buvons le sang du Christ. Et pourquoi encore ? pourquoi ? Vous voulez donc le dernier mot de ce mystère ? Le dernier mot, il ne faut pas le chercher dans la puissance et la volonté de Dieu, mais dans sa bonté, car en vérité, il est là. « Dieu, dit « saint Thomas d'Aquin, est le seul être parfaitement « libéral, parce qu'il n'agit pas pour son utilité, mais « à cause de sa bonté[1]. »

Si les êtres quittent le néant où ils dorment le sommeil de l'inexistence pour arriver à l'être, c'est que Dieu est bon. Si le Christ expie nos crimes et nos débauches sur un gibet, c'est que Dieu est bon. Si le Christ nous dit dans un langage hardi : « Mangez et « buvez, mangez ma chair et buvez mon sang », c'est que Dieu est bon. Si en dépit des climats, des races et de l'espace, des temples surgissent à l'orient et à l'occident, le long des mers, sur les flancs des montagnes et dans les glaces du pôle, si des tables se dressent pour ce festin, c'est que Dieu est bon. Oui,

[1] *Somme théol.*, 1 p., q. 14, a. 4.

Dieu est bon, et c'est sa bonté qui le rapproche de nous, c'est sa bonté qui nous donne ici-bas sa chair et sa divinité à manger. O bonté ! ô tendresse maternelle de mon Dieu ! ne quittez point notre exil et nos misères malgré nos ingratitudes ; sans vous, nous serions les créatures les plus délaissées et les plus misérables, nous n'aurions point de patrie, le monde ne serait plus qu'un bagne.

J'affirme également qu'un corps peut être présent dans plusieurs lieux à la fois, d'une présence quantitative dans un lieu, et dans les autres lieux, d'une présence sacramentelle. Ceci est encore de foi catholique, car Jésus-Christ ne s'est pas rendu invisible quand il a communié les apôtres ; les apôtres le voyaient de leurs yeux dans sa chair et dans ses os, et recevaient ses enseignements et ses promesses. Aujourd'hui Jésus-Christ est remonté vers son père, et il demeure avec nous sous les voiles de l'Eucharistie.

Du reste, si Jésus-Christ multiplie par un mode spécial sa présence sacramentelle, en quoi ces présences mystérieuses, dépouillées de toute quantité, peuvent-elles contredire et détruire sa présence quantitative et locale ? Jésus-Christ occupe sa place dans le ciel. Un jour, nous le contemplerons face à face, nous le posséderons, et cette double possession sera notre béatitude... Sur la terre, il nous voile la substance de sa chair, il se cache dans les obscurités d'un mystère. Si Jésus-Christ n'existe pas dans ce sacrement comme dans un lieu, sa présence sacramentelle ne détruit point sa présence locale au ciel, elle ne lui ravit pas son extension, son mode d'existence dans l'espace, et

la foi catholique respecte les exigences de la quantité et du lieu. Au ciel, Jésus-Christ conserve sa présence locale ; dans l'Eucharistie, sa présence est substantielle, en dehors du lieu et de l'espace ; deux modes d'existence très-distincts et nullement incompatibles.

Enfin, j'affirme qu'un corps, sous la puissance et sous la main de Dieu, peut occuper plusieurs lieux à la fois : là gît la difficulté.

Tout ce qui ne brutalise pas l'essence des choses et n'implique pas contradiction est possible à Dieu. « *Apud* « *Deum omnia possibilia sunt*[1]. » Or la présence d'un corps dans plusieurs lieux n'implique pas contradiction ; donc, Dieu peut multiplier la présence quantitative et locale d'un corps dans le même moment.

L'étendue n'entre pas dans la constitution intime, dans l'essence d'un corps, elle n'est point son dernier mot, nous l'avons dit, c'est pourquoi un corps, privé de sa quantité, de ses phénomènes sensibles, de son étendue, et réduit à la substance, peut recevoir plusieurs extensions, plusieurs présences locales, et affirmer dans plusieurs lieux à la fois ces extensions et ces présences qu'il reçoit successivement ; après tout, il est plus facile à un corps de multiplier son étendue et ses relations avec l'espace que de s'en défaire.

Du reste, si Jésus-Christ a une double existence ; au ciel, une existence locale ; dans l'Eucharistie, une existence surnaturelle, pourquoi Dieu ne pourrait-il pas dompter les répugnances naturelles d'un être, s'em-

[1] Saint Mathieu, ch. XIX.

parer de sa puissance obédientielle, et lui donner de la sorte plusieurs présences quantitatives, locales ?

Ce double mode d'existence dépasse la capacité ordinaire d'un corps, mais n'implique pas contradiction.

Les lois supérieures qui gouvernent le monde inférieur combattent son despotisme, le désordre de ses mouvements, mais ne le détruisent pas ; elles l'élèvent, le transforment et l'emportent vers une fin plus haute ; car un être, sous l'énergie et la volonté de Dieu, peut s'élever au-dessus de sa nature, de ses forces et de ses aspirations, alors les exigences vulgaires de sa constitution se taisent, et il se meut sous l'empire de lois surnaturelles, et ces lois ne sont pas contre lui, mais au-dessus de lui. Un corps occupe un lieu, il jouit de son étendue, il s'étale avec complaisance dans chaque partie de ce lieu, c'est là son tempérament. Mais Dieu s'empare de lui, Dieu modifie sa vie, Dieu lui communique la force d'accomplir ce qu'il ne peut accomplir naturellement, Dieu l'élève, mais ne le détruit pas.

Il serait vraiment incroyable de nous dire que Jésus-Christ ne pouvait pas se donner à nous dans l'Eucharistie d'une manière visible, sans détruire au ciel sa présence locale. Mais Jésus-Christ n'a point enchaîné sa puissance à tel ou tel mode d'existence, il ne s'est point humilié sous le despotisme de la matière. Est-ce que la matière est capable de limiter la puissance divine ? Jésus-Christ a rendu dans l'Eucharistie sa chair invisible, parce qu'il a bien voulu se plier aux exigences de la nature humaine. Un corps, à l'état de

substance, sous la puissance de Dieu, peut donc multiplier dans plusieurs lieux à la fois son étendue, ses relations, sa présence, et cela ne froisse en rien son essence et sa nature intrinsèque, car l'existence locale est quelque chose d'intrinsèque et d'accidentel.

Dieu remplit l'espace de sa présence, il donne à la fleur son vêtement, à la terre sa fécondité, aux mondes de l'espace le mouvement, et ils s'en vont sans jamais s'écarter de leur chemin ; Dieu est partout, tout est dans sa main, et si jamais il la retirait, le monde s'en retournerait au néant.

L'homme est un composé de deux éléments, d'une âme et d'un corps, et l'âme est réellement présente à la fois dans tous les membres de son corps, sur ses lèvres qui s'agitent, dans sa main qui se lève, dans ses pieds qui le portent. L'âme est immense à sa façon, dans la limite de son être.

Le corps dépouillé de son étendue, réduit à une substance simple et invisible, jouit naturellement de certaines prérogatives de l'esprit; et pourquoi pas ? Saint Paul nous dit : « Toute chair n'est pas la « même chair...... Nous semons dans la corruption, « et nous ressusciterons dans l'incorruptibilité ; nous « semons dans la honte et nous ressusciterons dans « la puissance ; nous semons un corps animal et « nous ressusciterons un corps spirituel [1]. » Quel langage ! quelles promesses ! Le corps glorifié possède une telle perfection, une telle splendeur, il reste assurément toujours matière, mais il monte si près de

[1] Ire ép. aux Corinthiens, ch. XV.

l'âme, il se transfigure si bien que le dictionnaire et les mots font défaut, et l'apôtre ne sait plus le définir, qu'en l'appelant un corps spirituel. « *Corpus spiritale.* » Mais le corps de Jésus-Christ que les passions n'ont jamais souillé, ce corps glorieux, fait du sang le plus pur et uni à la divinité, revêt une plus haute perfection. Qui, sur la terre, a le droit de se dire aussi pur, aussi chaste que Jésus-Christ? Il possède la plénitude de la pureté, et ce que nous avons de bon, de noble, de divin, nous vient de Jésus-Christ, car, dit l'apôtre, il est plein de grâce et de vérité : « *plenum gratiæ et veritatis* [1] », et nous avons reçu plus ou moins de cette plénitude de grâce et de vérité qui déborde. « *De ple-* « *nitudine ejus nos omnes accepimus* [2]. » Or, si l'âme affirme sa présence simultanée dans les membres de mon corps, pourquoi un corps, mis à l'état de substance, ne posséderait-il pas ce privilége? Simple, invisible, impalpable, la glorification l'ennoblit, le dépouille de ses infirmités, de ses scandales, de ses corruptions et le transforme; mais le corps de Jésus-Christ, sous le souffle de la divinité, atteint le plus haut degré de transfiguration et légitime, mieux que tout autre corps, les paroles de saint Paul : « Quoi! « un peu de boue pendue dans l'espace épend sa « substance, sa forme et sa vie sur l'univers, et « l'homme-Dieu ne le pourrait pas! Quoi! l'homme, « si faible qu'il soit, trouve dans ses entrailles le « secret de se dédoubler pour communiquer sa sub- « stance, sa forme et sa vie à un autre que lui, et

[1] Saint Jean, ch. I.
[2] *Ibid.*

« l'homme-Dieu ne le pourrait pas[1] ! » Quoi ! le cachet, un en lui-même, se reproduit en une foule d'empreintes ; ma voix, une en elle-même, multiplie visiblement sa présence, car elle s'en va, portée sur les ondes sonores, jusqu'aux cœurs de ceux qui m'écoutent ; un miroir, mis en pièces, représente intégralement, dans chacun de ses morceaux, la même figure, et l'homme-Dieu ne le pourrait pas ! Oui, chaque fidèle le reçoit à toute heure de la journée, partout où il y a un prêtre catholique, et de ce fait qui se reproduit depuis des siècles sur tous les points du globe, nous concluons, nous catholiques, que le Christ vit indivisible et à l'abri de toute corruption en plusieurs lieux à la fois. « Il est donné à plusieurs, « s'écrie saint Cyprien, et demeure intact, il est dis- « tribué et n'est point démembré, il entre dans nos « corps et n'y souffre point d'injure ni de déshonneur, « il est reçu et n'est point enfermé. *Integer erogatur*, « *distribuitur et non demembratur, incorporatur et* « *non injuriatur, recipitur et non includitur*[2]. » Évidemment ces images et ces comparaisons sont grossières, mais qu'importe ! en dépit de leur grossièreté, elles nous avertissent de la petitesse de notre raison et nous donnent, en même temps, une idée de ce mystère.

On me répond « qu'un corps sera un et plusieurs à la fois, et divisible en lui-même, ce qui répugne : ce corps étant un et plusieurs, nous affirmerons qu'au même moment il parle et ne parle pas, qu'au même

[1] Le père Lacordaire, 75e conférence.

[2] *De cœna Domini.*

moment, il agit et n'agit pas: or la parole et le silence, l'action et l'inertie se détruisent. Un corps trouve donc dans son existence et dans l'unité de son être une répugnance essentielle, invincible, à multiplier sa présence locale. »

Je réponds : l'unité intrinsèque d'un corps ne dépend pas du lieu que ce corps occupe, mais des principes qui le constituent, principes qui existent avant l'occupation de tel ou tel lieu ; car un être existe, puis il se meut dans une portion de l'espace, et cette prise de possession d'un lieu est quelque chose d'extrinsèque et d'accidentel. Si ce corps, sous la volonté de Dieu, affirme sa présence dans plusieurs lieux à la fois, il ne détruit pas, pour cela, son essence, l'unité de son être. Est-ce que l'âme se mutile dans la multiplicité de sa présence ?

Son unité intrinsèque demeure intacte, car elle dépend des principes internes et constitutifs de son être, et nullement de ce qui est accidentel. Le même corps peut donc multiplier sa présence locale, la multiplicité de ces présences ne porte aucune atteinte à son essence, car il répète sa présence, ses relations locales et accidentelles, et son unité « l'*indivisum in se* » n'est ni violentée, ni détruite.

Enfin, on nous objecte : « que la substance du pain se changeant en la substance du corps de Jésus-Christ, les accidents restent suspendus, sans sujet, ce que la philosophie ne comprend pas et ne peut admettre. »

Assurément, il est de foi catholique que les accidents demeurent après la consécration, le concile de Trente

l'affirme sous peine d'anathème [1], et le concile de Constance avait déjà condamné cette proposition hérétique : « les accidents du pain ne restent pas sans « sujet dans ce sacrement [2]. » Du reste, l'expérience constate la réalité et l'existence de ces accidents, car nos yeux les voient dans les mains du prêtre.

Mais comment existent-ils ? Où est le sujet mystérieux qui les porte ? Est-ce encore la substance du pain ? non, elle n'est plus, nous dit la foi catholique, elle s'est changée en la substance du corps de Jésus-Christ. Est-ce le corps de Jésus-Christ ? pas davantage, puisque le corps de Jésus-Christ, sous les accidents pendus à sa substance, deviendrait passible, mobile, esclave de l'espace, de la matière et du lieu, assujetti aux misères et à l'abjection de la quantité physique. Est-ce l'air ? non. Est-ce une substance quelconque ? non, les accidents n'ont plus de sujet. Dieu, dit saint Thomas d'Aquin, les maintient dans leur existence : « Comme tout effet dépend plus de la cause « première que de la cause seconde, Dieu, qui est la cause « première de l'accident et de la substance, peut, dans « sa puissance infinie, conserver l'existence de l'acci- « dent, lorsqu'a disparu la substance par laquelle il « le faisait exister dans la cause seconde, il le peut, « de même qu'il est en son pouvoir de produire les « effets des causes naturelles sans les causes natu- « relles, c'est ainsi qu'il a produit le corps humain « du Sauveur dans le sein d'une Vierge immaculée « sans le principe ordinaire de la vie [3]. »

[1] Sess. 13, c. II.

[2] Sess. 8.

[3] *Somme théol.*, 3 p., q. 77, a. 1.

Les accidents demeurent après les paroles de la consécration : voilà le cri de la foi catholique. Comment cela se fait-il ? Ici, le mystère est aux mains de l'homme. Est-ce la puissance de Dieu qui les soutient ? ce n'est pas de foi. Est-ce l'air ? Est-ce Jésus-Christ qui continue en nous les sensations du goût, du toucher, de la vie ? Ce n'est pas condamné. Ce mystère échappe à la philosophie.

La philosophie, infatuée d'elle-même, ignorante et moqueuse, l'écarte du débat et le nie, c'est plutôt fait ; la philosophie moderne s'expose à des énormités, et la philosophie scolastique est plus abordable, plus harmonieuse et plus rationnelle.

L'accident, en effet, dans sa notion la plus générale, est quelque chose de dépendant, sans existence propre. Il y a des accidents qui ne sont que des modifications et des modes indistincts de la substance, comme la figure ou la forme du corps, et il y a des accidents qui sont des réalités distinctes de la substance, car en définitive, l'intelligence qui grandit dans son être acquiert-elle quelque chose de réel, oui ou non ?

L'intelligence évidemment n'est pas passive comme le fer qui reçoit le feu dans ses entrailles, elle possède une activité interne, et quand cette activité ne végète pas dans la folie ou dans la paresse, l'intelligence s'approprie les objets du dehors ; dépouillés de leur grossière et matérielle réalité, elle les dévore, elle se les assimile, car tout objet laisse à la porte de l'intelligence son vêtement physique et entre, revêtu des splendeurs idéales de son être.

« Lorsque nous disons, s'écrie saint Augustin, que « nous avons dans le cœur les personnes auxquelles « nous pensons, cela s'entend dans ce sens que nous « avons leur image imprimée dans notre esprit, car « autrement, si ces personnes existaient réellement « en nous, dans leur essence propre, elles sauraient « d'elles-mêmes ce que nous disons dans notre cœur, « et il ne serait pas nécessaire que nous le leur fissions « comprendre à l'aide de paroles [1]. »

La science jaillit des rapports intimes qui lient l'intelligence à l'objet, et l'idée, ces représentations idéales des choses, devient le moyen, la cause déterminante de la science. L'idée est subjective, mais l'objet a sa réalité en dehors de notre esprit.

Sans doute, ces idées se cramponnent à notre âme, comme la pesanteur aux flancs d'un corps, sans existence possible, en dehors de nous, cependant nous les voyons s'agiter, mourir dans le délaissement, quelquefois dans le mépris, et ces idées ne seraient pas quelque chose de réel ! La pensée, me direz-vous, c'est l'âme qui voit et qui connaît, c'est vrai, mais quoi ! cette existence que les choses reçoivent n'est donc rien ? Ces idées qui arrivent à l'existence, qui respirent, qui vont et qui viennent, qui grandissent et qui partent, portées sur une parole, et vous remuent jusqu'aux os, qui élèvent ou qui corrompent un siècle, ces idées, les splendeurs d'un génie ou l'idiotisme d'un crétin, ne sont donc rien? La vertu de nos saints n'est donc rien ?

[1] Sur le psaume 139, n° 15.

Dites-moi, si le fer trouvait dans son être, dans sa nature, la chaleur que le feu lui communique, est-ce que, par le fait de cette possession ou de cette perdition de chaleur, il ne s'opérerait pas en lui un changement positif, réel ?

Ou il faut nier aux créatures libres toute vie au dedans, toute activité interne et toute liberté, alors complétement passives, elles recevront du dehors leurs impressions, leurs aptitudes, leurs désirs, leurs actes, comme le corps reçoit la lumière, l'air, la pluie, la chaleur ; ou il faut admettre des variations, des réalités qui passent, distinctes de l'essence immuable de l'âme.

Du reste, la vraie unité d'un être gît dans son essence. L'unité, dit saint Thomas d'Aquin, consiste dans l'indivision de l'être : « *Unum nihil aliud significat quam ens indivisum* [1]. » A mesure que les êtres montent vers Dieu, depuis le caillou qui se détache de la montagne jusqu'à l'ange, l'unité s'accentue davantage, et Dieu qui possède la plénitude de l'être, possède la plénitude de l'unité ; rien ne lui manque, il est un acte pur. Cette unité convient à l'homme et à tout être composé, à condition que les parties s'exigent mutuellement dans la formation de l'être complet, car si une partie possédait l'être complet, en dehors de l'autre partie, elle formerait, à elle seule, l'unité.

L'âme et le corps constituent par leur union l'essence de l'homme, car l'âme seule, sans le corps, ce n'est pas l'homme, le corps seul, sans l'âme, ce n'est

[1] *Somme théol.*, 1 p., q. 11, a. 1.

pas encore l'homme, mais l'âme se donne au corps, le corps reçoit sa royale compagne, et l'homme naît de cet embrassement intime et substantiel de l'âme et du corps.

La forme et la matière composent l'essence d'un corps ; la forme, comme source de ses forces actives, la matière encore informe, comme source de son extension, et les accidents qui surviennent ne complètent pas son essence, les accidents la déterminent, ils la perfectionnent, ils en sont l'éclat, le rejaillissement, la gloire ou l'infamie, mais ils n'entrent point dans l'essence d'un corps comme des éléments constitutifs et essentiels ; quand ils arrivent, la place est déjà prise, l'essence est constituée ; oui, la place est prise, car l'essence est immuable, et les accidents, qui n'en sont que le vêtement, vieillissent comme un vêtement.

La philosophie scolastique donne au mystère de la présence réelle une satisfaction rationnelle que la philosophie moderne ne sait point lui procurer, car elle affirme et elle prouve que certains accidents possèdent une existence distincte de l'essence d'un être, distincte de l'être substantiel. Sans doute, l'accident est dépendant, sans doute, il se pend à la substance comme un enfant à la robe de sa nourrice, étant réellement distinct de la substance, mais Dieu, par un miracle, peut déroger à cette loi et soutenir les accidents dans leur existence en dehors de toute substance, de tout substratum, et l'Eucharistie est la manifestation de ce prodige. La substance n'est plus, et les espèces du pain demeurent. Saint Thomas d'Aquin nous donne plu-

sieurs raisons de ce mystère. « Si nous mangeons de la « sorte la chair de Jésus-Christ, c'est que les hommes « n'ont pas l'habitude de manger la chair de leurs « semblables et de boire leur sang, et qu'ils éprouvent « une souveraine répugnance pour un tel festin. »

L'homme dévore chaque jour son morceau de pain, et quand il l'a dévoré, il s'en va à ses affaires ; c'est pourquoi il se nourrira de la chair et de la divinité de Jésus-Christ cachées sous les apparences d'un peu de pain, et ce mode de manducation ne soulèvera point les répugnances et les dégoûts de sa nature.

Saint Thomas d'Aquin ajoute : « nous mangeons « de la sorte la chair de l'homme-Dieu, afin que les « infidèles ne tournent pas ce sacrement en dérision et « ne blasphèment pas, en nous voyant manger le Christ « sous sa propre forme. »

Enfin : « la foi trouve son mérite dans cette man- « ducation invisible de la chair de Jésus-Christ [1]. »

Mais, me direz-vous : « si la substance du pain a disparu, nous sommes trompés, car nos sens ne peuvent s'assurer de ce mystère, avant comme après la consécration ; leur témoignage ne varie pas. »

Les sens ne vous trompent pas, et la raison seule vous pousse à l'erreur. Les sens, en effet, vous affirment qu'au dehors rien n'est changé, ce sont bien les espèces du pain, et la raison, que ce mystère dépasse, ajoute : « Si rien n'est changé au dehors, il est impossible qu'une telle conversion se soit opérée au dedans » ; et c'est en cela qu'elle se trompe. Et pourquoi ce

[1] *Somme théol.*, 3 p., q. 75, a. 5.

changement serait-il impossible ? La raison humaine est-elle dans les conseils et le secret de Dieu ?

Dans un acte de foi, il y a une vision et une parole du dehors au dedans, car nos yeux voient, nos mains palpent, et ce que nos yeux ont vu, ce que nos mains ont palpé, ils le disent à l'esprit, mais la substance des êtres nous échappe, et quand la raison ne croit qu'au témoignage de ses yeux et de son esprit, quand elle n'affirme que sur un frémissement de la chair et sur l'autorité bouffie de la science, elle s'expose à de dures déceptions. Dieu, dans sa bonté, a placé sa parole à côté de cette vision imparfaite des choses, et ce que disent les conciles, ce qu'affirme la parole de Dieu, nous le savons, et la déception n'est plus possible ; les sens ne peuvent témoigner de cette mystérieuse conversion, la raison est incapable de la comprendre, mais la parole de Dieu est là : « ceci est mon corps », nous dit Jésus-Christ, et cette parole, qui ne peut ni se tromper ni nous tromper, nous détourne de toute erreur : « *Christus tangi potest, sed effectu ; non* « *manu, voto ; non oculo, fide, non sensibus, tangis* « *manu fidei* [1]. »

Ah ! si vous ne croyez qu'au témoignage de vos yeux et de votre esprit, à quoi croirez-vous ? Tout, ici-bas, nous échappe, même le grain de poussière, et pourtant son existence est certaine. La substance de toute chose se cache mystérieusement et se révèle au dehors par ses formes sensibles, mais sommes-nous donc réduits à ne connaître et à n'aimer que ce qui

[1] Saint Bernard. Sermon 10. *In Cantic.*

tombe sous nos sens, fait palpiter notre poitrine et frissonner notre chair ? à ne connaître et à n'aimer que ce que notre raison découvre et comprend? Notre cœur est-il enchaîné à ces limites sans pouvoir les reculer, captif, emprisonné, meurtri, comme l'aigle dans une cage de fer ? Un peu d'or, un peu de puissance, un peu de science, est-ce donc là toute l'ambition de notre vie ? Ah ! au delà des monts et des nuées, par delà les cieux qui roulent dans l'espace, il y a Dieu ! Dieu qui s'est fait homme pour expier les débauches de notre esprit et de notre corps ; ce n'est pas encore assez, Dieu qui nourrit l'humanité de sa chair et de sa divinité : « *Caro enim mea vere est* « *cibus, et sanguis meus vere est potus* [1]. »

[1] Saint Jean, ch. VI.

CHAPITRE V.

L'INSTITUTION DE L'EUCHARISTIE.

« Or, le premier jour des Azymes, les disciples ve-
« nant à Jésus lui dirent : où voulez-vous que nous
« préparions ce qu'il faut pour manger la pâque ?

« Et Jésus leur dit : allez chez cet homme dont
« vous rencontrerez le serviteur portant une cruche
« d'eau, et dites-lui : le maître dit : mon temps est
« proche, et je ferai chez vous la pâque avec mes dis-
« ciples.

« Et les disciples firent ce que Jésus leur avait
« commandé, et ils préparèrent la pâque. »

Jésus-Christ veut donc, conformément à la loi judaïque, manger la pâque avec ses disciples, et il envoie préparer la salle du festin.

« Sur le soir, il était à table avec ses disciples.

« Et pendant qu'ils mangeaient, il dit : en vérité,
« un de vous me trahira.

« Et pleins de tristesse, ils commencèrent chacun à
« lui demander : est-ce moi, Seigneur ?

« Mais il leur répondit : celui qui met avec moi la

« main dans le plat est celui qui me trahira ; pour ce « qui est du fils de l'homme, il s'en va, selon ce qui a « été écrit de lui, mais malheur à celui par qui le fils « de l'homme sera trahi. Il vaudrait mieux pour cet « homme qu'il ne fût jamais né [1]. »

Terrible malédiction que celle-là ! Jésus-Christ choisit Judas, il l'aime, il le destine à un poste de confiance, et cet homme rêve une infâme trahison et s'obstine, malgré les efforts et la miséricorde du maître, dans son ingratitude et son insensibilité. Ses oreilles se ferment, son cœur s'endurcit, et si ses lèvres s'ouvrent, elles ne laissent tomber que des paroles hypocrites.

« Judas, qui le trahit, dit : est-ce moi, maître ? Il lui répondit : tu l'as dit. »

Ce dernier effort du Christ demeure impuissant et se brise contre le rocher de cette insensibilité révoltante. Ah ! ce nom de Judas restera un nom maudit, un nom d'ingratitude et d'opprobre, un nom d'épouvante et de dégoût, car c'est le nom d'un traître et d'un réprouvé. Oui, « malheur à l'homme par qui le « Christ sera livré, il vaudrait mieux pour cet homme « qu'il ne fût jamais né, » car il est né pour son supplice, malgré la puissance et la tendresse de Dieu. Dieu ne violente point notre liberté. « Maudit soit le « jour de ma naissance, s'écriait Job ; ma mère, « pourquoi m'avez-vous conçu ? Malheureux, celui « qui est venu annoncer à mon père : un fils vous « est né ! Pourquoi le sein de ma mère n'a-t-il pas été

[1] Saint Mathieu, ch. XXVI.

« mon tombeau? Nuit affreuse, nuit malheureuse, « où j'ai été conçu! Que ce soit une nuit d'horreur, « de tourbillon et de tempête! Que les étoiles n'y « luisent jamais! Que l'aurore n'en dissipe jamais « l'obscurité, puisqu'elle ne m'a pas étouffé en venant « au monde et n'a pas fait de moi un avorton! Mais « s'il fallait que je naquisse, pourquoi m'a-t-on nour- « ri? Que ne suis-je mort dans mon enfance? Et « pourquoi fallait-il prolonger mes jours pour aug- « menter mes malheurs et mes crimes? Je sanglote « avant que de manger, et mes cris sont comme le « bruit du déchaînement des grandes eaux [1]. »

Que de Judas en ce monde trahissent la bonté du maître! Nés pour être la colonne et l'édification de l'Église, la démence de l'apostasie et de la chair les emporte; leur cœur se durcit comme un granit, et quand le remords retrouve, à certains moments, le chemin de la conscience, ils invoqueraient volontiers le néant, si, par hasard, le néant pouvait ouvrir au désespoir ses froides entrailles.

« Pendant qu'ils soupaient, Jésus prit du pain, le « bénit, le rompit et le donna à ses disciples, disant : « prenez et mangez, ceci est mon corps.

« Et prenant la coupe, il rendit grâces, et la leur « donna, disant : buvez tous de ceci, car ceci est mon « sang, le sang du nouveau testament, qui sera ré- « pandu pour plusieurs en rémission des péchés [2]. »

Voilà les paroles de la pâque et de l'institution de l'Eucharistie.

[1] Job, ch. III.

[2] Saint Mathieu, ch. XXVI.

Jésus-Christ prend du pain, il le bénit, il le change en la substance de son corps, et cette bénédiction mystérieuse révoque à jamais la malédiction ancienne qui pesait sur la terre : « *Maledicta terra in opere tuo* [1] », et la terre, elle qui fournit ce pain virginal, salue ce qu'il contient, la chair, le sang, l'âme et la divinité de Jésus-Christ ; la terre, elle qui voit dans ce calice le sang du Christ, sa tendresse et son dévouement, et dans ce sang, cette tendresse et ce dévouement, nos crimes expiés, notre rédemption et notre vie renouvelée, la terre s'émeut, elle en a le droit, car elle a retrouvé sa fécondité et la joie de ses entrailles.

Et Jésus-Christ brise ce pain et communie ses disciples : l'ancienne loi avait vécu. Ce mystère existe : « ceci est mon corps », dit le Sauveur ; oui, c'est son corps ; « ceci est mon sang », oui, c'est son sang, et la réalité succède à la figure, les sacrements de l'ancien testament font place aux sacrements du nouveau testament.

Trois raisons de convenance, dit saint Thomas d'Aquin, motivent l'institution de ce sacrement [2].

D'abord Jésus-Christ aime les hommes avec la sublime passion d'un Dieu, et cet amour se manifeste par un mouvement de complaisance ; mouvement initial, il est comme l'aube de ce don complet de soi-même. La bonté, en effet, est au cœur de Jésus-Christ, et la bonté ouvre le cœur d'un être et épanche généreusement sur d'autres les secrets et les biens qu'il

[1] Gen., ch. III.
[2] *Somme théol.*, 3 p., q. 72, a. 5.

recèle, un peu d'or, la moitié de son manteau, une parole émue, une consolation.

Sur ce chemin du temps et de l'espace, deux hommes se rencontrent, se regardent, échangent une poignée de main et se complaisent, et ce regard et ce mouvement de complaisance deviennent la première émotion, la première blessure, le premier épanchement du cœur. Ah ! on se souvient avec délices des joies et des émotions de cette amitié naissante. Les années s'en vont, les événements se succèdent, les cheveux blanchissent, et le souvenir de ce premier jet, de ce premier enlacement de deux cœurs et de deux existences ne périt point. Mais l'homme se donne comme un homme, avec les limites et les inégalités de son être ; Jésus-Christ se donne comme un Dieu, avec une libéralité sans mesure, et en se donnant, il nous veut du bien, car son amour n'est point égoïste et imprégné d'intérêt et de bassesse. Qu'a-t-il besoin, lui, le Fils de Dieu, de nos gloires et de nos misères ? Est-ce qu'il n'est pas complet ? Est-ce qu'il ne se suffit pas à lui-même ? Jésus-Christ, sous ce mouvement de complaisance, se penche donc vers le monde, si misérable et si digne de mépris qu'il soit, et lui communique une vie, des biens, une félicité qu'il n'a point. Jésus-Christ se donne gratuitement, libéralement, car cette vie qu'il nous communique, c'est lui ; cette grâce, le germe de notre existence surnaturelle, c'est lui ; le sang du Calvaire qui coule dans nos veines, c'est lui ; cette félicité mystérieuse et divine, c'est lui. Oui, la bonté entraîne le cœur de Jésus-Christ, car la bonté a en vue le bien des autres,

et l'égoïsme se ramasse, se tord, se replie comme un reptile. La bonté ne se rapetisse point dans ces mouvements convulsifs de la contrainte et de l'intérêt, et l'égoïsme n'écoute que le cri de sa misère fictive ou réelle. La bonté ouvre tendrement ses bras à l'avorton dénué de pensée, d'harmonie, de beauté, et l'égoïsme ne suit que les impulsions et les entraînements d'un amour misérable. La bonté s'immole et se sacrifie, et l'égoïsme a horreur du dévouement et du sacrifice. La bonté s'oublie elle-même, et l'égoïsme oublie les autres ; et si déjà la bonté grandit l'homme et le rend capable des dévouements les plus sublimes, que sera-ce quand elle émeut le cœur de Dieu ? Ce n'est plus un homme qui se donne à un autre homme, c'est Dieu lui-même qui se donne à l'homme. Jésus-Christ ne s'arrête pas à ce mouvement de complaisance, il veut encore nous parler, nous confesser, dans une conversation intime et brûlante, son amour, ses rêves et ses désirs, nous initier par la parole aux mystères de sa tendresse et de sa vie intime, car la parole est la manifestation habituelle de l'âme, de ses vues, de ses sentiments et de ses affections ; qu'elle s'incruste sur le papier ou qu'elle s'échappe des lèvres d'un homme, elle porte une âme dans ses flancs, et qui peut rendre ici-bas la puissance émouvante de Jésus-Christ ?

Un homme parle, et qui n'a jamais vu ces grands triomphes de la parole humaine à la tribune, dans les clubs, dans la chaire, dans la rue ? Portée sur quelques vibrations de l'air, elle frappe à coups redoublés ces cerveaux longtemps pétris de préjugés, de passions et de haines, et peu à peu l'émotion envahit

l'âme comme la marée qui monte à chaque vague qu'elle pousse au rivage, et à un moment, l'enthousiasme déborde, il n'y a plus ni dunes, ni préjugés, ni passions, les mains laissent échapper des applaudissements et les lèvres des hourras.

Jésus-Christ parle, et les paralytiques retrouvent le mouvement, les aveugles la vue, les morts la vie, les flots agités des lacs leur tranquillité. Jésus-Christ parle, et il béatifie ce que l'homme méprise et renie. « Bienheureux les pauvres ! bienheureux les doux ! « bienheureux ceux qui pleurent ! bienheureux ceux « qui ont faim et soif de la justice ! bienheureux les « cœurs purs ! bienheureux ceux qui souffrent per- « sécution pour la justice [1] ! » Jésus-Christ parle, et l'humanité, comme la pécheresse de l'Évangile, lasse de ses corruptions, s'en vient inonder de ses larmes et de ses sanglots les pieds du Sauveur et les essuyer de sa chevelure ; et aujourd'hui encore, Jésus-Christ nous parle du fond des tabernacles qu'il habite, il nous parle, non plus face à face, mais caché sous les apparences d'un peu de pain, et c'est dans ces entretiens mystérieux que l'homme grandit et prend de la virilité chrétienne ; car si par la parole nous vivons d'un homme, d'un siècle, de son âme, de ses idées, de ses faiblesses, nous vivons aussi de Jésus-Christ qui nous parle, nous pénètre et nous transforme.

Mais tout homme a surpris, au moins une fois dans sa vie, son âme en conversation intime avec son Christ et son Dieu. Sous le charme de cette séduction toute

[1] Saint Mathieu, ch. v.

divine, l'âme éprouve ce je ne sais quoi de chaste, de tendre, de divin, qui la console, l'émeut, la ravit, se mêle à ses joies et à ses adversités, la réjouit et la relève, et l'âme, émue de cette parole intérieure, répond, presse, pleure, veut ; elle n'a plus de langage, plus de parole, elle écoute, elle se tait, elle aime. Une mère porte au fond de son âme une photographie immatérielle et impérissable de son fils et cause avec lui, elle entend sa voix, ses désirs, ses larmes, ses exigences, elle répond, elle est heureuse.

Nous portons avec nous, par la communion, la présence réelle de Jésus-Christ. Pourquoi ne pourrions-nous pas converser avec lui dans les profondeurs mystiques de notre être ? Le monde ne comprend peut-être pas ce langage et cet état de choses, mais les âmes chastes savent comprendre ce que ma parole ne peut exprimer. Le monde ne saisit que la parole de ces maîtres qui chatouillent les oreilles, et les âmes chastes écoutent la parole de celui qui a dit : « vous « n'avez qu'un maître, Jésus-Christ [1]. » Si je pouvais ouvrir le cœur d'un enfant encore dans l'ivresse de sa première communion, le cœur virginal d'un saint, je pourrais balbutier quelque chose de cette conversation de la terre et du ciel. Saint Thomas d'Aquin et sainte Catherine de Sienne puisaient là, l'un, cette sublimité surnaturelle de son intelligence, l'autre, ces paroles de feu qu'elle nous a laissées.

L'amour de Jésus-Christ pour les hommes s'ouvre par une complaisance divine, se continue dans une

[1] Saint Mathieu, ch. XXIII.

conversation, et se clôt par le contact, car Jésus-Christ ne pouvait aimer l'humanité sans se pencher vers elle, sans lui parler à cœur ouvert, et sans la presser sur sa poitrine ; le contact de deux êtres dans les mêmes rêves, la même vie, tel est le dernier mot de l'amour.

Nous mangeons la chair du Christ et nous buvons son sang, et Jésus-Christ nous incorpore à lui, il nous touche mystérieusement et prend possession de notre âme, de notre liberté, de notre chair, sa vie se fait notre vie : « ce n'est plus moi qui vis, c'est Jésus-Christ qui vit en moi [1] ». Oh ! qui nous dira les jouissances de ce contact sacré de la chair et de la divinité de l'homme-Dieu et de la chair de l'homme ? Oui, qui les racontera ? ni l'épouse encore aux premiers jours de ses émotions, ni l'intelligence aux premières clartés de la vérité, ni la fleur qui s'ouvre avec amour à un rayon de soleil, ni l'exilé qui revoit sa patrie après une longue absence. Ah ! l'exilé, il prend dans ses mains cette terre qui l'a vu naître, il la baise avec une tendre émotion, mais Jésus-Christ est devenu le sol natal de notre existence surnaturelle, car nous sortons de lui, de ses mains, de son sang, de sa grâce, nous vivons de lui, de sa chair, de son âme, de sa divinité, nous pétrissons de son souffle nos traditions, notre code, nos larmes, nos joies, nos malheurs, notre vie publique. Quand on le touche, quand sa poitrine bat sur notre poitrine, comment donc rester insensible, sans secousse et sans émotion ?

Il y a un tact des choses matérielles occasionnant

[1] Ép. aux Galates, ch. II.

des jouissances grossières, car l'homme voit cette terre qu'il foule de ses pieds ; elle est la confidente de ses chagrins, de ses espérances et la moitié de sa vie, et pris d'émotion, il l'aime et l'embrasse, l'homme jouit grossièrement de cette vile matière ; et il y a aussi un tact de choses divines, d'un être qui est un homme et un Dieu, et ce tact supérieur et surnaturel procure des jouissances, des enivrements qui ne sont point de la terre, car nous portons Jésus-Christ dans nos membres, dans notre vie, dans notre chair ; nous vivons à deux, nous pensons à deux, nous aimons à deux, notre existence se fond dans son existence. L'homme n'est plus seul, il a le Christ Jésus avec lui, et quoique distincts, ils sont deux dans une même chair. « *Erunt duo in carne una* [1]. »

Jésus-Christ, dans le sacrement de l'Eucharistie, nous fait le don gratuit de sa chair, de son âme, de sa divinité, don vraiment royal, car la valeur d'un don se mesure à l'individu qui donne et à la chose donnée ; or Jésus-Christ est à la fois le donateur et la donation. « Ma chair, dit-il, est vraiment une nourriture, et mon « sang est vraiment un breuvage. » Et qui mesurera ce don gratuit qui épanche Jésus-Christ sur le monde ?

Un être se résume dans sa nature ou son essence ; la plante, dans sa nature végétative ; l'homme, dans sa nature raisonnable. Jésus-Christ est Dieu : fait, comme nous, de chair, de muscles et d'os, il possède une nature humaine ; par sa nature divine, il est le fils de Dieu.

[1] Ép. aux Éphésiens, ch. v.

Puis, tout être agit, pense, parle et se manifeste, car sa nature n'est point inerte. La fleur se dévoile par ses manifestations externes ; l'homme se pondère lui-même dans la main de son intelligence et de son caractère : homme de génie, il produit la *Somme théologique, Athalie* ou la sonate pathétique ; homme vulgaire, il enfante ces médiocrités ténébreuses et sombres qui nous inondent.

Jésus-Christ se manifeste dans l'Évangile, il y affirme sa divinité par sa doctrine et ses miracles, et la puissance de son intelligence dans ses actes et dans ses paroles, car l'Évangile, d'une sublimité et d'une simplicité qui ne se démentent point, reste un livre unique, un livre que l'homme ne saura jamais imiter.

Jésus-Christ est Dieu, et Jésus-Christ a pensé et parlé en Dieu. Jésus-Christ a encore agi en Dieu, capable des plus hautes résolutions. Ce qu'il a dit, il l'a fait, et sans la moindre faiblesse ; à lui seul, avec de la faiblesse, de l'ignorance, de la malhabileté, il a bouleversé le monde et fondé l'Église catholique en dépit de l'espace, des Césars, des haines, de la politique et de la persécution. Voilà Jésus-Christ.

Quand un prince s'en vient trouver un paysan, l'honore de son amitié et soulage largement ses misères, on dit : Voilà un bienfait royal.

Jésus-Christ, le Verbe de Dieu fait chair, se donne à nous libéralement, et nous pouvons le contempler sous les espèces du pain; en le contemplant, l'âme s'émeut et se prend d'admiration et d'une amitié vive. Nous pouvons converser avec lui, et sa parole nous vivifie ; nous pouvons nous asseoir à la même table,

que dis-je ? il est lui-même et la table et le festin, car nous mangeons sa chair et nous buvons son sang, don vraiment royal dans toute la magnificence du mot.

J'ajoute que ce don gratuit que Jésus-Christ nous fait de lui-même est sûr, à l'abri de toute vicissitude, de tout changement. Assurément, quand on a foi dans la parole et l'amitié de quelqu'un, l'âme prend possession d'elle avec une confiance illimitée et une augmentation sensible de forces morales. Eh bien ! nous pouvons nous appuyer avec une entière certitude sur l'amitié de Jésus-Christ, son amitié ne fait défaut à personne, elle est sûre, de granit comme Dieu lui-même, et jamais à la merci de la frivolité et de l'inconstance.

Les affections humaines sont bien fragiles, nous le savons tous plus ou moins. Telle personne, sur le cœur et l'amitié de laquelle vous vous reposiez en toute sécurité, vous délaisse pour une parole, un froissement, un rien, et vous tourne les talons si le flot du malheur emporte avec lui votre fortune, vos soirées, une belle position ; on vous oublie, si l'espace et les mers vous séparent. Oh oui ! les amitiés qui n'ont d'autre appui que les sens passent comme la jeunesse ; la fleur perd ses formes et ses parfums, cette beauté que la vague du soir va reprendre ne dit plus rien à celui qui l'adorait, et le lâche, il l'abandonne, et s'en va demander au flot du matin une autre séduction.

L'amitié qui repose sur l'âme dure plus longtemps, car les années ne la vieillissent point. L'âme reste toujours jeune et fraîche, comme aux premiers jours de sa création ; mais l'homme est si faible, si incons-

tant, il porte une nature si déchirée par le péché, l'homme n'est tellement qu'un homme, que l'amitié humaine, quoique dépouillée de son écorce grossière, se voit exposée à mille faiblesses, à mille trahisons.

Dieu n'est point accessible à ces froissements, à ces bouderies, à ces petites vengeances d'une nature légère et susceptible, il reste calme et toujours le même dans l'immutabilité de son être. Trouvez-moi un homme qui puisse dire : Dieu a faibli et m'a retiré sans raison son amitié et sa confiance. Trouvez-moi un homme qui puisse dire cela et le prouver, je vous en défie ! mais Dieu ne serait plus Dieu, il ne serait plus qu'une créature esclave du mensonge et des viletés de ce monde.

Ah ! Dieu nous délaisserait honteusement s'il ne nous aimait que pour lui, uniquement séduit par la gloire de notre peau. Hélas ! à peine nés, nous sommes déjà une guenille chiffonnée par la main impitoyable du temps, et Dieu, qui possède la plénitude de l'être, possède la plénitude de la gloire et de la beauté.

Dieu nous délaisserait honteusement s'il savait feindre, tromper et cacher le mensonge sous les gestes de la fidélité, car à un moment, le cœur se trahit, il s'en va de dégoût ou sous le poids du mépris.

Dieu nous délaisserait honteusement s'il agissait sous l'impulsion de l'égoïsme, car l'égoïsme se concentre et ne se dilate point ; sans bonté, sans cœur, il n'a d'entrailles que pour lui-même.

Oh ! n'ayez pas peur, le cœur de Jésus-Christ est supérieur à ces défaillances, à ces infirmités humaines,

il n'est point de la terre, il habite des régions immatérielles et divines, et rien d'ici-bas n'a d'action malsaine sur lui. Jésus-Christ, le plus tendre des êtres, est aussi le plus sûr et le plus fidèle ; nos crimes ne peuvent le lasser, il se tient à la porte de notre âme, il frappe, il pleure, il supplie ; au moindre signe, au moindre mot, il oublie notre passé et il entre. Ah ! vous cherchez des amis en ce monde, des amis sûrs, stables, d'une fidélité à toute épreuve et sans éclipse, mais le vrai, le seul ami de l'homme, c'est Jésus-Christ, car il survit à toutes nos épreuves, à toutes nos ingratitudes. Si notre âme plie sous le poids de l'infortune et des revers, les revers sont le creuset où l'amitié s'éprouve, il nous console, oui il nous console des dégoûts, des intrigues et des vengeances du monde, il essuie les sueurs et les tristesses de notre front, il nous parle et nous relève, il refait notre vie morale ; et si tout nous abandonne, les amis, la famille, la fortune, le sol qui nous porte, eh bien ! il nous reste encore un ami qui refoule le désespoir de notre âme et nous murmure des paroles tendres, douces, consolantes, c'est Jésus-Christ.

Sans doute, Jésus-Christ retire au pécheur son affection, sa grâce, sa bienveillance, il ne vient plus s'asseoir en ami familier au foyer de son âme, il se retire, il vit loin de lui, et pourquoi donc ? Ne savez-vous pas que le pécheur chasse Dieu de ses membres, de ses affections, de ses mœurs ? pris d'insolence, il lui dit : Va-t'en, et il fait de son âme et de son corps le temple des idoles. Est-ce que Jésus-Christ, la plénitude de la pureté, peut donner la main à un être

flétri ? Est-ce que la vertu va baiser le front de la débauche ? Est-ce que Jésus-Christ peut venir s'asseoir aux côtés d'une courtisane ?

Si un de vos amis vous rejetait avec colère, sans raison, maudissant votre nom, votre amitié dévouée, vous chassant avec mépris de sa maison et de son âme, vous pourriez conserver sans doute vos sentiments à son égard, toujours prêt à renouer une amitié brisée, mais enfin, vous seriez forcé de vous éloigner. Jésus-Christ ne fait pas autre chose, il s'éloigne du pécheur et lui retire son amitié, sa grâce, ses expansions, ses jouissances intimes, mais malgré lui, car il est toujours prêt à revenir ; sans rancune, il heurte à la porte de toute âme, et si les portes s'ouvrent loyalement, il entre, il s'installe comme par le passé.

Les âmes pures et mystiques sentent bien cette présence réelle de Jésus-Christ, car il se fait en elles de ces joies, de ces extases, de ces ivresses qui étonnent le monde ; et si Jésus-Christ pouvait nous leurrer, ou en serions-nous donc? C'est bien assez que sur la terre nous ayons des déceptions là où on ne les attend pas. C'est bien assez que le cœur se brise ici-bas, se déchire et fasse tous les jours l'expérience de ces amitiés qui s'en vont comme la feuille qu'un coup de vent emporte. Si Jésus-Christ nous échappe, mais que nous resterait-il ? rien, si ce n'est le désespoir. Ah ! ce n'est pas le cri de l'humanité, elle se souvient des promesses et du cœur de son Christ et de son maître, et rien d'humain, rien de caduc n'entre dans l'amour de Jésus-Christ pour les hommes. Enfin ce don de Jésus-Christ lui-même au monde est un don popu-

laire, car l'amitié de Jésus-Christ ne ressemble en rien à l'amitié du savant. Le savant ne parle qu'aux esprits cultivés, il a son cercle, son école, il ne rayonne, il ne se donne que là, parce qu'il veut des gens qui le comprennent, lui fassent de faciles objections et l'applaudissent.

L'amitié de Jésus-Christ ne ressemble en rien à l'amitié de ces hommes qui se disent hypocritement les amis du peuple, car ils n'aiment et ne flattent que ceux qui partagent leurs idées, hantent leurs clubs, s'associent à leurs haines et à leurs vengeances et les incarnent dans leurs bras nus, ces amis-là spéculent sur la bêtise et sur le sang de la multitude.

L'amitié de Jésus-Christ ne ressemble en rien à l'amitié de ces hommes qui ne se lient qu'avec les gens de leur condition, car dans la société il y a des classes et des conditions diverses, que l'amitié familière ne fusionne point. Vous ne verrez jamais un paysan à une haute soirée, un prince au bras d'un charbonnier, il y a des castes dans les amitiés et les relations de ce monde. Ici, il n'y a plus de castes, plus d'espace, plus de Juif ni d'esclave, et Jésus-Christ, dont la cendre ne se refroidit point, sera toujours l'être le plus populaire. Il est l'ami de tous, du savant, du prince, du mendiant, il n'a point de préférence ni de privilége ; je me trompe, il a des préférences, mais pour les cœurs purs. Que lui importe votre pourpre, votre esprit, vos haillons et vos mains calleuses, là où il rencontre un cœur chaste il se sent épris, et il se donne sans mesure.

C'est le fait des grands cœurs de s'abaisser vers les

petits, et Jésus Christ attire à lui l'humanité fatiguée de son corps, de ses passions, de ses luttes, souvent mutilée par des doctrines barbares, et verse à flots, dans ses membres, son sang, sa vie et sa divinité. Il ne s'inquiète pas si elle a de la pourpre ou une guenille au dos, si elle a de l'esprit ou de l'inculture, si elle a de la beauté ou de la laideur, Jésus-Christ se penche vers l'humanité sans réserve, sans arrière-pensée, et quel que soit son mérite intellectuel ou physique.

Puissiez-vous comprendre, s'écrie saint Paul, quelle est l'attitude de l'amour de Jésus-Christ pour les hommes ! Rien ne borne cet amour, ni les frontières, ni l'espace, ni les siècles, ni les races, ni les climats. Puissiez-vous comprendre quelle est la sublimité de l'amour de Jésus-Christ pour les hommes ! Cet amour nous grandit, nous élève au-dessus de nous-mêmes, nous fait enfants de Dieu et nous donne des droits à son héritage. Puissiez-vous comprendre quelle est la profondeur de l'amour de Jésus-Christ pour les hommes ! Cet amour est incorruptible, le temps, qui détruit tout, le respecte, et Jésus-Christ nous aime avec les abîmes du cœur de Dieu. « *Ut possitis comprehen-* « *dere cum omnibus sanctis*, *quæ sit latitudo*, *et su-* « *blimitas, et profundum* [1]. »

Saint Thomas d'Aquin donne une seconde raison de l'institution de l'Eucharistie : « c'est que, dit-il, jamais « personne n'a pu être sauvé sans la foi à la passion de « Jésus-Christ, conformément à cette parole de saint

[1] Ép. aux Éphésiens, ch. III.

« Paul : « Dieu nous l'a donné pour notre victime de « propitiation par la foi en son sang. » Il fallait donc « que les hommes eussent à toutes les époques « quelque chose qui leur représentât la passion « de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

« L'agneau pascal était le principal sacrement qui « la rappelait sous l'Ancien Testament, ce qui fait dire « à l'apôtre : Jésus-Christ, notre agneau pascal, a été « immolé. Il a été remplacé dans le Nouveau Testa- « ment par le sacrement de l'Eucharistie, qui rappelle « le souvenir de la passion accomplie, comme l'agneau « pascal figurait par avance la passion future. Il con- « venait, dès lors, qu'au moment où la passion allait « s'accomplir, le Sauveur instituât le nouveau sacre- « ment pour le substituer à l'ancien qu'il venait de « célébrer : tel est le sentiment de saint Léon ; « afin « que les ombres s'évanouissent devant la réalité, dit- « il, l'ancienne observance est abrogée par un nouveau « sacrement, la victime fait place à une autre victime, « le sang est remplacé par le sang, et par cette sub- « stitution la solennité légale est consommée [1]. »

L'Eucharistie est donc à la fois un sacrement et un sacrifice.

Qu'est-ce qu'un sacrifice ? Un sacrifice, « *sacrum facere* », dans l'acception la plus large du mot, est une chose sainte, sacrée ; mais on peut le définir plus rigoureusement : « l'immolation d'un être devenu « saint, offert à Dieu pour satisfaire sa justice et « attester sa souveraineté. » L'homme, une fois mis

[1] *Somme théol.*, 3 p., q. 73, a. 5.

sur la terre, ne pouvait outrager impunément la bonté et la justice de Dieu, sa révolte appelait un châtiment, une victime, non pas une victime vulgaire, d'une valeur humaine, finie, car Dieu a des exigences infinies, mais une victime capable d'apaiser la colère divine et de sauver le coupable. L'homme ne trouve point dans son être de quoi satisfaire Dieu et rentrer en grâce avec lui ; alors Dieu s'émeut de cette impuissance, il se fait homme et meurt en victime dévouée, et la justice de Dieu est satisfaite. « *Sacrficiium proprie* « *dicitur aliquid factum Deo debitum, ad eum pla-* « *candum* [1]. »

Il est de foi catholique que l'Eucharistie est un sacrifice, le concile de Trente l'affirme : « Si quelqu'un « dit que dans la messe, on n'offre pas à Dieu un « sacrifice véritable et proprement dit, ou que cette « oblation n'est autre chose que la manducation du « corps de Jésus-Christ, qu'il soit anathème [2]. »

Le sacrifice de la croix a succédé aux sacrifices imparfaits de l'Ancien Testament. La plénitude des temps était venue, le sang de mille génisses et de mille taureaux ne suffisait plus, et Jésus-Christ meurt sur un gibet pour l'expiation de nos crimes et la gloire de Dieu, et, afin de perpétuer le souvenir et les mérites de sa passion, il institue l'Eucharistie. L'Eucharistie est vraiment le mémorial, la représentation vivante du sacrifice de la croix.

Il y a eu, en tout temps, un signe représentatif de la passion de Jésus-Christ, signe grossier et charnel à

[1] *Somme théol.*, 3 p., q. 4, a. 3.
[2] Sess. 22, c. I.

cause de l'imperfection des peuples, c'était l'agneau pascal ; mais les siècles s'écoulent, emportant avec eux les débris de la loi ancienne, une ère nouvelle, l'ère du Christ, paraît, et Jésus-Christ laisse au monde un signe commémoratif de sa passion ; car, à l'approche de sa mort, il institue le sacrement de l'Eucharistie ; alors la vieille observance légale fait place à une législation nouvelle, la figure à la réalité, l'agneau pascal à l'Eucharistie, l'Évangile consomme l'Ancien Testament, et la synagogue n'est plus qu'un vieux mot.

Du reste, n'est-ce pas dans la nature des choses qu'un homme, sur le point de mourir, lègue un souvenir quelconque à ceux qu'il a aimés ?

Jésus-Christ a aimé l'humanité, puisqu'il est mort pour elle. La veille de mourir, il va donc lui léguer quelque chose de lui-même, de sa vie, un signe vivant de sa vieille affection, et quoi de plus naturel ? Sans doute nous avons l'Évangile, la parole du Christ, ses allégories, son sermon sur la montagne, mais une page de l'Évangile ne nous suffit pas, nous voulons l'être lui-même, Jésus-Christ, sa vie, son sang, sa personnalité, et Jésus-Christ a dit : « Ceci est mon corps, « livré pour vous, ceci est mon sang, répandu pour « vous » dans ce double sacrifice de la croix et de l'Eucharistie.

Napoléon, confié à la garde de l'Océan qui lui jette avec mépris l'écume de ses flots, nous laisse ses mémoires. Cet homme, en mourant, ne meurt pas complétement, et les mémoires tombés de sa plume apprennent à chaque génération qui se lève le génie

de ce capitaine, ses immenses ambitions, ses victoires, ses folies et ses défaites.

Jésus-Christ, mieux que Napoléon, nous transmet le souvenir de sa passion et de sa mort, non pas dans une figure, car les ombres s'évanouissent ; mais dans une réalité vivante. L'Eucharistie n'est pas, en effet, une image glaciale et incolore de la passion du Sauveur, comme ces écrits qui relatent la vie d'un homme, ses faits et ses gestes, elle en est l'image véritablement représentative, l'expression palpitante de réalité, car l'Eucharistie continue, sous une forme non sanglante, l'immolation de la croix, et Jésus-Christ meurt mystiquement, les paroles de la consécration l'immolent, séparent son sang de son corps et détruisent la victime, non pas physiquement, mais moralement, ce qui suffit à l'essence du sacrifice. Une fois l'hostie consommée, en effet, Jésus-Christ n'y est plus. Et que manque-t-il au sacrement de l'Eucharistie pour qu'il soit encore un sacrifice ? un prêtre ? mais il est à l'autel. Le prêtre est un médiateur, et sa fonction, comme médiateur, est d'unir ces deux extrêmes, Dieu et l'homme. Jésus-Christ, Dieu et homme, a pu réconcilier au calvaire son père avec l'humanité coupable, c'est pourquoi il est le prêtre et le médiateur par excellence. Le sacerdoce catholique, issu de la puissance et des entrailles du Christ, a reçu de Jésus-Christ lui-même cette mission et ce privilége, car, sur une parole de ses lèvres, Dieu se retourne et reprend sa place au foyer intime de la vie de l'homme ; et croyez-vous que ce soit peu de chose ? faire une âme pure, sainte, et la réconcilier avec Dieu ! oui, croyez-vous

que ce soit peu de chose, et croyez-vous que cette transformation morale d'un être soit le fait du premier homme venu ?

Les princes brisent sur le champ de bataille des nationalités, l'indépendance d'un peuple, sa langue, son territoire, ses traditions, ses dynasties ; despotes fous, accourus de je ne sais quel rivage, ils font trembler le monde et le menacent de la plus sinistre et de la plus barbare des solitudes ; mais les princes ne font point les cœurs chastes.

L'artiste prend un bloc de marbre et le taille, puis le père regarde ce marbre qui semble vivant, il s'approche, son âme et ses lèvres s'émeuvent, il pose la main sur cette poitrine glaciale, et sa parole se perd dans un sanglot ; c'est son fils. L'artiste émeut, mais il ne fait point les cœurs chastes.

Le savant, après de longues et sérieuses méditations, voit par hasard un fruit se détacher de l'arbre, et, tout à coup, son esprit s'illumine, et Newton formule sa loi d'attraction. Le savant pousse la science en avant, mais il ne fait point les cœurs chastes.

Eh quoi ! quand votre sang bouillonne, et que vos passions emportent dans une nuit la royauté de votre âme, vous êtes des hommes, vous êtes des êtres libres, et il se fait en vous une immense tristesse, vos yeux se mouillent de larmes, car à un moment, la lassitude du mal vous presse, vos joues se creusent, votre âme se déchire, se meurtrit sous un scepticisme mal déguisé, sous le remords, et qui donc peut vous relever, vous consoler et rendre à votre âme sa splendeur et sa tranquillité ? Qui, sur la terre ?

Il y a un homme, si je ne me trompe, en dehors duquel on ne peut naître à une vie supérieure, ni mourir sans être montré du doigt ; un homme qui se fait l'ami des riches, des misérables et des savants ; des riches pour attendrir leur cœur sur les misères d'autrui, des pauvres et des misérables pour essuyer leurs sueurs et la poussière de leur front, leur apporter le pain qui manque, une couche moins dure, une parole du cœur ; des savants pour discuter avec eux. Il y a un homme qui blanchit sous le poids de la sagesse et de l'expérience des choses divines et humaines, un homme dont la parole est libre et qui a le droit de tout dire, de faire la leçon aux gouvernements et aux peuples, et de fustiger les uns et les autres. Il y a un homme qui relève, dans une parole mystérieuse, le forçat de ses crimes et le cœur flétri de ses opprobres ; la justice humaine les condamne, les bannit, et elle a raison, mais il y a un homme ici-bas qui les amnistie et leur dit : « Allez, Dieu vous pardonne et vous absout. » Cet homme que l'on insulte volontiers dans la presse, dans la rue, dans les clubs, c'est le prêtre catholique, oui, le prêtre catholique possède cette redoutable puissance qu'aucun homme ne peut revendiquer, ni le génie, ni le magistrat, ni le soldat ; car le génie a reçu l'onction des mains de l'Institut, le soldat des mains de la brutalité, le magistrat des mains d'un ministre ou de la société, et le prêtre catholique l'a reçue des mains de Jésus-Christ.

Que manque-t-il au sacrement de l'Eucharistie pour qu'il soit encore un sacrifice ? une victime ? elle est

aux mains du prêtre, car les paroles consécratives sont l'épée mystique qui l'immole sous les yeux de Dieu et des hommes.

Saint Paul disait aux Corinthiens : « Fuyez l'idolâtrie : je parle à des hommes sages, jugez vous-« mêmes de ce que je dis.

« N'est-il pas vrai que le calice de bénédiction que « nous bénissons est la communion du sang de « Jésus-Christ, que le pain que nous rompons est la « communion du corps du Sauveur ?

« Car, quoiqu'en grand nombre, nous ne sommes « qu'un seul pain et un seul corps, nous tous qui « participons à un même pain.

« Considérez les Israélites selon la chair : Ceux qui « mangent de la victime immolée ne prennent-ils pas « part à l'autel ?

« Est-ce donc que je veuille dire que ce qui a été « immolé aux idoles ait quelque vertu, ou que l'idole « soit quelque chose !

« Mais je dis que ce que les païens immolent, ils « l'immolent aux démons, et non pas à Dieu, or je « désire que vous n'ayez aucune société avec les dé-« mons. Vous ne pouvez pas boire le calice du Sei-« gneur et le calice des démons [1]. »

Saint Paul dénonce les cultes païens au mépris public, ces étranges parodies de notre sacerdoce, de nos rites, de notre sacrifice, et ces infâmes mystères, car dans ses temples, le paganisme communiait par le sang des génisses et des taureaux aux idoles et aux

[1] I[re] ép. aux Corinthiens, ch. x.

démons, et fait de déraison, de chair et de sang, vermoulu jusqu'aux os, il associait le monde à ses doctrines, à ses rites, à ses mystères et à ses corruptions.

Nous mangeons, nous catholiques, un même pain, la chair de Jésus-Christ ; nous buvons un même sang, le sang de Jésus-Christ, et nous formons un même corps avec lui, car « le pain que nous rompons est la « communion du corps du Sauveur ». Si le païen participe à la table de ses idoles, nous participons à la table du Christ, à sa chair, à son sang, à sa divinité, et, incorporés à lui, nous buvons « le calice du Sauveur », comme le païen « buvait le calice des démons ». L'Eucharistie est un sacrifice, elle a un sacerdoce, un autel, un culte, une victime, et le monde voit cela, car nos temples sont ouverts, l'immolation est publique, le sang de la victime sacrée coule sous les paroles de la consécration ; que faut-il de plus ?

Que manque-t il au sacrement de l'Eucharistie pour qu'il soit encore un sacrifice ? un Dieu qui reçoit le sang d'une victime, les prières et les oblations des fidèles ? Mais nos églises, une fois chaque semaine, s'ouvrent à la foule, et des vieillards, des riches, des mendiants, des poëtes, des femmes et des enfants s'agenouillent sur le pavé et prient, les mains jointes, les yeux sur le prêtre, le cœur vers Dieu ; les chants remplissent les voûtes, l'encens du sacrifice fume, la terre s'élève au-dessus d'elle-même, et Dieu, du haut de son éternité, se penche et accepte le sang et les mérites de son fils, les paroles d'espérance, d'har-

monie, de prière et de feu qui s'échappent des lèvres du prêtre et de la multitude.

L'Eucharistie est un vrai sacrifice ; devenu le mémorial de la passion de Jésus-Christ, elle continue, sous une autre forme, le sacrifice de la croix, car il se fait entre les mains du prêtre catholique une immolation mystique, et sur la croix, le sang coulait sous la lance d'un soldat ; dans l'Eucharistie, la victime se cache sous les apparences d'un peu de pain, et sur la croix, Jésus-Christ mourait sous les yeux et les insultes de la populace. Qu'importe, nous savons que Jésus-Christ est la victime immolée sur la croix et la victime immolée sur nos autels. Nous savons que son corps, déchiré sous la main d'un Juif et rassasié d'opprobres, est le corps que nous mangeons, et que le sang qui coulait de ses flancs est le sang que nous buvons. Nous savons que les mérites de l'homme-Dieu, intercédant efficacement pour la rémission de nos péchés, sont les mérites qui intercèdent encore pour nous ; oui, nous savons cela, et le sacrifice de la messe diffère du sacrifice de la croix dans les circonstances et les choses accidentelles, et nullement dans l'essence de la chose.

Et ce sacrifice de nos autels n'est-il qu'un sacrifice vulgaire, offert par un homme comme un autre, avec le sang de la première victime venue ? non, mille fois non. Le sacrifice de nos autels laisse, bien loin derrière lui, cette prétendue messe des protestants, ces cérémonies, ces pasquinades religieuses, ces expiations et ces rites sanglants ou burlesques des forêts de la Scandinavie et des pagodes de la Chine : le sang

de la victime n'est pas même le sang de nos martyrs, car Jésus-Christ est un homme et un Dieu, le fils de la femme, par le corps qu'il a reçu d'elle dans le temps, le fils de Dieu, par une génération divine, et la chair et le sang des boucs et des génisses ne sont qu'une chair et un sang vils, et le sang de nos martyrs, si imprégné qu'il soit d'une vertu divine, n'est vraiment que le sang d'un homme.

Jésus-Christ s'est offert à son temps, aucun despotisme n'a pesé sur sa volonté, le hasard ne l'a point surpris, il savait le mode et le moment de sa mort. L'heure venue, il veut renouveler sa passion dans un sacrifice non sanglant jusqu'à la consommation des siècles, et il laisse à ses apôtres un rite, un sacrement, sa chair, son sang et sa divinité ; cela fait, il s'offre dans la plénitude de sa liberté au baiser de Judas et aux mains des Juifs. « *Oblatus est quia ipse voluit* [1]. » L'homme n'a pas le choix de sa mort, il meurt malgré lui, en dépit de ses efforts et de ses regrets, et quand il n'y songe point, au coin de son feu, au détour d'un chemin, dans un bois, dans les émeutes de la rue, à la merci des événements, de la fièvre ou d'un poignard.

Jésus-Christ en mourant apaise la vengeance divine, il prend Dieu et l'homme dans ses bras et les réconcilie au Calvaire. Quand un homme meurt, le monde va son train et ne se dérange pas ; si cet homme est un brigand, le monde maudit son passage ici-bas ; si cet homme est un saint, le monde coupe

[1] Isaïe, ch. LIII.

un bout de sa chair et de son vêtement, le baise avec respect, l'enchâsse richement et le vénère. Jésus-Christ meurt, et sa mort devient une révolution, l'aurore d'une vie nouvelle.

Oui, tout est grand dans ce sacrifice de l'Eucharistie, tout est plein de vie, d'extravagance sublime, d'émotion et de divin. On y sent palpiter l'infini, c'est sa poitrine et sa respiration, c'est sa chair et son sang, c'est sa puissance et sa tendresse, c'est sa parole. On regarde, et une émotion mystérieuse monte à l'âme ; on écoute, et on dit avec la certitude d'une foi surnaturelle : Oui, Dieu est là.

Qu'y a-t-il de grand, de chaste, de divin, dans le paganisme ? On adore des idoles de pierre et de boue qu'un coup de vent ou un coup de pied peut jeter à bas ; le sang des animaux rougit les autels, et les prêtres initient les femmes et les enfants aux infamies les plus scélérates.

Qu'y a-t-il de grand, de chaste et de divin dans le protestantisme ? Tout est humain, glacial, le temple, le sacerdoce, la doctrine, les cérémonies ; la messe protestante n'est qu'une pitoyable contrefaçon de la messe catholique, l'autel n'a point la pierre sacrée et une onction divine, la victime est absente, et le ministre qui fonctionne à l'aide des millions de l'Angleterre, et qui s'en va à l'étranger, n'est qu'un commis-voyageur en bible. La divinité déborde des lèvres, des mains et du cœur du sacerdoce catholique, ses mains ont reçu l'onction sainte, ses lèvres, le dépôt de la vérité religieuse, son âme, un caractère unique et ineffaçable ; ah ! on ne fait pas un prêtre catholique

comme on fabrique un pope ou un ministre protestant. Un homme, las de Dieu, las de son passé, se défroque et apostasie ; ce qu'il avait jusqu'ici adoré et aimé, il le renie et le méprise ; l'Église catholique qu'il avait servie et défendue, il la trahit et la combat ; la chose est vite baclée, il déserte, passe à l'ennemi et le voilà ministre d'une secte protestante. Ces gens-là ne sont et ne seront jamais que la grimace du prêtre catholique.

Pourquoi ne posséderions-nous pas un sacrifice, quand tous les peuples de la terre prient et sacrifient dans la multiplicité des cultes et des rites ? Pourquoi, par un singulier et injuste privilége, serions-nous déshérités de ce qui est le patrimoine de toute nation, de toute secte, de toute tribu ? Le sacrifice fait partie intégrante de la religion catholique, il tient à sa constitution, à ses dogmes, à ses entrailles ; né avec elle, il dort dans le même berceau et court les mêmes risques ; l'histoire d'une religion est l'histoire du sacrifice qui la manifeste, car ils partagent ensemble la même gloire et les mêmes vicissitudes. Sous l'Ancien Testament, le sacrifice s'associe à la religion des patriarches, subit les murm res, les coups de tête de l'idolâtrie et du peuple de Dieu u désert, s'en va sur le bord des fleuves de Babylone p urer sa captivité et retrouve, plus tard, sa vieille splendeur dans le nouveau temple de Jérusalem.

Les fils d'Adam, en effet, sacrifiaient à Dieu. « Abel, nous dit la Genèse, offrit à Dieu les prémices « de ses biens, et Dieu regarda ces oblations avec « complaisance [1]. » Noé bâtit un autel au Seigneur

[1] Gen., ch. IV.

et immole de tous les animaux [1]; et quand, plus tard, les peuples s'en vont à l'idolâtrie, les prophètes se lamentent : « Il n'y a plus maintenant parmi nous, « s'écrie Daniel, ni prince, ni chef, ni prophète, ni « holocauste, ni sacrifice, ni oblation, ni encens, ni « lieu pour offrir ces prémices [2]. »

Les derniers prophètes jettent au monde leurs notes plaintives et leurs espérances, et le verbe de Dieu se fait chair; Jésus-Christ consomme l'ancienne alliance.

Alors la religion catholique part du Calvaire avec la prétention de soumettre le monde ; portée par les pieds poudreux des apôtres et des missionnaires, elle réalise ce rêve de géant. Rien ne l'arrête, ni les mers, ni le climat, ni l'espace, ni les montagnes, ni les langues, ni les races, et le sacrifice catholique la suit avec une opiniâtre fidélité. Comme elle, il couche sur la terre humide des catacombes, comme elle, il subit la triple persécution du soldat, du savant et de la multitude ; comme elle, chassé au nord, il s'implante sur d'autres terres, partout il partage sa vie, ses splendeurs, son obscurité, ses combats, ses infortunes, ses migrations et ses conquêtes. Le sacrifice est inséparablement lié à la religion catholique, car l'homme, fait d'âme et de corps, ne se contente plus d'une adoration mystique de son âme, il veut un Dieu qui se donne visiblement à lui, un Dieu qui soit homme comme lui, un Dieu dont il mange la chair et boive le sang, un Dieu qui parle à son âme et à son corps par les effusions divines de la grâce, par la bouche d'un sacer-

[1] Gen., ch. VIII.
[2] Daniel, ch. II.

doce, les splendeurs d'un sacrifice et d'un culte sensible ; un Dieu qui lui donne des fêtes publiques, des jouissances et des émotions.

Le sacrifice est tellement lié à la religion, qu'un peuple, à la merci d'un pouvoir de contrebande et de ces prétoriens de la rue, insultera et détruira tout, sa constitution, ses codes, ses trônes, ses dynasties, ses monuments, et pourtant un sacrifice quelconque, en dépit de ce vandalisme, restera encore debout. Sans doute, ce peuple, dans l'idiotisme de sa rage, chasse Dieu de son tabernacle et brise nos autels du pied ou de la crosse de son fusil. Sans doute, il prend la peine d'écrire les mots de liberté et de fraternité sur tous les monuments, sur tous les murs, sur toutes les devantures de ses boutiques gouvernementales, insigne et sinistre parodie ! car, au nom de liberté, le culte catholique est proscrit, la presse honnête garrottée, le bagne déchaîné ; et au nom de la fraternité, les prêtres, les moines et les honnêtes gens sont assassinés, n'importe ! au milieu de ces ruines, de ce deuil et de ces débris, ce peuple, je me trompe, ce ramas de gens sans aveu, trouvera encore une ruine, un débris pour y installer une chair nue et l'adorer. Tout homme a besoin d'adorer : s'il ne s'agenouille pas devant Dieu, il s'agenouillera devant une créature ; si le nom de son Dieu déserte ses lèvres, ses lèvres murmureront le nom d'une courtisane ; s'il ne sacrifie plus à son Christ et à son Dieu, il sacrifiera, les pieds dans la boue, à une idole abjecte, car le ciel et la terre se disputent le cœur de l'homme.

Enfin le Sauveur, à la dernière cène, institua le

sacrement de l'Eucharistie [1] : « parce que la mémoire « retient mieux les choses dites en dernier lieu, sur- « tout par des amis qui s'éloignent, car c'est surtout « alors que se ravive l'affection que l'on ressent pour « eux, et ce qui nous touche davantage s'imprime « plus profondément dans l'esprit. Puisque, selon le « langage du pape Alexandre : « il ne peut y avoir « dans les sacrifices rien de plus grand que le corps « et le sang de Jésus-Christ, et qu'aucune oblation « n'est supérieure à celle-là », voulant inspirer une « plus grande vénération pour ce sacrement, Notre- « Seigneur l'a institué au moment suprême où il allait « quitter ses disciples. C'est la remarque que fait saint « Augustin lorsqu'il dit : « Afin de faire sentir plus « vivement la profondeur de ce mystère, le Sauveur a « voulu graver profondément le souvenir de cette « dernière action dans le cœur et la mémoire de ses « disciples qu'il était sur le point de quitter. »

Oui, les dernières paroles, les derniers souffles d'un mourant sont sacrés ! moment d'angoisses, d'affection et d'épouvante, cet homme va rendre son âme à Dieu. Déjà ses yeux s'éteignent, le froid de la mort monte lentement au cœur, le rideau de l'éternité se déchire, les paroles se glacent sur ses lèvres, et les paroles de ce mourant bien-aimé, son testament, un souvenir, un regard, une bénédiction....., tout cela se recueille jusque dans les moindres détails, et s'incruste dans l'âme émue de ses fils et de ses amis ; tout cela défie le temps et l'oubli. Le fils est toujours fier de la for-

[1] *Somme théol.*, 3 p., q. 3, a. 5.

tune, du sang de ses pères, d'une épée chargée de victoires, d'un tableau, d'un pan glorieux de vêtement.

Jésus-Christ sachant que sa mort est proche, rassemble ses apôtres, et institue, avant de mourir, le sacrement de l'Eucharistie, et l'Eucharistie devient le testament de son amour : « Comme il avait aimé les « siens qui étaient dans le monde, il les aima jusqu'à « la fin [1]. » Est ce que les apôtres pouvaient recevoir froidement, sans émotion, le testament, les dernières volontés, les dernières paroles du Sauveur ? Les apôtres n'étaient plus des hommes ordinaires, limitant leur vie aux occupations matérielles d'une barque et d'un filet ou d'une phrase à polir ; appelés par Jésus-Christ lui-même, ils étaient devenus les fils d'une préférence divine, les fils d'une vocation spéciale, et cette grâce de choix, en désarçonnant saint Paul sur le chemin de Damas, en les arrachant tous aux travaux de leur condition, les avait fortement attachés au maître. Quand Jésus-Christ leur annonce sa mort et leur dit que l'un d'eux doit le trahir honteusement, « ils commencèrent « à s'attrister, dit l'Évangile, et à lui dire chacun : « Sera-ce moi [2] ? » Ils continuent le banquet pascal, et Jésus-Christ, à la veille de sa mort, veut leur donner un souvenir, oh ! plus qu'une simple bénédiction, quand la main est refroidie, la bénédiction périt souvent dans l'oubli d'un souvenir ingrat, comme un signe sur un sable mouvant ; plus qu'un bout de vêtement, le vêtement n'a fait que toucher le corps de la

[1] Saint Jean, ch. XIII.
[2] Saint Marc, ch. XIV.

personne ; plus qu'une poignée de terre, la terre boit souvent le sang d'un mercenaire, du reste, Jésus-Christ n'avait pas même une pierre pour y reposer sa tête fatiguée, Jésus-Christ se donne lui-même, réellement et substantiellement : « Prenez et mangez, ceci « est mon corps... buvez tous, ceci est mon sang, le « sang de la nouvelle alliance [1]. » Les apôtres ont reçu ce testament du maître et nous l'ont transmis.

On m'objecte que les évangélistes sont en complet désaccord sur le temps de l'institution de l'Eucharistie. Saint Jean s'exprime ainsi : « avant le jour de « Pâque, Jésus sachant que son heure était venue « de passer de ce monde au père, comme il avait « aimé les siens qui étaient dans ce monde, il les aima « jusqu'à la fin [2]. » Or, si Jésus-Christ institua ce sacrement avant la fête de Pâque, comment s'accorde-t-il avec les autres évangélistes ? Saint Mathieu [3], saint Marc [4] et saint Luc [5] affirment que l'institution de ce sacrement se fit le jour des Azymes ou de Pâque.

La contradiction n'est qu'apparente. En effet, les jours chez les Juifs étaient de trois espèces ; les jours naturels, semblables aux nôtres, couraient de minuit à minuit. Les jours artificiels se mesuraient du coucher du soleil à un autre coucher du soleil. Enfin, les jours légaux ou festivaux, « *legalium seu festivorum* »,

[1] Saint Mathieu, ch. XXVI.
[2] Saint Jean, ch. XIII.
[3] Saint Mathieu, ch. XXVI.
[4] Saint Marc, ch. XIV.
[5] Saint Luc, ch. XXII.

commençaient aux premières vêpres du jour précédent et se terminaient, le lendemain, aux secondes vêpres. La Bible le dit en propres termes : « vous « célébrerez vos fêtes d'un soir jusqu'à un autre soir, « *vespera usque ad vesperas celebrabitis sabbata* « *vestra* [1]. » La contradiction naît de la confusion des jours naturels, artificiels et festivaux.

La fête des Azymes, à ses premières vêpres, coïncidait avec la manducation de l'agneau pascal ; cette fête des Azymes durait sept jours, et le premier jour tombait un vendredi chez les Juifs.

Saint Jean raconte, dans son évangile, que Jésus-Christ institua le sacrement de l'Eucharistie avant la fête de Pâque : « avant la fête de Pâque, Jésus « sachant que son heure était venu de passer de ce « monde au père ».... Cela est vrai, mais évidemment il s'agit du jour naturel et artificiel, la veille de ce jour naturel, la veille de la fête des Azymes ou de Pâque, la veille du vendredi, Jésus-Christ convoqua les disciples au banquet pascal.

Les autres évangélistes affirment que Jésus-Christ institua le sacrement de l'Eucharistie le jour des Azymes : « Or, le premier jour des Azymes, les dis- « ciples venant à Jésus lui dirent [2]... Et le premier jour « des Azymes où on immole la Pâque, ses disciples « lui dirent [3]... Vint le jour des Azymes, où il était « nécessaire d'immoler la Pâque [4] »... S'ensuit-il que

[1] Lévit., ch. XXIII.
[2] Saint Mat., ch. XXVI.
[3] Saint. Marc, ch. XIV.
[4] Saint Luc, ch. XXII.

ces trois évangélistes soient en opposition avec saint Jean? non, car il s'agit ici du jour légal ou festival, et non plus du jour naturel et artificiel. Le jour des Azymes, aux premières vêpres, c'est-à-dire, la veille du jour naturel, le jeudi soir, Jésus-Christ consomma l'Ancien Testament dans le sang de la nouvelle alliance. Où est le désaccord? Où est la contradiction? Est-ce que la veille du jour naturel ou artificiel de la fête de Pâque n'est pas le jeudi soir? Est-ce que le jour festival des Azymes ou de Pâque, aux premières vêpres, n'est pas également le jeudi soir? Saint Jean n'est nullement en contradicti on avec saint Mathieu, saint Marc et saint Luc. L'Évangile n'est point un tissu de mensonges et d'impostures, l'Évangile porte dans ses flancs le souffle et la parole de Dieu, l'histoire du Verbe fait chair, le dépôt des vérités surnaturelles et de nos destinées supérieures; la vérité et le mensonge ne s'y sont point donné un rendez-vous, et, sous la plume des évangélistes, on sent l'inspiration divine.

CHAPITRE VI.

L'EUCHARISTIE EST UN SACREMENT.

Dieu a institué des sacrements pour trois raisons: « la première se tire de la condition humaine, dont « le propre est d'arriver par les choses corporelles et « sensibles aux choses spirituelles et intelligibles. Or, « c'est l'office de la divine Providence de pourvoir aux « besoins de chaque être, d'une manière analogue à « sa condition. Aussi la sagesse divine, adoptant les « moyens convenables, donne à l'homme les secours « dont il a besoin pour se sauver, sous certains signes « corporels et sensibles que nous appelons des sacre- « ments.

« La seconde raison est prise dans l'état actuel de « l'homme qui, par le péché, s'est rendu dépendant « des choses corporelles auxquelles il s'est attaché. « Or, le remède nécessaire à l'homme doit être appliqué « sur le siége du mal. Il convenait donc que Dieu « appliquât à l'homme le remède spirituel au moyen « des signes corporels, car s'il lui eût proposé les « choses spirituelles, dépouillées de leur grossière

« écorce, son esprit adonné à la matière n'aurait pu « les saisir.

« La troisième raison découle de la direction de « l'activité humaine qui se porte de préférence vers « les corps. Pour ne pas imposer à l'homme le dur « sacrifice de renoncer entièrement aux actes corpo- « rels, des exercices corporels lui ont été offerts dans « les sacrements, afin de lui faire contracter la salu- « taire habitude d'éviter les actes superstitieux qui « consistent dans le culte des démons, ou ceux qui « peuvent lui nuire d'une manière quelconque, et « qui sont des actions coupables en général [1]. »

Saint Augustin donne une quatrième raison : « Il « est impossible, dit-il, de réunir les hommes sous « une même religion vraie ou fausse, s'ils ne sont « liés par quelques signes ou sacrements qui leur « soient communs [2]. »

Donc, la première raison de l'institution des sacrements « découle de la nature humaine, dont le propre « est d'arriver par les choses corporelles et sensibles « aux choses spirituelles ou intelligibles. »

« Le sacrement, dit le catéchisme, est un signe sen- « sible, institué par Notre-Seigneur Jésus-Christ pour « nous sanctifier. » Nous trouvons, dans cette définition la plus claire et la plus simple, les notions essentielles du sacrement.

Le sacrement, dans son acceptation la plus générale et en même temps la plus incomplète, est un signe, le signe d'une chose surnaturelle et inaccessible aux

[1] *Somme théol.*, 3 p., q. 61, a. 2.

[2] *Contre Fauste,* liv. XIX, c. II.

investigations de notre esprit. Ces quelques gouttes d'eau ou d'huile, en effet, ne nous disent rien, et si nous ne savions pas qu'elles sont destinées par Jésus-Christ à nous communiquer la vie même de Dieu, nous dirions avec la Samaritaine : « Où prendrez-vous « cette eau vive dont vous me parlez ? » Et Jésus-Christ lui répond : « Quiconque boit de l'eau de ce « puits aura encore soif, mais celui qui boit de l'eau « que je lui donnerai n'aura plus soif éternellement, « et cette eau deviendra en lui une source jaillissante « jusqu'à la vie éternelle[1]. »

Le baptême est le signe de la sépulture et de la résurrection de Jésus-Christ. « Nous avons été ensevelis, avec lui, par le baptême pour mourir, afin que, « comme Jésus-Christ est ressuscité d'entre les morts « pour la gloire de son père, nous marchions aussi « dans une vie nouvelle. Car si nous sommes entés sur « lui par la ressemblance de la mort, nous y serons « aussi par la ressemblance de la résurrection[2]. »

L'urne du baptême n'est-elle pas un vrai tombeau ? Là, l'enfant meurt au péché, « *sumus sepulti in mortem* », et en mourant, il retrouve la vie, car si Jésus-Christ est mort et s'il est ressuscité, ceux qui se conforment à la vie du Sauveur doivent, comme lui, mourir et ressusciter, mourir à cet égoïsme originel qui s'attache à notre esprit et à nos os, et ressusciter à une vie supérieure, nouvelle.

Le mariage est le signe de l'alliance du Christ et de l'Eglise catholique. « Ils seront deux dans une seule

[1] Saint Jean, ch. IV.

[2] Ép. aux Romains, ch. VI.

« chair. Ce sacrement est grand, et je le dis, dans le « Christ et dans l'Église [1]. »

Union magnifique, amoureuse et indissoluble du Sauveur et de l'Église, que le frottement des siècles, des hérésies et des passions humaines ne peut user ! La vie de l'un se répand et s'écoule dans la vie de l'autre. « Ils ne seront plus deux, mais une seule « chair [2] » et le mariage est le signe sacré de cette noble et divine alliance. « C'est pourquoi l'homme « quittera son père et sa mère et s'attachera à son « épouse, ils seront deux dans une seule chair [3]. » Oui deux dans une même pensée et dans un même cœur, deux dans une même conversation et dans les mêmes intérêts, deux enfin dans une seule chair. « *Et erunt duo in carne una.* »

Le sacrement, ajoute le catéchisme, est un signe sensible, et un signe sensible qui nous mène à la connaissance des choses invisibles. Le sacrement est donc conforme à notre nature, puisque, faits d'âme et de corps, nous montons, sans cesse, du monde externe au monde invisible. Saint Paul nous l'affirme : « les « perfections invisibles de Dieu, dit-il, sa puissance « et sa divinité sont devenues visibles par la connais- « sance que les créatures nous en donnent [4]. » Car un soleil de l'espace, une fleur, un lion qui secoue sa crinière, un char à la poitrine de feu, un brin d'herbe, nous dévoile les perfections infinies de Dieu.

[1] Ép. aux Éphésiens, ch. v.
[2] Saint Mathieu, ch. xix.
[3] Ép. aux Éphésiens, ch. v.
[4] Ép. aux Romains, ch. i.

La pensée de l'homme ne se condamne point à vivre dans les solitudes de l'intelligence, ivre d'air, de chaleur et de lumière, elle ébranle les murs de sa prison et les renverse ; grêle ou puissante, savante ou informe, catholique ou libre penseuse, fière ou abjecte, elle part, et une vibration de l'air, un nerf électrique, un coup de pinceau, une harmonie, une image sensible, la porte au dehors. J'écoute, j'écoute saint Paul, saint Jean Chrysostome, le Dante, Beethoven, et l'âme de ces génies, de ces saints et de ces artistes redit à mon âme sa pensée à travers les cordes frémissantes d'une lyre, dans un mouvement, dans une symphonie, la fougue et les émotions d'une parole.

Le cœur aime, c'est sa fonction, et l'amour quitte sa chaste et immatérielle demeure, prend un vêtement externe, et s'en vient vivre en plein soleil. Le cœur de l'homme s'ennuie, un jour ou l'autre, de sa solitude et de son égoïsme, et il se donne ; mais qu'il reste pur ou qu'il se déprave, il imprime ses bassesses ou sa virginité dans les siècles et les plis de son front ou dans la fraîcheur de ses lèvres et de sa vie ; qu'il aime son pays ou qu'il le trahisse, il incarne ses lâchetés ou ses héroïsmes dans les pages honteuses ou sublimes et émues de l'histoire.

La grâce de Dieu, substance invisible, fait son habitation de notre âme, de nos rêves, de notre vie, de notre être ; vivante, lumineuse et persuasive comme une mystérieuse effusion de la nature divine, elle nous pénètre, nous échauffe et nous transforme, et les lèvres de nos saints, le sourire pur d'une vierge, le sang de nos martyrs, la parole libre et intrépide de

l'apôtre, les dévouements et les sueurs de la vie chrétienne se manifestent au dehors. « Quand vous serez « livrés pour moi, disait le Sauveur, ne pensez pas « d'avance au langage que vous tiendrez, car la parole « vous sera donnée en cette heure-là ; ce n'est pas « vous qui parlerez, mais l'esprit de mon père qui « parlera en vous[1]. »

Nos sacrements loin de heurter la nature de l'homme, s'harmonisent admirablement avec elle.

Enfin, dit le catéchisme, le sacrement est un signe sensible institué par Notre-Seigneur Jésus-Christ pour nous sanctifier.

Les sacrements, sont les instruments de la grâce ; or l'instrument, dit saint Thomas d'Aquin, tire sa force de l'agent principal. L'agent principal n'est ni le prêtre, ni le fidèle, mais Dieu. « Parce que la force du « sacrement vient de Dieu seul, nous en concluons « que Dieu seul est l'auteur des sacrements[2]. »

L'Eucharistie est un sacrement, c'est-à-dire le signe sensible d'une chose sacrée, le signe sensible d'une manducation surnaturelle. Et pourquoi s'étonner de ce mystère ? Est-ce que les lèvres de l'homme, une vibration de l'air, un geste de la main, le sang de nos veines et le levier ne sont pas des sacrements ? Est-ce qu'il n'y a pas un pain de notre vie physique ? Et vous voudriez que Dieu qui a fait l'homme et connaît mieux que qui que ce soit le chemin de son âme, vous voudriez que Dieu, arrêté par la science, une poussière, de la chair et du sang, ne puisse pas

[1] Saint Mathieu, ch. x.
[2] *Somme théol.*, 3 p., q. 64, a. 2.

opérer cette amoureuse et substantielle rencontre?

L'Eucharistie est un mystère hardi, plein de puissance et de tendresse, cela est incontestable, mais que m'importe! J'entends ces paroles de Jésus-Christ: « Ceci est mon corps; ceci est mon sang, » et je mange et j'adore la chair de mon Sauveur, je bois et j'adore son sang, et mon être s'engraisse de sa divinité; car si une mère peut porter son fils dans ses entrailles et le nourrir encore de sa substance, après l'avoir mis au monde, il n'est pas impossible à Dieu d'avoir la même puissance dans la même tendresse, et de renouveler entre nous et lui les miracles de la maternité [1].

Il suit de là que l'Eucharistie n'est pas le corps, le sang et la divinité de Jésus-Christ, Jésus-Christ étant invisible, impalpable, mais le corps, le sang et la divinité de Jésus-Christ cachés sous les apparences du pain et du vin. « Le pain que je vous donnerai, disait « le Sauveur aux Juifs, est ma chair. *Panis quem ego « dabo caro mea est* [2]. »

L'Eucharistie signifie la passion de Jésus-Christ, car le Sauveur prend un peu de pain, le bénit, le rompt et le donne à ses apôtres, disant : « Ceci est mon « corps, prenez et mangez. » Semblablement, il prend le calice, le bénit, le donne à ses apôtres, disant : « Pre- « nez et buvez, ceci est mon sang, le sang du nouveau « testament qui sera répandu en rémission pour « plusieurs [3].» Et il n'y a plus de pain, il n'y a plus de

[1] Le P. Lacordaire, 75e conférence.

[2] Saint Jean, ch. vi.

[3] Ire ép. aux Corinthiens, ch. xi.

vin, c'est la chair, c'est le sang du Christ ; oui, car nos églises ne sont point des monuments froids et nus comme un temple protestant ; nos autels ne sont point de la pierre ni du marbre, et rien de plus ; nos prêtres catholiques ne sont point des hommes vulgaires, mais Jésus-Christ remplit nos tabernacles de sa présence réelle, substantielle et personnelle, il meurt entre les mains du prêtre d'une mort mystique, et les paroles consécratives sont le glaive qui sépare mystiquement le corps du sang du Sauveur.

« Faites ceci en mémoire de moi. Toutes les fois « que vous mangerez ce pain, que vous boirez ce sang, « vous annoncerez la mort du Christ jusqu'à ce qu'il « vienne [1]. »

Ces paroles assurent la perpétuité du sacrifice, car toutes les fois que les apôtres prendront du pain et du vin, disant : « Ceci est mon corps ; ceci est mon « sang, » ce sera le corps, ce sera le sang de Jésus-Christ ; et les apôtres reliés à un chef unique, devenant la souche de l'épiscopat et du sacerdoce catholiques, les évêques et les prêtres recevront d'eux la même puissance, et si, jusqu'à la consommation des siècles, le sacerdoce catholique possède encore une pierre ou un tronc d'arbre, un peu de froment, une coupe d'or ou une coupe de bois, il annoncera de la sorte la mort du Christ jusqu'à ce qu'il vienne. « *Mortem Domini annuntiabitis donec veniat.* »

L'Eucharistie signifie et contient Jésus-Christ lui-même, la source et la plénitude « de la grâce et de la

[1] Ire ép. aux Corinthiens, ch. XI.

vérité ». Saint Jean le nomme ainsi : « *Plenum gratiæ et veritatis* [1].» Ces quelques gouttes d'eau, coulant sur notre tête, au nom du Père, du Fils, et de l'Esprit-Saint, sont toujours quelques gouttes d'eau. Ces quelques gouttes d'huile, répandues sur notre front à travers un signe de croix, restent toujours quelques gouttes d'huile ; mais ici, il n'y a plus de pain, il n'y a plus de vin, c'est la chair, c'est le sang de Jésus-Christ, et la chair et le sang du Christ, mystérieusement unis au verbe de Dieu et divinisés, produisent les mêmes effets que le verbe de Dieu lui-même. « De même, dit saint Cyrille, que si vous « versez du miel dans un liquide, ce liquide prend « et conserve la saveur et les propriétés du miel : de « même la chair de Jésus-Christ, étant unie au verbe de « Dieu, en possède la puissance et en devient l'ins- « trument [2]. »

L'Eucharistie est donc le sacrement par excellence : trois choses, dit saint Thomas d'Aquin, le prouvent : « d'abord ce qu'il contient : le sacrement de l'Eucha- « ristie contient Jésus-Christ lui-même substantielle- « ment, et les autres sacrements ne contiennent « qu'une vertu instrumentale qui découle par voie « de participation de Jésus-Christ en eux. Or ce qui « existe par sa propre essence est toujours supérieur « à ce qui n'existe que par participation [3]. »

Nous ne vivons en ce monde que de sacrements, et de sacrements qui soutiennent et réparent notre vie.

[1] Saint Jean, ch. I.
[2] De Grenade. *Sixième sermon sur l'Eucharistie.*
[3] *Somme théol.*, 3 p., q. 65, a. 3.

Que le bachelier remue des chiffres, le savant des questions ; que le soldat attache un chiffon au bout d'une pique, ces chiffres, ces questions, ce chiffon ne sont que des sacrements ou des instruments, le sacrement et l'instrument ne sont pas autre chose que l'organisme visible d'une substance invisible. N'est-ce pas un sacrement qui porte au delà de nos frontières, avec la rapidité de ses pieds de feu, nos haines, nos luttes et nos guerres intestines ? N'est-ce pas un sacrement qui reçoit, par l'intermédiaire de nos bras et de nos muscles, les ordres de notre volonté et remue les montagnes ? N'est-ce pas un sacrement qui porte la parole de l'homme, sème dans les esprits des germes, des idées, des haines, des amours, et fait éclore un monde nouveau ? N'est-ce pas un sacrement qui nous fait vivre de ce qu'il y a de plus grossier et de plus vil ? Et nous ne pourrions pas nous nourrir de Dieu, par l'intermédiaire de quelques sacrements ? Quoi ! Dieu est-il moins puissant et plus petit que l'homme ?

« Rien ne s'oppose, dit le docteur angélique, à ce « qu'une vertu spirituelle soit contenue dans un « organisme corporel comme dans un instrument, « c'est-à-dire que le corps puisse recevoir d'une « substance spirituelle, une impulsion capable d'o« pérer un effet spirituel absolument comme la pa« role, quoique sensible, par là même qu'elle pro« cède d'une conception de l'esprit, a en elle une « certaine force spirituelle capable d'éveiller l'in« telligence de l'homme. La grâce de Dieu est de « la même manière dans les sacrements, puisque

« Dieu les a destinés à produire un effet spirituel [1]. »

L'Eucharistie devient, sans doute, par le fait de son institution divine, le canal régulier de la grâce ; de plus, elle contient Jésus-Christ lui-même, la source de toute grâce, de toute effusion divine. « Je suis le « pain de vie, disait le Sauveur aux Juifs, vos pères « ont mangé la manne du désert et sont morts. Voici « le pain qui est descendu du ciel, afin que celui qui « le mange ne meure point..... Si vous ne mangez « point la chair du fils de l'homme, si vous ne buvez « point son sang, vous n'aurez pas la vie en vous. « Qui mange ma chair et boit mon sang a la vie « éternelle, et je le ressusciterai au dernier jour, car « ma chair est vraiment une nourriture, et mon sang « est vraiment un breuvage. Qui mange ma chair et « boit mon sang demeure en moi, et moi en lui. « Comme est vivant mon père qui m'a envoyé, et que « moi, je vis dans le père, celui qui me mange vivra « aussi par moi [2]. »

Jésus-Christ se fait donc lui-même notre nourriture et notre vie. En effet, nous naissons de Dieu à une vie nouvelle, et cela se fait par l'eau et par le Saint-Esprit. « *Nisi quis renatus fuerit ex aqua et Spiritu « sancto non potest introire in regnum Dei* [3]. » Et la génération amène la communication de la nature, de la vie du père, car engendrer, c'est tirer un être de soi, de sa substance ; dès lors, nés d'Adam, l'homme terrestre, nous portons dans notre âme et dans nos

[1] *Somme théol.*, 3 p., q. 62, a. 4.

[2] Saint Jean, ch. VI.

[3] Saint Jean, ch. III.

membres l'image et les stigmates de cette naissance ; nés de Jésus-Christ, sortis mystérieusement de ses flancs, notre naissance s'élève avec le principe de notre vie, et nous portons dans notre être l'image et la nature de l'homme céleste. « *Igitur, sicut portavimus* « *imaginem terreni, portemus et imaginem cœlestis*[1]. » Puis, le père heureux de voir ses enfants se multiplier autour de lui et croître comme des jeunes oliviers les nourrit, comme il peut, de ses sueurs, de son sang et de sa substance.

Nés de Dieu, Dieu, mieux que l'homme, va trouver dans la puissance de sa tendresse, le moyen de nourrir ses enfants de sa propre substance, de sa propre vie ; car nous ne pouvons pas, nous, les fils de ses divines entrailles, déserter la maison paternelle et mendier sur tous les chemins le pain de notre vie mystique. Nous ne pouvons pas heurter, d'une main vagabonde et inquiète, à la porte du riche, du prince ou du savant ; ah ! la terre n'est pas assez digne, la science n'est pas assez pure, la substance la plus immatérielle de l'homme n'est pas assez virginale. Nous ne pouvons pas nous asseoir, comme des mendiants de la rue, sur les marches de nos églises, encore émus des eaux de notre baptême et sans autre aliment que cet invisible épanchement de la grâce. Nés à une vie nouvelle par le baptême, confirmés dans cette vie par un autre sacrement, constitués par la grâce de Dieu dans ce que nous sommes, « *gratia Dei sum-id quod* « *sum* [2] », le Christ doit donc encore nous nourrir de

[1] Ire ép. aux Corinthiens, ch. xv.
[2] *Ibid.*

sa divinité et de sa chair, et devenir le foyer de notre vie surnaturelle, comme la terre est le foyer de notre vie physique. Un père ne délaisse pas ses enfants, insouciant de leurs vêtements, de leur abri et de leur nourriture. Nous vivons supérieurement comme nous vivons de nos membres, et encore que vous, rationalistes, vous ne sentiez point cette vie, elle n'en existe pas moins, et cette vie, comme la vie de notre corps, réclame un foyer où elle va s'alimenter et se perpétuer, et depuis des siècles nous vivons de la chair du Sauveur, de son sang, de son âme et de sa divinité : banquet permanent, l'humanité y est convoquée, et chaque jour, elle accourt y retremper ses forces morales. Oh ! oui, je vous le dis, l'Eucharistie seule possède cette donation complète de l'homme-Dieu.

« Si quelqu'un affirme, dit le concile de Trente, « que les sacrements sont égaux, qu'il n'y a aucune « raison pour que l'un soit supérieur à l'autre, qu'il « soit anathème [1]. »

L'ordre respectif et le rite des sacrements prouvent encore l'excellence de l'Eucharistie, mais nous étudierons cette question dans un chapitre spécial.

Enfin l'Eucharistie signifie l'immortalité à laquelle elle nous conduit, puisque la grâce, selon l'apôtre, n'est pas autre chose que la vie éternelle, mais dans son germe, dans son inchoation. « *Gratia Dei vita æterna* [2]. » Dès lors, investis par l'Eucharistie de ce droit à la vie éternelle, nous pouvons le revendiquer.

[1] Sess. 7, c. III.

[2] Ép. aux Romains, ch. VI.

Que l'âme qui est immortelle arrive à cette gloire, je le comprends sans peine, mais le corps, cette vile et informe matière, peut-il espérer à la vie éternelle ? oui, bien sûr, car l'homme est un sublime et mystérieux composé de deux substances. L'âme n'y est point seule, mais l'âme se donne au corps, lui communique son être, sa vie, le forme et le vivifie, et l'homme naît de l'union intime et substantielle de ces deux éléments incomplets.

L'âme, évidemment, a besoin du corps qu'elle meut; elle vit de moitié avec lui. Voyez donc ! l'âme fouille les entrailles de la terre, et nous dit d'un peuple qui n'est plus, son nom, sa gloire et son berceau ; elle prend une fleur et l'analyse, un soleil qui se balance dans l'immensité et le pèse ; elle met en pièces un système et en bâtit un autre ; elle contemple l'infini dans ses œuvres et l'adore ; elle accomplit le bien ou elle fait le mal, et partout, dans les arts, dans les sciences, dans la vie pratique, l'âme associe le corps aux actes de sa vie.

La grâce qui découle du sacrement de l'Eucharistie s'empare de l'âme, de ses facultés, de ses mœurs et rejaillit, des profondeurs intimes de l'âme, sur le corps, et le corps, selon l'expression de l'apôtre, se revêt de Jésus-Christ et le glorifie. « *Glorificate et* « *portate Deum in corpore vestro* [1]. » « Si le corps, « dit saint Thomas d'Aquin, n'est pas le sujet immé- « diat de la grâce, les effets de la grâce n'en refluent « pas moins de l'âme sur le corps, car dans la vie

[1] Ire ép. aux Corinthiens, ch. VI.

« présente, nos membres sont des membres de la « justice de Dieu [1], et dans la vie future, nos corps par- « tageront la gloire de l'âme et son incorruptibilité [2]. »

Il y a donc trois catégories de gens bien distinctes : il y a des gens qui ne vivent que par la tête ; dévorés d'orgueil et d'ambition, volontiers ils rêvent de prendre la place de Dieu ; savants, ils ne voient rien au-dessus d'un chiffre, d'un laboratoire et d'un problème ; princes, ils spolient les petits États et les dévorent comme on dévore une bouchée de pain ; hommes vulgaires, ils s'ennuient de n'être encore rien, et, comme des voleurs au détour d'un chemin, ils se jettent à la gorge d'une nation affolée de peur et de désastres.

Il y a des gens qui ne vivent que par le ventre. « *Quorum Deus venter est* [3]. » Ceux-là se vautrent du matin au soir dans le cloaque d'un matérialisme infect, sans élévation d'idée, sans culte de l'idéal et sans vertus.

Et il y a des gens qui vivent d'une vie supérieure et surnaturelle, de la vie de la grâce. Saint Jean, du reste, détermine ces trois races d'hommes. « Jésus- « Christ a donné à tous ceux qui l'ont reçu le pou- « voir d'être faits enfants de Dieu, à ceux qui croient, « qui ne sont point nés du sang, ni de la volonté de « la chair, ni de la volonté de l'homme, mais de « Dieu [4]. » Et une vie ne domine les autres vies qu'à

[1] Ép. aux Romains, ch. VI.
[2] *Somme théol.*, 3 p., q. 79, a. 1.
[3] Ép. aux Philippiens, ch. III.
[4] Saint Jean, ch. I.

la condition de les assujettir et de les diminuer; maîtresse de l homme, elle devient le rendez-vous de ses facultés, de ses préoccupations et de ses actes. Est-ce que la vie du ventre ne dévore pas l'homme supérieur, la trempe de sa virilité et la fraîcheur de son front et de sa liberté morale? Est-ce que l'âme, victorieuse dans la lutte, ne met pas le corps à sa place?

Jésus-Christ dit au monde : « Je suis le pain de la « vie. — Celui qui mange ce pain vivra éternelle-« ment [1]. » Jésus-Christ nourrit donc notre âme de sa substance. Devenu par l'Eucharistie notre vie principale, le centre de nos facultés, de nos rêves et de nos forces, il se répand dans les membres de notre corps, le châtie et le diminue, et, à mesure que la chair corrompue s'amoindrit, cette vie supérieure et divine, Jésus-Christ lui-même, se développe dans notre âme et dans notre corps, et nous pouvons dire avec saint Paul : « Ce n'est plus moi qui vis, mais Jésus-« Christ qui vit en moi [2]. » Le corps est de moitié dans cette vie, et si les beautés de la terre troublent encore nos yeux et notre imagination, comme saint Jérôme nous ramasserons à nos pieds un caillou, et nous déchirerons ces membres indomptés. Après cela, le corps ne ressusciterait pas à la gloire! lui, ce compagnon de l'âme, mutilé sur mille champs de bataille, car la vie de l'homme, Job l'a dit depuis des années, est une milice, un combat, un vrai champ de bataille: « *Militia est vita hominis super terram* [3] », lui, qui a

[1] Saint Jean, ch. VI.
[2] Ép. aux Galates, ch. II.
[3] Job, ch. VII.

pleuré aux pieds du Sauveur, les pressant de ses lèvres émues, les mouillant de ses sanglots et de ses larmes; lui, qui s'est dépouillé généreusement d'un avenir, d'un nom, d'une gloire, pour se faire petit comme son maître; lui, qui s'humilie tous les jours jusqu'à laver la peau des lépreux; lui, qui chaque matin, mange la chair du Sauveur! mais la vie jaillit, comme d'une source, de cette chair unie au verbe de Dieu, et la mort elle-même, cette triomphatrice impitoyable de l'humanité, s'est avouée impuissante et vaincue; et le corps, lui, qui se nourrit sans cesse de cette chair et de cette divinité ne ressusciterait pas! lui, le vaincu de la mort sur cette terre, il ne serait pas un jour son vainqueur? Mais la chair du Sauveur a jeté dans notre âme et dans notre corps les semences de la vie éternelle, et qu'importe que ce corps ne soit qu'une vile poussière! Il est le compagnon de l'âme, et à la dernière heure, il lui donne à regret son dernier soupir et son dernier embrassement; il est le compagnon de l'âme, et comme elle, il a reçu, à sa façon, les attouchements sublimes du Christ, les effusions de sa grâce et le contact de sa chair et de sa divinité. « Et de même, dit saint Irénée, que le cep « de vigne, caché en terre, fructifie dans son temps, « que le grain de blé confié au sol se dissout, puis « reparaît et se multiplie, et qu'enfin ces éléments « destinés à l'usage de l'homme, dans le dessein de « la sagesse divine, deviennent, par la vertu de la « parole de Dieu, l'Eucharistie, c'est-à-dire le corps « et le sang du Christ: ainsi nos corps, nourris par « l'Eucharistie, sont placés dans le sein de la terre

« où ils se décomposent, pour ressusciter dans leur « temps et glorifier le Père par cette vie nouvelle « qu'ils reçoivent du Fils [1]. »

La seconde raison de l'institution des sacrements « est prise dans l'état actuel de l'homme qui, par le « péché, s'est rendu dépendant des choses corporelles « auxquelles il s'est attaché. Or le remède, nécessaire « à l'homme, doit être appliqué sur le siége du mal. « Il convenait donc que Dieu appliquât à l'homme le « remède spirituel au moyen des signes corporels, car « s'il lui eût proposé les choses spirituelles toutes nues, « son esprit adonné à la matière n'aurait pu les saisir. »

L'homme tombe, dès le commencement, sous le despotisme d'un double égoïsme, l'égoïsme de l'esprit et l'égoïsme de la chair, et ces deux formes de l'orgueil dévorent le monde depuis la chute de l'Éden. Pris de folie, des hommes regardent Dieu et se disent : « Je monterai sur les hauteurs des nuages et « je lui serai semblable [2] », et ils ne tardent pas à s'évanouir dans leurs pensées. L'homme, une fois son esprit perdu dans ces rêves, ne sait plus contenir la partie inférieure de son être ; ivre de lui-même, il écoute la voix molle et perfide de la tentation, et s'en va au hasard des convoitises de sa chair. « Car Dieu, « dit saint Paul, lâche la bride aux désirs corrompus « de leur cœur, en sorte qu'ils déshonorent eux- « mêmes leur corps [3]. » Voilà l'homme, voilà le monde depuis que l'Éden n'est plus.

[1] Liv. V. *Contre les hérésies.*

[2] Isaie, ch. XIV.

[3] Ép. aux Romains, ch. I.

Dieu humilie, d'un seul coup, dans le sacrement de l'Eucharistie, notre esprit et notre corps ; notre esprit, en le rivant à un mystère ; notre corps lui-même, en n'acceptant d'aucune façon le témoignage de ses sens, car nos yeux et nos mains voient et touchent le pain et le vin, et en réalité il n'y a ni pain, ni vin, l'esprit et le corps s'humilient devant l'obscurité de ce mystère.

L'esprit de l'homme avait rêvé l'être de Dieu, et malgré sa taille, il ne sera jamais qu'un atome, moins qu'un atome devant Dieu. Il avait rêvé la science de Dieu, « la science du bien et du mal », et il ne fera jamais deux pas sans rencontrer un abîme : un grain de poussière le confondra. Il avait rêvé la souveraineté de Dieu, et il sera l'esclave d'un siècle, d'un homme, d'une passion, de la chaleur, de la pluie, de viles herbes et de la lumière, petit et humilié, en dépit de son génie et de ses découvertes, il rencontrera partout l'incompréhensible.

Est-ce que cette humiliation mystérieuse dégrade l'homme ? Le croyez-vous ? oh ! non, bien sûr non. La foi catholique n'est point une mutilation de l'intelligence humaine. Elle l'humilie en présence de ce mystère de l'amour de Dieu, c'est vrai, mais l'intelligence trouve, dans cette humiliation, une vraie et sublime élévation, car ce qui est inférieur reçoit sa croissance, sa forme et son agrandissement de ce qui est supérieur. « Seigneur, s'écrie saint Augustin, vous « avez fait deux choses, l'une proche du néant, l'autre « proche de vous, la matière et l'esprit pur. *Duo fe-* « *cisti, Domine, unum prope nihil, scilicet materiam*

« *primam, alterum propre te, scilicet angelum.* »

Est-ce que le corps, relégué aux frontières du néant, ne monte et ne s'ennoblit pas sous le gouvernement et l'action de l'esprit ? Est-ce que la terre, cette vile matière qui s'engraisse de notre substance, ne s'élève pas sous notre contact ? Dépositaire de nos souvenirs, de nos rêves, de nos sueurs, des os de nos pères, du sang de nos martyrs, elle n'est plus cette terre vulgaire que nous foulons d'un pied insouciant, elle est devenue quelque chose de nous-mêmes.

Ainsi en est-il de l'intelligence humaine et de la foi catholique.

« Dieu, dit Ezéchiel, mit la main sur moi, et me « jeta dans un champ rempli d'os desséchés, et après « qu'il m'eût conduit tout autour de ce champ, il me « dit : fils de l'homme, ces os revivront-ils ? le pen- « ses-tu ? Je lui dis : Seigneur, vous le savez ! Il me « dit : prophétise à ces os, et dis-leur : os arides, « écoutez la parole de Dieu.... Et voilà un bruit, un « ébranlement, les os se rapprochent des os, chacun « se rencontre à sa jointure, et je vis les nerfs et les « chairs qui montaient, et la peau qui s'étendait sur « eux : cependant l'esprit n'y était pas. »

Je reconnais, dans ces os arides, l'homme couché dans les investigations égoïstes et solitaires de son intelligence. C'est vraiment le champ de la mort dont parle le prophète. La puissance de la raison, des doutes, un système, une académie, des laboratoires, les conquêtes et les progrès de la science, des écoles où il se fait du bruit, des lambeaux de vérité..... tout cet organisme, fait d'os, de nerfs, de chair et de peau,

aspire à la vie, et si l'esprit n'entre point dans ce cadavre, l'homme ne vivra pas supérieurement.

Alors Dieu, continue le prophète, me dit : « Pro-
« phétise à l'esprit : Voici ce que dit le Seigneur :
« esprit, viens des quatre vents, et souffle sur ces
« morts et qu'ils revivent.... Je prophétisai, et en
« même temps l'esprit entra dans ces os et ils furent
« vivants [1]. »

Quand la foi catholique s'empare de l'homme, elle l'appuie sur la puissance de la parole et de la vie de Dieu, et l'homme, grandi au-dessus de lui-même, ne déchire pas sans doute les voiles de ce mystère; humble et résigné, il sait qu'il ne le comprendra jamais. Telle est la volonté de Dieu, telle est la loi de sa nature finie, mais il s'écrie avec un divin aplomb : « Oui, je crois à la présence réelle de Jésus-Christ dans le sacrement de l'Eucharistie ; oui, je mange vraiment la chair, je bois réellement le sang du Christ ; oui, le corps du Christ est dans l'Eucharistie d'une façon invisible et incorporelle, à la manière des esprits; oui, Jésus-Christ, en dépit des lois de l'étendue, du temps et de l'espace, multiplie sa présence réelle et nourrit, à la même heure, des milliers d'hommes, sans que sa chair sacrée s'amoindrisse ; oui, la substance du pain et la substance du vin ne sont plus, mais les accidents demeurent, et je crois à la réalité de ce mystère, parce que je crois à la parole de Dieu. *Credo.* »

Chaque être, en effet, a sa parole, et la parole engendre une certitude dans l'intelligence de celui qui

[1] Ezéchiel, ch. XXXVII.

la reçoit ; telle est la plante, tel est l'homme, tel est l'ange. Je monte encore et j'aborde aux rivages de l'essence divine. O parole, toi que les patriarches ont attendue, toi qui commandes à ma raison, d'où viens-tu ? Es-tu la fille de quelque prophète ou de quelque roi ? Ecoutez, écoutez sa réponse : « Je suis sortie, « dit-elle, du sein de mon père[1]. » Au commencement, Dieu engendra le verbe et lui communiqua toute sa substance, toute sa vie, « et le verbe était Dieu. *Et « Deus erat verbum*[2]. » Et qui donc aurait l'audace d'écourter cette parole substantielle de Dieu ? Pourtant un jour, impatiente, à l'arrivée des temps, « elle « sortit du sein de son père, et elle vint en ce monde. « *Exivi a patre meo, et veni in mundum.* » On l'a vue, cette parole, bafouée par la populace, haïe des Juifs, des déchirures au corps, les os brisés et la peau vieillie. « *Vetustam fecit pellem meam et carnem meam, « et contrivit ossa mea*[3]. » Un proconsul romain la montrait avec mépris à la foule, disant : « Voilà « l'homme. *Ecce homo.* » Oui, cette parole dont le souffle inclinait les ombrages frais de l'Éden, cette parole que David chantait sur la harpe, je la reconnais, c'est bien la parole, le verbe de Dieu dans son abréviation. « *Verbum abreviatum.* » Mais ne vous y trompez pas ! cette parole, ce verbe est né de Dieu, et Dieu lui a dit de toute éternité : « Tu es mon fils, je t'ai engendré. » Cette parole, ce verbe abrégé a dit, un jour, aux mondes de l'immensité : « Partez », et

[1] Saint Jean, ch. XVI.
[2] Saint Jean, ch. I.
[3] Jérémie, ch. III.

ils sont partis ; en route, et depuis des siècles, ils ne se sont jamais jetés les uns sur les autres. Cette parole, ce verbe abrégé donnait, il y a dix-huit siècles, la vie aux aveugles, l'ouïe aux sourds, le mouvement aux paralytiques, la vie aux morts : cette parole, ce verbe, abrégé dans sa chair, est vraiment le fils d'une vierge immaculée et le fils de Dieu.

Or la foi catholique, au dire de l'apôtre, fait entrer Dieu dans l'intelligence de l'homme, et mieux qu'un bras vigoureux, mieux que le génie le plus hardi, elle nous conduit dans les régions inexplorées du mystère. Oui, il y a dans la foi catholique une action de Dieu sur nous, une application de sa force, de sa nature, de sa parole. « *Et per hæc efficiamini divinæ* « *consortes naturæ* [1]. »

Faits d'âme et de corps, nous possédons une nature spirituelle, et cette nature spirituelle, conçue en général, se nomme l'âme. L'âme n'est pas froide et inerte comme un cadavre, elle agit, et deux grandes opérations immanentes s'échappent, comme deux fleuves, de ses entrailles, l'intelligence et la volonté.

La grâce de Dieu meut et vivifie notre âme, et la grâce de Dieu, considérée dans sa notion la plus universelle, retient ce nom, mais quand elle meut et illumine l'intelligence elle se nomme la foi, quand elle pénètre et transfigure la volonté elle s'appelle la charité. La foi n'est évidemment pas autre chose que la grâce, c'est-à-dire une participation à la nature divine, mais la grâce opérant sous un certain mode

[1] Ire ép. de saint Pierre, ch. I.

de perfection. Est-ce que la foi catholique n'illumine pas notre esprit, et ne le rend pas capable de croire ce qu'il ne voit pas? Est-ce que la foi catholique ne nous admet pas au partage de la nature et de la vie de Dieu? Et Dieu « est la lumière, et en lui il n'y a « point de ténèbres. *Deus lux est, et tenebræ in eo* « *non sunt ullæ*[1]. » Oh! nous marchons sous sa main d'un pas sûr, gravissant ces sentiers, ces collines et ces montagnes que la raison ne connaît point par elle-même, car la raison est limitée par tous les bouts, et quand le soleil de la justice ne l'éclaire point, elle erre dans les ténèbres et les erreurs, loin de la vérité: « *Erravimus a via veritatis, sol justitiæ non illuxit* « *nobis*[2]. »

Assurément, la peur nous prend parfois à la vue de ces rochers et de ces précipices, le froid saisit nos os et la défaillance monte à notre âme, mais Dieu « ar- « rive au secours de notre infirmité. *Ipse spiritus* « *adjuvat infirmitatem nostram*[3]. » Et nous grandissons sous le mouvement de cette force, de cette lumière divine, atteints dans le fond de notre être, vivifiés dans nos facultés, c'est la séve de la vigne qui se répand dans chacune de ses branches. C'est pourquoi l'homme trouve dans la grâce le principe de sa foi catholique et tire de ses entrailles ce cri ému: « Je crois, *credo*. » Oui, l'homme croit, et sous l'impulsion libre et surnaturelle de Dieu lui-même; oui, l'homme croit, non plus à des vérités vulgaires et

[1] Saint Jean, ch. I.
[2] *Livre de la sagesse*, ch. V.
[3] Ép. aux Romains, ch. VIII.

enfouies dans le sein de la nature, mais à des vérités inaccessibles à la raison ; oui, l'homme croit, non plus sur le témoignage d'une parole humaine, mais sur l'autorité d'une parole divine, puisant en elle une certitude impérissable, de sublimes clartés et l'énergie surnaturelle de la confession et du martyre.

Ce n'est pas tout : Dieu veut que l'homme retrouve la vie là même où il avait puisé la mort. L'homme vit surtout par le corps, sans pouvoir jamais s'en séparer, cette séparation lui serait trop sensible et trop dure ; Dieu le sait, et plein de respect pour sa nature, voulant néanmoins lui infliger une humiliation bienfaitrice, sa puissance se joue des obstacles, et il trouve le moyen de vivifier l'humanité, de la nourrir de sa substance divine sous une forme sensible. L'humanité périt à table aux noces de sa chair, et voilà qu'elle retrouve la vie dans un banquet mystérieux. L'humanité, séduite par la beauté d'un fruit, le prend, le mange et meurt. « La femme, dit la Genèse, vit « que l'arbre était bon à manger et beau à voir, d'une « suave apparence ; ayant pris de son fruit, elle en « mangea [1] », et voilà qu'elle mange la chair du Christ et vit. Oui, la vie revient d'où est sortie la mort. « En vérité, je vous le dis, si vous ne mangez « la chair du fils de l'homme, et si vous ne buvez pas « son sang, vous n'aurez point la vie en vous [2]. »

L'homme ne pouvait pas se séparer de la matière, je le comprends, l'homme tient à elle par son corps ; devenue sa confidente, sa passion et la moitié de sa

[1] Genèse, ch. III.
[2] Saint Jean, ch. VI.

vie, il lui confie ses rêves, ses amours, les sueurs de son front et de ses bras, et en échange de sa substance la matière lui ouvre son sein, et comme une mère, elle le nourrit de ses plantes, de ses herbes et de sa graisse. Dieu, voyant cela, s'est dit : « L'homme « aime avec passion ce qui est de la terre, eh bien ! « ce qui est de la terre me couvrira, je viendrai, et « l'homme se nourrira, sous les voiles d'un peu de « pain, de ma substance, de ma vie, de ma chair, de « mon âme et de mon Verbe. » De fait, depuis des siècles, l'humanité mange ce pain mystique de sa subsistance et elle vit.

Comment, d'ailleurs, voulez-vous que Dieu abaisse les voiles et se montre à l'homme tel qu'il est ? Mais qui donc pourrait contempler la face lumineuse de Dieu ? L'homme a des yeux débiles, incapables de fixer le soleil et il verrait Dieu dans la nudité de son être et de sa splendeur ! c'est impossible. L'homme n'est qu'un homme, et des abîmes infranchissables le séparent de Dieu. C'est pourquoi Dieu a caché les splendeurs de sa divinité, de sa chair et de son sang sous les voiles du pain et du vin.

Ainsi se trouve expliquée la troisième raison de l'institution des sacrements.

Saint Augustin donne une quatrième raison : « Il « est impossible, dit-il, de réunir les hommes sous « une même religion, vraie ou fausse, s'ils ne sont pas « liés par quelques signes sensibles ou sacrements « qui leur soient communs. »

Tout corps est un et multiple ; multiple, c'est-à-dire composé d'éléments divers ; un, car tous ces

éléments, dont un corps se compose, se tiennent, se pénètrent mutuellement et se ramènent à une seule vie. La multiplicité, sans l'unité, ne serait qu'un monstrueux ou monotone assemblage de parties complétement isolées, sans lien et sans harmonie. Nous sommes devenus les membres d'un même corps, qui est le corps de Jésus-Christ : « *Multi unum corpus* « *sumus in Christo*[1] », les branches d'une même vigne : « *Ego sum vitis, vos palmites*[2]. » Ce corps du Christ n'est-il qu'un assemblage de deux cent cinquante millions d'individus, jetés comme des grains de poussière, les uns à côté des autres, par le hasard d'une doctrine ou d'un despotisme quelconque ? Chaque membre, cantonné dans son égoïsme et son isolement, doit-il se suffire à lui-même, ne vivant que de lui et pour lui ? non évidemment. Ces membres, malgré des inégalités de forme, d'influence, de force, de fonctions, se trouvent reliés ensemble par une même vie, par une même séve ; une vie qui s'échappe de la source et passe, au moyen de quelques sacrements, dans tous les membres, une séve qui vient du tronc et s'en va dans les branches. « Je suis la vigne, « dit le Sauveur, et vous êtes les sarments. Qui de« meure en moi, et moi en lui, il portera beaucoup « de fruit, parce que sans moi vous ne pouvez rien « faire. Qui ne demeure pas en moi, il sera jeté de« hors comme le sarment, il séchera et on le ramas« sera pour le jeter au feu[3]. »

[1] Ép. aux Romains, ch. XII.
[2] Saint Jean, ch. XV.
[3] *Ibid.*

Un corps naît, il se forme, il se développe, les tissus, les nerfs, les appareils, les organes et les fonctions apparaissent et grandissent ; les membres prennent de la force et se constituent, cependant le corps est un. Les membres agissent les uns sur les autres, chacun selon ses forces et ses fonctions, avec une magnifique harmonie, avec une mutuelle dépendance. Les yeux, au sommet, découvrent les précipices et admirent les splendeurs de la nature ; les mains touchent et palpent, les pieds, au bas, rampent à terre et portent le corps. Chaque membre a sa place, son influence, son opération, et tous les membres ne sont qu'un même corps, vivant de la même vie, de la même séve : « car, comme notre « corps n'étant qu'un, est composé de plusieurs « membres, et qu'encore qu'il y ait plusieurs membres, « ils ne font tous néanmoins qu'un même corps, il en « est de même de Jésus-Christ. Nous avons tous été « baptisés, en effet, dans le même esprit, pour n'être « tous ensemble qu'un même corps, soit Juifs ou « Gentils, soit esclaves ou libres ; et nous avons été « tous abreuvés d'un même esprit. Aussi le corps « n'est pas un seul membre, mais plusieurs. Si le pied « disait : puisque je ne suis pas la main, je ne suis « pas du corps ; ne serait-il point du corps ? Et si « l'oreille disait : puisque je ne suis pas œil, je ne suis « pas du corps : ne serait-elle point du corps ? Si tout « le corps était œil, où serait l'ouïe ? Et si tout le corps « était l'ouïe, où serait l'odorat ? Mais Dieu a mis dans « le corps plusieurs membres, et il les y a placés « comme il lui a plu : que si tous les membres n'étaient

« qu'un seul membre, où serait le corps ? Mais il y a « plusieurs membres, et tous ne font qu'un seul corps. « Or l'œil ne peut pas dire à la main : je n'ai pas « besoin de votre secours ; la tête ne peut pas dire « aux pieds : Vous ne m'êtes point nécessaires.... Et si « l'un des membres souffre, tous les membres souf- « frent avec lui : si un membre reçoit de l'honneur, « tous les membres s'en réjouissent avec lui. Or, vous « êtes le corps du Christ, les membres d'un membre. « Ainsi Dieu a établi dans son Église des apôtres, « des prophètes, des docteurs, puis ceux qui ont la « vertu de faire des miracles, puis ceux qui ont la « grâce de guérir les maladies ; ceux qui ont le pou- « voir de gouverner, ceux qui possèdent le don des « langues, ceux qui ont le don de les interpréter. « Tous sont-ils apôtres ? tous sont-ils prophètes ? tous « sont-ils docteurs ? tous font-ils des miracles ? tous « ont-ils la grâce de guérir les maladies ? tous parlent- « ils plusieurs langues ? tous ont-ils le don de les inter- « préter [1] ? »

Nous formons le corps du Christ, « *vos autem estis* « *corpus Christi* », et chaque membre est distinct des autres membres. « *Membra de membro.* » Ce corps mystique de Jésus-Christ, construit par Dieu lui-même, n'est donc point fait d'une seule pièce, ni de plusieurs membres réduits à la monotonie d'un même acte; il fonctionne dans un magnifique organisme, dans la hiérarchie de ses organes, dans la variété de ses mouvements, car le pape, le docteur, le prophète,

[1] Ire ép. aux Corinthiens, ch. XII.

l'apôtre, un peuple, un siècle, des nations ne sont point tout le corps, mais quelques membres du corps. Tout membre a sa réalité, son rang et sa fonction. La hiérarchie est semblable à une montagne : le pape au sommet, constitué par le Christ, l'unique chef de la catholicité ; les évêques au-dessous de lui, limités dans leur juridiction ; sur les flancs de la montagne, les prêtres communiquent quotidiennement avec les fidèles, les ordres religieux deviennent, par leur mission et leur parole, les camps volants de l'Église catholique ; les fidèles au bas, dans la plaine ; les fidèles touchent au Christ lui-même par les prêtres, les évêques, les apôtres et les papes ; à Dieu par Jésus-Christ. « Vous êtes au Christ, dit saint Paul, et le « Christ est à Dieu [1]. » Et l'unité du corps mystique de Jésus-Christ se fait sous la puissance du sacrement de l'Eucharistie.

Jésus-Christ nous convoque à un grand festin, et sans se soucier de l'incrédulité de quelques-uns et de ces mystères qui accablent l'intelligence de l'homme, il nous dit : « En vérité, si vous ne mangez la chair « du fils de l'homme, si vous ne buvez son sang, vous « n'aurez point la vie en vous [2] », et nous accourons, sans distinction de nom, d'esprit et de condition, de tous les vents, de tous les rivages, car il n'y a plus de Juif et de Gentil, de savant ni d'illettré, de maître ni d'esclave, nous nous asseyons à une table et nous mangeons la chair, nous buvons le sang de l'homme-Dieu. « Ma chair, dil-il, est vraiment une nourriture,

[1] Ép. aux Corinthiens, ch. III.
[2] Saint Jean, ch. VI.

« mon sang est vraiment un breuvage[1]. » Et cette manducation mystérieuse nous incorpore à Jésus-Christ. « O mon Dieu, s'écrie saint Augustin, après « vous je soupire jour et nuit, et mes os glacés d'é-« tonnement et d'amour écoutent votre voix : « Je « suis la nourriture des forts, crois et tu me man-« geras. Et je ne passerai pas dans ta substance « comme les aliments de ta chair, c'est toi qui pas-« seras dans la mienne[2]. »

« Quand deux choses, dit le bienheureux Albert le « Grand, s'unissent de manière à ce que l'une trans-« forme l'autre, le plus fort et le plus excellent change « en lui le plus faible. Ainsi la nourriture eucharis-« tisque, étant d'une énergie divine et plus puissante, « change en elle-même ceux qui la reçoivent, selon « la parole qui fut dite à saint Augustin : Vous ne me « changerez pas en vous-même, comme vous le faites « pour la nourriture de votre corps, c'est vous qui « serez changé en moi. Il y a encore une autre raison « de ce mystère: si l'aliment divin se changeait en nous, « il nous serait inutile, car nous ne sommes rien que « par Dieu, et c'est pourquoi, afin de nous conférer « la grâce, il doit nous changer en lui[3]. » Si, en effet, la chair sacrée du Sauveur se changeait en notre substance, quel profit en retirerions-nous ? Elle périrait avec ces herbes et cette chair que nous dévorons, avec notre corps. Mais nous sommes incorporés au Christ et nous vivons. Comment, en définitive, pour-

[1] Saint Jean, ch. VI.
[2] *Confess. de saint Augustin,* liv. VII, ch. X.
[3] Lib. IV, sent. dist. 9, a. 2.

rions-nous vivre de l'esprit du Christ, si nous ne devenions pas les membres de son corps ? L'homme est fait de deux substances, d'un esprit et d'un corps; l'esprit est immatériel, le corps est visible. Est-ce l'esprit qui vit du corps ? Est-ce le corps qui vit de l'esprit ? Mon corps assurément se meut et s'agite, et d'où lui viennent ce mouvement et cette vie ? de l'esprit, car l'esprit, qui seul est vivant, s'empare de mon corps et le fait vivre. De même, nourris de la substance divine, l'Esprit saint, ce principe vital du Christ, prend notre être et notre vie, nous dissout et nous incorpore mystérieusement à lui ; devenus « ses « membres, sa chair et ses os [1], » nous ne faisons plus qu'un seul corps, « car quoiqu'en grand nombre, dit « l'apôtre, nous ne sommes plus qu'un seul pain et un « seul corps, nous tous qui participons au même « pain [2]. » O profondeurs insondables de l'amour de Dieu ! Dieu se fait homme, il naît d'une femme et il vit parmi nous. Fait homme, le fils de Dieu ne se contente pas d'expier nos débauches au Calvaire, il faut encore que nous devenions « les membres de son « corps [3] », que nous puissions dire avec saint Paul : « ce n'est plus moi qui vis, c'est Jésus-Christ qui vit « en moi [4]. » C'est pourquoi Dieu se donne en nourriture à l'homme, « comme toute plante qui porte sa « graine, et tout arbre qui porte ses fruits [5]. » Et les

[1] Ép. aux Éphésiens, ch. v.
[2] Ép. aux Corinthiens, ch. x.
[3] Ép. aux Éphésiens, ch. v.
[4] Ép. aux Galates, ch. II.
[5] Genèse, ch. I.

peuples de la terre, les princes, les sages, les misérables, les vieillards, les poètes, les femmes et les enfants, les cèdres du Liban et les lis de la vallée, les martyrs, les docteurs et les vierges, conviés à ce royal banquet, arrivent du nord et du midi, des glaces du pôle et des déserts arides de l'orient; assis à une même table, ils mangent le même pain, « ce pain descendu « du ciel [1] », incorporés à Jésus-Christ, ils vivent d'une même vie. « *Saturabuntur lilia campi et cedri* « *Libani* [2]. »

Est-ce qu'il existe sur la terre une fraternité aussi large, aussi intime que cette fraternité catholique dans le Christ? La fraternité est la vie d'un peuple, du monde, et si elle n'existe pas, nous ne sommes plus qu'un assemblage d'individus et de peuples, faits pour nous maudire et nous assassiner. Il faut donc créer la fraternité ici-bas. Eh bien! cette fraternité, le fer qui meurtrit, la science qui divise, les hommes d'esprit ou d'épée et les législateurs ne l'ont point faite. Assis sur des utopies et sur des ruines, les hommes qui se donnent la mission de la fonder ici-bas ne la fondent point. Ils prononcent son nom dans les congrès et l'écrivent sur la façade de nos monuments publics, sans l'incruster dans les cœurs. Aucune puissance, aucune doctrine, aucun homme n'a pu fonder et installer la fraternité dans le monde. Cette fraternité ne tombe pas du cœur et des mains de l'homme, l'homme n'aime pas l'homme, encore un coup, elle vient du Christ Jésus.

[1] Saint Jean, ch. vi.

[2] Ps. 103.

La fraternité est l'unité de plusieurs êtres; on se rencontre, on se touche la main, on se dit : nous sommes de la même religion, nous sommes des frères. Eh quoi ! ne formons-nous pas un seul corps de plusieurs membres? une seule pensée de plusieurs pensées ? un seul cœur de plusieurs cœurs ? une seule vie de plusieurs vies ? Ne sommes-nous pas, malgré ces inégalités sociales, de la même condition ? Oui, nous sommes un dans le Christ, parce que nous vivons mystérieusement de son corps. Assurément, le corps du Christ ne s'émiette pas dans notre bouche, comme une vulgaire bouchée de pain, indivisible dans son intégrité substantielle, nous le mangeons et nous devenons les membres de ce corps mystique de Jésus-Christ, unis entre nous, comme mes membres sont unis par l'intermédiaire de mon corps. « Celui qui mange « ma chair et boit mon sang, dit le Sauveur, demeure « en moi, et moi en lui [1]. »

Oui, nous sommes un dans le Christ, parce que nous croyons à ce mystère avec toute la conviction de notre âme. L'intelligence humaine s'étonne et regimbe, mais qu'importe ! la puissance de Dieu ne réalise-t-elle pas ce que veut sa tendresse ? Nous croyons à Dieu et nous croyons à Jésus-Christ, le fils de Dieu. « *Creditis in Deum, et in me credite* [2]. »

Oui, nous sommes un dans le Christ parce que sa pensée, sa beauté et sa vie deviennent notre beauté, notre pensée et notre vie. Est-ce que ces millions d'intelligences, est-ce que ces millions de cœurs ne

[1] Saint Jean, ch. VI.
[2] Saint Jean, ch. XIV.

pensent et ne disent pas la même chose ? Ah ! nourris de Jésus-Christ, nous ne faisons plus avec lui qu'une seule religion, un seul esprit et un seul cœur, et, comme le dit saint Paul : « un seul corps, car, quoi- « qu'en grand nombre, nous ne sommes plus qu'un « seul pain et un seul corps, nous tous qui partici- « pons au même pain. » Et le concile de Trente, confirmant cette parole de l'apôtre, proclame que le sacrement de l'Eucharistie « est le signe de l'unité, « le lien de la charité, le symbole de la paix et de la « concorde[1]. »

Sans doute, on peut troubler cette fraternité du corps mystique de Jésus-Christ, les membres portent avec eux le germe de toutes les révoltes, nous sommes des hommes.

La chair conspire sans cesse contre l'esprit, et l'homme vit dans cette alternative de soumission au Christ et de révolte, de grandeur et d'abaissement, car si l'esprit est le foyer de ce qui est immatériel, sublime, divin, la chair devient le foyer de ce qui est vil, repoussant, abject, et quand la chair, maîtresse de l'esprit qu'elle a vaincu dans la lutte, règne en despote, l'homme descend sur les limites honteuses de l'animalité.

Cette révolte intime, lasse de n'avoir d'autres champs de bataille que le cœur et la chair de l'homme, passe vite au dehors. L'homme alors fait des rêves insensés ; mécontent de son rang, honteux de la poussière de ses pieds, il s'ennuie de n'être qu'à sa place.

[1] Sess. 3, ch. VIII.

Les pieds et les mains insultent la tête, la tête méprise les pieds, les ambitions les plus basses se déchaînent, chacun attend la curée des places et des biens illégitimes ; le mal jouit de l'impunité et se promène le front haut, les partis se donnent libre carrière, et la société, l'esclave de ses convoitises et à la merci des incapables et des bandits, se divise et se meurt. « *Regnum divisum in se desolabitur*[1]. »

La fraternité chrétienne met chacun à sa place, et l'un n'usurpe point la fonction de l'autre. « Comme « dans un seul corps, dit l'apôtre, nous avons plu- « sieurs membres, et que tous ces membres n'ont pas « la même fonction, de même dans le Christ, nous « sommes plusieurs qui ne formons qu'un seul corps, « étant tous réciproquement les membres des uns des « autres[2]. »

La fraternité chrétienne respecte le prochain quel qu'il soit, prince ou peuple : « que chacun ait pour « son prochain une affection fraternelle[3]. » Est-ce que nous ne sommes pas les convives d'une même table, les affamés d'une même chair et d'un même sang ?

La fraternité chrétienne n'est point égoïste et sans entrailles, elle compâtit, elle se dévoue. « Soyez les « uns pour les autres bons et miséricordieux, donnant, « comme Dieu lui-même vous a donné en son Christ[4].» Elle n'exploite point les faiblesses et les bras du

[1] Saint Luc, ch. xi.
[2] Ép. aux Romains, ch. xii.
[3] *Ibid.*
[4] Ép. aux Éphésiens, ch. iv.

peuple, et comme cette vermine qui sort de terre après un orage, elle ne vient pas d'un bouleversement social et d'un coup d'État. C'est le privilége des rhéteurs, des lâches, des médiocrités, de la révolution enfin, de naître de la sorte. La fraternité chrétienne se souvient que nous sommes des membres multiples, chacun a sa condition, sa forme, son rayonnement, et nous ne faisons tous qu'un seul corps, le corps mystique de Jésus-Christ. « *Multi unum corpus sumus in Christo* [1]. »

[1] Ép. aux Romains, ch. IV.

CHAPITRE VII.

DE LA MATIÈRE DU SACREMENT DE L'EUCHARISTIE.

Il est de foi catholique que le pain et le vin constituent la matière du sacrement de l'Eucharistie... Pendant qu'ils soupaient Jésus-Christ prit « du pain, le bénit, « le rompit et le donna à ses disciples, disant : Ceci « est mon corps, prenez et mangez [1]. » Et ailleurs : « Ayant pris la coupe du vin il leur dit : Ceci est mon « sang du nouveau testament, qui sera répandu pour « plusieurs. En vérité, je vous le dis, je ne boirai plus « de ce fruit de la vigne, jusqu'au jour où je le boirai « de nouveau dans le royaume de Dieu [2]. »

Assurément, les paroles du Sauveur sont claires et à l'abri de toute discussion sérieuse. Nous ne pouvons que nous soumettre et adopter la matière de ce sacrement choisie par Jésus-Christ lui-même, ou jeter, comme l'hérésie, l'insolence de quelques misérables négations.

Du reste, les conciles et les pères de l'Église, ces

[1] Saint Mathieu, ch. XXVI.

[2] Saint Marc, ch. XIV.

gardiens séculaires de la foi catholique, confirment dans une tradition unanime les textes de l'Évangile.

« Le pain et le vin sont la matière du sacrement de « l'Eucharistie », dit le concile de Florence [1].

Saint Augustin argumente de la sorte contre Fauste le manichéen : « Pourquoi Fauste pense-t-il que sa « religion, en ce qui concerne le pain et le vin, ne « diffère nullement de la nôtre, lui qui prétend que « l'usage du vin n'est point un acte de religion, mais « un sacrilége ?..... Notre pain et notre vin, et non pas « tout pain et tout vin, comme si Jésus-Christ était « rivé aux entrailles d'un grain de blé, selon cette ab- « surde croyance qu'il nous prête, deviennent par la « consécration un pain et un vin mystiques, et si les « paroles de la consécration ne tombaient point des « lèvres du prêtre, nous ne trouverions dans ces deux « substances que l'alimentation vulgaire de notre vie, « et jamais un sacrement de notre religion [2]. »

Le concile de Trente établit surabondamment la même vérité [3].

Saint Thomas d'Aquin transporte à la vie surnaturelle le pain et le vin qui forment la base de notre vie physique... « Le pain et le vin sont la matière de « ce sacrement, et cela, dit le docteur angélique, est « convenable. De même qu'on se sert d'eau, dans le « sacrement du baptême, pour la lotion spirituelle, « parce qu'on emploie communément l'eau pour laver « les corps, on prend pareillement, pour la manduca-

[1] *Dec. unionis.*
[2] *Contre Fauste,* liv. XX, c. XIII.
[3] Sess. 13, can. I.

« tion spirituelle, qui se fait par ce sacrement, le pain « et le vin, dont l'homme use le plus ordinairement « pour sa réfection [1]. »

L'Eucharistie, en effet, est le foyer où s'alimente notre vie surnaturelle, mystique. Tout être, ici-bas, a faim et soif et mange le pain qui lui convient. « Le « cerf brame après l'eau des fontaines, et mon âme « soupire après vous, ô mon Dieu. Mon âme a soif du « Dieu fort et vivant [2]. » Oui l'être, en quelque degré de la vie que Dieu l'ait placé, ne vit que de substances proportionnées à sa nature et se les assimile, corps ou esprit, il se nourrit ; ce sont les mêmes besoins, les mêmes lois et les mêmes jouissances.

La bête déchire sa proie sur un roc escarpé ou dans une grotte infecte, et s'en repaît. La fleur s'ouvre avec délices à un rayon de soleil et à quelques gouttes de rosée. L'homme affamé se jette sur un morceau de pain et le dévore. L'homme ! mais la faim et la soif de Dieu le tourmentent, le consument et courent, comme une fièvre, dans ses veines ; ses os frissonnent, son âme croit, espère, aime et murmure des paroles mystérieuses. « J'irai, dit-elle, à la maison du Sei« gneur. *In domum Domini ibimus* [3]. » Et l'homme entre dans un temple catholique, se confesse, mange ce pain mystique, le don magnifique de Dieu, et boit, comme le cerf altéré par les grandes chaleurs de l'été, à cette fontaine qui désaltère. Ici-bas, la vie s'épuise dans nos membres, et à mesure qu'elle s'échappe, vie

[1] *Somme théol*, 3 p., q. 74, a. 1.
[2] Ps. 41.
[3] Ps. 121.

animale ou vie mystique, elle se refait par l'alimentation. Or l'alimentation se compose de deux substances, le pain et le vin; une seule substance ne suffit point, car l'organisme de l'animal ou de l'homme a besoin, pour se nourrir, d'autant de matières qu'il en entre dans sa composition. « Il est clair que pour réparer « des matières azotées, il faut des matières azotées; « pour réparer des matières carbonées, des matières « carbonées ; pour réparer des matières inorganiques, « des matières inorganiques ; des boissons pour entre-« tenir les liquides évaporés [1] », et le pain et le vin deviennent la base de la table de l'homme, et en même temps, la base de sa vie chrétienne, « car Jésus-Christ, « dit Bossuet, afin qu'on pût manger sa chair et boire « son sang, a fait ce corps, pain d'une certaine ma-« nière, puisqu'il a revêtu son corps de l'espèce et de « la forme du pain : il a voulu que son sang fût encore « versé dans nos bouches, et coulât sous la forme et « la figure du vin. Nous avons donc toute la substance « de l'un et de l'autre, les figures anciennes s'accom-« plissent, notre foi est contente, notre amour a ce « qu'il demande ; il a Jésus-Christ tout entier en sa « propre et véritable substance [2]. » Et de fait, depuis des siècles, la chair et le sang du Christ, cachés sous les voiles d'un peu de pain et d'un peu de vin, coulent, comme un fleuve, dans les entrailles de l'Église, « *im-« pletus es quasi flumen* [3] », et l'Église s'en nourrit. « Qu'est-ce que le Seigneur a de bon et d'excellent,

[1] Dr Frédault. *Anthropologie*, liv. III, ch. I.

[2] *Méditation*, 26e jour.

[3] *Eccles.*, ch. XLIX.

« s'écrie le prophète, sinon le froment des élus et le « vin qui fait germer les vierges [1] ? »

Le pain et le vin, voilà les éléments premiers et les plus vulgaires de la vie matérielle et de la vie mystique de l'homme.

De plus, l'Eucharistie possède toutes les propriétés de la nourriture corporelle, car les sacrements de la nouvelle alliance opèrent ce qu'ils signifient. « L'Eucha-« ristie, dit le concile de Florence, produit dans l'ordre « spirituel tous les effets qu'opèrent la nourriture et « le breuvage matériels, c'est-à-dire qu'elle soutient, « donne la croissance, répare les forces et remplit l'âme « de jouissances. *Omnem effectum quem materialis « cibus et potus, quoad vitam agunt corporalem, sus-« tentando, reparando et delectando, sacramentum « hoc quoad vitam operatur spiritualem.* »

Saint Thomas d'Aquin s'exprime de la même façon : « Tout ce que la nourriture et le breuvage font pour la « vie du corps (la restauration des organes et des « membres, le rajeunissement des forces et de la sub-« stance, l'accroissement et la jouissance), tout cela, « l'Eucharistie le réalise pour la vie spirituelle [2]. »

D'abord le pain nourrit le corps, le sustente et répare ses forces épuisées. La vie de l'homme, nous le savons, est une rapide traversée, et la vie se traduit par le mouvement; or une traversée suppose évidemment un point d'arrivée. Dieu ne nous a pas jetés dans le temps et l'espace comme ces barques qui flottent sans pilote, sans mâts et sans cordages, aux caprices des

[1] Zach., ch. IX.

[2] *Somme théol*, 3 p., q. 79, a. 1.

vents et des flots, et ce point d'arrivée devient le but de notre nacelle ; mais quel est-il ? le savez-vous ? Ah ! la doctrine catholique prend la peine de l'indiquer, nous l'apercevons de loin, notre cœur bat d'émotion, et nous le saluons de nos cris, de nos sanglots et de toutes les espérances de notre âme : c'est la vie éternelle. Cette vie éternelle, fin dernière de l'homme, parce qu'elle rassasie complétement son être, demeure au-dessus des forces humaines ; car l'infini et le fini, l'être qui existe par soi et l'être d'emprunt, Dieu et l'homme, en un mot, ne sont point de la même taille. Néanmoins, la vie éternelle devait apparaître en ce monde et se rendre visible ; et où l'aurions-nous connue pour la désirer ainsi ? où l'aurions-nous vue pour l'aimer ? Il faut donc qu'elle soit avec nous, à notre portée, et saint Paul déclare que « la grâce est l'inchoation de « la vie éternelle, *gratia Dei vita æterna* [1] », et tous les hommes, au dire de saint Pierre, « ont été appelés « au partage de la nature divine », le don gratuit de Dieu, « *divinæ consortes naturæ* [2] ». Nous avons donc besoin dans ce voyage plus ou moins long, comme le pilote, d'un pain qui soutienne nos forces, les répare et les renouvelle. Le corps mange un pain grossier et, repu, sa vie refaite, il est heureux. L'homme réclame le pain de sa vie mystique, dans la manducation duquel il puisera de nouvelles énergies.

Le pilote qui s'embarque, insouciant du lendemain, des tempêtes et de sa vie, est un insensé. Certes, on l'a dit et on le répète souvent, le monde est un océan, les

[1] Ire ép. aux Romains, ch. VI.

[2] Ire ép. de saint Pierre, ch. I.

vents se déchaînent et tordent les flots, la tempête mugit, les abîmes s'ouvrent et parfois les voiles du navire se déchirent, les mâts se brisent, et la traversée n'est point d'un jour, d'une année. N'est-ce pas une folie de s'en aller à la dérive, à la merci de toutes les tyrannies, sans songer aux défaillances du lendemain? Est-ce que la vie chrétienne, comme la vie du corps, ne dépérit pas chaque jour et ne sollicite pas chaque jour sa nourriture?

Du reste, quiconque refuse de manger le pain mystique de notre vie supérieure tombe dans ces deux erreurs : Ou l'homme finit à son dernier soupir, à sa dernière pulsation, et alors je comprends l'inutilité de l'Eucharistie. Mais l'homme, fait de temps et d'immortalité, est appelé à jouir de Dieu dans son âme et dans sa chair, et ses aspirations, et la félicité qu'il rêve, et ces mille débauches triomphantes sur cette terre... tout, en lui et autour de lui, le pousse irrésistiblement vers d'autres rivages. Nous savons que toute créature « gémit « et enfante jusqu'aujourd'hui..., car toute créature « attend la révélation du jour des enfants de Dieu [1] ». Le matérialisme est une doctrine abjecte, qu'il suffit de nommer pour la marquer au front du signe de la honte et du mépris. Ou bien, nous tirons de nos entrailles la force suffisante d'arriver à la possession éternelle de Dieu, et je comprends encore l'inutilité de l'Eucharistie. Mais qui osera le dire? la fin de l'homme est surnaturelle, c'est-à-dire au-dessus de notre sphère, de nos forces. Nous voulons, sans doute, notre fin, et nous y

[1] Ép. aux Romains, ch. VIII.

allons de tout le poids de notre être, de nos pensées, de nos aspirations. « Le corps tend à son lieu par son « poids, dit saint Augustin, et ce poids ne tend pas « seulement en bas, mais au lieu qui lui est propre. La « pierre tombe, le feu s'élance, l'un et l'autre gravitent « suivant son poids, suivant son centre..., mon poids « c'est mon amour, où que je tende c'est lui qui « m'emporte [1]. » Mais nous n'arrivons à la vie éternelle qu'à la condition de nous mouvoir sous l'impulsion surnaturelle de la grâce de Dieu. La grâce, encore un coup, devient le germe de la vie éternelle, « *gratia* « *Dei vita æterna.* » La fin de l'homme est surnaturelle, la foi catholique l'affirme, et la raison humaine n'y contredit pas, dès lors la vie, dont le mouvement nous pousse vers ces rivages, et le pain qui refait cette vie devront être surnaturels; c'est logique, car la proportion existe entre la fin d'un être, sa nature, sa vie et le pain dont il se nourrit; telle est la plante, tel est l'animal, tel est l'homme. S'il n'y avait pas, en ce monde, une vie qui porte dans ses flancs mystérieux la vie éternelle, comment y arriverions-nous? Et s'il n'y a pas un pain qui alimente cette vie de la grâce dans nos membres, comment peut-elle ne pas nous échapper? L'homme ne trouve point dans son être cette impulsion surnaturelle, fut-il un géant dans la science, dans les arts ou sur les champs de bataille, et l'homme ne porte point dans ses entrailles cette substance divine, où sa vie chrétienne s'alimente et se perpétue. Quoi donc! sommes-nous condammés à crier, sans cesse et

[1] *Confess.*, liv. XIII, a. 9.

sans espoir, du sein de nos abîmes, vers un ciel qui ne s'ouvrira point? Sommes-nous condamnés, plus malheureux qu'Ugolin, à voir notre âme mourir de faim dans la fange de son cachot? oh! non. Dieu, bon jusqu'aux sublimes et dernières limites de la tendresse, nous fait, par l'effusion de sa grâce, ce que nous sommes, et dépose dans notre sein le principe de la vision bienheureuse de sa face, « *gratia autem Dei sum id quod* « *sum* », et si l'homme ne s'assied pas à une table pour refaire, dans la manducation de la chair sacrée du Sauveur, les forces de son organisme mystique, comme il s'assied chaque jour à sa table pour y dévorer de la chair, du sang et des herbes, il défaillira.

Un jour, le prophète Élie, fuyant la colère de Jézabel, s'en allait vers les solitudes de Bersabée; épuisé de fatigue, il s'assied au pied d'un arbre et s'endort. Un ange alors s'approche, le touche, le réveille et lui dit: « Lève-toi et mange. » Le prophète regarde et voit à ses pieds un pain et un vase d'eau; il mange et il s'endort de nouveau. L'ange le touche une seconde fois et le réveille: « Lève-toi et mange, lui dit-il, car « il te reste encore à faire une grande route; *surge* « *et comede, grandis enim tibi restat via*[1] »; et le prophète se lève, assouvit sa faim, répare ses forces et marche quarante jours et quarante nuits jusqu'au mont Horeb.

Voilà l'homme, voilà le pain mystérieux qui fortifie ses organes, voilà la montagne de Dieu qui l'attend! L'homme, en effet, est une créature pétrie de misères,

[1] Liv. III *des Rois*, ch. XIX.

nous en faisons tous les jours la triste expérience, les passions dévorent sa vie et la séparent de la source divine où elle s'alimente. Dieu dit à Adam : « Je t'ai « donné l'herbe des champs avec ses semences, « et tout arbre des bois avec ses fruits pour t'en « nourrir[1] » ; et l'homme, en communication avec la nature, se nourrit de ses semences, de ses fruits si divers, si multiples. Dieu a dit aussi : « Je suis le pain « de la vie... Celui qui mange de ce pain vivra éternelle- « ment, et le pain que je lui donnerai est ma chair « pour la vie du monde. » Plus loin le Sauveur ajoute : « En vérité, en vérité, je vous le dis ; si vous ne man- « gez la chair du fils de l'homme, si vous ne buvez son « sang, vous n'aurez point la vie en vous[2]. » Le corps féconde une motte de terre, l'engraisse de ses sueurs, de ses rêves, de sa vie, et s'en nourrit ; l'âme demande à Dieu son pain de chaque jour, et Dieu se fait sa nourriture et sa vie. Je le sais, à certaines heures, la lassitude s'empare de nos membres, les yeux se fatiguent de la lumière, les bras tombent d'épuisement, les pieds se déchirent, les forces manquent, et l'âme et le corps défaillent. Le corps s'abrége tous les jours quand, hébété par l'inaction et l'alcool, ses mains refusent d'ouvrir les fécondes entrailles de la nature, et l'âme se déprave, quand elle vit loin de Dieu. Le corps s'éteint de misère et d'inanition dans ces mansardes où l'air et la nourriture n'entrent plus ; oublié, à demi nu sur son grabat, il se meurt misérablement ; et l'âme se meurt de faim, quand elle ne se nourrit plus de la sub-

[1] Gen., ch. I.
[2] Saint Jean, ch. VI.

stance de Dieu. Sans doute, l'homme conserve toujours dans son âme une ressemblance de nature avec Dieu, puisant dans son sein, sans jamais pouvoir s'en séparer complétement, l'être, la vie et le mouvement. Quoi qu'il en soit, les canaux de la grâce coupés, l'inclination au bien de plus en plus affaiblie, la lassitude dans les os, sans ressources supérieures, l'homme, pris de faim et de faiblesse, s'assied et s'endort. La faim le presse, le consume, tord ses membres, épuise son corps et jette dans ses muscles de la fièvre, des hallucinations et du délire. On meurt à sa vie corporelle, et on meurt à sa vie supérieure. Ah! Dieu, dans sa miséricorde, a placé auprès de l'homme le pain qui restaure à la fois les forces de son corps et les forces de son âme : d'un côté, la nature avec ses bois, ses moissons, son soleil et ses pluies; de l'autre, Dieu lui-même; et l'être le plus chétif, le plus misérable mange la chair sacrée de l'Homme-Dieu, devient fort et poursuit son chemin vers les collines éternelles. « *Comedit et bibit, et ambulavit in* « *fortitudine cibi illius, quadraginta diebus et qua-* « *draginta noctibus usque ad montem Dei Horeb.* »

L'Eucharistie, outre qu'elle sustente la vie, procure aussi de vives et divines jouissances. Le besoin, en effet, n'est pas seul, il se trouve lié à la délectation; et s'il n'existait pas, l'homme pourrait ne songer qu'à la délectation de ses organes et à la volupté de ses actes.

L'homme a faim et soif de Dieu, absolument comme il a faim et soif de la nature, et ce besoin d'alimentation, quand il est assouvi, engendre à la fois dans l'âme et dans le corps une double jouissance. Oui, Dieu a voulu enchaîner le besoin à une délectation dépendante

d'un bien qui la sauvegarde et la légitime. Hélas! on ne comprend guère cette union nécessaire et mystérieuse. Des gens sacrifient brutalement ce qu'il y a d'utile et de chaste dans ces principales et nobles fonctions de la vie, et, poussés par un désir implacable de la jouissance, ils se meuvent, mangent, boivent, dorment, voient et écoutent; mais la nourriture ne répare plus, la parole ne soulève point ces divines et frêles émotions du cœur, la fleur livre ses tendresses et ses parfums à tous les vents; rien n'est pur, rien n'est beau, rien n'est divin, et ce besoin qui couvre ces délectations grossières d'un bien légitime et saint n'est plus qu'un mot, et bien souvent, une hypocrisie et une trahison; ennemi de sa fin par calcul ou par dépravation, il se déshonore dans toutes les jouissances homicides de la table et de la débauche, et l'homme, comme une bête à demi repue, se soûle de ce que sa main passionnée ramasse à terre. Fils de la terre par le corps, fils de Dieu par l'âme et le sang de Jésus-Christ, l'homme puise du même coup, en haut et en bas, la vie et la béatitude. « Un homme, dit l'Évangile, fit un grand « souper, et y convia nombre de gens [1]. » Cet homme, c'est Jésus-Christ, et Jésus-Christ convoque à sa table les riches et les indigents, les nourrit de sa substance divine et les repaît de ses chastes voluptés.

Quoi donc! la science a ses jouissances, et le peuple les ignore. La richesse a ses jouissances, et le peuple ne les connaît point. Caressé, rassemblé, indignement exploité et à la merci des meneurs, s'il bat des mains,

[1] Saint Luc, ch. xiv.

s'il jette des fleurs et des hourras, il n'est pas même de moitié dans ces triomphes, quand il ne s'en fait pas la dupe. Et pourtant le peuple, lui, ce grand déshérité des biens et des jouissances de la terre, lui qui ne possède qu'un bouge, une poignée de paille et un vêtement troué, lui qui végète comme un lépreux, dans l'inculture de son esprit et dans la laideur de sa peau, il veut jouir et jouir honnêtement. N'y aura-t-il point quelque part de chastes jouissances pour le peuple, le pauvre et le lépreux ? Ces misérables de la société, pris, comme tout le monde, du désir de la félicité, se verront-ils dans la nécessité, pour assouvir cette faim, de manger le pain de l'opprobre et de boire les eaux des plus grossières voluptés ? Ah ! détrompez-vous. Dieu apporte à l'humanité des joies meilleures, des fêtes plus chastes, des ivresses plus pures, il la convie à ce festin du père de famille, et l'humanité, couverte d'une pourpre ou d'une lèpre, « s'enivre, ô « Seigneur, de l'abondance de votre maison, et boit « au torrent de vos voluptés. *Inebriabuntur ab uber-« tate domus tuæ, et torrente voluptatis tuæ potabis « eos*[1]. »

L'humanité, en communion avec Jésus-Christ, vit de sa chair, de son âme et de sa divinité, et Jésus-Christ devient l'élément principal de sa vie. La plante végète, l'homme se gorge de nourriture, de vins et de parfums, de délectations indépendantes du besoin qui les nécessite, s'assied en esclave sur le sol de l'animalité et fait de son ventre la partie maîtresse de sa vie. L'homme se

[1] Ps. 35.

nourrit encore du Christ, et le Christ l'enfante à une vie nouvelle, pétrit sa constitution surnaturelle et suscite d'autres sentiments que les sentiments humains, d'autres vertus, d'autres jouissances que les vertus et les jouissances terrestres. L'homme animal se repaît avec délices de son ventre. L'homme mystique s'unit à Jésus-Christ, dit l'apôtre, jusqu'à vivre de sa vie, comme de la meilleure portion de lui-même, « *mihi* « *enim vivere Christus est*[1] », car toute créature vit à pleins flots, à pleines voluptés, par la partie principale, la plus expansive et la mieux sentie de son être.

Je l'avoue, les délectations corporelles gouvernent et mènent despotiquement le monde. Que voulez-vous, elles sont plus grossières, par conséquent plus connues et mieux à la portée de la foule. L'homme voit la terre, la touche, la pondère, se passionne pour elle, et la terre qui reçoit ses sueurs, ses rêves et sa substance, le porte, l'engraisse de ses racines, de ses fleurs, de ses fruits, et le béatifie.

Cependant si nous pesons, d'une main impartiale, les délectations spirituelles et les délectations corporelles, nous sommes forcés d'avouer la supériorité des premières sur les secondes.

D'abord l'âme est de meilleure condition que la matière. L'une est d'origine mystérieuse, proche de Dieu et nourrie de vertu : « J'ai vieilli, disait David, car j'ai « été jeune, et je n'ai jamais vu le juste abandonné et « mendiant son pain[2] » ; et l'autre, proche du néant, se vautre dans l'abjection de sa boue. La première vit

[1] Ép. aux Philippiens, ch. I.
[2] Ps. 36.

sans cesse, puisant en elle la spontanéité de ses mouvements ; et la seconde a besoin de l'âme pour se mouvoir. Celle-ci pense, aime, se commande librement, accomplit des actes héroïques, Dieu en a fait un vase d'honneur ; et celle-là se meut, sans idées, sans liberté, dans la poussière obscure de son rang, Dieu en a fait un vase d'ignominie. Voilà l'âme et voilà le corps.

Puis deux biens sollicitent notre âme et notre corps, et le bien de l'âme, Dieu, la gloire de la conscience et de la vertu, l'honneur..... est supérieur au bien du corps. Je comprends alors ces cris de saint Paul : « Quand « je veux faire le bien, je trouve en moi une loi qui « s'y oppose, car je me plais dans la loi de Dieu selon « l'homme intérieur. Mais je sens dans mes membres « une loi en lutte perpétuelle avec la loi de mon es- « prit [1]. » Le bien inférieur, relatif à la sensation, vil, infâme et maudit comme la boue du chemin, s'attache à l'organisme du corps et lui communique sa bassesse et ses appétits ; et Dieu, notre bien supérieur, s'attache à l'âme, l'ennoblit, la transforme et la divinise. Le bien inférieur dévaste le corps, et couche l'esprit dans la fange des symboles et des représentations sensibles. « Le corps qui se corrompt, dit le livre de la « Sagesse, appesantit l'esprit [2]. » Et Dieu relève l'âme, la met à l'abri d'un coup de main et l'habite. Le bien inférieur engendre les joies de la bête, provoque d'ignobles chansons ; à table, le rire de l'idiot sur les lèvres, les gestes de la brute, il râle : « Venez, couron- « nez-vous de roses avant qu'elles ne se flétrissent,

[1] Ép. aux Romains, ch. VII.
[2] *Livre de la sagesse*, ch. IX.

« faisons couler à flots les vins et les parfums, et jouis- « sons de la créature, elle n'est que d'un jour, jouis- « sons-en avant que le flot du soir ne la reprenne [1]. » Et Dieu met dans l'âme de l'homme des vertus, de nobles et saintes jouissances, sur ses lèvres des paroles et des cris qui ne sont plus de la terre : « Ma vie c'est « Jésus-Christ [2]. Mon cœur et ma chair bondissent de « joie au contact du Dieu vivant [3]. Oh! qui donc me « délivrera de ce corps de mort [4] », de ce corps qui appesantit ma vie et retarde ma béatitude? Le bien du corps est fragile, rapide, et s'éteint comme l'herbe des champs ; frais et délicat le matin, le soir, flétri et méprisé, et ses délectations provoquent le dégoût. « Lorsque les délectations corporelles s'augmentent ou « se prolongent au delà d'une certaine mesure, dit « saint Thomas d'Aquin, elles dépassent la capacité « naturelle de l'homme et lui deviennent importunes « et fastidieuses, comme on le voit dans la nourriture ; « à peine en a-t-il obtenu toutes les douceurs, qu'il « les rejette pour en chercher d'autres. Les délecta- « tions spirituelles, au contraire, n'excèdent jamais « la capacité naturelle, mais elles perfectionnent notre « être, et plus nous épuisons pour ainsi dire leurs « charmes, plus nous y trouvons de douceurs et de jouis- « sances, à moins toutefois qu'elles ne causent acci- « dentellement la lassitude corporelle par le labeur « assidu que les actes de l'intelligence imposent aux

[1] *Livre de la sagesse*, ch. II.
[2] Ép. aux Philippiens, ch. I.
[3] Ps. 83.
[4] Ép. aux Romains, ch. VII.

« organes [1]. » Et qui racontera ces jouissances ineffables de la table du Seigneur? qui sur la terre? ni la fleur qui s'enivre de lumière, de chaleur et de rosée; ni l'intelligence aux noces de la vérité; ni le poète, ni l'artiste, ni le soldat au banquet de la gloire ; non, rien de tout cela. L'âme pure, l'âme aimante et remplie de Dieu, de son souffle et de sa vie, sait à peine balbutier quelque chose de cet amoureux mystère. Oh! bienheureux ceux qui habitent la maison de Dieu, parce qu'ils trouvent un abri, un pain mystique, de chastes et vives jouissances ! « *Beati qui habitant in* « *domo tua, Domine* [2]. » Il est, en outre, nécessaire que la matière de l'Eucharistie soit un pain de froment, car toute autre espèce de pain rendrait la consécration invalide;cette conclusion est tellement certaine qu'il serait téméraire de la nier.

« La matière adoptée pour chaque sacrement, dit « saint Thomas d'Aquin, est celle que les hommes « emploient le plus communément pour les usages « analogues de la vie matérielle. Or le pain de froment « est celui que l'on consomme le plus communément, « car nous voyons que les autres n'ont pris place dans « l'alimentation que pour suppléer à celui-là. On est « dès lors fondé à croire que Jésus-Christ a institué « l'Eucharistie avec cette espèce de pain. C'est, du reste, « le pain qui donne le plus de force à l'homme, et il « convient mieux par conséquent pour signifier l'effet « de ce sacrement [3]. »

[1] *Somme théol.*, 1ª, 2ᵆ, q. 33, a. 2.
[2] Ps. 83.
[3] *Somme théol.*, 3 p., q. 74, a. 3.

Je tire les conséquences suivantes : le pain pétri de froment, quel que soit son nom vulgaire ou emprunté, constitue une matière certaine et valide; mais un froment suspect engendre le doute et l'insuffisance. Le pain fait de pur froment, et en petite quantité, de grains hétérogènes, à moins que le mélange ne soit de moitié ou approximativement, car l'espèce du pain se trouverait substantiellement détruite, n'invalide point la matière de ce sacrement. La corruption fortement avancée de cette frêle hostie la rend inapte à devenir une matière valide; si toutefois on ne constate, par le goût et la forme qui s'altèrent, qu'une simple disposition à la corruption, l'espèce du pain reste intacte et la consécration devient certaine, mais le prêtre pèche par irrévérence. Un pain pétri avec de l'eau artificielle infirme absolument la consécration du prêtre catholique. « Le mélange de l'eau et de la farine étant nécessaire « pour la validité de ce sacrement, dit saint Thomas « d'Aquin, attendu qu'il constitue la substance du pain, « si on mêlait à la farine de l'eau de rose ou tout autre « liquide qui ne fut pas de l'eau véritable, on ne pour- « rait pas consacrer l'Eucharistie avec cette substance, « parce qu'elle ne serait pas réellement du pain [1]. » La consécration d'un pain azyme ou fermenté est valide, le concile de Florence le définit ouvertement : « *De- « finimus in azymo sive fermentato pane triticeo « corpus Christi veraciter confici* [2]. » La fermentation, en effet, ne détruit point l'essence du pain. Il y a dans ce sacrement deux choses : l'une nécessaire, rigou-

[1] *Somme théol.*, 3 p., q. 74, a. 7.
[2] Concile de Florence, session dernière.

reuse, un pain de froment; l'autre de simple convenance, l'usage et la tradition de chaque Église, car si la validité du sacrement exige un pain de froment, elle n'emporte pas l'exclusion d'un pain fermenté, et il convient, en cela, de suivre la coutume de son Église. « Il « convient, dit saint Thomas d'Aquin, que chacun se « conforme à la coutume de son Église dans la célébra- « tion du sacrement. La coutume varie sur ce point. « Le pape Innocent III affirme que l'Église romaine « offre des pains azymes, parce que Notre-Seigneur a « pris une chair sans aucun commerce charnel, mais « que les Églises grecques offrent du pain fermenté, « parce que le verbe de Dieu s'est revêtu de cette chair, « comme le levain se mêle à la farine. De même qu'un « prêtre pèche, s'il consacre du pain fermenté dans une « église latine, semblablement un prêtre grec pécherait, « s'il célébrait dans une église grecque avec du pain « azyme, parce que, en agissant de la sorte, il altérerait « le rite de son Église [1]. » Toutefois, ce choix du pain azyme doit être regardé comme le meilleur, puisque Jésus-Christ institua l'Eucharistie le jour des azymes [2], et ce jour-là, les Juifs ne pouvaient conserver du pain levé dans leurs maisons, la loi s'y opposait formellement. Puis, cet usage nous vient de Jésus-Christ et de l'Église romaine. Enfin, le pain azyme exprime mieux la sincérité et la candeur des fidèles qui reçoivent ce sacrement : « Mangeons notre pâque, non pas avec le le- « vain de notre première vie, dit saint Paul, ni avec « le levain de la malice et de l'iniquité, mais avec les

[1] *Somme théol.*, 3 p., q. 74, a. 4.

[2] Saint Mathieu, ch. XXVI ; saint Luc, ch. XXII ; saint Marc, ch. XIV

« azymes de la candeur et de la vérité [1]. » Le ferment signifie le gonflement de l'esprit et la corruption des mœurs : « Rejetez donc, s'écrie l'apôtre, le ferment « de vos iniquités. *Exspoliantes vos veterem hominem* « *cum actibus suis* [2]. »

Le vin de la vigne constitue également la matière de l'Eucharistie, et cela est de foi catholique. « Et, prenant « la coupe, le Sauveur rendit grâces et la leur donna, « disant : Buvez tous de ceci, car ceci est mon sang, « le sang du nouveau testament qui sera répandu « pour plusieurs en rémission des péchés. » Et il ajoute : « Je vous le dis, je ne boirai plus désormais « de ce fruit de la vigne jusqu'au jour où je le boirai « de nouveau avec vous dans le royaume de Dieu [3]. »

Le concile de Florence définit nettement que le vin de la vigne est la seule matière que Jésus-Christ ait choisie pour l'institution de l'Eucharistie.

Saint Thomas d'Aquin justifie la foi catholique par quelques raisons de convenance. « On ne consacre « validement l'Eucharistie, dit-il, qu'avec le vin de la « vigne : 1° en vertu de la volonté de Jésus-Christ qui « a choisi le fruit de la vigne dans l'institution de ce « sacrement : Je ne boirai plus, dit le Sauveur, de ce « fruit de la vigne ; 2° parce que la matière du sacre- « ment est celle qui a communément l'espèce qu'on « lui attribue, or, on appelle du vin la liqueur qui « s'échappe des membres frêles de la vigne, et on ne « donne ce nom à d'autres liqueurs que parce qu'elles

[1] Ire ép. aux Corinthiens, ch. v.
[2] Ép. aux Colossiens, ch. iii.
[3] Saint Mathieu, ch. xxvi.

« ont avec lui une certaine ressemblance; 3° parce « que le vin de la vigne possède une mystérieuse res- « semblance avec l'effet de l'Eucharistie, je veux dire, « la joie spirituelle, puisque le vin a reçu du Créateur « la mission de réjouir le cœur de l'homme[1]. »

Le vin, en effet, substance plus généreuse que le pain, fortifie, éteint la soif, réchauffe et réjouit; dès lors, l'Eucharistie procurant à l'homme une vie morale, renouvelée, pleine de forces et de puissances surnaturelles, le vin de la vigne devenait l'élément le plus apte à produire dans l'âme les effets qu'il symbolise. L'eau est insipide, sans énergie et sans chaleur, et les natures fiévreuses et tourmentées la boivent avec avidité, comme les marais dévorent la pluie du ciel.

Cependant il est de tradition constante, que Jésus-Christ institua ce sacrement avec du vin mélangé de quelques gouttes d'eau, et c'était de convenance, car ce mélange signifie l'eau et le sang qui jaillirent, par miracle, des flancs sacrés du Sauveur... « Puis, ajoute « saint Thomas d'Aquin, ce mélange signifie encore « l'effet immédiat de l'Eucharistie, c'est-à-dire l'union « du peuple avec le Christ, car, selon la remarque du « pape saint Jules, nous voyons que l'eau représente « le peuple, et que le vin symbolise le sang du Christ. « Donc ce mélange de l'eau avec le vin dans le calice « atteste l'union du peuple et du Christ[2]. »

Assurément l'omission de ces quelques gouttes d'eau n'entraîne point l'invalidité du sacrement, le sacrement existe indépendamment de ce mélange, et le prêtre,

[1] *Somme théol.*, 3 p., q. 74, a. 5.
[2] *Somme théol.*, 3 p., q. 74, a. 6.

s'il commet un pareil oubli, n'est pas tenu de consacrer de nouveau le calice. La conclusion est de foi catholique et s'appuie sur les conciles de Trente, de Florence et sur la pratique constante de l'Église.

Le catéchisme de Trente s'exprime de la sorte : « Cet usage est de tradition apostolique, et il a tou« jours été observé dans l'Église. Aussi ne pourrait-on « l'omettre volontairement sans commettre un péché « mortel, quoique d'ailleurs cette omission n'empêchât « point la validité du sacrement. Mais s'il est néces« saire de mêler de l'eau avec le vin, ce ne doit être « qu'en petite quantité, puisque, au jugement des théo« logiens, cette eau se change en vin [1]. » Voilà la matière du sacrement de l'Eucharistie, un peu de pain et un peu de vin que Dieu, parmi ces semences et ces fruits multiples de la terre, destinait à être un jour la nourriture mystique de l'homme. La consécration de ces deux substances est de précepte divin. « Si quelqu'un « affirme, dit le concile de Trente, qu'il n'y a pas « dans le nouveau testament un sacerdoce visible et « externe, investi du pouvoir de consacrer le corps « et le sang de Jésus-Christ... qu'il soit anathème [2]. »

Jésus-Christ, en effet, prend le pain et le vin, les change en son corps et en son sang, et il ajoute : « Faites ceci en mémoire de moi » ; dès lors les papes et les évêques ne sauraient dispenser un prêtre, un missionnaire, quel que soit le prétexte de la situation, de consacrer sous les deux espèces. Ce qui est d'institution divine s'affirme par un précepte inviolable, et

[1] *Catéch. du conc. de Trente*, ch. XVIII.
[2] *Conc. de Trente*, sess. 13, can. I.

la volonté explicite de Jésus-Christ ne saurait subir les transformations arbitraires et humaines d'un pouvoir ecclésiastique. Qui oserait porter les mains sur ce que Jésus-Christ a établi ? Qui oserait mutiler ses paroles ? Est-ce que vous ne voyez pas que la dispense de consacrer sous les deux espèces aboutirait à la dispense totale du sacrifice et à la ruine évidente de l'Église ? Est-ce qu'un peuple apparaît en ce monde sans temple, sans autel, sans victime, sans sacerdoce ? « *In* « *nullum nomen religionis coadunari homines pos-* « *sunt, nisi aliquo visibilium signorum consortio* « *colligentur* [1]. »

Or l'Église catholique possède le sacrifice eucharistique, et Jésus-Christ a voulu perpétuer, dans l'institution de l'Eucharistie, le souvenir de sa passion et de sa mort, et si le pain, à l'exclusion du calice, ou si le calice, à l'exclusion du pain, recevait seul sa consécration, l'Eucharistie ne présenterait plus qu'un sacrifice tronqué, une immolation incomplète de la victime. Ce n'est point là le testament du Sauveur, ni sa parole, ni la foi constante de l'Église.

Jésus-Christ meurt sur un gibet, on le voit aux mains des Juifs et d'une lâche multitude, le corps meurtri, la bouche abreuvée de fiel et d'outrages, les pieds et les mains percés, et chaque jour le prêtre catholique l'immole à l'autel.

Jésus-Christ meurt sur un gibet, on le voit, le sang s'échappe de tous les canaux rompus, de toutes les déchirures de ses membres, et la terre et l'humanité

[1] Saint Augustin. *Contre Fauste*, ch. XI.

boivent le sang de l'homme-Dieu, et ce sang, versé à flots sur la croix « pour la rémission des péchés [1] », se répand tous les jours dans le calice de l'autel. Nous mangeons la chair, nous buvons le sang du Christ, et l'Eucharistie nourrit l'âme, en même temps qu'elle devient la représentation vivante et mystique du sacrifice de la croix.

« O mon âme, bénis le Seigneur ! » Soit qu'il crée des mondes, soit qu'il jette sur la terre l'homme, l'animal, le cèdre, la fleur, l'herbe des champs, les monts et les collines, il distribue partout la vie avec nombre, poids et mesure, et pourvoit avec une libéralité divine à la vie de chacun.

« Il a converti les sources en torrents qui se préci-
« pitent à travers les montagnes.

« Elles désaltèrent toutes les bêtes des champs, et
« l'onagre étanche sa soif.

« Du haut de son séjour, Dieu arrose les monts, et
« la terre se rassasie du fruit de ses œuvres.

« Il fait germer la verdure pour les animaux et l'herbe
« pour le service de l'homme, afin qu'il tire son pain
« de la terre.

« Le vin réjouit le cœur de l'homme et fait briller
« son visage plus que l'huile; le pain refait ses
« forces [2]. »

Dieu, en confiant la vigne et ces semences bienfaitrices aux entrailles de la terre, leur donnait la mission de nourrir les êtres de la création ; puis, un jour, devenues, par la volonté de Jésus-Christ, la matière d'un

[1] Saint Mathieu, ch. XXVI.
[2] Ps. 103.

sacrement, sa chair et son sang, elles sustentaient notre âme et enivraient nos membres, notre vie, d'une sobre ivresse et d'une saine et divine folie. « *Sanam insaniam* « *et sobriam ebrietatem* [1]. »

Ah! je regarde, debout sur le roc de mon néant, les abîmes de la tendresse divine et je me demande si mes paroles ne sont point un rêve, si Dieu est vraiment l'être le plus libéral, le plus aimant, le plus incompréhensible, si sa puissance réalise ces sublimes et mystérieuses folies de sa bonté. Je me demande s'il y a des hommes ici-bas qui cherchent et louent Dieu. Mais l'océan mugit, la fleur étale toutes les nuances, toutes les délicatesses de son vêtement, les mondes roulent avec harmonie dans l'espace, les uns sont encore en chemin, d'autres s'en vont se perdre dans la nuit des temps, la création raconte la gloire de Dieu, la nuit en instruit la nuit, et le prophète s'écrie dans son enthousiasme :

« Louez le Seigneur, hôtes des cieux, louez-le, habi-« tants d'en haut.

« Louez-le, vous, ses anges, louez-le, vous, ses « armées.

« Louez le Seigneur, habitants de la terre, monstres « aux puissantes nageoires, vastes abîmes, foudre, « neige, grêle, vapeurs, vents orageux qui accomplissez « sa parole [2]. »

Je me demande s'il y a des hommes ici-bas qui aiment Dieu, émus et reconnaissants de ces dons faits avec une large répartition à notre corps et à notre âme. J'entends

[1] Saint Augustin. Sur le ps. 33.

[2] Ps. 148.

bien les sarcasmes de l'incrédule, le rire de l'imbécile, les frissons d'une chair voluptueuse, les plaintes de ces cœurs dont le monde a bu la vie et les espérances. J'entends aussi ces paroles de mon Christ et de mon Dieu : « Ceci est mon corps, ceci est mon sang. » J'entends les cris et les sanglots de l'humanité qui ne peut se contenter d'une possession vague et lointaine de Dieu, car jouir de Dieu comme à la surface de son être, par la voix et les hymnes de la création, ce n'est pas assez, elle veut le voir de plus près, le toucher, l'entendre, l'épanouir dans ses membres, vivre de son souffle, de son âme, de sa vie, et elle mange la chair du Christ, et elle boit son sang. « O mon âme, bénis le Seigneur! « *benedic anima mea Domino*[1] *!* »

Ici se présente la controverse sur la communion des fidèles sous les deux espèces, controverse laissée aujourd'hui dans l'oubli et les arguties du protestantisme. Je n'en dirai que quelques mots.

Le concile de Trente tranche nettement la question. « Si quelqu'un ose dire que tous et chacun des fidèles « sont tenus de recevoir sous les deux espèces le très-« saint sacrement de l'Eucharistie, en vertu d'un pré-« cepte divin et de nécessité de salut, qu'il soit ana-« thème[2]. »

Si un précepte divin assujettit les fidèles à la communion sous les deux espèces, ce précepte, ou Jésus-Christ, ou l'Écriture sainte, ou la nature du sacrement, ou la tradition, l'a établi. Or Jésus-Christ n'a jamais donné un pareil commandement, et nulle part, dans la

[1] Ps. 103.

[2] Conc. de Trente, sess. 21, can. 1.

Sainte-Écriture, nous ne rencontrons une semblable parole. Sommes-nous obligés de reproduire tous les actes du Sauveur? Tous les détails de sa vie s'imposent-ils avec l'alternative d'une loi rigoureuse ou d'une révolte sacrilége? non, évidemment, car Jésus-Christ s'est fait baptiser dans les eaux du Jourdain, et le baptême par immersion est tombé en désuétude. Jésus-Christ a consacré le jour de la cène avec du pain azyme, et les Grecs consacrent avec du pain fermenté. «Dans l'administration des sacrements, dit Bossuet, nous sommes « obligés de faire, non tout ce que Jésus-Christ a fait, « mais seulement ce qui appartient à la substance [1].»

La nature du sacrement n'impose pas davantage une pareille obligation. « La perfection de ce sacrement ne dépend point de la participation qu'y ont « les fidèles, mais de la consécration de la matière. « Elle ne reçoit donc aucune atteinte de ce que le « peuple reçoit le corps de Jésus-Christ sans son précieux sang, pourvu que le prêtre consacre et consomme les deux espèces [2]. » La manducation de ce pain mystique incorpore les fidèles au Christ, et le sacrement produit son effet essentiel.

Enfin la tradition est sans conteste; et Tertullien [3], saint Cyprien [4], saint Augustin [5]..... affirment la communion des fidèles sous une seule espèce. Est-ce que l'on ne communiait pas les infirmes sous la seule espèce

[1] *Traité de la Communion sous les deux espèces*, 2e partie.
[2] *Somme théol.*, 3 p., q. 80, a. 12.
[3] Lib. II *ad Uxorem*.
[4] Traité *de Lapsis*.
[5] Sermon 222.

du pain, et les petits enfants, dès les premiers siècles de l'Église, sous la seule espèce du vin? Est-ce que les fidèles n'emportaient pas chez eux, et les moines dans les déserts, l'Eucharistie, afin de communier tous les jours de leurs mains? Est-ce que saint Paul lui-même ne suppose pas manifestement cette doctrine, quand il dit : « Celui qui mange ce pain ou boit ce ca-« lice indignement est coupable du corps et du sang « du Christ [1] » ?

Du reste, l'Église n'est point une esclave et à la merci des caprices et des rébellions de ses sujets, et le pouvoir législatif qu'elle exerce, elle l'a reçu des mains de Jésus-Christ, d'où il résulte que, pour le bien de tous, et quand elle le juge à propos, elle a le droit de poser ou de modifier une loi, une coutume.

[1] Ire ép. aux Corinthiens, ch. xi.

CHAPITRE VIII.

LA FORME DU SACREMENT DE L'EUCHARISTIE.

Les sacrements se composent d'une matière, d'une forme et de la personne du ministre qui confère le sacrement. La forme communique à la matière son existence surnaturelle, et la forme et la matière deviennent les parties constituantes du sacrement. « Les « paroles et les choses sensibles, dit saint Thomas « d'Aquin, constituent, en se réunissant dans les sacre- « ments, une sorte d'unité, comme le font la matière et « la forme [1]. »

Jésus-Christ prend du pain, le bénit, le rompt et le donne à ses disciples, disant : « Ceci est mon corps. » Il prend le calice, le bénit et le passe à ses disciples, disant : « Ceci est mon sang, le sang du nouveau testa- « ment. » Or l'hérésie, ayant nié ou mutilé ce mystère de l'Eucharistie, devait encore ébranler de ses négations et anéantir la forme de ce sacrement.

Bucer, un des tenants les plus célèbres de la secte

[1] *Somme théol.*, 3 p., q. 76, a. 6.

luthérienne, enseigne l'inutilité et l'inexistence des paroles de la consécration. On ne trouve nulle part, dit-il, dans la Sainte-Écriture, l'obligation de prononcer ces mots : ceci est mon corps, ceci est mon sang. Eh quoi ! n'est-ce pas étrange? Cet homme dit négation et anathème au Christ, à l'Église catholique, aux vertus de nos saints, au sang de nos martyrs, lui qui n'a pas d'autre autorité que sa raison privée, pas d'autres états de services que ses révoltes et ses mensonges, et à qui l'Europe doit le pardon de tant d'âmes perdues et de tant de sang versé, il nie, d'un seul coup, l'autorité et l'évidence des siècles et de l'Évangile !

Calvin, moins audacieux que Bucer, ne détruit pas la réalité des paroles de la consécration, le texte le confond et l'entraîne. Il ne dit pas : ces paroles ne sont point de précepte, mais : sous ces paroles, il n'y a qu'une vertu morale ; de la sorte, il aboutit à la négation absolue du mystère, car la formule consécrative, dépourvue de toute influence divine, n'est plus, dans la bouche du Christ et du prêtre catholique, qu'une exhortation pieuse et capable, tout au plus, de fortifier la foi des fidèles. Calvin, combattant à la fois le dogme catholique et l'impanation de Luther, par l'affirmation d'une présence morale, devait, en toute logique, désarmer les paroles de la consécration de leur formidable et divine puissance.

Kemnitius, le disciple de Mélanchthon, admet la formule de la consécration, mais il chicane sur un détail et affirme que toutes les paroles qui accompagnent la célébration du mystère s'imposent, avec la même rigueur, à la réalité du sacrement. « Le prêtre

catholique, dit-il, mutile la forme de la consécration, parce qu'il la restreint à quelques paroles essentielles [1]. »

Le prêtre catholique prie et pleure, chaque jour, à l'autel pour le peuple et pour lui, abandonnant au Christ son nom, son génie, ses gloires, la candeur de son âme, le sourire de ses lèvres, le sang de ses veines, et il fausserait le mystère catholique ! Mais sa prière ne serait qu'une hypocrisie, ses vertus, de la démence. Est-ce croyable ? L'homme qui porte la main, dans un jour de révolte, sur ce dépôt, erre par le monde, chassé du sein de l'Église, le stigmate au front, la honte de l'apostasie dans l'histoire et dans sa conscience. Le prêtre catholique prononce toutes les paroles du canon de la messe, sans l'oubli d'une seule, par conséquent il ne les mutile point ; mais quelques-unes de ces paroles constituent la forme essentielle du sacrement de l'Eucharistie.

La forme de ce sacrement consiste, selon la tradition établie dès l'origine, dans ces paroles de Jésus-Christ, que le prêtre prononce sur le pain et sur le vin : « Ceci est mon corps, ceci est mon sang. »

Les paroles essentielles de la consécration sont, en effet, celles que Jésus-Christ a dites et qui signifient a présence de son corps, de son sang, de son âme et de sa divinité sous les espèces du pain et du vin. Or ces paroles tombèrent, pendant la cène, de la bouche du Sauveur, les évangélistes l'attestent unanimement, et elles opèrent tous les jours, sur les lèvres du prêtre

[1] Bellarmin. *Traité de l'Euchar.*, liv. IV, ch. XII.

catholique, le sublime mystère de la transsubstantiation.

Les paroles qui précèdent la consécration du pain, « *qui pridie quam pateretur* », racontent l'histoire de ce grand événement, et ne constituent point la forme de l'Eucharistie. Ces mots, simples et magnifiques, ne sont autre chose que la narration d'un détail de la cène et de la mort du Christ.

Les paroles qui suivent la consécration du vin manifestent les trois effets de la passion du Sauveur : d'abord la possession de la vie éternelle : « *novi æterni* « *testamenti.* » C'est le testament que Jésus-Christ nous lègue à sa mort. Puis la foi en ce mystère : « *myste-* « *rium fidei.* » Dieu pousse son amour pour les hommes jusqu'aux limites les plus incompréhensibles, les plus mystérieuses, se jouant de tous les obstacles, du temps, des lois, des corps et de l'espace. Enfin la rémission des péchés : « *qui pro vobis et pro multis effundetur* « *in remissionem peccatorum.* » Les crimes de l'humanité ne furent-ils pas lavés dans le sang du Calvaire ?

La bénédiction du pain et du vin devient comme la préface de la consécration, car de grandes choses vont s'accomplir, et le Sauveur prépare le cœur de ses disciples. Enfin l'action de grâces, comme la bénédiction du pain et du vin, ne fait point partie de la consécration. Saint Jean Chrysostôme atteste que l'action de grâces fut un cri de gratitude envers Dieu, dont l'amour et les douleurs ont relevé l'humanité [1]. Les paroles

[1] Homélies 83, sur saint Mathieu, et 28, sur la Ire ép. aux Corinthiens.

de la consécration tombent directement sur le pain et le vin, dont elles changent les substances en la substance du corps et du sang du Christ, et l'action de grâces monte vers Dieu, le donateur de ces biens.

D'où il suit que la forme essentielle du sacrement de l'Eucharistie réside dans ces paroles : « Ceci est mon « corps, ceci est mon sang. »

Mais, direz-vous, ces paroles sont étranges et ne ressemblent point aux paroles qui constituent la forme des autres sacrements.

Je l'avoue, et quand j'entends ces paroles tomber de la bouche du prêtre : « Ceci est mon corps, ceci « est mon sang », la stupeur saisit mes os, la foi ouvre mon intelligence à ces choses que mes yeux ne voient point, et je tombe à genoux, je prie, j'adore. Les sacrements s'accomplissent sous une bénédiction dans l'usage de la matière ; et parmi eux, l'Eucharistie trouve sa sublime réalisation dans la consécration du pain et du vin. Les sacrements, devenus les instruments d'une vertu divine, portent dans l'âme de l'homme, là où le péché fait sa demeure, avec la disparition de ses crimes et de ses fautes, les germes d'une vie nouvelle, la virilité et le développement progressif du Christ, et parmi eux, l'Eucharistie cache, sous les fragiles apparences du pain et du vin dont les substances ne sont plus, le corps, le sang, l'âme, la divinité, la personne elle-même de l'homme-Dieu. Et la forme de ce sacrement ne serait pas étrange, supérieure, comme le sacrement lui-même ? Assurément il devait en être ainsi. Alors la forme de ce sacrement ne désigne pas l'usage de la matière, quelques gouttes d'eau versées sur la

tête de l'enfant, ou quelques gouttes d'huile répandues sur son front dans un signe de croix, mais sa consécration mystérieuse. Le prêtre parle en son nom dans la récitation de la formule sacramentelle, exerçant un acte : « Je te baptise au nom du Père, du Fils et du « Saint-Esprit. » Et : « Je te marque du signe de la « croix, et je te confirme par le chrême du salut au « nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit. » Ou bien intimant un ordre : « Recevez le pouvoir d'offrir le sacri- « fice de la messe pour les vivants et les morts, au « nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit. » Mais dans l'Eucharistie, le prêtre prononce sur le pain et le vin les paroles de la consécration, et parle au nom de Jésus-Christ. Oui, ces paroles étranges, elles vous étonnent comme ces coups de foudre imprévus, et le monde qui a tressailli à la voix de Dieu, au Sinaï, sous les gémissements des patriarches, des rois et des prophètes, n'a jamais entendu de pareils accents. Ah ! ces paroles dévoilent les derniers secrets de l'amour du Sauveur pour les hommes, et ces secrets, les voilà en quelques mots : « Celui qui mange ma chair et boit mon sang « a la vie éternelle, et je le ressusciterai à la fin des jours, « car ma chair est vraiment une nourriture et mon « sang est vraiment un breuvage [1]. »

Et qui donne à ces paroles la force de réaliser cette conversion mystérieuse? « Il faut, dit le Bienheureux « Albert le Grand, que la vertu qui opère ce change- « ment vienne de Celui qui est le moteur universel et « la cause de ces incompréhensibles conversions.

[1] Saint Jean, ch. VI.

« *Oportet quod virtus mutationis illius sit ab eo qui mo-* « *tor est universalis in talibus mutationibus*[1]. » Le verbe de Dieu est ce moteur et cette cause.

Nul être ne peut soustraire un seul de ses éléments, le plus infime, un seul de ses actes, le plus inaperçu, à la parole et à la main du verbe de Dieu, et maître de lui-même, jeter au ciel ses mépris, comme le grain de sable lance à l'océan ses insultes. Les êtres reçoivent de Dieu l'existence, le mouvement et la vie. « *In ipso* « *enim vivimus, movemur et sumus*[2]. »

Tout être, quel qu'il soit, renferme plusieurs éléments, une substance, une activité, des lois et une quantité physique. La substance, invisible et indépendante, défiant le regard et les instruments du savant, immuable au milieu des vicissitudes, porte les accidents, détermine et spécifie les êtres.

L'activité jaillit de la substance d'un être, et toute substance règle et limite l'activité qu'elle produit. Immense ou mesquine, riche ou appauvrie, virginale ou honteuse, elle se proportionne au germe d'où elle sort. Une créature, en effet, convoite, du sein de sa poudre ou de ses splendeurs, la perfection qui la sollicite et trouve, atôme ou génie, dans le fond de son être, le flot qui la pousse vers les rivages de cette perfection. Dans les êtres matériels, l'activité n'est qu'un mouvement de végétation. Mais dès que la vie apparaît, l'activité grandit, change de nature et de nom, et devient l'instinct de l'animal et l'intelligence de l'homme.

Malebranche nie l'activité interne des êtres, et se fait

[1] *De Euch.*, dist. 6, lib. II, c. II.

[2] *Actes des Apôtres*, ch. XVII.

le patron du fameux système des causes occasionnelles. Les créatures, selon ce philosophe, sont incapables d'opérer quoi que ce soit; Dieu seul est la cause de ce qui existe et se fait.

Ce système est gros d'erreurs. Si les êtres, dépourvus d'activité propre, ne sont plus que les causes occasionnelles de ce qui semble se produire, nous ne les connaîtrons point. Un être, en définitive, manifeste sa substance, sa vie intime, par des phénomènes, des lois et des opérations. La plante dévoile sa nature végétative dans ses parfums, son vêtement et ses formes multiples. Un corps accuse son activité par un mouvement d'attraction et de répulsion. L'âme de l'homme, je ne la vois pas, mais du fond de sa demeure mystérieuse, elle agit, elle se montre, elle s'incarne sur le front de l'homme, dans un sourire, sur ses lèvres, dans les mœurs et les actes de sa vie. Si ces opérations ne sont plus que le produit d'une force étrangère, nous ne saurons jamais la nature d'un être, et nos connaissances se borneront à la science menteuse et superficielle des phénomènes. Ce mysticisme aboutit fatalement au matérialisme.

Saint Thomas d'Aquin réfutait au treizième siècle cette théorie singulière. « Alors, ce n'est pas le feu qui « échauffe (il n'en serait que la cause occasionnelle), « c'est Dieu dans le feu. Or cela est impossible : d'abord « parce que nous enlèverions aux choses créées les rap- « ports de causes et d'effets, et Dieu semblerait impuis- « sant, car la vertu d'un agent se manifeste en ce « que l'agent communique à l'effet sa puissance d'agir à « son tour. Puis toutes les vertus agissantes qui se

« produisent dans les créatures leur seraient fausse-
« ment attribuées, puisqu'elles n'opéreraient rien. Bien
« plus, les créatures elles-mêmes seraient en quelque
« sorte inutiles, si elles étaient dépouillées de leurs
« propres opérations, car les choses n'existent que
« pour agir selon leur nature, et ce qui est imparfait
« est subordonné à ce qui est parfait. Si la matière
« est faite pour la forme, la forme, qui est l'acte pre-
« mier, aboutit à l'opération, qui est l'acte second. De
« la sorte, l'opération est la fin de la créature. Quand
« on dit que Dieu opère dans les choses, il ne faut
« donc pas entendre que les choses soient dépouillées
« de leurs opérations intimes [1]. »

Les lois règlent et ordonnent l'activité des êtres. Une activité affranchie de toute loi ne sera jamais qu'une course folle à travers l'espace, un torrent qui se précipite, des chars de feu qui se heurtent et se brisent, mille passions qui se déchaînent. L'esprit tuera le cœur, le cœur tarira la vie intellectuelle, les sens gouverneront despotiquement l'esprit et le cœur. Nul être ne restera à sa place. Et les lois s'élèvent à mesure que l'activité d'un être grandit et sort de la généralité. L'atome est et ne vit pas ; l'animal vit, mais la pensée n'illumine point son front. Être, vivre, connaître, voilà le résumé de l'activité des êtres, et des lois limitent et pondèrent ces activités diverses.

Enfin la quantité physique manifeste l'être et s'unit, sous des formes variées qui affectent nos sens, à la substance qui la soutient.

[1] *Somme théol.*, 1 p., q. 105, a. 5.

Or le verbe de Dieu, la cause de toute substance, les tient dans sa main et en dispose comme il lui plaît. Ce qui est moins noble et inférieur, dit saint Thomas d'Aquin, reçoit son origine, et dépend dans son être, dans sa vie et dans ses actes, de ce qui est supérieur, et cette dépendance s'accroît dans la proportion de ce qu'on a reçu. « *Imperfecta a perfectis sumunt origi-* « *nem. Deus autem est perfectissimum et summun ens* « *et summum bonum. Ipse igitur est omnibus causa* « *essendi*[1]. » L'aumône d'un morceau de pain engendre une certaine dépendance, la reconnaissance d'un bienfait. L'aumône de notre être, de l'air qu'on respire, du sang de nos veines, de l'esprit, engendre une dépendance souveraine, radicale. La dépendance, encore un coup, se mesure à la perfection, à la puissance du donateur, à l'excellence et à l'immensité du don.

Dieu, la plénitude de l'être, est parfait, et les créatures, qui dérivent de lui par la voie de la création, sont imparfaites. Le parfait ne manque et n'a besoin de rien. Dieu vit et ne mendie point, il se suffit à lui-même, et les créatures se succèdent dans la lumière ou la honte, sans jamais découvrir au cœur de Dieu un vide mystérieux qu'elles puissent combler, sur sa face, des rides qu'elles puissent effacer. Être complet, il jouit, dans l'unité de sa substance, sans la moindre lassitude, de sa fécondité et de sa béatitude. Que peut-il lui manquer? De la vie? sa vie est totale et ne s'appauvrit point. De l'intelligence? il voit toute chose, et il est à la fois, par un seul acte, l'œil, l'objet et la vi-

[1] *Somme. Contre les Gentils,* liv. II, ch. v.

sion. De l'amour? il pense et il aime, et le verbe de Dieu est l'image du père, « la splendeur de sa gloire « et la figure de sa substance [1] », et du père et du fils procède un amour sans bornes. Dieu ne subit l'esclavage d'aucune indigence, d'aucune limite.

Les êtres sont imparfaits, et cette imperfection native les condamne au rôle de mendiants. Quoi! pensez-vous que le monde soit la représentation exacte de Dieu? Pensez-vous qu'il n'y ait pas dans le caillou qui se détache avec insouciance des flancs de la montagne, dans la fleur qui étale les formes de sa tunique parfumée, dans l'ange dégagé des grossièretés et des ignominies de la matière, quelque misère secrète? Pensez-vous que l'immutabilité soit indistincte du changement? l'infini du fini? la perfection et la force de l'infirmité? Ah! nul être, si plein, si haut ou si oublié qu'il soit, ne porte dans ses entrailles le principe de son existence. Toute créature mendie pour sa vie physique la graisse de la terre, la rosée du ciel, un vêtement, un abri, de la chair et du sang. Toute créature mendie pour son intelligence la vérité qui est son bien. Elle interroge Descartes et Platon, les mondes et les siècles, elle agite avec anxiété des mystères et des problèmes, et après soixante siècles de sueurs et de progrès, elle s'écrie avec Salomon : « J'ai vu tout ce qui se fait sous le « soleil, et voilà, tout y est vanité et affliction de l'en« tendement [2]. » Les génies et les siècles ne sont que d'illustres mendiants. Toute créature mendie pour son cœur des affections, et sollicite dans les extravagances

[1] Ép. aux Hébreux, ch. I.

[2] *Eccles.*, ch. I.

de l'amour sensuel ou de l'amour divin des voluptés étrangères. Et à quelle porte s'en vont frapper ces indigents de la création? Sans doute, le pauvre tend la main au riche, chaque classe se soutient, la plante sourit à un rayon de soleil, car l'inégalité engendre la misère et les dévouements. Par delà les monts et les nuages, il y a Dieu, et tous les êtres, génies, princes, artistes, cèdres du Liban, mondes de l'espace, ont reçu et reçoivent, chaque jour, de sa main l'aumône de leur substance. Le verbe de Dieu a précisément tout donné à l'homme, à toute créature, et lui, ce grand spoliateur de l'humanité et de la création, comme l'appelle saint Paul, il les possède, il en est le maître et le propriétaire, et il peut les anéantir ou les modifier à son gré. « *Exspolians principatus et potestates* [1]. »

La parole d'un être, doué de la plénitude de sa perfection et de son rayonnement, s'étend à tout ce que son effet atteint par lui-même. Le feu, s'il est tiède, n'échauffe que les objets rapprochés ; s'il devient un vaste foyer, il porte au loin sa chaleur et sa lumière. Le verbe de Dieu a communiqué l'existence à toute chose, et rien, dit saint Jean, n'a été fait sans lui. « *Omnia per ipsum facta sunt, et sine ipso nihil fac-* « *tum est* [2]. » L'action du verbe de Dieu jaillit donc d'une force infinie, et s'étend à tout ce qui est, se meut et vit, en haut et en bas, au sommet et au dernier degré des êtres. Un homme, après tout, commande et atteint les hommes et les choses qui sont de son ressort et relèvent de lui. L'artiste prend un bloc

[1] Ép. aux Colossiens, ch. II.
[2] Saint Jean, ch. I.

de marbre, le taille, le manie, le dégage de ses aspérités, de ses plis les plus obscurs. L'architecte commande les ouvriers, la forme des pierres et tous les détails de l'édifice.

L'homme n'a point reçu de l'homme son être et sa substance, c'est pourquoi la puissance de l'homme, arrêtée depuis des siècles devant cette substance invisible des choses, se heurte et se brise contre le despotisme de la science, d'une plante ou d'un grain de poussière.

Le verbe de Dieu crée le monde, le dote de substances, de lois, de figures, et le monde, devenu le domaine de son créateur, marche, sous sa main, avec la gloire et l'obéissance d'une créature ; car s'il lui prenait la fantaisie et l'orgueil d'aspirer à la souveraineté, nous trouverions dans son être, dans sa vie, les signes de son origine et de sa noble servitude. Oui, le monde et les choses créées constituent le patrimoine du verbe de Dieu.

Si par hasard un être, un seul, maître de lui-même, échappe à l'action divine, alors cet être, unique dans la création, n'accuse aucune ressemblance avec Dieu. Ou bien, plus grand que Dieu lui-même, l'effet dépasse la cause de toute la hauteur de sa taille. Ou bien, l'agent est circonscrit dans une sphère d'action qu'il ne peut franchir. Or les êtres sortis du néant, imparfaits et pétris de misères, portent la ressemblance et les vestiges d'un être parfait qui les mesure, les ordonne, les soutient et les meut. Puis Dieu produit ces phénomènes surnaturels, et aucun être ne limite sa puissance. Qui mesure l'infini? ni le génie,

ni Platon, ni les anges, et l'infini seul se met en équation avec lui-même. Enfin la parole du verbe de Dieu s'étend à tout ce qui a de l'être et ne s'enchaîne point à une sphère, à un despotisme quelconque.

Le verbe de Dieu, l'activité première et infinie, contient et règle l'activité secondaire des êtres. « Toute « chose, dit saint Thomas d'Aquin, se rapporte à un « être qui la mesure, et cette chose devient d'autant « plus parfaite qu'elle se rapproche davantage de sa « norme. Or, Dieu porte en lui-même la règle et la « mesure des créatures et des choses, et toute créa- « ture et toute chose tirent de lui leur être et leur « activité [1]. » Le verbe de Dieu, le souverain et la norme de toute substance, de toute activité, applique sa force sur les êtres et produit des phénomènes proportionnés à la puissance de son bras. Le grain de poussière possède une force mystérieuse, mais faible et inconstant, il s'en va au premier coup de vent. L'homme dévoile l'activité de son être, et maître de l'univers, il renverse des montagnes, il féconde des déserts, il supprime des distances, il emprisonne la foudre, il tient les mondes captifs dans un laboratoire, il se joue sur une planche des tempêtes et des vagues de l'océan, mais il ne change point, malgré sa puissance et sa royauté, le cours ordinaire de la nature. Le verbe de Dieu, plus puissant que l'homme, oppose sa force infinie à la force finie d'un être, la commande et produit un mouvement inaccoutumé. Un homme ne rend point la vie aux morts, l'ouïe aux

[1] *Somme. Contre les Gentils*, liv. I, ch. XXVIII.

sourds, le mouvement aux infirmes, et Dieu, le maître de toute activité, accomplit ces choses. « Allez, an-« noncez à Jean ce que vous avez entendu et ce que vous « avez vu. Les aveugles voient, les boiteux marchent, les « lépreux sont guéris, les sourds entendent, les morts « ressuscitent, les pauvres sont évangélisés [1]. » Un homme s'élance à cheval, l'œil en feu, la sueur au front, la haine de Dieu sur les lèvres, et Dieu le désarçonne et le transforme. Bien plus, le verbe de Dieu prend la substance d'un être inanimé, et la change, sous la puissance d'une parole, en dépit de toutes les lois naturelles qui résistent à cette conversion surnaturelle, en sa propre substance. Sans doute, le phénomène est inouï, en dehors de l'activité naturelle des choses, au-dessus de toute puissance créée, mais si extraordinaire et si étrange qu'il soit, ce phénomène ne réduit point la force et la main de Dieu.

Oui, le verbe de Dieu possède une activité divine et opère des choses qui nous étonnent, nous dépassent et jettent le frisson dans nos membres. Le miracle est-il une violence faite à l'activité d'un être? non, mille fois non.

Le monde, nous le savons, est créé pour la gloire de Dieu. « *Universa propter semetipsum operatus est* « *Dominus* [2]. » Si le monde se caserne dans les ambitions vulgaires de sa nature, il ment aux nobles impulsions de son être, à sa vie, à sa destinée. « Le bien « particulier, dit saint Thomas d'Aquin, est ordonné « au bien général, comme à sa fin ; la partie se dévoue

[1] Saint Luc, ch. VII.
[2] Prov., ch. XVI.

« pour le tout. Le bien d'un pays est plus sacré que « les intérêts d'un citoyen. Dieu est le bien général, « universel, car de lui découle tout bien, et tout bien « qui rend un être bon est un bien particulier [1]. » Les êtres sont faits pour Dieu, et quand ils détournent le mouvement qui les porte vers l'infini, ils violentent effrontément leur nature. Dès lors, le verbe de Dieu, dont la volonté rend tout mouvement naturel, encore que la raison s'en froisse et s'en émeuve, peut modifier, comme il lui plaît et sans violence, l'activité obédientielle des êtres. Les êtres sont les instruments de la volonté divine, et un instrument se plie sans résistance sous l'action de l'agent supérieur. « Dieu, dit « saint Augustin, qui a créé et constitué la nature, « ne fait rien de contraire à la nature. Car une chose « est naturelle à un être, si elle a pour auteur celui « de qui procède tout mouvement, tout nombre et « tout ordre dans la nature. « *Erit cuique rei na-* « *turale quod Deus fecerit..... A quo omnis motus,* « *numerus, ordo naturæ* [2]. »

Enfin le verbe de Dieu, dotant les êtres d'une substance et d'une activité, dut mettre cette substance et cette activité sous la protection naturelle de quelques lois inviolables, car Dieu donne à toute créature sa constitution entière, et ne fait point des œuvres tronquées ou mauvaises. « *Vidit Deus quod esset bonum* [3]. » Or une substance et une activité, dépourvues de toute loi, ne constitueraient qu'un être mutilé dont la dé-

[1] *Somme. Contre les Gentils,* liv. III, ch. XVII.
[2] Cité par saint Thomas d'Aquin. *Idem.*
[3] Gen., ch. I.

fectueuse organisation accuserait Dieu d'impuissance ou de malice. Quoi! un être livré sans frein au déchaînement stupide de son activité! mais la plante végéterait dans une inculture insouciante ou se développerait avec une folle et stérile exubérance de vie. L'homme porterait dans son âme et dans son corps le conflit le plus épouvantable de forces et de passions se disputant sans répit le gouvernement de sa vie. Et ces lois, créées par le verbe de Dieu et préposées par lui à la garde de la substance et de l'activité d'un être, de sa vie intime, de son expansion et de ses rapports avec les êtres qui l'entourent, le sollicitent ou le repoussent, restent sous la main du créateur, dociles et à sa merci, et quand il voudra, il les changera, comme il peut également modifier les relations externes des corps, et soustraire ce monde visible à nos yeux. Nous l'avons démontré au chapitre IV, car l'étendue ne constitue point l'essence des corps.

Je conclus que le verbe de Dieu, créateur et maître de la substance, de l'activité, des lois et de la quantité matérielle des êtres, peut les modifier à son gré et communiquer, aux paroles de la consécration, une vertu divine et efficace. Jésus-Christ, dit l'évangéliste, est puissant en œuvre et en parole. « *Potens in opere* « *et sermone* [1]. » Oui, et sa parole réalise des choses sublimes, la création avec ses splendeurs multiples, l'océan dans la magnificence de ses abîmes, de son calme ou de ses fureurs, la plante avec ses semences et ses fruits, l'homme portant dans les plis de sa na-

[1] Saint Luc, ch. XXIV.

ture les merveilles de ces mondes. Ce n'est pas assez : sa parole change la substance d'un pain vulgaire en sa propre substance. Ce n'est plus ce pain vil, ce pain qui refait les forces physiques de l'homme, la substance n'y est plus, les accidents seuls demeurent mystérieusement, c'est le corps et le sang de Jésus-Christ, et nous mangeons ce pain, nous buvons ce sang, et notre vie chrétienne se restaure. O mon Jésus ! je crois à la puissance de votre parole et au néant, à la docilité des êtres. Je crois à cette conversion mystérieuse de deux substances, encore que cette conversion dépasse mon esprit, car les êtres ne mesurent et n'enchaînent point la force de votre bras. Je crois à la réalité de ce mystère de l'amour divin pour les hommes, car je sais que vous pouvez toute chose. « *Scio quia omnia potes*[1]. »

[1] Job, ch. XLII.

CHAPITRE IX.

L'EUCHARISTIE EST L'EXTENSION DE L'INCARNATION.

L'incarnation apporte à l'homme un foyer de vie que l'Eucharistie alimente et développe. Tout être a son foyer de vie ; la plante puise dans les entrailles de la nature, les peuples dans le sol qui les porte, l'intelligence dans la vérité, l'aliment qui restaure, et la vie n'est que l'évolution progressive d'une perfection dont on possède le germe, car l'homme, qu'il soit couché sur les rouages d'une machine ou qu'il déchire le sein de la terre, réclame pour son corps le pain qui le refait. L'intelligence a ses premiers principes, ses axiômes, c'est le germe de sa vie, et elle s'en va au dehors, fouillant les abîmes de la terre, les mystères d'une plante, la parole des hommes, l'histoire des peuples qui ne sont plus, et ses idées fécondent sa vie ; elle croît, elle se développe.

Or l'homme avait perdu le foyer surnaturel de sa vie, et, mutilé par le péché, couché dans les ruines de sa nature déchue, il appelait la vie, car le péché avait jeté dans son être une semence de mort. Toute se-

mence à une terre où elle germe et grandit, et cette terre du péché est l'âme et le corps de l'homme. Oui, le péché habite l'âme et y bâtit des ruines mystérieuses qui se répercutent dans les membres du corps. Le mal, je le sais, ne vicie pas l'âme elle-même, ses éléments constitutifs, son essence, l'âme est incorruptible ; mais il affaiblit et dévore ses forces vitales, détourne le libre arbitre, le mouvement royal de sa nature, et tarit sa vie supérieure. Niera-t-on cette corruption manifeste du péché et ce foyer de vie supérieure desséché ? Mais de deux choses l'une, ou le péché blesse réellement le fond de notre être, ou faible et impuissant, il ne nous atteint pas. Si le péché, malgré ses attaques incessantes et des coups terribles, ne creuse aucun sillon dans l'âme et le corps de l'homme, rien ne bouge, le torrent de la vie surnaturelle roule tranquillement ses flots, et l'homme demeure dans les opprobres du crime ce qu'il était avant le crime, l'âme intacte, l'opération et les mœurs virginales. Quoi ! ces négations, ce culte et ces ignominies de la chair laissent un homme, une nation, agréable à Dieu ? Quoi ! le brigand qui viole les domiciles, assassine sur les grands chemins, et le martyr, qui meurt dans la virginité de sa foi et de sa vie, se font au même degré les amis de Dieu ? Quoi ! Dieu chérit à la fois la négation insolente et la foi soumise, celui dont les lèvres le déshonorent et celui dont la bouche ne s'ouvre que pour le bénir ? Oui, le péché corrompt l'homme et emporte dans un flot destructeur sa vie supérieure, la grâce de Dieu, et l'homme, détaché de Dieu par la partie haute de son être, meurt et transmet, par

voie d'origine, cette mort surnaturelle à ses enfants.

Alors Dieu s'émeut de ces ruines, de ces larmes, et rend à l'homme le foyer de sa vie supérieure. Le moyen est inouï, impossible, et Dieu le choisit. « Au « commencement était le verbe, dit saint Jean,... « et..... le verbe s'est fait chair. *Et verbum caro* « *factum est* [1]. »

Saint Augustin rend ce mystère lucide avec son élégance habituelle de langage. Qu'est-ce que le verbe? Il frappe nos oreilles, il passe, mais écoutez : le verbe, la splendeur et la représentation exacte du père, vivait dans le sein de Dieu, et le verbe était Dieu. « *Verbum erat apud Deum, et Deus erat verbum* [2]. » Je porte dans les profondeurs immatérielles de mon esprit un verbe distinct de ma voix, de l'air qui le recueille et l'envoie jusqu'à vous, et ce verbe, porté par les ondes sonores, franchit le canal auditif et émeut votre cœur. « *Apud te, ó homo, cum est in corde tuo* « *verbum, aliud est quam sonus. Sed verbum quod* « *est apud te, ut transeat ad me, sonum quasi vehi-* « *culum quærit* [3]. » Ce verbe, le fils d'une intelligence humaine, ne déserte pas le sein qui le nourrit; monté sur le char d'une parole, il pénètre notre substance, l'air qui nous enveloppe, le siècle dans lequel vous vivez, il instruit et il corrompt, il bâtit et il bouleverse, et cette parole externe ne l'arrache point à sa demeure intellectuelle. « *Pervenit ad vos, nec recessit a me.* » Ce verbe s'incarne donc dans quelques vibrations de

[1] Saint Jean, ch. I.
[2] *Ibid.*
[3] *Tract.* 37 *in Joan.*

l'air et se manifeste au dehors, c'est la parole d'un homme, d'un peuple, d'un siècle. Le verbe de Dieu se fait chair, se montre aux hommes et ne quitte point le sein du père où il vit. « *Verbum meum erat apud* « *me, et processit in vocem, verbum Dei erat apud* « *patrem, et processit in carnem* [1]. » Et l'humanité renaît et vit.

L'humanité, couchée dans ce champ que voyait le prophète, attendait l'esprit qui devait jeter dans ses os desséchés le germe d'une vie nouvelle, et l'esprit est venu, il a soufflé sur ces morts, et ils sont devenus vivants. Une cause produit des effets qui lui sont proportionnés et semblables. Le péché engendre la mort, et, nés d'Adam, nous portons la mort dans nos entrailles. Le verbe de Dieu est la vie par essence, et, nés du Christ, nous vivons, car on subit l'influence du principe avec lequel on communique ; influence de vie ou de mort, elle vivifie ou elle corrompt notre être. Le verbe de Dieu, la source de toute vie, de toute lumière, se jette dans les profondeurs de l'humanité, remue ces os arides, et cette multitude de morts s'éveille, sort du sein de sa corruption et boit à ce torrent dont les eaux vives débordent. « *De plenitudine ejus nos omnes acce-* « *pimus* [2]. » Car l'humanité voulait apaiser la justice de Dieu, et le fils de Dieu se fait homme et meurt pour expier ses débauches. L'humanité voulait s'approcher de Dieu et pénétrer, dans la mesure de sa condition et de ses forces, les mystères de cette vie divine, et le Christ Jésus, le seul possesseur des secrets de Dieu,

[1] Sermon 119. *De verbis sancti Joan.*
[2] Saint Jean, ch. I.

lui apporte des vérités et des mystères qu'il confie à la foi mystique de son esprit. L'humanité voulait jouir de Dieu, de toute son âme, de toutes ses forces, et le verbe de Dieu prévient le cœur de l'homme, le presse, le soulève mystérieusement, et l'humanité, prise du désir de sa vraie béatitude, poursuit sa route sous l'impulsion de la grâce du Christ, elle qui n'était qu'un cadavre s'agitant dans la boue de son esprit et de son péché. « *Et verbum caro factum est.* »

L'Eucharistie entretient le foyer de notre vie chrétienne, et ce foyer de vie ne meurt point, il est permanent. Jésus-Christ a dit en effet : « Ceci est mon corps, « ceci est mon sang », et ces paroles sont absolues, efficaces, sans condition. L'hérésie se cabre sous ces paroles, et les explique avec une singulière désinvolture : « Ceci est mon corps », c'est-à-dire, dit-elle, « le « corps du Christ est dans l'usage du sacrement », et, fière de son étrange interprétation, elle caserne la présence réelle de Jésus-Christ, en dépit de la clarté des paroles du Sauveur, de la foi catholique et de la tradition, dans le seul usage de l'Eucharistie. Est-ce que Jésus-Christ a donné à l'usage de ce sacrement la puissance de consacrer le pain et le vin? Est-ce que Jésus-Christ a mis des conditions et des réserves à sa parole? Et si le Christ n'affirme sa présence réelle dans l'Eucharistie qu'au seul moment où ce sacrement est distribué aux fidèles, à quel instant cette conversion mystérieuse des deux substances s'opère-t-elle? Est-ce quand l'hostie est dans la bouche ou dans l'estomac? Est-ce quand le prêtre la tient encore dans ses mains et la présente aux fidèles? Ou l'hérésie violente le sens

et l'efficacité des paroles consécratives, et la présence du Sauveur dans le sacrement de l'Eucharistie n'est plus qu'un rêve, ou nous maintenons contre elle, d'accord avec les conciles et les pères, le sens et l'efficacité des paroles de la consécration, et la foi catholique et le bon sens triomphent.

Jésus-Christ n'emporte point avec lui, après trente-trois ans d'existence sur la terre, ce foyer efficace où s'entretient et s'élève notre vie morale, laissant l'humanité veuve et déshéritée de sa présence réelle ; oh ! non, bien sûr non, car il a dit : « Ceci est mon corps, « ceci est mon sang. » La vierge Marie, la mère du Christ et de l'humanité, quitte ce monde, étrangère aux corruptions de la tombe, et son départ ne laisse point d'orphelins, car l'Église catholique lui succède dans ses nobles et divines fonctions de la maternité. Oui, il me plaît d'appeler l'Église une mère, car, pure comme une vierge, ses dogmes et sa vertu n'ont jamais subi une déchirure ; aimante comme une mère, elle nous environne de sa tendresse, de sa parole, de ses vertus ; l'Église catholique est devenue la dépositaire et la gardienne des sacrements de la loi nouvelle, et si elle ne nous portait pas dans son sein, nous ouvrant, sous quelques gouttes d'eau et l'Esprit-Saint, les portes de la vie surnaturelle, si elle ne nous préparait pas de sa main la chair et le sang de Jésus-Christ, notre vie surnaturelle ne serait qu'un songe. Vous demandez la raison de ce mystère ? ma réponse est la réponse de l'ange à la vierge Marie : « Je vous salue, « pleine de grâce, que le Seigneur soit avec vous, vous « êtes bénie entre toutes les femmes. Elle, l'ayant en-

« tendu, fut troublée de ces paroles, et elle pensait en « elle-même quelle pouvait être cette salutation. Et « l'ange lui dit : Ne craignez point, Marie, vous avez « trouvé grâce devant Dieu : voilà que vous concevrez « dans votre sein et vous enfanterez un fils, et vous lui « donnerez le nom de Jésus. Il sera grand, et sera ap- « pelé le fils du Très-Haut, et le Seigneur Dieu lui « donnera le trône de David, son père ; et il règnera « éternellement sur la maison de Jacob, et son règne « n'aura point de fin. Marie dit à l'ange : Comment « cela se fera-t-il ? car je ne connais point d'homme. « Et l'ange lui répondit : L'Esprit-Saint surviendra en « vous, et la vertu du Très-Haut vous couvrira de son « ombre [1]. » Vous demandez comment le pain et le vin deviennent le corps et le sang du Christ ? et je vous réponds : c'est l'œuvre de l'esprit de Dieu. Vous demandez comment l'homme peut entendre ces paroles du Sauveur : « En vérité, je vous le dis, si vous ne « mangez la chair du fils de l'homme, et ne buvez son « sang, vous n'aurez point la vie en vous [2] », et se nourrir de sa chair et de sa divinité ? et je vous réponds : c'est l'œuvre de l'esprit de Dieu. Vous demandez comment cette chair de l'homme-Dieu peut jeter dans nos âmes et dans nos corps, d'une manière efficace, les semences de la vie éternelle ? et je vous réponds : c'est l'œuvre de l'esprit de Dieu.

Oui, Jésus-Christ vit dans la solitude de nos tabernacles, et sa présence réelle constitue ce foyer permanent de notre vie chrétienne ; s'il n'y était pas, nous

[1] Saint Luc, ch. I.
[2] Saint Jean, ch. VI.

15.

serions leurrés, et nos larmes, notre culte, nos chants, nos douleurs épanchées, nos adorations ne seraient plus qu'une poignante et affreuse idolâtrie.

L'Eucharistie est cette terre féconde qui porte et nourrit les peuples de toute langue, de toute condition, de tout climat, et l'être le plus rechigné, s'il a une poitrine d'homme, s'il est de race divine, peut dire : « Jésus-Christ, c'est ma vie. *Mihi vivere Christus est.* » Le sol se dessèche ; loin de la rosée du ciel et des chaudes étreintes du soleil, il devient comme un désert, et l'Arabe le foule de ses pieds vagabonds. L'Eucharistie n'est point une terre désolée, aride comme les sables brûlants de l'Orient ; pleine d'une séve divine, elle nourrit chaque jour, sans épuisement, tous les peuples de la terre. Qui peut tarir la vie de Dieu? les mains de l'homme? Ah! elles brisent une plante, elles dessèchent la vie et les mœurs d'un peuple, mais elles ne peuvent rien sur le cœur de Dieu.

Oh ! que Dieu est bon ! il fait pleuvoir les nuées, resplendir le soleil, mûrir les moissons, puis il donne son fils au monde, et notre sang se rajeunit, la vie circule dans nos veines. Cela ne suffit pas encore au cœur de Dieu, et l'Eucharistie devient comme une extension mystérieuse de l'Incarnation, car la chair et le sang du Christ, d'où est sortie notre existence surnaturelle, nous sont donnés comme une nourriture et un breuvage, et, chaque jour, nous mangeons la chair du Christ et nous buvons son sang.

L'incarnation élève l'homme et le divinise, car le verbe de Dieu se fait chair et porte dans les plis de son humanité les faiblesses de notre nature, sauf le péché.

« *Debuit per omnia fratribus similari* [1]. » Uni à une nature humaine, le verbe de Dieu se l'approprie, et Jésus-Christ est à la fois un homme comme le dernier des hommes, puisqu'il est tout ce que nous sommes, et Dieu, puisqu'il porte toute la nature de Dieu lui-même, réunissant ces deux natures, ces deux volontés et ces deux opérations sous le gouvernement d'une seule personne, la personne du verbe de Dieu.

L'Eucharistie perpétue cette déification de l'homme et la rehausse encore, car cette manducation de la chair sacrée du Sauveur n'est-elle pas l'élévation surnaturelle de notre être poussée jusqu'aux plus sublimes limites? Nés du Christ, le Christ devait encore nous nourrir de sa propre substance. La mère porte son enfant dans son sein, le met au jour et le nourrit de sa vie, de la moelle de ses os. Si des mères, trop pressées de jouir des plaisirs du monde, déjà lasses des splendeurs et des souffrances d'une maternité à peine éclose, confient, sans cœur, sans tendresse et sans épanouissement, leurs enfants à des mains mercenaires, elles trahissent, qu'elles le sachent bien, le plus sacré de leurs devoirs. Jésus-Christ est une mère, et sortis de ses flancs sacrés, nous mangeons encore sa chair, nous buvons son sang, et nous devenons les membres multiples de son corps. « Nous sommes ce corps mystique, « s'écrie saint Jean Chrysostôme, car : Qu'est-ce que ce « pain ? le corps du Christ. Que deviennent ceux qui le « mangent? le corps du Christ. *Sumus illud corpus.* « *Quid est panis? corpus Christi. Quid autem fiunt qui*

[1] Ép. aux Hébreux, ch. II.

« *sumunt? corpus Christi*[1]. » Le verbe de Dieu, plus fort que l'homme qui mange la chair du Christ et boit son sang, le dissout, le dévore et se l'assimile, et tous, nourris de cette viande divine, nous devenons les membres du Christ, recevant de lui l'être, la vie et la croissance : « *Quoniam unus panis, et unum corpus* « *multi fiunt*[2]. »

N'est-ce pas une extension magnifique et réelle de l'incarnation? Qu'est-ce que l'incarnation? la corporation du verbe de Dieu. L'Eucharistie n'est-elle pas une corporation quotidienne du verbe de Dieu? L'âme s'assimile et vivifie la chair et le sang que nous dévorons chaque jour, et notre corps croît et se développe. Le corps mystique de Jésus-Christ mange et grandit, car, nourris de la chair, de la divinité et du sang du Sauveur, nous passons, selon l'expression énergique de Léon le Grand, en celui que nous mangeons, et devenus les membres de son corps mystique, de l'Église catholique, ce corps prend de la force et de l'accroissement à mesure que le verbe de Dieu, le principe vital divin de l'Église catholique, s'assimile de nouvelles parties, de nouveaux membres. « *Nonne aliud agit participatio corporis et sanguinis* « *Christi, quam ut in id quod sumimus, transeamus*[3]. » Le verbe de Dieu se fait homme et traîne après lui une âme et un corps, et toutes les infirmités naturelles de

[1] *In epist. ad Cor.*, hom. 24, num. 2. Migne, *Patr. græc.*, tom. VI, col. 200.

[2] Ire ép. aux Corinthiens, ch. x.

[3] *Leo Magnus*, sermo 63. *De passione Christi*, cap. vii. Migne, *Patr. lat.*, tom. LIV, col. 357.

notre être, la faim, la soif, la tristesse, la crainte, la mort... toutes, sauf le péché. « *Debuit per omnia fra-* « *tribus similari.* » Jésus-Christ croissait en âge et en sagesse, il mangeait son pain à la sueur de son front, il parlait à la foule dans le Temple, sur les flancs d'une colline, et les Juifs s'écriaient avec mépris : « N'est-ce « pas un homme vulgaire, le fils du charpentier? « *Nonne hic est fabri filius*[1] ? »

L'Eucharistie complète l'œuvre de l'incarnation, car l'homme, nourri de la chair du Christ, se transforme en lui, et le Christ et l'homme ne font plus qu'un, comme la nourriture ne fait qu'une même chose avec le corps qui l'a prise[2]. Ni le feu qui brûle et pénètre le fer, ni les branches qui s'échappent du cep qui les porte et les vivifie, ni l'air qui s'embrase des feux du soleil, rien de ce monde ne peut me dire cette union mystique de mon être et de mon Christ, ces comparaisons sont trop grossières, et je laisse ce mystère aux mains de Dieu. Incorporé au Christ par la manducation de son corps, je sens ma substance se fondre en lui, et prendre, au contact de cette chair sacrée, dans le dégagement quotidien du péché qui la flétrit, la ressemblance divine. « Quand nous recevons la commu- « nion, dit saint Thomas d'Aquin, Jésus-Christ ap- « plique son corps comme un cachet sur nos cœurs « brûlants de l'amour de Dieu, purifiés par la pénitence, « attendris par l'amour du prochain. Il ne se change « pas en nous, mais il nous transforme en lui, et im- « prime dans nos âmes l'image de sa bonté et de ses

[1] Saint Mathieu, ch. XIII.

[2] Saint Bonaventure, serm. 4. *De cœna Domini.*

« perfections [1]. » Le verbe de Dieu s'incarne et prend la ressemblance de l'homme, et l'homme mange la chair du Christ et prend la ressemblance de Dieu. Le verbe de Dieu s'incarne et porte nos misères, car il a faim et soif comme l'homme; un jour l'angoisse tord son âme, une sueur froide couvre son corps, et un cri de défaillance s'échappe de ses lèvres : « Mon Dieu, « mon Dieu, pourquoi m'avez-vous délaissé? *Deus « meus, Deus meus, ut quid dereliquisti me* [2]? » Et l'homme mange la chair du Christ et puise dans cette manducation mystérieuse des forces surnaturelles, car lui, ce néant à la merci d'une feuille qui tombe, d'un regard, d'une émotion, il résiste à toutes les séductions, à toutes les tempêtes, à toutes les puissances, et le fer et le feu ne le briseront point. Le verbe de Dieu s'incarne et vit de la vie de tout le monde, et l'homme mange la chair du Christ et vit d'une vie divine, car, dit saint Augustin, « qu'est-ce que manger la chair du fils de Dieu, « qu'est-ce que boire son sang, sinon vivre? Mangez la « vie, buvez la vie, et vous aurez la vie [3]. » L'homme mange la chair du Christ, et il pense avec le Christ, il parle avec le Christ, il se meut avec le Christ, il aime avec le Christ, il agit avec le Christ, en un mot il vit, non ce n'est plus lui qui vit, c'est Jésus-Christ qui vit en lui. « C'est le propre du rejeton d'un bon arbre, dit « saint Thomas d'Aquin, de prévaloir par sa vertu na- « turelle, et de communiquer sa douceur au sauvageon, « lui ôtant son amertume, et lui faisant porter des

[1] Opusc. 58, c. 20.
[2] Saint Mathieu, ch. xxvii.
[3] Serm. 2. *De Verb. apost.*

« fruits semblables aux siens. De même, le corps de « Jésus-Christ, enté sur nous, corrige nos défauts, « nous communique sa bonté et la vertu de produire « des feuilles et des fruits de justice semblables à « ceux qu'il produit lui-même. C'est ce que l'Esprit- « Saint nous enseigne par la bouche du prophète, quand « il dit : Je prendrai la moelle d'un haut cèdre, et une « branche de sa cime, je la planterai sur une haute « montagne, où elle poussera des bourgeons et portera « des fruits. Ce haut cèdre, continue le docteur angé- « lique, c'est Dieu le père. Ces branches élevées sont « les anciens patriarches, et la vierge Marie en est la « cime; la moelle du cèdre, c'est la sagesse éternelle, « et la branche ou le rejeton de la cime, c'est la chair « de Marie. L'Esprit-Saint prit la moelle du cèdre et le « rejeton de la cime, unissant par l'incarnation du « verbe, la sagesse éternelle avec la chair de la Vierge « immaculée. Mais il plante ce précieux rejeton sur la « montagne élevée, toutes les fois que le sacrement du « corps du Christ est distribué aux fidèles élevés, « par leurs saintes aspirations, de la terre au ciel. De « cette union naissent d'excellents fruits, car le cœur « du fidèle, se dépouillant, sous la vertu de ce sacrement, « de l'amertume de sa corruption, produit, à l'exemple « de Jésus-Christ, des fruits de justice et de bonnes « œuvres. L'épouse manifestait ce désir, quand elle « s'écriait : Attirez-moi vers vous : *trahe me post te*. « Comme si elle eut dit : Changez-moi en vous par l'ar- « deur de mon amour et du vôtre, et, enté sur mon « cœur, détruisez cette racine qui produit des fruits « amers, afin que la vertu de votre douceur et de

« votre bonté prévale et agisse puissamment en moi.
« C'est encore pour cela que saint Paul disait : Je vis,
« non, ce n'est plus moi, c'est Jésus-Christ qui vit en
« moi [1]. »

Assurément vivre en homme, c'est beau, car l'âme meut cette vie humaine, et l'homme, le front haut, l'intelligence ennoblie par la science, les mains et le cœur pleins de loyauté et d'héroïsme, n'est-il pas semblable à Dieu? La vie du corps mystique du Christ est supérieure. Le corps de l'homme n'est qu'une poignée de boue dont les organes n'étendent pas leurs visions et leurs appétits au delà de l'océan et des mondes de l'espace. L'esprit démontre l'infini, la cause première, l'immobile, et accomplit les œuvres d'une honnêteté vulgaire. La vie chrétienne se nourrit de la chair et du sang du Christ, et ses accents ne sont point les chants profanes du poète, ni les vagissements de l'erreur, ni le tumulte du forum; écoutez : « Qui me
« séparera de la charité du Christ? Sera-ce les tribula-
« tions, l'angoisse, la faim, la nudité? Sera-ce le péril
« et les persécutions? Sera-ce le glaive? Mais nous
« sommes plus forts que toutes les craintes, à cause de
« celui qui nous a aimés. Oui, j'en suis certain, ni la
« mort, ni la vie, ni les anges, ni les principautés, ni
« les puissances, ni le présent, ni l'avenir, ni la force,
« ni la hauteur, ni la profondeur, ni aucune créature
« ne pourra me séparer de la charité de Dieu qui est
« dans le Christ Jésus Notre-Seigneur [2]. » Et ce langage nouveau engendre des vertus que le monde ignore,

[1] Opusc. 58, c. 20.

[2] Ép. aux Romains, ch. VIII.

D'où viennent ces accents, ces vertus, oui, d'où viennent-ils? Ah! le Christ meut son corps mystique, le transforme et met sur ses lèvres des paroles qui étonnent, sur son front sa propre beauté, dans son âme et dans son corps un peu de cette énergie, de cette gloire, de cette grâce et de cette vie dont il a la plénitude, et nous vivons, encore un coup; nos pieds nous portent, notre poitrine se soulève, notre esprit s'agite, non, nous ne vivons plus, c'est Jésus-Christ qui vit en nous. Jésus-Christ devient notre passion, nos rêves, notre vie, et quand une main brutale et impie le chasse du cœur et des mœurs d'un homme, cet homme vit encore, car il se meut, il parle, il respire, il écoute, ce sont des manifestations de la vie, mais que rêve-t-il? de la gloire, le bruit de l'or ou d'une harmonie voluptueuse, un despotisme, un amour froid et humide comme un bloc de marbre. Le Christ ne résonne plus, le Christ ne parle plus, le Christ ne rêve plus, le Christ ne sent plus, le Christ n'aime plus, et cet homme vit encore, mais c'est l'homme inférieur qui se meut.

La vie chrétienne est aussi la plus délicieuse, car l'Eucharistie est un festin où nous mangeons les viandes les plus délicates, où nous buvons le vin le plus exquis. « *Convivium..... pinguium medullatorum,* « *vindemiæ defæcatæ* [1]. »

Trois choses constituent la jouissance : l'organisme, l'objet et l'union de l'organisme et de l'objet. Un être dont les facultés sont bien pondérées jouira davan-

[1] Isaïe, ch. XXV.

tage, car une lyre à demi brisée ne donne que des sons inarticulés, et que l'oreille réprouve. L'objet sollicite et émeut dans la mesure de son être et de sa force. Enfin la jouissance croît avec l'union. Or Jésus-Christ est lui-même notre organisme surnaturel et l'objet qui l'ébranle et le réjouit, car la grâce de Dieu, dit saint Paul, nous constitue ce que nous sommes. « *Gratia « autem Dei sum id quod sum*[1]. » Puis Jésus-Christ, le bien souverain, total, de qui découlent les biens partiels, la vertu, l'harmonie et les êtres de l'espace, émeut notre être, y suscite par sa présence réelle des joies intimes, car, dit saint Thomas d'Aquin, la jouissance résulte de la fusion de deux cœurs, de deux existences. « *Omnis enim amans congaudet de con- « junctione amati*[2]. » Ah! vous rêvez des jouissances! allez donc dans nos temples, là, on ne s'assied pas à une table somptueuse, on s'assied à la table du Créateur, et on mange le pain des élus. Vous rêvez des jouissances! que votre bouche s'ouvre, et sous le contact de la chair sacrée du Christ, vous aurez des émotions que la terre ne donne point, et les seules qui soient dignes de vous, les seules qui enivreront votre vie morale, alors l'âme entend des sons mystérieux, des paroles qui ne sont point de la langue humaine, et sous le poids de ces émotions, elle se prend comme à défaillir. « *Concupiscit et deficit anima mea in atria « Domini*[3]. » Vous rêvez des jouissances! ah! regardez nos autels, ils sont debout, et le sang du Christ y

[1] Ire ép. aux Corinthiens, ch. XV.
[2] *Somme théol.*, 1a 2æ, q. 70, a. 3.
[3] Ps. 83.

coule encore. La chair et le sang du Sauveur, voilà la vie de l'homme, la vie des peuples. « *Mihi vivere Chris-* « *tus est.* »

L'Eucharistie est non-seulement une extension réelle de l'incarnation quant au foyer de vie où nous puisons nos forces, notre transformation, nos jouissances mystiques, mais encore quant au mode de vie qui nous est communiqué.

L'incarnation manifeste la puissance et la miséricorde de Dieu. Dieu crée l'homme, et des mains barbares mutilent, après cette merveilleuse création, l'œuvre divine. Qui peut refaire une œuvre, si ce n'est l'artiste? Qui peut communiquer la vie, si ce n'est celui qui a la vie pleine et sans rivages? Qui peut répandre la vérité, si ce n'est celui qui possède la plénitude de l'être et de la vérité? « *Nemo nisi artifex, operis sui potens* « *est, et figulo tantum in argillam suam jus est. Ita do-* « *minus omnium, qui omnes fecerat, dignatus est ad* « *nostra descendere, nosque suscipere in corpore suo,* « *ut reficeret eadem arte vel potestate qua fecerat* [1]. »

Trois choses sont nécessaires au restaurateur d'une œuvre déchue : le droit, l'art et la puissance. Le droit qui constitue la souveraineté d'un être sur un autre, l'art qui communique la forme et la beauté, la puissance qui rend l'artiste capable d'achever son œuvre. L'homme appelait, du sein de ses ruines l'être bienfaisant qui devait le restaurer, le rendre à la vie, et depuis des siècles il gémissait, il suppliait, il espérait. Mais qui, sur la terre, a des droits absolus sur

[1] Saint Paulin. Cité par Thomassin. *De incarnat. Verbi*, lib I, cap. I.

l'homme? Qui possède l'art et la puissance de lui rendre son ancienne et surnaturelle splendeur? ni les rois, ni les génies, ni les sages de ce monde, car l'homme n'est point l'artiste et le souverain de l'homme, et des efforts humains, si nobles, si inspirés qu'ils soient, ne produiront jamais des vertus surnaturelles; ce qui est divin ne jaillit point des flancs d'un être humain. Dieu, l'artiste et le souverain des hommes et des choses, se trouve seul investi de ce droit, de cette puissance, de cet art, et maître de son cœur, il n'a point voulu confier une œuvre de cette importance à des mains étrangères, d'ailleurs impuissantes. Alors le verbe de Dieu naît d'une femme et prend la place de l'humanité, et lui, l'être sans commencement et sans fin, il subit la loi vulgaire d'une génération humaine; lui, l'invisible dans le sein de son père, il souffre comme le plus vil des êtres ; lui, l'immortel et l'incorruptible, il meurt sur un gibet, et mort, il renaît à la vie, et le monde est sauvé. Puis le verbe de Dieu fait homme subjugue les Césars et les peuples avec la croix, il déroute la philosophie par l'extravagance, il jette dans les cœurs le germe de vertus nouvelles, il enrichit le pauvre et le lépreux, il combat avec l'infirmité et il vainc, et la puissance de Dieu se joue à son aise de toutes ces impossibilités que la raison ne saisit pas. « Désormais, s'écrie Jean Chrysos-« tôme, nous n'avons plus besoin de syllogisme, mais de « la foi catholique. *Sola fide opus est, non syllogismi*[1]. »

La puissance de Dieu, au service de sa miséricorde,

[1] *Epist. ad Rom.*, hom. 2, num. 5. Migne, *Pat. græc.*, tom. LX, col. 407.

accomplit ce que l'amour sollicite. La miséricorde est la compassion que nous inspirent les misères d'autrui, et qui nous pousse à les soulager dans la mesure de nos moyens. « *Misericordia est alienæ miseriæ nostro « in corde compassio, qua utique, si possumus subve- « nire, compellimur* [1]. » Les misères de l'humanité étaient multiples, car le péché avait corrompu l'esprit et le cœur de l'homme et coupé le chemin de sa destinée, et, mutilé, désorienté, il criait du fond de ses abîmes vers son rédempteur. « *De profundis clamavi « ad te, Domine* [2]. » Alors le verbe de Dieu se fait chair, et apporte à l'esprit, au cœur et à la nature de l'homme une vérité de vie, de doctrine et de justice.

La vérité de la vie se compose d'une juste estimation des choses, d'une parole droite et d'une saine opération, car on juge, puis on parle et on agit; ces trois choses s'enchaînent et se suivent. Or le Christ ouvre en l'homme un sens nouveau, le sens des choses divines, et ce sens, épanoui par la parole et la grâce du Sauveur, engendre des opérations et des vertus surnaturelles. Le génie pense, parle et agit sous l'influence mystérieuse de son entendement; et le chrétien pense, parle et agit sous la double impulsion de son entendement et de l'Évangile.

La vérité de doctrine consiste dans la manifestation d'un problème, d'une idée, d'un mystère, et Jésus-Christ, notre maître, le seul, dit l'évangéliste, qui soit digne de ce nom [3], enseigne l'humanité. Alors des

[1] Saint Augustin. *De la cité de Dieu,* liv. IX.
[2] Ps. 129.
[3] Saint Mathieu ch. XXIII.

docteurs, des tribuns, des poètes assassinaient l'esprit du peuple. Est-ce qu'un meurtre ne s'accomplit pas sur l'esprit comme sur le corps de l'homme? Est-ce que l'erreur n'est pas le poignard qui blesse l'entendement et tarit la séve de l'organisme intellectuel? Est-ce que le scepticisme n'a pas son bagne et ses crimes? Et Jésus-Christ enseigne la vérité, des mystères et des problèmes que la foi catholique, le bon sens et le catéchisme savent résoudre. Il ouvre une voie, la voie de notre destinée, et l'humanité, délivrée des entraves de son péché, reprend sa route vers le ciel. Il communique une vie, et nous vivons, et le Christ a dit en effet : « Je suis la voie, la vérité et la vie. *Ego sum via, et* « *veritas et vita* [1]. »

La vérité de justice rend à chacun ce qui lui est dû. Or l'homme opprimait les faiblesses de l'humanité, la femme, l'enfant, l'esclave, et Jésus-Christ apporte à l'humanité la justice, l'amour et la liberté des enfants de Dieu. « Je vous donne, dit le Sauveur à ses apôtres, « je vous donne un commandement nouveau; c'est « que vous vous aimiez les uns les autres comme je « vous ai aimés moi-même ; alors le monde connaîtra « que vous êtes mes disciples si vous vous aimez les « uns les autres [2]. »

La miséricorde semble épuiser ses trésors, si elle tombe sur un ingrat, car le cœur, repoussé par une main barbare, se donne avec une plus large générosité. Est-ce que l'homme, ce révolté sous la main et la bonté de Dieu, n'était pas un indigne, un ingrat, un monstre?

[1] Saint Jean, ch. XIV.
[2] Saint Jean, ch. XIII.

Pour vaincre le péché, pour extirper cette racine mauvaise du granit de notre nature où elle s'est incrustée, il fallait qu'un Dieu naquît et mourût, et le verbe de Dieu est né d'une femme, il a souffert, il est mort, et l'humanité s'est régénérée dans ces abaissements et ces opprobres de l'homme-Dieu. O amour de mon Christ, de mon maître, comprendrai-je jamais la largeur, la longueur, la hauteur et la profondeur de ce mystère ? « *Ut possitis comprehendere..... quæ sit latitudo, et* « *longitudo, et sublimitas et profundum* [1]. »

Jésus-Christ couvre sa chair, son sang, sa divinité des voiles du pain et du vin, et ce mode de transmission de sa vie, conforme à la double nature de l'homme, continue les humiliations de l'incarnation.

Dieu est partout, cela est incontestable, mais j'ouvre les yeux et je ne le vois pas ; j'étends les bras et je ne le saisis pas ; j'écoute, et mes oreilles n'entendent point le bruit de sa parole. Dieu est invisible, et Dieu prend un signe sensible qui révèle sa présence. Qu'est-ce que Dieu ? « Je suis celui qui suis, dit-il un jour à Moïse. « *Ego sum qui sum* [2]. » Dieu possède la plénitude de l'être, de la perfection et de la vie, car fouillez les mondes, les profondeurs de l'océan, les couches de la terre, les arcanes de l'intelligence, les mystères d'une fleur, tout ce que vous découvrirez ici-bas d'être, de perfection et de vie découle de sa main. Et Dieu, lui, l'invisible, l'infini, l'impalpable, ne prend pas, pour manifester son être et sa puissance, un signe qu'aucun être n'a jamais usurpé, un signe égal à sa vie, non, il se

[1] Ép. aux Éphésiens, ch. III.

[2] *Exode*, ch. III.

revêt de ce qu'il y a de plus petit, de plus humble, de plus vulgaire, et il se cache sous les apparences du pain et du vin. Le verbe de Dieu s'est humilié dans l'incarnation, et il s'humilie chaque jour dans l'Eucharistie, et ces abaissements incompréhensibles manifestent de nouveau sa puissance et sa bonté. Quelle est la puissance, si ce n'est celle de Dieu, qui peut modifier les lois de la matière et de l'espace, toucher à la substance invisible des êtres, rendre un corps impalpable, multiplier sa présence, l'arracher au lieu qui l'emprisonne, et maintenir des accidents sans un sujet qui les porte? L'Eucharistie est un sacrement où les mystères les plus incompréhensibles se donnent rendez-vous, la raison s'en consterne, et Dieu se joue de ces impossibilités. Quelle est la bonté, si ce n'est celle de Dieu, qui nourrit chaque jour de sa propre substance, à tous les instants, sur tous les points du globe, les peuples, les princes, les sages et les lépreux? Car l'amour des hommes presse le cœur de Dieu et lui bâtit une demeure sur cette terre, rien ne lui coûte, l'amour vit de dévouement, d'abnégation et d'opprobre, et le verbe de Dieu, lui, l'éternelle vérité, l'être sans limite, la nourriture des esprits célestes, se fait, sous les plus vulgaires apparences du pain et du vin, le lait et le miel de notre vie. Il s'anéantit de nouveau. « *Semetipsum exinanivit*[1]. »

Le verbe de Dieu naît et se fait pauvre, humble, humiliant sa condition et son origine sous les dehors d'une vie commune. S'il avait vécu dans l'opulence et

[1] Ép. aux Philippiens, ch. II.

le faste, les grands de la terre vivent de la sorte ; s'il était venu l'épée à la main, guerroyant par le monde, Mahomet, six cents ans après Jésus-Christ, confiait sa doctrine et sa vie à la puissance de son sabre et de ses escadrons ; s'il avait porté une couronne d'or ou de laurier, les princes et les débauchés se couronnent de fleurs, mais il ne serait point mon Christ et mon Dieu. Je le vois, le verbe de Dieu fait chair, bafoué, les flancs ouverts, les os brisés, la chair vieillie, il n'a plus la forme d'un homme, c'est un ver de terre. « *Ego sum vermis, et non homo*[1]. »

L'Eucharistie continue ces abaissements de l'homme-Dieu. Il semblait qu'il devait exister, pour le verbe de Dieu, une expression visible de sa souveraineté, un mode éminent et égal à lui, par lequel sa substance se découvrirait, et il n'en est rien, l'homme apparemment serait ébloui de ces splendeurs, de cette gloire, et le verbe de Dieu se rapetisse et vit dans les obscurités mystérieuses d'un peu de pain. Pourtant le mode de manifestation d'un être se proportionne à sa nature, à sa condition, à sa vie. L'âme, substance intellectuelle et libre, se dévoile à travers les organes du corps, elle parle, elle sent, elle agit, elle corrompt, elle édifie, elle remue, elle palpite, elle ébranle d'une main hardie les murs de son cachot, et les lèvres de l'homme, sa parole, son front, sa main, ses mœurs, en un mot le corps manifeste sa vie. Les rois se construisent des demeures magnifiques, en harmonie avec leur condition, leur vie. Le verbe de Dieu crée le

[1] Ps. 2.

monde, les cieux et les hôtes de l'espace, l'océan et ses colères, la terre et ses magnificences, l'homme ; il jette dans les créatures des vestiges et des ressemblances lointaines de la substance divine ; on regarde, on s'étonne, on s'émeut, on s'écrie : « Que vos œuvres « sont magnifiques, ô mon Dieu ! *Quam magnificata « sunt opera tua, Domine*[1] ! » Je regarde ce pain aux mains du prêtre, et je me demande où est cette gloire du verbe de Dieu ? où est ce mode de manifestation proportionné à sa majesté ? quelle est sa demeure ? Le Christ Jésus cache sa substance et sa gloire dans les humiliations d'une vie obscure, et laisse, comme insouciant de son origine, la pourpre aux rois, le faste aux riches, l'orgueil national aux peuples ; un jour cependant, si les rois et les peuples s'agitent et forment des complots, il les brisera comme le potier met en pièces un vase de terre. Pauvre, réduit comme le dernier des êtres, le verbe de Dieu ne possède souvent d'autre abri qu'un toit délabré, d'autre culte externe que les adorations de quelques âmes, et la plupart du temps, seul, oublié, il n'a d'autre ami, d'autre prière que la lueur vacillante d'une lampe. Que dis-je? un jour, Dieu dit à son fils : « Demande-« moi, et je te donnerai les nations pour ton héri-« tage[2] », et oubliant son pouvoir et sa souveraineté, le verbe de Dieu, fait chair, se voit à la merci du premier venu, d'un homme qui, s'il le veut, le traînera dans la boue, et le Christ ne résiste point à ces au-

[1] Ps. 103.
[2] Ps. 2.

dacieux sacriléges. Un pain vulgaire, aux mains d'un homme, aux caprices d'un coup de vent, et dont le Sauveur a dit : « Ceci est mon corps », voilà le sacrement de sa présence réelle ; voilà le mode de manifestation qu'il choisit, et ce sacrement ne lui semble point trop vil.

Enfin le verbe de Dieu naît d'une femme, meurt et prend nos crimes, et l'Eucharistie renouvelle la mort de l'homme-Dieu. « La célébration du saint sacrifice, « dit saint Thomas d'Aquin, est appelée l'immolation « de Jésus-Christ pour deux raisons : parce qu'elle est « l'image de sa passion, et parce qu'elle en produit « l'effet. Nous avons coutume, dit saint Augustin, de « donner aux images le nom des choses ou des per- « sonnages qu'elles représentent ; ainsi quand nous « voyons une fresque, un tableau, nous disons : C'est « Cicéron, c'est Salluste. Or l'Eucharistie représente « la passion du Sauveur, et cette image représentative « nous donne le droit d'appeler l'Eucharistie l'immola- « tion du Christ. L'adorable Victime ne s'est offerte « qu'une fois, pour le salut de tous les siècles, dans « le Christ Jésus. Qu'est-ce que nous faisons dans nos « sacrifices ? s'écrie saint Ambroise. Est-ce que nous « ne l'offrons pas toujours? oui, sans doute, mais « nous l'offrons en commémoration de sa mort[1]. » Oui, Jésus-Christ s'immole sur la pierre froide de nos autels par la séparation mystique de son corps et de son sang, et l'Eucharistie, devenue le sacrifice de la loi nouvelle, représente la mort du Sauveur. Oui,

[1] *Somme théol.*, 3 p., q. 83, a. 1.

Jésus-Christ s'immole par l'état apparent de mort auquel il se condamne par amour pour les hommes, car la vie se manifeste par le mouvement, quiconque vit se meut, s'agite et opère; et où est donc le mouvement de l'homme-Dieu sous les espèces du pain et du vin? Est-ce qu'il vit? vivre, c'est agir. Est-ce qu'il a une vie d'action, de mouvement et d'influence? Est-ce que nos yeux le voient? J'étends la main, est-ce que je le touche? J'écoute, est-ce que mes oreilles entendent le son de sa voix, le bruit de sa respiration, le mouvement et les émotions de son cœur? Jésus-Christ semble mort dans l'Eucharistie, et emprisonné sous les murs de cette hostie frêle et blanche et de mince apparence, sans mouvement, il se met à la merci des éléments et des lois ordinaires qui régissent les choses mortes, inanimées, et si l'hostie, devenue la chair et le sang du Christ, s'échappe des mains du prêtre, elle tombera et subira, comme le grain de sable, les lois de la pesanteur. Sans doute, aucun agent ne brutalise la substance du Christ, hors de toute atteinte, elle ne subit ni la corruption, ni les lois du lieu et du mouvement, ni l'action désorganisatrice du temps, car elle ne se caserne point dans une sphère sensible, dans une molécule, dans un lieu; incorruptible, elle échappe à toute altération, cependant toute substance, quoique immatérielle et impalpable, se voit à la portée des éléments et des coups de la brutalité par sa quantité, par ses accidents, et Jésus-Christ subit cette loi générale. On le meut, et le mouvement ne porte directement que sur les accidents qui couvrent sa substance. On le

mutile, et sa substance, invisible et à l'abri de toute barbarie, reste intacte. La corruption le poursuit et s'attache à ses flancs, et cette affamée n'altère et ne corrompt que les parcelles du pain. Est-ce qu'il ne faut pas la puissance et l'amour d'un Dieu pour réaliser de pareilles impossibilités ? Un Dieu qui enfouit sa vie dans les ombres d'une inexistence apparente ! un Dieu qui s'abandonne, comme la feuille morte des bois, aux caprices des lois de la pesanteur et du mouvement ! un Dieu qui ne se montre pas, lui la plénitude de la vie ; qui n'agit pas, lui la plénitude de l'être et de l'action ; qui se laisse manier par des mains viles lui, la plénitude de la force ! Ah ! où est donc ce Christ, le maître des hommes et des choses, et que fait-il ? Ce qu'il fait, me le demandez-vous ? il vit, et sa mort n'est qu'apparente. Nos sens ne le voient ni ne le touchent, mais notre cœur sait, sur la foi de sa parole, qu'il est réellement et substantiellement présent. S'il est présent, nous l'avons prouvé surabondamment, il vit, la présence d'un être dévoile sa vie ; s'il vit, son corps organique se meut sous le gouvernement de l'âme, et l'âme et le corps s'agitent sous le gouvernement du verbe de Dieu, il nous voit du fond de sa mystérieuse demeure, il entend nos sanglots, nos tristesses, nos prières, et quoiqu'il ne parle pas, pour ne point révéler sa présence, il vit, il se meut, il agit, nous le prions, nous lui parlons, et il nous écoute, et si nous mangeons ce pain dont il paraît avoir fait son sépulcre, nous mangeons la vie, car il a dit lui-même : « Celui qui mangera ce pain vivra pour l'éternité.

Si quis manducaverit ex hoc pane, vivet in æternum[1]. »

L'humanité avait besoin d'un Dieu qu'elle put voir et prier à son aise, d'un Dieu qu'elle put contempler dans l'infirmité, sans être éblouie de sa substance, et le verbe de Dieu s'est fait chair. Le païen, esclave de ses plus grossiers instincts, adorait des dieux de chair et de boue. Aujourd'hui on dit : La nature, le monde, l'homme, c'est Dieu, et l'erreur, appuyée sur des bribes de vérité, s'en sert comme d'un passeport. J'ôte l'abus, que reste-t-il? le besoin d'un Dieu visible, d'un Dieu fait chair. On nous dit bien : Où est votre Dieu? Où est sa vie, son action? Notre Dieu! nous le contemplons à travers les harmonies, les lois de la création, le parfum d'une fleur, le prisme virginal de nos facultés. Notre Dieu! nous l'avons vu dans les patriarches qui l'attendaient, dans les prophètes qui le saluaient; nous l'avons vu dans les infirmités de sa propre chair, car il a pris un corps dans les chastes entrailles d'une vierge, il est né, ses pieds ont foulé le sol de la Judée, sa parole et ses miracles ont manifesté sa physionomie divine, et il est mort. L'homme meurt, et son nom s'en va se perdre dans l'oubli des siècles. Eh quoi! ne nous reste-t-il de Jésus-Christ qu'un son vague et lointain? Sommes-nous les déshérités de sa personne, de sa présence, de sa vie? Nos adorations sont-elles stériles, et nos voix sans écho? L'incrédule l'affirme, mais il blasphème. Jésus-Christ vit, au fond de nos tabernacles, dans la réalité de sa

[1] Saint Jean, ch. VI.

chair, de son âme, de son sang et de sa divinité, et encore que nos yeux ne le voient pas, car sa présence surnaturelle échappe à la grossièreté de notre vision, la substance du pain n'est plus, et il est réellement et substantiellement présent.

Ce mystère est insondable, direz-vous ; eh ! mon Dieu, oui, et il ressemble à tous les mystères qui heurtent notre intelligence. La science a ses mystères, et vous n'en aurez jamais le dernier mot ; le catholicisme a les siens, et, comme les savants, dans une sphère plus haute, nous vivons de l'incompréhensible. L'inconnu et l'extravagance se donnent la main. Cela est encore vrai, car Jésus-Christ a tant aimé le monde ! On aime une créature, et on se dévoue, on meurt pour elle. Jésus-Christ aime les hommes, et vit au milieu d'eux. Ah ! nous avons besoin, à certaines heures, alors que le découragement et le désespoir montent à notre âme, d'une main qui essuie les sueurs de notre front et console les tristesses de notre existence. Nous avons besoin d'une poitrine aimée, d'un langage et d'une vie qui ne sont plus le langage et la vie de ce monde, il y a dans notre être, dans notre cœur, de ces angoisses qu'il ne comprend pas, de ces blessures qu'il ne sait point panser, une faim et une soif de l'infini qu'il ne peut assouvir, et nous entrons dans une église catholique, et là, nous rencontrons la main, la poitrine et la vie de l'homme-Dieu.

Satan avait dit : « Mangez ce fruit et vous serez « comme des dieux. *Eritis sicut Dii* [1]. » Ce fut une

[1] *Genèse*, ch. III.

promesse de mort. Jésus-Christ a dit : « Ma chair est « vraiment une nourriture, et mon sang est vraiment « un breuvage. Qui mange ma chair et boit mon sang « demeure en moi et moi en lui. Comme est vivant le « père qui m'a envoyé, et que moi, je vis par le père, « celui qui me mange vivra aussi par moi. Voici le « pain qui est descendu du ciel ; non comme vos « pères ont mangé la manne, et sont morts ; qui mange « ce pain vivra éternellement. *Qui manducat hunc « panem vivet in æternum* [1]. »

Voilà les extravagances du mystère de l'Eucharistie, de l'amour du Christ pour l'humanité.

[1] Saint Jean, ch. VI.

CHAPITRE X.

L'EUCHARISTIE EST LE CHEF-D'ŒUVRE DE L'AMOUR DE JÉSUS-CHRIST.

L'amour humain fait de grandes choses ; il affronte les périls, il se dévoue, il est magnifique d'héroïsme et de tendresse, cependant il est petit, infirme, misérable comme l'être d'où il sort.

L'amour de Dieu a réalisé de grandes et de sublimes choses, car c'est à cet amour de Dieu pour les êtres que nous devons notre passage du néant à l'existence, du sein de nos misères et de notre impuissance aux joies de la rédemption ; mais la tendresse de Dieu arrive à son apogée dans l'institution du sacrement de l'Eucharistie. Jésus-Christ veut répondre par sa présence réelle et mystérieuse sur la terre aux aspirations et aux cris de l'homme, et demeurer avec lui dans l'union la plus intime.

L'humanité a besoin de Dieu, voilà le fait. J'ouvre, en effet, le cœur de l'homme et j'y trouve, incrustée sous toutes les formes, une aspiration qui l'emporte vers l'infini ; mieux que la pierre regagnant stupide-

ment la terre qui la sollicite, l'humanité gravite librement vers Dieu, son principe, son centre, son but. Jamais elle ne l'arrachera complétement de ses entrailles, sans quoi elle retrouverait ses abîmes et son inexistence. Sans doute, on peut effacer plus ou moins de son intelligence l'idée de Dieu, l'altérer, la mutiler; après quatre mille ans d'efforts et de hontes, Dieu surnagera toujours sur les eaux de ce nouveau déluge. Plus tard, les langues se confondent, les peuples se dispersent, les races se forment, et une race d'élection, un peuple choisi emporte avec lui les promesses de Dieu, et après quarante siècles d'attente le verbe de Dieu se fait chair : « *Et verbum caro factum est.* »

Fouillez votre nature, votre pensée, votre âme, vos affections, la science, est-ce que vous n'y trouvez pas Dieu? La science nous plonge dans l'infini : qu'elle interroge le mouvement des corps, le dernier des êtres, le ciron lui-même, elle affirme un premier moteur, une cause première de tout ce qui est; tout ce qui a un nom, une existence quelconque, le grain de poussière ou les soleils de l'espace, tout ici-bas balbutie le nom et la gloire de Dieu : « *Cœli enarrant gloriam* « *Dei* [1]. »

Fouillez les replis de votre cœur et demandez-lui ce qu'il veut! Le cœur veut aimer, qu'il batte sous la poitrine d'un charbonnier ou sous la poitrine d'un prince, c'est sa fonction, sa loi, son besoin. « Aimer, a dit quelque part Leibnitz, c'est placer sa félicité dans la félicité d'un autre. » Or, placerez-vous cette félicité, cette vie

[1] Ps. 18.

intime de votre cœur dans une ambition, une poignée d'or ou un frémissement de la chair? Oh! faites-le, si bon vous semble, et vous sentirez le vide et l'inanité de ces choses; oui, prenez cette gloire, ces soleils, ces plaisirs, ces adorations et dites-moi vraiment si cela suffit. Oh! non, Dieu est plus grand que ces soleils, plus grand que le sol qui nous porte, plus grand qu'une épée voûtée sous le poids de ses victoires, plus grand que la créature, et le cœur de l'homme, que rien de la terre n'assouvit, se jette dans les bras de Dieu, et il vit à l'aise. L'amour est un acte vital, il jaillit à pleins flots des profondeurs de notre être, et, naturellement, comme le fleuve qui sort des abîmes de sa source et promène ses flots à travers les terres, cet amour, ces pensées, ces aspirations s'échappent des profondeurs de notre existence, se manifestent au dehors et coulent sur le lit mouvant des actes libres et moraux de notre vie; si jamais les passions en détournent le courant, ce ne sera pas sans violence, sans désastres, car, sortis des mains et du cœur de Dieu, les flots de notre nature nous poussent mystérieusement, et nous retournons à Dieu.

L'amour est une tendance, un essor de notre être, de notre vie, vers Dieu, et cette tendance, dit saint Thomas d'Aquin, a trois causes : notre ressemblance avec Dieu, le bien qui nous attire et la connaissance que nous avons de Dieu.

La ressemblance, en effet, est un fonds commun à plusieurs êtres, un germe où chacun se reconnaît, s'attire, se touche et se retrouve; de là ce fait, que ceux qui ont les mêmes vues, les mêmes idées politiques,

industrielles, artistiques, se recherchent, s'aiment et s'unissent.

Or, nous avons avec Dieu une ressemblance de nature, ressemblance lointaine et imparfaite que Dieu, sous l'impulsion de sa bonté, nous donna à la création. La *Genèse* déclare, à sa première page, que « l'homme a été fait à l'image et à la ressemblance « divine. *Et creavit Deus hominem ad imaginem* « *suam* [1]. » Sans doute, Dieu est infini et l'homme est borné, limité, c'est pourquoi je dis que cette similitude est imparfaite; car nous pensons comme Dieu, et notre verbe sort des flancs d'une vie immatérielle, et il est engendré; la génération est une fonction de la vie; comme Dieu nous sommes libres, la liberté grandit nos actes et nos mœurs ; comme Dieu nous voulons, et notre volonté, si chétive qu'elle soit, a sa puissance et son commandement; mais il faut se hâter de l'avouer, nous ne pensons point à l'égal de Dieu, nous ne sommes pas libres à l'égal de Dieu, car nous ne sommes point de la taille de Dieu, sa représentation exacte, sa parole, son image parfaite ; nous sommes pétris de faiblesses, de limites ; le verbe de Dieu, sa liberté, son cœur, sa puissance, tout en lui est parfait, et nous portons dans notre être et nos actions toutes les misères d'une imperfection native; Dieu est Dieu, et nous ne sommes que de chétives créatures, les esclaves du temps et de l'espace.

« Il se trouve dans l'homme, dit saint Thomas d'A- « quin, une certaine ressemblance avec Dieu, la-

1 *Genèse*, ch. I.

« quelle se tire de ce que Dieu est le prototype de « l'homme, mais il n'y a pas de ressemblance fondée « sur l'égalité, vu qu'il y a une distance infinie entre « un tel modèle et sa copie. Voilà pourquoi il faut « dire que dans l'homme se trouve, sans doute, l'image « de Dieu, mais l'image imparfaite. C'est ce que la « sainte Écriture nous fait entendre en disant « que « l'homme a été fait à l'image de Dieu », car cette « locution, « à l'image », indique un rapport réel, « mais éloigné [1]. »

Mieux que cela, la grâce est une « participation à la nature divine », l'apôtre l'affirme, un je ne sais quoi de mystérieux de la nature, de la vie, de la puissance de Dieu, et quand elle nous est accordée, elle met dans notre vie ce je ne sais quoi de la nature, de la vie, de la puissance de Dieu; dès lors, élevés au-dessus de notre être, de nos forces, transformés, grandis surnaturellement, nous sommes deux, quoique distincts dans les fonctions et la béatitude d'une même vie. *Erunt duo in carne una* [2].

Comment n'y aurait-il pas un attrait de notre être, de notre vie, vers Dieu? Dieu! nous le sentons, nous le palpons, quelque chose de lui se meut en nous, nous attire, nous séduit, nous passionne, ces parcelles de vie, de bien, de félicité, dont il a la plénitude; et quand notre raison ne se déforme pas sous la main d'un maître, d'un siècle pervers, quand notre liberté résiste aux sollicitations malsaines de la terre, quand notre cœur reste dans la virginité de sa vie et de ses

[1] *Somme théol.*, I p., q. 93, a. 1.
[2] *Genèse*, ch. II.

émotions, nous nous savons en conformité d'idée, de beauté et de vie avec Dieu, et nous jouissons, semblables à lui, dans la mesure et le néant de notre petitesse, nous sentons que vraiment nous sommes « de la race de Dieu ».

Que dis-je? Dieu tient essentiellement à notre vie, et s'il s'en va chassé par la barbarie de nos passions, notre vie se mutile, se rapetisse, descend des hauteurs surnaturelles où elle se tient, et se cantonne dans la sphère des choses naturelles, sensibles. Dieu est le principe, l'élément essentiel d'une vie supérieure, comme l'âme est l'élément de la vie humaine, de la liberté, de la vie morale; à mesure que cette vie s'élève, elle manifeste davantage ce germe de la ressemblance divine, car ce germe se mutile dans la dépravation, s'épanouit dans une honnêteté vulgaire et se développe largement dans la vie chrétienne. Et l'homme pense, aime, agit, commande, mais il n'est plus seul, le Christ Jésus est avec lui, de moitié dans ses actes; l'homme cherche, découvre, croit sous l'impulsion de sa raison et de l'évangile, l'humanité marche sous les ressorts d'un gouvernement humain et de l'Église catholique. Ah! celui-là mutile la ressemblance de sa race, qui violente les larges opérations de son être et les rive aux fers d'une poignée de boue, aux mondes de l'espace, aux débris d'une fleur; celui-là mutile la ressemblance de sa race qui ne se souvient plus des promesses de Dieu, du sang de Jésus-Christ et de la vie de son baptême; celui-là mutile la ressemblance de sa race qui ne sait plus combattre, laisse son épée se rouiller dans le matérialisme et les ruines de sa vie

morale, insouciant de sa ressemblance divine, de la gloire et du sang de ses frères, les vieux martyrs ; oui, quiconque renie sa race, sa physionomie, son sang, la main qui l'a fait et l'a racheté, celui-là est un insensé, un traître, car je vous le dis : « Nous sommes de la race de Dieu. *Ipsius enim et genus sumus*[1]. »

Le bien est une autre cause de cette tendance de notre nature, de notre vie, vers Dieu. Le bien est la manifestation de l'être, plus on a d'être, plus on est parfait, et ce bien que nous réclamons dans la mesure de nos forces, « le bien, c'est ce que tout le monde re- « cherche : *bonum est quod omnia appetunt* », ce bien ne nous sollicite, ne nous attire que parce qu'il est parfait. Dieu est le bien par excellence, car il possède la plénitude de l'être et de la perfection, rien ne lui manque, il est le bien sans rivages, sans tempêtes, sans limites.

Trois choses constituent la perfection d'un être, ses éléments constitutifs, sa forme et ses opérations; car un être s'affirme dans ce qui le constitue, le détermine et l'actualise, plante, aigle, homme, ange ou Dieu, il est ce qu'il est, ce que le font ses éléments constitutifs. Puis tout être, à son entrée dans le monde, revêt une forme, un vêtement; le lis a sa blanche tunique, l'aigle sa large envergure, le monstre des mers ses puissantes nageoires, l'homme sa physionomie intellectuelle et physique. Enfin, tout être opère et agit dans les limites de son activité, il végète, il sent, il aime, il se passionne, il est libre et responsable, il n'a

[1] *Actes des Apôtres*, ch. XVII.

d'autre histoire, comme le chêne, que l'histoire de ses jours passés dans une forêt, ou, comme l'homme, il tisse son histoire à travers le monde avec les événements de sa vie, ses gloires et ses malheurs, ses héroïsmes et ses décadences.

Dieu possède la plénitude de l'être et de la perfection : « Je suis celui qui suis », dit-il à Moïse [1]. Infini, sans bornes, sans mélange, nous ne saisirons jamais un défaut dans sa constitution, une ligne tant soit peu déprimée, un désaccord, des ombres, quelque chose d'humain, de terrestre. Dieu est le sommet de l'être, de l'activité et de la vie, un acte absolu, immuable, sans dépendance et sans faiblesse, un acte pur, enfin. Et qui donc limiterait cette substance et les fonctions de cette vie divine? Un défaut organique? Mais Dieu est parfait, complet, total. La main d'un homme? Dieu est absolu et indépendant des vicissitudes et de la contingence de ce monde. La stérilité? Dieu est fécond, il pense et il aime, sa fécondité se résume dans ces deux grands actes..... « Il y en a trois, dit saint Jean, « qui rendent témoignage dans le ciel, le Père, le Fils « et le Saint-Esprit, et ces trois ne sont qu'un [2]. » Telle est l'essence, telle est la vie intime de Dieu.

Dieu se révèle par une forme, une beauté divine, beauté qui jaillit de son essence. La beauté est la splendeur d'un être dans ses perfections ; la forme et la perfection suivent, se tenant par la main, les gradations multiples de l'être; unies, fondues ensemble, du même ordre, elles dorment dans les mêmes langes et

[1] Exode, ch. III.
[2] Ire ép., ch. v.

grandissent comme deux sœurs. La beauté de la fleur est chétive comme sa nature végétative: la beauté de l'homme est supérieure, car il y a en l'homme une nature, des perfections plus hautes.

Dieu possède la plénitude de la forme et de la beauté, puisqu'il possède, nous l'avons déjà dit, la plénitude de l'être et de la perfection. Son essence, faite de perfections divines, revêt une physionomie, une splendeur inconnue à toute créature. «La beauté, dit saint Thomas « d'Aquin, renferme l'intégrité, car les choses incom- « plètes sont dites laides, la proportion ou l'harmonie, « et la clarté [1]. » Est-ce que Dieu n'est pas intact? Est-ce que son front a vieilli avec les siècles? Le monde vieillit, la politique, les constitutions, les empires, les dogmes humains, les générations se dégradent, se replâtrent pour se refaire encore; les siècles, les hommes et les événements se précipitent, se hâtant du berceau à la jeunesse, de la jeunesse à la virilité, de la virilité à la tombe. Dieu ne change point : il n'a ni enfance, ni virilité, ni vieillesse; étant à lui-même sa propre vie, sa propre félicité, il puise dans son essence une éternelle séve, une éternelle jeunesse.

Est-ce que Dieu n'a pas de la proportion et de l'harmonie? Avons-nous saisi dans son être, dans sa vie, depuis soixante siècles que nous existons, une mutilation, une difformité, une alliance équivoque du bien et du mal, un mouvement, un acte mal équilibré? En Dieu, rien ne froisse et ne choque, rien ne se désoriente, rien n'est disparate et contradictoire. L'homme pétrit

[1] *Somme théol.*, 1 p., q. 39, a. 8.

sa vie et ses mœurs d'héroïsme et de faiblesse, de vertu et de lâcheté, d'estime et de mépris; brave sur mille champs de bataille, il recule comme un lâche devant ses passions. « Je trouve dans mes membres, s'écrie « saint Paul, une loi en lutte perpétuelle avec la loi de « mon esprit; ennemie de tout bien, de toute justice, « elle me jette sous la captivité du péché. Qui donc me « délivrera de ce despotisme, de ce corps de mort? « *Quis me liberabit de corpore mortis hujus*[1]? » L'imperfection s'attache à nos entrailles, Dieu est complet, indéfectible dans son être, sa parole et sa vie. Est-ce que Dieu n'a pas de clarté? Est-ce que sa face est sans splendeur et sans séduction? La clarté jaillit de l'intégrité, de la lumière, de l'épanouissement et de l'harmonie; le soleil qui se couche, l'océan qui mugit, la fleur qui s'entr'ouvre, l'homme qui se dévoue, le dernier des êtres n'est point sans éclat, et Dieu, lui, « qui « habite une lumière inaccessible[2] », lui, l'infini, l'absolu; lui, un acte pur, Dieu, « que nous verrons un « jour comme il est[3] », se montrerait à nous la face obscurcie, laide, décolorée?

Oh! sans doute, « un jour, nous dit le Prophète, on « l'a vu; en lui, il n'y avait plus ni splendeur ni éclat..... « méprisé, le rebut des hommes, il était comme un « lépreux, un maudit, un délaissé[4]; les pieds et les « mains percés, on comptait ses os[5] »; et ce Christ

[1] Ép. aux Romains, ch. VII.
[2] Ép. à Timot, ch. VI.
[3] Saint Jean, Ire ép., ch. III.
[4] Isaïe, ch. LIII.
[5] Ps. 21.

serait le verbe de Dieu? Ce Christ serait la manifestation de Dieu, la splendeur et la gloire de sa substance? Mais, voyez-le donc! on le mutile des pieds à la tête; couvert de blessures, de crachats et d'opprobres, une pourpre dérisoire au dos, les os brisés, la peau vieillie, il fait peur, il repousse, et vous trouvez dans « ce lépreux » la physionomie, la beauté de Dieu? Eh bien! oui, ce Christ, le rebut et l'abjection du peuple, est vraiment la splendeur de Dieu, car il a confessé sa divinité. « Je vous adjure par le Dieu vivant de nous « dire si vous êtes le Christ, fils de Dieu [1]? » et Jésus-Christ répond : « Je le suis, et vous verrez le fils de « l'homme assis à la droite de la puissance de Dieu, et « venant sur les nuées du ciel [2]. » Mon cœur me le dit, jamais une beauté n'a su l'émouvoir comme la beauté de l'homme-Dieu. L'Église catholique, sa doctrine, ses miracles, les saints, les vierges et les martyrs l'affirment; sous ces haillons, sous ces déchirures, sous cette boue, il y a une beauté cachée qui séduit et passionne, et cela depuis des siècles. Ah! que m'importe ce sang qui coule, cette chair en lambeaux; que m'importent cette pourpre moqueuse, ce sceptre, ces insultes, ces hontes, ce délaissement, c'est bien vous, vous mon Sauveur, mon père, mon ami, mon Dieu, vous « le Dieu caché [3] », pour ne pas nous éblouir et enchaîner notre liberté, vous que je découvre sous ces opprobres, vous que je prie et que j'aime, vous que j'adore.

Vous avez vu le soldat ramassé sur le champ de ba-

[1] Saint Mathieu, ch. XXVI.
[2] Saint Marc, ch. XIV.
[3] Isaïe, ch. XLV.

taille, brisé, mutilé par la mitraille, dans la poussière et le sang; est-ce qu'il n'y a pas dans ces débris d'homme, de la gloire, de la beauté?

Vous avez vu notre vieux drapeau chargé de victoires, de défaites et de bravoures, déchiré, rapiécé, en loques; est-ce qu'il n'y a pas dans ce chiffon au bout d'une pique, de la gloire, de la beauté?

Le verbe de Dieu se fait homme et cache la beauté de sa nature divine sous cette gloire humiliée, sous ces haillons et ces ignominies. Qu'importe qu'un drapeau soit criblé de balles, il ombrage toujours de ses plis l'honneur d'un peuple, ses gloires, ses défaites et sa vaillance. Jésus-Christ est tombé au Calvaire, il a combattu, il est mort pour la rédemption des hommes; et, mutilé, sans éclat, vieilli mais glorieux, il porte sous les plis de son humanité toute la nature, toute la gloire et la splendeur de Dieu.

Ce n'est pas tout : Dieu a sa vie intime, sa forme, son éclat, et il agit; son opération est divine comme la nature d'où elle s'échappe, car « l'opération suit l'être », dit la philosophie. « *Operatio sequitur esse.* » Un homme sort de la vulgarité de son siècle, il l'émeut, le pénètre, le transforme, et on dit : Voilà un grand homme. Jésus-Christ, homme et Dieu, deux en natures, la nature divine et la nature humaine, et un en personne, la personne du fils de Dieu, Jésus-Christ a parlé en Dieu, il a agi en Dieu, il a vécu en Dieu, il s'est fait aimer en Dieu, il est mort et ressuscité en Dieu, et aujourd'hui il n'y a qu'un Dieu qui soit aimé et haï de la sorte.

Enfin, la connaissance devient le principe de cet

amour, de cette attraction mystérieuse qui nous pousse vers Dieu, car la connaissance d'un être manifeste cet être, sa valeur, sa beauté, sa condition, sa vie, et la science engendre l'estime et l'admiration ; alors le cœur se prend et s'incline.

Est-ce que nous ne connaissons pas Dieu ? Son nom sort de toutes les poitrines et erre sur toutes les bouches ; un nom suppose une réalité ; ce qui se nomme se conçoit et se sait plus ou moins. Sans doute, le paysan, l'esprit durci au soleil et aux rudes sueurs de son corps, ne possède pas sur Dieu la science de l'Institut ; chaque matin et chaque soir il se met à genoux, se découvre et prie le bon Dieu de bénir sa famille, ses joies, son sommeil et ses moissons. Le savant contemple les hommes et les choses, supprime, d'un coup de sa pensée, ces imperfections et appelle Dieu l'infini ; il regarde le mouvement, les mondes, la création ; l'effet réclame une cause, le mouvement un premier moteur et il appelle Dieu la cause première, l'Immobile. Et qu'importe ! l'humanité savante ou illettrée connaît et aime son Christ et son Dieu, et à mesure que la science de Dieu s'élève, devient plus lumineuse, plus surnaturelle, plus profonde, son amour grandit, et l'humanité fait don à Dieu de son âme et de son corps. Car enfin qu'est-ce que l'humanité a refusé à Dieu ? sa jeunesse, son avenir, sa beauté ? non ; l'immolation des vils instincts de sa nature déchue ? non ; le sang de ses veines ? non ; à certaines heures, il coule à flots ; ah ! on ne se donne pas, on ne s'immole pas pour un être imaginaire, pour un être que l'on ne connaît point.

L'humanité cherche Dieu, se passionne pour Dieu, et cette tendance, ce besoin insatiable est palpable, universel, et Dieu a répondu largement à ces opérations, à ces cris, à ce mouvement de notre être. L'amour attire l'amour, et Dieu est venu ici-bas; il a dit à l'humanité : « Tiens, regarde, tu me veux! me voilà sous le voile obscur d'un peu de pain. » Oui, Dieu est là, au milieu de nous, sa présence est réelle, personnelle, vous savez l'habitation qu'il s'est choisie, ce sont nos églises, nos églises les plus somptueuses et les plus délabrées.

Dieu assurément est partout, sa présence remplit l'espace, rien ne lui échappe, aucun abîme, aucun lieu, aucun désert, car son immensité ne serait qu'une immensité humaine, finie, Dieu ne serait plus Dieu. « Sa « présence, dit le Prophète, remplit le ciel et la « terre [1]. »

Dieu affirme sans doute sa présence dans nos églises d'une façon générale par sa puissance, sa vertu, sa main qui nous retient à l'existence; cela ne lui suffit pas, et sur la parole et l'invitation du prêtre catholique, Dieu est réellement, substantiellement, personnellement présent. Un peu de pain dont il ne reste que les apparences, les accidents, nous dérobe sa face. « Ma chair, « dit-il, est vraiment une nourriture, mon sang est « vraiment un breuvage [2]. »

Jésus-Christ, je l'avoue, semble inerte, mort dans ce sacrement; on le prend, on le manie, il subit, comme les choses inanimées, les caprices d'un coup

[1] Jérémie, ch. XXIII.
[2] Saint Jean, ch. VI.

de vent et les lois du mouvement et de la pesanteur, et cependant il vit, notre cœur ne se trompe pas, il vit dans la réalité de sa chair, de son âme et de sa divinité : il vit dans la réalité de ses deux natures et de sa personnalité divine : homme, l'âme meut et vivifie son corps, et le corps reçoit l'être et le mouvement, ses yeux s'ouvrent à la lumière, ses oreilles aux harmonies des mondes célestes et aux prières de l'homme, son sang circule dans ses veines ; fils de Dieu, sa divinité coule comme un fleuve dans ses entrailles, dans son âme et ses actes. Pourquoi Jésus-Christ dans l'Eucharistie ne serait-il qu'un cadavre ? L'Eucharistie nous voile l'âme, la chair, la divinité de l'homme-Dieu, que nos pères ont vu, haï et admiré ; de l'homme-Dieu qui rendait la vue aux aveugles, la vie aux morts et rassasiait dans une vallée solitaire une foule affamée ; de l'homme-Dieu qui est mort pour expier nos crimes ; sa nature n'a point changé, c'est toujours bien lui, ce Christ Jésus, plein de grâce, de vérité et de vie. « *Plenum gratiæ et veritatis* [1]. » Et si Jésus-Christ vit dans l'Eucharistie, il nous voit du fond de cette prison, nous écoute et reçoit nos larmes, nos prières et nos supplications, car un être qui vit dans la plénitude de ses facultés, se meut, voit, entend, prend conscience de lui-même, de ceux qui l'entourent et qu'il aime. « Jésus-Christ, en effet, connaît tout dans le Verbe, « dit saint Thomas d'Aquin, tout, c'est-à-dire les êtres « qui sont, ont été et doivent être, ainsi que tout ce « qui a été fait, dit ou pensé, par qui que ce soit et

[1] Saint Jean, ch. I.

« dans tous les temps. En ce sens, l'âme de Jésus-Christ « connaît tout dans le Verbe, car toute intelligence « créée connaît dans le Verbe non pas absolument « toutes choses, mais d'autant plus de choses qu'elle « voit le Verbe plus parfaitement ; et il n'est aucune « intelligence bienheureuse qui ne connaisse dans le « Verbe tout ce qui a du rapport avec elle. Or, tout se « rapporte en quelque manière au Christ, en tant que « toutes choses lui sont assujetties. De plus, Dieu l'a « établi juge de tous parce qu'il est le fils de l'homme ; « pour cette raison, l'âme du Christ connaît dans le « Verbe tous les êtres appelés à l'existence dans tous « les temps et jusqu'aux pensées des hommes dont il « est le juge, en sorte que l'on peut entendre ces pa- « roles : il savait bien ce qu'il y a dans l'homme, non- « seulement de la science divine, mais aussi de la « science que son âme possédait dans le Verbe [1]. »

Jésus-Christ reste dans l'Eucharistie ce qu'il était sur la terre, un homme, puisqu'il est né d'une femme ; un Dieu, puisqu'il est le fils de Dieu ; sa personnalité subsiste, l'âme meut son corps et jouit de la vision bienheureuse. Autrefois sur la terre, aujourd'hui dans l'Eucharistie, Jésus-Christ nous voit dans l'essence divine ; l'essence divine est un miroir où tout être se reflète et vit, où se reproduisent nos rêves, nos affections ; il entend nos prières, les sanglots et les misères de notre âme.

Ici-bas, nous ne connaissons point les êtres sans l'intermédiaire des sens, le corps explore le monde sen-

[1] *Somme théol.*, 3 p., q. 10, a. 2.

sible et apporte à l'âme dans une parole, une sensation et une représentation grossière des choses : c'est la loi, et Jésus-Christ s'affranchit de cette loi : « La condition de l'âme, dit saint Thomas d'A-« quin, dans l'état de claire vision, consiste à n'être « nullement assujettie au corps, à n'en point dépendre, « mais à le dominer complétement. Aussi, après la « résurrection, la gloire du corps sera-t-elle un rejail-« lissement de celle de l'âme. Durant le pèlerinage, « l'âme de l'homme a besoin de recourir aux images « sensibles pour exercer sa puissance intellective, parce « qu'elle est enchaînée en quelque sorte, assujettie au « corps dont elle dépend. Par conséquent, les âmes « bienheureuses peuvent, avant la résurrection comme « elles le peuvent après, connaître sans avoir recours « aux images sensibles. Il faut en dire autant de l'âme « du Christ qui jouissait pleinement ici-bas de la claire « vue [1]. »

Jésus-Christ ne subit point les humiliations de notre nature; jouissant, dans l'Eucharistie, de la vision béatifique, il voit tous les êtres dans les clartés de l'essence divine et connaît nos pensées les plus secrètes, nos désirs les plus intimes, sans l'intermédiaire du corps, d'une parole, de cette poussière qui heurte sans cesse à la porte de notre intelligence, car son âme rayonne sur le corps, l'attire à elle, le meut, le commande sans rencontrer la moindre rébellion et le couvre de sa gloire; d'un seul coup d'œil, Jésus-Christ explore les replis les plus cachés de notre âme et de notre vie. Et

[1] *Somme théol.*, 3 p., q. 11, a. 2.

qui peut s'en étonner? Est-ce que Jésus-Christ n'est pas notre chef, notre législateur et notre juge? « Est-ce « que tout ne se rapporte pas, en quelque manière, au « Christ en tant que toutes choses lui sont assujetties? « Ne sommes-nous pas son patrimoine? Demande-moi, « lui dit un jour son Père, et je te donnerai les nations « pour ton héritage [1]. » Oui, Jésus-Christ est notre chef, et nous avons reçu son influence surnaturelle, le trop plein de sa divinité. *« De plenitudine ejus nos « omnes accepimus* [2] *» ;* notre législateur, et il enchaîne librement nos actions à un code nouveau, à l'Évangile; notre juge, et il censure le mal de notre vie par le remords de la conscience, la rougeur du front et souvent par des châtiments mystérieux; et Jésus-Christ n'aurait pas la science de l'homme, de ses pensées, de ses désirs, de ses actes? Jésus-Christ ne serait qu'un législateur vulgaire, étranger aux êtres que sa législature dirige? Jésus-Christ ne serait qu'un juge banal sans empire sur les êtres qui le renient ou se passionnent pour lui? Mais il est le Verbe, c'est-à-dire, la lumière éclairant la raison humaine, fortifiant la liberté et se mouvant dans la conscience de l'homme. Oh! oui, Jésus-Christ nous voit et nous distingue, et le dernier des êtres, si infirme, si abandonné qu'il soit, n'échappe point à ses regards et à ses préférences, c'est notre consolation et notre gloire.

Jésus-Christ se manifeste, s'épanche encore au dehors. Se manifester, c'est vivre. Jésus-Christ atteste donc son existence dans l'Eucharistie par la vie morale

[1] Ps. 2.

[2] Saint Jean, ch. I.

de ceux qui l'approchent, le touchent, mangent sa chair et boivent son sang; car il a son existence intime, sa place et son action extérieure; comme tout être et mieux que qui que ce soit, il vit en lui-même et il vit dans les êtres qui puisent en lui la lumière, la chaleur et la vie.

Est-ce qu'un homme populaire n'affirme pas sa présence dans la vie intellectuelle et morale de son siècle? Homme de pensée ou homme d'action, il agit sur ses contemporains du fond de son cabinet ou du sommet d'une tribune. On peut nier son existence, mais le siècle qui l'écoute, le siècle qui grandit ou se corrompt avec lui, le siècle qui porte sa parole, son image, sa vie dans les actes de sa propre vie, rend témoignage de l'existence de cet homme.

Est-ce qu'une mère n'affirme pas sa présence dans l'âme, les traits et la tendresse de son fils? Ces principes, ces mœurs, cette candeur, ces larmes, cette ingratitude, cette nature vaincue, ces émotions n'ont pas de sens, s'il n'y a pas là une mère.

La présence de Jésus-Christ dans ce sacrement s'annonce, se dévoile par son opération : « Si vous ne croyez « pas en moi, disait le Sauveur, au moins croyez à « mes œuvres [1]. »

Quelles sont ces œuvres? Quels sont les signes manifestes de cette présence? Mais le monde transformé et libre de la liberté des enfants de Dieu; une vie non plus faite de chair et de sang, mais une vie supérieure, chrétienne; des vertus non plus vulgaires, les efforts

[1] Saint Jean, ch. x.

de nos muscles ou de notre raison, mais des vertus supérieures, chrétiennes ; des rêves, des amours, des aspirations, non plus rivés stupidement à la matière, mais des amours, des aspirations pleines de Jésus-Christ, notre type ; les phénomènes, les manifestations d'une existence non plus humaine, mais les phénomènes, les manifestations d'une existence surnaturelle. Ah ! que les sceptiques et les matérialistes, étrangers aux faits de cette présence réelle, ne sentent rien, c'est possible ! le voyageur qui s'enfonce dans l'obscurité d'un bois ne jouit point des feux du soleil ; comment voulez-vous que ces hommes, vivant loin de Dieu, loin de l'Eucharistie, subissent son action, son influence ? O lèvres de nos saints, ô vies pures, ô héroïsmes, ô vies chrétiennes, ô maîtres, ô martyrs, j'en atteste vos joies, vos cris, vos dévouements, votre sainteté ! Jésus-Christ est dans l'Eucharistie, réellement, substantiellement, personnellement, ou bien je n'y comprends plus rien ; la vie chrétienne n'a plus sa raison d'être, c'est un effet sans cause ; la vertu est un mot, la souffrance une injustice, le martyre une folie.

Si vous croyez à ces changements, à ces cœurs purs, à ces phénomènes surnaturels et à une force capable de les produire, une force accuse la présence d'un être d'où elle sort, pourquoi ne croiriez-vous pas à la présence réelle sur la terre de cet Être qui fait les cœurs chastes, les saints et les martyrs ? D'où vient cette vie supérieure, d'où viennent ces vertus chrétiennes, d'où vient cette action qui transforme, si ce n'est de Celui qui peut opérer de semblables choses ? « *Unde sequere-*

« *tur operatio, nisi præcederet ante præsentia* [1] ? »

Oh! qui me dira l'amour de Jésus-Christ pour le monde? qui le mesurera? J'interroge le parfum de la fleur, le roulis des astres, les vagues et les clameurs de l'océan, tout cela est froid et monotone ; je fouille le cœur d'une mère, sa tendresse est profonde, suave, énergique, défiant les périls et la mort, les mers, les montagnes et l'espace; tout cela est fini, limité ; je cherche par la terre quelqu'un dont le cœur soit large comme l'infini et se donne à l'humanité, à tout être qui l'appelle et a soif de lui, sur tous les rivages, dans tous les mondes, à tous les siècles, à tous les instants; je cherche cet être mystérieux, et on me nomme Alexandre et Platon, saint Thomas d'Aquin et saint Louis, Leibnitz et Bonaparte; mais leurs œuvres sont humaines, si grandes qu'elles soient; cet être mystérieux se nomme Jésus-Christ, seul il possède la plénitude de l'être; or l'amour s'élargit avec l'être lui-même, il grandit avec sa vie et son activité.

Il y a un amour national, celui-là est bien petit, puisqu'il se cantonne dans un territoire; grand comme un peuple, tendre comme une mère, rugissant comme une lionne, il s'attache au sol d'une nation, à son sang, à ses entrailles, à ses gloires, à ses malheurs, et défie l'épée d'un brigand; il tombe, mais ne meurt point. La France, la Prusse, l'Angleterre, l'Espagne.... chaque pays a son amour national. Au delà des frontières de la France, quel est donc le cœur, s'il n'est pas français, qui batte pour elle? Est-ce en Angleterre? en

[1] Saint Ambroise. *De Mysteriis*, cap. III.

Prusse? en Espagne? Quel est donc le cœur en France qui aime avec passion la Prusse ou la Russie? Nous aimons notre pays, et les nations qui nous coudoient et vivent à nos côtés peuvent conquérir notre admiration, nos sympathies, notre alliance; mais notre orgueil, notre amour national, jamais!

Je le sais, il y a des hommes qui nous disent que les nations sont des sœurs et se flattent d'aimer l'humanité : les nations sont des sœurs, cela est vrai, car elles ont une même origine, une même nature, un même sang, une même destinée; et ces hommes voudraient les voir fondues ensemble dans une même république, la république universelle, utopie généreuse sans doute, mais à coup sûr irréalisable. Est-ce que chaque peuple n'a pas son caractère, ses mœurs, sa langue? Est-ce que chaque peuple n'a pas ses frontières, ses rêves, ses ambitions, ses antipathies? Est-ce que chaque peuple n'a pas son tempérament, sa forme gouvernementale, ses intérêts, ses souvenirs, les tombeaux et la cendre de ses pères? Ce serait une nouvelle tour de Babel! Du reste, ces hommes aiment-ils l'humanité? non, je l'affirme hautement; ils aiment ceux qui épousent leurs pensées, leurs mœurs, leurs haines, leurs vengeances, mais l'humanité sous tous les vêtements, sous la pourpre et sous la bure, sous la nudité du sauvage et sous la guenille du mendiant, ils ne l'aiment pas. Que font-ils pour elle? S'en vont-ils la chercher dans les forêts et les steppes? meurent-ils pour elle? Où sont leurs missionnaires, leurs saints et leurs martyrs? Ou bien la ramassent-ils sur les chemins, la réchauffant dans un pan de leur habit, lui donnant un

hôtel-Dieu, de l'affection, un foyer, des mains généreuses qui pansent ses plaies, soutenant sa caducité et se condamnant par un dévouement singulier à soigner les maladies les plus repoussantes? Pour aimer l'humanité, cela ne suffit pas de le dire dans les colonnes d'un journal ou dans un congrès, cela ne suffit pas de pousser des cris de liberté ou de fraternité, il faut le prouver, et le prouver par le dévouement, l'abnégation et le martyre, que les siècles, l'espace et le climat ne limiteront jamais.

Jésus-Christ a réalisé ce prodige, car Jésus-Christ a aimé l'humanité d'une affection qu'aucune barrière humaine n'a pu arrêter. « Montagnes, s'écriait Isaïe, « montagnes et collines, vous serez abaissées, chemins « tortueux, vous serez redressés, sentiers escarpés et « âpres, vous serez doux comme la plaine [1]. » Jésus-Christ a-t-il été plus loin que la science, plus loin que les bataillons de César et de Pompée? Son amour, se jouant des limites des choses humaines, a brisé les castes, les idées, les conditions, et franchi les mers, les montagnes et les glaces ; tout être, sans distinction de climat, de race, de peau, tout être qui a une poitrine d'homme a pu jouir de son Christ et de son Dieu, car on lui bâtit des églises là où le soleil se lève, là où le soleil se couche, et si ces églises ont des prêtres catholiques, si perdues, si misérables qu'elles soient, Jésus-Christ les habite en personne ; on peut le visiter à toute heure, le voir, manger sa chair et boire son sang, répandre son âme, ses joies, ses misères en sa présence ;

[1] Isaïe, ch. XL.

on peut vivre de son corps, de sa divinité, de sa vie. C'est ainsi que Jésus a aimé vraiment l'humanité. L'humanité veut Dieu, et la science, les mondes de l'espace, les océans, la gloire.... rien de la terre ne peut assouvir cette faim implacable de l'infini; ce Dieu qu'elle veut contempler, ce Dieu qu'elle veut aimer à son aise, de toutes les forces de sa vie, elle le voit entre les mains du prêtre catholique, sous ce pain couvert de gloire et d'ombre, elle le regarde, son âme s'émeut, le frisson agite ses os, un cri brûlant s'échappe de ses lèvres : « Je crois, *Credo* »; elle croit et elle aime.

Jésus-Christ ne s'est pas contenté de répondre par sa présence réelle à cet appel; mieux qu'une mère qui aime son fils, il s'est donné et il se donne tous les jours sans mesure, et l'Eucharistie produit entre Jésus-Christ et l'homme l'union la plus intime et la plus profonde.

L'amour n'est pas autre chose que le don de soi; on aime et on se donne, on se fait l'âme d'une autre existence, et l'union croît avec le don de soi. En Dieu, l'union est parfaite parce que Dieu s'aime et se donne d'une façon infinie. Ici-bas, deux amis se communiquent leurs pensées, leurs cœurs, leurs rêves, ils voudraient de ces deux vies ne faire qu'une seule vie; l'union est imparfaite, car elle sort d'un amour humain et d'une donation limitée. Or l'union de Jésus-Christ et de l'homme reçoit un dernier sceau, sa consommation dans le sacrement de l'Eucharistie.

Je m'explique : l'unité semble être de trois sortes, car les choses se divisent entre elles; par le genre, la pierre se distingue de l'homme; par l'espèce, le lion

se distingue du léviathan; par le nombre, Pierre se distingue de Paul. Il y a donc trois sortes d'unités, l'unité générique, l'unité spécifique et l'unité numérique.

L'unité générique nie la division du genre, alors deux êtres d'espèces différentes se ressemblent imparfaitement, se touchent en un point : la bête et l'homme se rencontrent dans la nature animale, car l'homme est un esprit uni à une poignée de matière.

L'unité spécifique nie la division de l'espèce et s'affirme dans tous les êtres qui ont une poitrine d'homme ; la nature humaine, en effet, reste la même, en dépit de la variété de ses goûts, de ses aptitudes, de ses faiblesses, et l'homme, qu'il ait au dos de la pourpre ou une guenille, qu'il ait de l'esprit ou qu'il en soit totalement dépourvu, qu'il soit un saint ou un misérable, l'homme est toujours un homme.

L'unité numérique nie la division du nombre [1]. Or, avant l'Incarnation, nous n'avions avec Dieu que l'unité générique, car nous touchons à Dieu par notre nature intellectuelle. Êtres raisonnables, nous avons une pensée, une âme libre et fière, une âme qui pense et qui veut, et tout cela en nous est chétif, borné, petit ; Dieu, lui aussi, pense ; Dieu, lui aussi, est libre et fier ; Dieu, lui aussi, veut et commande, mais tout cela est en lui sans limites et sans imperfections ; et ce qu'il possède d'une façon infinie, il en a mis un reflet dans l'âme et sur le front de l'homme ; de la sorte, nous touchons à Dieu par notre nature intelligente et

[1] Goudin. *Métaph.*, q. 2. *Des propriétés de l'Être.*

libre, portant dans notre âme une image lointaine de Dieu, quelque chose de sa vie, de sa puissance, de sa nature, nous sommes les œuvres d'un artiste, de Dieu. « Dieu, nous dit la Genèse, nous a créés à son image « et à sa ressemblance. *Ad imaginem Dei creavit « illum* [1]. »

Mais le verbe de Dieu se fait chair, et notre union avec Dieu s'élève et se perfectionne, car l'humanité tient à lui par les liens mystérieux de l'unité spécifique. Le verbe de Dieu, en effet, en se faisant chair, s'est incorporé à la nature humaine. « Au commence-« ment était le verbe, dit saint Jean, et le verbe était « en Dieu, et le verbe était Dieu... et le verbe s'est fait « chair [2]. » Dès lors, homme comme nous, il est ce que nous sommes ; Dieu comme Dieu lui-même, il reste ce qu'il était dans le sein de son Père ; homme-Dieu, il réunit Dieu et l'homme sous une seule et même personne et sous une double nature, la nature divine et la nature humaine ; c'est-à-dire, ce corps que nous traînons avec nous et l'âme qui l'informe, le meut et le vivifie, la nature humaine n'est point en Jésus-Christ une apparence, un leurre ; nos pères ont vu le Christ et l'ont entendu, sa parole remuait les foules, apaisait les tempêtes et ressuscitait les morts. Jésus-Christ est notre frère, homme comme le dernier des hommes.

Enfin, je rencontre au-dessus de ces unités l'unité numérique, la plus intime et la plus mystérieuse.

Quoi ! Dieu nous tire des froides ombres du néant,

[1] *Genèse*, ch. I.

[2] Saint Jean, ch. I.

il nous fait plus grands que le caillou qui roule à nos pieds, plus sublimes que l'aigle ; quoi ! Dieu prend notre nature et se fait notre compagnon de voyage et notre frère, il parle, il enseigne, il bénit, il prie, il console, il dompte les flots, les maladies, les colères et la mort, ; quoi ! Dieu habite nos temples, nos tabernacles d'une façon spéciale et les honore de sa présence réelle, et ce n'est pas assez d'amour? Ah ! le cœur de Jésus-Christ n'a pas dit son dernier mot, il trouve que Dieu est encore trop loin de l'homme, et il pousse cette union jusqu'à ses dernières et plus mystérieuses limites, jusqu'à l'unité numérique.

Entendons-nous cependant ; je ne dis pas que Jésus-Christ et l'homme ne font plus qu'un seul être, une même personne, indistincte et confuse, n'ayant plus, ni l'un ni l'autre, leur liberté, leurs actes, leur individualité ; je ne dis pas cela évidemment, ce serait le plus absurde et le plus grossier panthéisme ; je le repousse de toutes mes forces.

Il y a deux sortes d'unité numérique, l'unité numérique réelle, et l'unité numérique morale ; réelle, lorsqu'il n'existe dans l'objet aucune distinction ; morale, si la distinction existe : « Ils seront deux, nous dit la « Genèse, dans une seule chair. *Erunt duo in carne* « *una.* »

Je parle ici de l'unité numérique morale, car nous sommes deux, et ce mot « deux » implique la distinction et la réalité de deux êtres, de Jésus-Christ et de l'homme. L'un n'est point l'autre; nous avons notre vie, notre liberté, notre individualité, et Jésus-Christ a son être, sa vie, sa personnalité, et cependant

sa vie devient notre vie. « *Mihi vivere Christus est.* » Ma pensée, ma poitrine, mon cœur, mon corps..... tout en moi vit, se meut et s'agite, eh bien ! non, c'est Jésus-Christ qui vit en moi, Jésus-Christ sous la pensée de mon intelligence, Jésus-Christ dans les bouillantes affections de mon âme, Jésus-Christ sous les ondulations de ma poitrine, Jésus-Christ dans les flots de mon existence, dans tout mon être qu'il pénètre, qu'il vivifie, qu'il divinise, et cette vie de mon Christ et de mon Dieu ne presse pas ma vie comme un grain de sable presse un autre grain de sable, ce sont deux vies unies, fondues ensemble, deux existences qui se pénètrent, et qui néanmoins restent distinctes, car nous ne faisons moralement qu'un seul être avec Jésus-Christ. « *Vivo ego, jam non ego, vivit vero in* « *me Christus* [1]. » Ah ! deux êtres n'arrivent point à cette unité mystérieuse sans se donner l'un à l'autre et sans se communiquer quelque chose de leur personnalité, de leur substance, de leur vie, et Jésus-Christ dans le sacrement de l'Eucharistie nous fait le don de lui-même le plus complet, le plus intime, car nous mangeons sa chair, nous buvons son sang, nous nous engraissons de sa divinité, mais plus fort que nous, Jésus-Christ nous pénètre, nous informe, nous dissout et nous incorpore à lui, et devient de la sorte le principe vital de notre existence.

Le principe vital détermine le mode d'existence et le mode d'opération d'un être, l'actualise et le vivifie ; tout être, plante, bête ou homme, tire sa vie, son

[1] Ép. aux Galates, ch. II.

tempérament, son économie et ses propriétés, non pas des parties composant l'organisme, mais des flancs du principe vital.

« Si la plante n'est qu'une élaboration chimique, « pourquoi les chimistes n'arrivent-ils pas à l'imiter?... « Ce qui leur manque, c'est le principe vital, qui ne « résulte ni de l'assemblage des parties composant « l'organisme, ni des forces mécaniques ou chimiques, « mais qui, une fois introduit par Dieu dans tout « l'univers, ne se propage que par voie de génération. « C'est ce principe qui règle l'économie végétale et « qui, en informant la matière, produit en elle des « actions d'un ordre supérieur et lui communique des « propriétés qu'elle ne peut recevoir par d'autres « moyens [1]. »

« Dieu, dit la Genèse, forme avec de l'argile l'homme « visible. *Formavit Deus hominem de limo terræ.* « Puis il répand sur sa face le souffle de la vie, et « l'homme devient un être vivant. *Inspiravit in fa-* « *ciem ejus spiraculum vitæ, et factus est homo in* « *animam viventem* [2]. »

Ce souffle de la vie, c'est l'âme, l'âme devenue la forme du corps et le principe vital de l'homme, et cet homme, fait d'âme et de corps, reste un seul et même être, malgré la variété de ses organes et de ses opérations, « car ce qui devient la forme d'un être ne fait « qu'un avec lui. *Omne quod fit forma alicujus* « *fit unum cum illo* [3]. » Et si ce principe vital

[1] Liberatore. *Du composé humain,* ch. III.
[2] *Genèse,* ch I, v. 7.
[3] Saint Thomas, liv. III, p. XXVII, q. I, a. 1.

meurt, la plante, l'homme, n'est plus qu'un cadavre.

Or Jésus-Christ, devenu notre principe vital, détermine notre vie nouvelle, la grandit et l'actualise, et les fonctions dérivant de cette actualité surnaturelle s'élargissent et s'élèvent. Tout en nous s'ennoblit, notre être, notre cœur, nos sens, notre existence; nos actes n'étaient que les actes d'un homme; nos vertus, si hautes qu'elles soient, les vertus d'un homme; notre vie, la vie d'un homme ; un être, en définitive, est impuissant à s'élever au-dessus de sa nature et de sa sphère, au-dessus de lui-même; mais Jésus-Christ nous communique un être nouveau, une vie nouvelle, et nous pensons, nous nous mouvons, nous vivons, nous aimons, nous agissons, et notre activité, notre physionomie, nos actes ne sont plus seulement l'activité, la physionomie et les actes d'un homme, mais l'activité, la physionomie et les actes d'un chrétien; recevant un nouveau mode d'être, nous recevons une nouvelle dénomination, nous ne disons plus : « Je suis un homme » ; nous disons : « Je suis un « chrétien. » « Ah ! il n'y a point de nation, si puis- « sante qu'elle soit, qui ait des Dieux si proches d'elle, « comme notre Dieu est proche de nous [1]. » Car Jésus-Christ se fait notre nourriture et devient le principe et le germe de notre vie nouvelle, il nous informe et nous incorpore à lui, comme l'âme informe et incorpore les parties nouvelles que l'homme s'assimile par la manducation, et ce pain, cette chair, ces herbes qu'il dévore, deviennent sa substance.

[1] *Deut.*, ch. IV.

Nous mangeons la chair et la divinité de Jésus-Christ, et Jésus-Christ nous communique sa vie, ses forces, ses propriétés et nous transforme en lui, nous devenons vraiment sa substance, sa chair, ses os, sa vie. « *Quia* « *membra sumus corporis ejus, de carne ejus, de ossibus* « *ejus*[1]. » Assurément notre être subsiste toujours, aucun élément essentiel de notre constitution intellectuelle ou physique n'est détruit, mais nous grandissons au-dessus de notre taille en recevant de Jésus-Christ notre être, notre dénomination et nos forces surnaturelles, nous nous mouvons sous son impulsion, mourant aux choses inférieures, à notre orgueil, à notre moi, à l'imbécillité de notre personne ; ce moi! il n'est plus à nous, il est à Jésus-Christ; cette vie ! elle ne jaillit plus de nos entrailles, elle sort des flancs sacrés du Sauveur; cette personnalité! elle n'est plus la même, surnaturalisée et refaite, elle a la taille de Dieu; nous ne sommes plus à nous, nous sommes vraiment au Christ.

Et quand Jésus-Christ s'en va, chassé du cœur d'un peuple ou du cœur d'un homme, ce peuple, cet homme devient un cadavre; un corps sans âme, incapable de se mouvoir dans une sphère supérieure ; sans doute, il y a encore du cœur sous cette poitrine d'homme, mais un cœur impuissant et perdu dans quelque bien infime et le plus souvent dans les amours de la terre. Mais de l'être surnaturel? il n'y en a point. Des vertus chrétiennes? il n'y en a point. De la sainteté et de ces dévouements catholiques qui étonnent le monde? il n'y en a point; il n'y a plus rien, rien

[1] Ép. aux Éphésiens, ch. v.

que l'esprit qui s'agite, rien que la chair qui frissonne, rien qu'une vie inférieure, misérable, abjecte.

Jésus-Christ, en se faisant notre principe vital et notre vie, exhausse et pétrit notre être, notre activité, et, comme l'opération suit l'être, nous pensons, nous parlons, nous agissons et nos actes s'élèvent ; les actes d'un homme manifestent sa grandeur ou sa bassesse.

Nous connaissons Dieu, et notre connaissance s'illumine des clartés mystérieuses de la foi catholique. Un être inférieur, en effet, reçoit sa perfection de deux mouvements, l'un lui est propre et sort de sa nature; la fleur exhale ses parfums, l'homme agit en homme; l'autre mouvement ne lui appartient pas, mais il vient d'un être supérieur; c'est ainsi, pour me servir de grossières et imparfaites images, que ces machines, aux pieds de feu, dévorent l'espace sous l'action de la vapeur, du calorique et du charbon ; c'est ainsi que l'âme vivifie le corps.

L'homme, sous l'impulsion d'un mouvement supérieur de l'Esprit-Saint, croit à ce grand et ineffable mystère : « Ceci est mon corps... je suis le pain de la « vie... » Il croit sans le moindre doute, comme l'enfant croit à sa mère, sans songer à mettre sa parole en discussion, et cet assentiment n'est ni le scepticisme, ni la science, le scepticisme qui chancelle à chaque pas, la science qui entraîne l'esprit par l'évidence de ses principes ou de ses conclusions, c'est une adhésion surnaturelle que porte une autorité divine, la parole de Dieu lui-même. Le scepticisme violente notre nature, la science ravit notre intelligence ; ici, nous

donnons notre assentiment à un mystère, à une vérité cachée dans le sein de Dieu, et notre sécurité ne jaillit plus de la chose elle-même, puisque nous n'avons pas le dernier mot de ce mystère, mais de la parole et du témoignage de Jésus-Christ.

La connaissance conduit à l'amour, car à mesure que l'on connaît et que l'on apprécie un être, le cœur se prend sérieusement et s'épanche davantage.

Le cœur aime, comme l'intelligence pense, c'est sa fonction, sa loi, sa vie, et l'amour s'élève ou s'abaisse avec la faculté. Il y a, en effet, du génie dans le cœur comme il y a du génie dans l'intelligence, et saint Thomas et sainte Madeleine ont poussé, l'un sa pensée, l'autre son amour, sur les sommets les plus hauts et les plus mystérieux; et il y a de l'idiotisme dans le cœur comme il y a de l'idiotisme dans l'intelligence, et ces abrutis de matérialisme et ces fils, ces monstres d'une mère malheureuse, portent sur leur front les stigmates de ce fait.

Le cœur aime : or, l'amour n'est pas autre chose que l'inclination d'un être vers ce qui fait sa vie et sa jouissance; la pierre, poussée en l'air, retombe instinctivement vers la terre, les fleuves s'en vont à l'océan, et quand cet amour, tel qu'il sort du cœur de l'homme, n'est pas ennobli et réglé par l'Esprit-Saint, il végète sur la terre, sans dignité, sans splendeur, et, en dépit des cris de la raison et de la conscience, il prend le nom et les allures de la cupidité, car un homme qui ne vit que dans le seul but de jouir et lâche, en conséquence, toutes les inclinations malsaines de

sa nature, cet homme-là ne vit que par ce qu'il a d'infime et de misérable.

Le cœur, rempli de Jésus-Christ, de sa grâce, et de sa vie, s'élève au-dessus de ces affections inférieures, il regarde par delà les mondes, par delà les limites de sa raison, et se nourrit d'une substance plus délicate, de la chair, du sang et de la divinité du Christ ; il aime à pleins flots son Christ et son Dieu, et il jouit de sa présence, de cette vie et de cette existence devenues sa propre vie et sa propre existence, il le possède, car l'amour mène à la possession de l'être aimé.

« L'amour est la délectation d'un cœur dans le cœur « d'un autre, dit saint Augustin : *Amor est delectatio « cordis alicujus adaliquid.* » Leibnitz a exprimé la même pensée, mais d'une façon plus énergique et plus intime : « Aimer, dit-il, c'est poser sa félicité dans la fé- « licité d'un autre : *Amare est felicitate alterius delec- « tari.* » Le cœur, en effet, ne peut se contenter d'un amour platonique, inquiet et chagrin, il veut son Christ et son Dieu, la possession est le terme de l'amour, et il s'attriste de son absence et s'irrite des obstacles qui retardent sa venue; dès qu'il le possède, il jouit à son aise de sa présence.

Il suit delà que le cœur s'élève ou s'abaisse selon que l'être qu'il aime est noble ou infime; car toute faculté s'identifie avec son objet. Celui qui n'aime que sa chair, celui-là descend au niveau de la brute ; celui qui ne sait pas aimer par delà les exigences et les limites de sa raison, celui-là subit les infirmités et les convoitises de l'amour humain; celui qui aime avec Jésus-Christ, épris d'amour et d'enthousiasme, celui-là

accomplit des choses surnaturelles que le monde traite d'extravagances, car le monde ne comprend et ne goûte que ce qui est humain, infirme, petit, à la portée de sa raison, de ses sens et de ses intérêts : « *Animalis « homo non percipit ea quæ sunt spiritus Dei* », et ce que l'esprit de Dieu suscite n'est pour lui qu'une insigne folie, car, pour juger ces choses-là, il faut la grâce de Dieu, et le monde en est dépourvu. « *Stultitia enim « est illi, et non potest intelligere, quia spiritualiter exa- « minatur* [1]. » Et cet homme qui va plus loin que sa raison, cet homme qui se fait humble comme le Christ, petit comme le Christ, le rebut de l'humanité comme le Christ, cet homme qui enfouit dans une solitude son existence, sa jeunesse et son avenir, soigne par amour pour Jésus-Christ les pauvres, les fous et les lépreux, ah ! le monde le regarde d'un œil stupide ; ce n'est point son vêtement, ce ne sont point ses idées, ce ne sont point ses dévouements, ce n'est point sa vie, le monde ne comprend rien aux choses de Dieu, il les méprise, il les traite de folie. « *Stultitia enim est illi, et non po- « test intelligere, quia spiritualiter examinatur.* » Et qu'est-ce que cet homme a donc de si méprisable? Il est pauvre d'intelligence peut-être? Et qu'importe ! Il châtie sa chair et la tient, comme une cavale qu'il faut mater, sous le fouet de rigueurs insensées ? Qu'importe ! Il a, comme le bienheureux Labre, les pieds sales et des guenilles sur le corps ? Qu'importe ! Sous ces haillons, sous cette chair malmenée, sous cette vermine, il y a un cœur, un noble cœur, qui se soucie fort peu

[1] Ire ép. aux Corinthiens, ch. II.

de ce cloaque de corruptions qu'on appelle le monde ; éperdument épris de la beauté de Jésus-Christ, de sa grâce, de sa parole, il s'approche de lui, il mange sa chair et boit son sang, il le possède et vit avec lui et de lui. « Ce n'est point moi qui vis, c'est Jésus-Christ qui vit en moi. » Sublime amour que celui-là, il jaillit du cœur de Jésus-Christ et du cœur de l'homme, des extravagances de la croix et des extravagances de l'homme.

La possession de l'objet aimé amène la jouissance, car une fois cette chaste alliance de la vie de Jésus-Christ et de la vie de l'homme faite, le cœur, cette portion de nous-mêmes la plus délicate, la plus intime, la plus tendre, le cœur jouit, heureux et satisfait ; au bout de ses désirs et de ses recherches, il entre dans son repos.

L'intelligence jouit de la vérité qui sort des flancs d'un problème, d'une question ; la vérité est la vie et la béatitude de l'esprit.

Le cœur de l'homme jouit dans sa sphère de la présence réelle de son Christ et de son Dieu. Que les vagues de l'infortune et les tempêtes battent son âme, que les haines et les vengeances le persécutent, que sa poitrine se gonfle d'angoisse, que sa bouche se charge de sanglots, ses yeux de larmes..... les misères de ce monde ne l'ébranlent point, il vit de la présence de Jésus-Christ, tout entier à ces jouissances surnaturelles et intimes ; le reste, si utile et si noble que cela soit, est de la terre, et son âme pétrie de cette présence mystérieuse se fond d'amour, pour ainsi dire. « *Anima* « *mea liquefacta est, et dilectus est mihi*[1]. » Un cœur dur,

[1] *Le Cant. des cantiques*, ch. v.

de pierre et de granit, résiste à l'amour, mais les glaces du péché fondues, une parole du Christ, un regard, le bord de son vêtement, une vibration de sa voix suffit pour l'attendrir, et une fois attendri, ses fautes remises, ses larmes essuyées, Jésus-Christ prend possession de ce cœur, de cette existence, apportant avec lui des délectations divines, des jouissances, des spasmes, ce je ne sais quoi de divin qui se produit en nous et que nous sentons parfois si délicieusement, quand Dieu entre par la grâce au plus intime et au plus vif de notre être. Oh ! alors, rien ne peut nous arracher à cette jouissance surnaturelle, et comme saint Paul nous nous écrions : « Qui nous séparera de la charité du « Christ? Sera-ce les tribulations, la faim, l'angoisse, « la nudité? Sera-ce le péril et la persécution? Sera- « ce le glaive? Mais nous sommes plus forts que toutes « ces craintes à cause de Celui qui nous a aimés. Oui, « j'en suis certain, ni la mort, ni la vie, ni les anges, « ni les principautés, ni les puissances, ni le présent, « ni l'avenir, ni la force, ni la hauteur, ni la profon- « deur, ni aucune créature ne pourra nous séparer de « la charité de Dieu, qui est dans le Christ Jésus [1]. »

C'est de l'ivresse, oui l'âme est ivre de Dieu comme les sens sont ivres de la terre. « *Comedite, amici mei, « et bibite, et inebriamini, carissimi*[2]. » Mangez la chair du Christ, buvez son sang, le prêtre est à l'autel, le mystère s'achève, et la table est devant vous, repaissez-vous, enivrez-vous de la divinité de l'homme-Dieu. « *Et inebriamini, carissimi.* » Ah ! ce ne sont point

[1] Ép. aux Romains, ch. VIII.

[2] *Le Cant. des cantiques*, ch. V.

les ivresses grossières du corps, d'une poignée de fange qui se roule à terre, ce ne sont point les ivresses virginales du poète à son premier réveil, de l'esprit aux premières illuminations de la vérité, de la mère à la vue de son premier-né ; ivresses surnaturelles de l'âme ! elles viennent du Christ, du Christ qui touche notre être, le pénètre et le fond ; dès lors, elles n'ont d'humain et de grossier que le cœur qui les reçoit et s'y complaît. Cœur vraiment ivre et débordant d'amour, il ne s'arrête plus à cette terre qui nous porte et nous nourrit, c'est une terre de passage ; à ces beautés qui l'ont trop souvent séduit et égaré « elles se fanent « comme l'herbe des champs [1] », ce qu'il veut, c'est Jésus-Christ, Jésus-Christ qu'il connaît et qu'il aime, Jésus-Christ qu'il possède et qu'il mêle à sa vie, Jésus-Christ devenu ses rêves, le sang de ses veines, ses amours, Jésus-Christ son père, son ami, son maître, sa jouissance, son bien-aimé. « *Dilectus meus mihi et* « *ego illi* [2]. »

[1] Eccles., ch. XIV.

[2] *Le Cant. des cantiques*, ch. II.

CHAPITRE XI.

LES EFFETS DE L'EUCHARISTIE.

L'Eucharistie est un sacrement de la loi nouvelle. Le sacrement n'est pas autre chose que l'instrument d'une force invisible. Le levier, au moyen duquel je soulève un rocher, devient un sacrement, c'est-à-dire, l'instrument de ma volonté. « Il est manifeste, dit saint Thomas d'A-« quin, que les sacrements de la loi nouvelle incorporent « l'homme à Jésus-Christ, car l'apôtre l'affirme : Vous « tous qui avez été baptisés dans le Christ, vous avez « revêtu le Christ [1]. Or la grâce unit l'homme au Christ « jusqu'à être un de ses membres [2]. » Et le sacrement n'est pas seulement le signe de la grâce, il la produit. La cause principale est le principe d'où s'échappe cette force qu'elle nous communique. La cause instrumentale n'agit que sous l'impulsion de l'agent supérieur. « Il suit delà, ajoute le docteur angélique, que l'effet « ne ressemble pas à l'instrument, mais à l'agent prin-« cipal. Ainsi un bois sculpté n'est pas semblable au

[1] Ép. aux Galates, ch. III.
[2] *Somme théol.*, 3 p., q. 62, a. 1.

« ciseau qui l'a travaillé, mais à la forme artificielle « qui vit dans l'esprit de l'ouvrier. Les sacrements « opèrent de cette seconde façon, car ils ont reçu la « mission de produire la grâce dans nos âmes [1]. »

Mais l'instrument est double, conjoint ou isolé. L'instrument conjoint s'unit directement et sans intermédiaire à l'agent supérieur : ainsi les membres de mon corps se meuvent sous l'influence immédiate de mon âme. L'humanité du Christ devenait, dans les actes de sa vie, l'instrument conjoint de la divinité. L'instrument isolé, c'est-à-dire, indépendant de l'agent principal, n'agit que sous l'impulsion d'un agent secondaire : ainsi le levier remue des masses, non pas sous la pression immédiate de votre âme, l'âme ne s'agite pas dans ce bois mort, mais par l'intermédiaire de vos bras.

Nos sacrements ne sont que les instruments isolés d'une force mystérieuse , de la grâce qu'ils puisent dans les flancs sacrés du Sauveur. Saint Augustin exprime cette vérité avec la délicatesse habituelle de son langage : « Que notre époux monte sur son gibet, sur « son lit nuptial. Qu'il s'endorme dans la mort. Que « son côté s'ouvre, afin que, comme Ève fut tirée du « côté d'Adam pendant son sommeil, l'Église soit de « même formée du côté du Christ suspendu à la croix. « Son côté fut, en effet, blessé, et aussitôt il en coula « du sang et de l'eau qui sont deux sacrements de « l'Église : l'eau dans laquelle l'épouse a été purifiée, « le sang qui constitue sa dot [2]. »

[1] *Somme théol.*, 3 p., q. 62, a. 1.

[2] *De symb. ad catechumenos*, cap. VI.

L'Eucharistie est un sacrement, nous l'avons prouvé dans un chapitre précédent, et je me contente de citer la conclusion de saint Thomas d'Aquin. « La vie du « corps exige d'abord la génération, puis la croissance, « et enfin un aliment qui conserve cette vie. Pareille- « ment la vie de l'âme réclame, pour exister, le « baptême ou la génération spirituelle, et, pour se dé- « velopper, la confirmation ou la croissance surnatu- « relle, et le sacrement de l'Eucharistie, qui est l'ali- « ment mystique de l'âme [1]. »

De plus, l'Eucharistie contient Jésus-Christ dans la réalité de son corps, de son sang, de son âme et de sa divinité. « L'Eucharistie, dit le concile de Trente, est, « comme les autres sacrements, le symbole d'une « chose sainte, la forme visible d'une grâce invi- « sible, mais elle renferme un privilége, une excel- « lence qui lui est particulière. Les autres sacrements « ne sanctifient que dans leur réception, et l'Eucharis- « tie contient l'auteur même de la grâce avant qu'on « la reçoive [2]. » Le texte des saintes Écritures est limpide : « Ceci est mon corps, ceci est mon sang », dit le Sauveur à ses disciples. « Je suis le pain des- « cendu du ciel. Celui qui mange de ce pain vivra éter- « nellement ; et le pain que je lui donnerai est ma « chair pour la vie du monde..... » La tradition retient le fait de la présence réelle et confirme le dogme inséparable du fait lui-même. Les pères, les docteurs, les conciles, les noms et les écrits se pressent avec les siècles, le sang coule, la foi s'affirme,

[1] *Somme théol.*, 3 p., q. 73, a. 1.

[2] Concile de Trente, sess. 12, c. III.

les vertus chrétiennes s'épanouissent, et le présent se relie au passé ; il y a prescription. La raison, d'accord avec la tradition et l'Écriture, confesse la possibilité, l'existence de ce mystère, et si elle entre en stupeur en face de l'amour du Christ, réalisant des choses qu'elle n'a pas coutume de voir, les analogies lui rendent le témoignage divin plus croyable, plus facile, et, humble et soumise, elle s'incline. La nature donne au corps de l'homme son pain de chaque jour, et la chair du Sauveur est le pain de notre vie supérieure, mystique.

Or Jésus-Christ possède la plénitude de la grâce. La plénitude de la grâce est de deux sortes : intensive et extensive. La perfection intrinsèque de la grâce détermine la première, et les effets multiples que la grâce produit manifestent la seconde. Jésus-Christ a cette double plénitude de la grâce.

Jésus-Christ possède la grâce au degré d'intensité le plus profond, le plus mystérieux, car si la terre sent davantage ses entrailles pénétrées et vivifiées par les feux du soleil à mesure qu'elle s'approche de lui, qui mieux que le Christ Jésus est plus proche de Dieu ? Cherchez par le monde l'être le plus parfait, le plus pur, le plus élevé, l'ange, les rois, les prophètes, les chérubins, vous trouverez en eux une analogie de nature avec Dieu, et Jésus-Christ est le fils de la vierge Marie et le fils de Dieu. Qui nous racontera les profondeurs, les joies ineffables de cette génération éternelle ? « *Generationem ejus quis enarrabit*[1] ? » « Oh !

[1] Isaie, ch. LIII.

« quelque nom qu'on donne à cette génération inef-
« fable, personne ne la comprend, ni Valentin, ni Mar-
« cion, ni Saturnin, ni Basilide, ni les anges, ni les
« principautés, ni les puissances, si ce n'est le père
« seul qui engendre, et le fils qui est engendré [1]. »
Jésus-Christ, le verbe de Dieu, naît du père, grand, immense, éternel comme lui ; il porte sous sa chair toute la substance divine, et la génération du fils n'épuise et n'amoindrit point les entrailles du père. Jésus-Christ n'est point un fils d'adoption, venu de je ne sais quel rivage, mais le fils de Dieu par nature. Ce qui naît d'une semence est une fleur, une plante, un cèdre du Liban. Ce qui sort des corruptions de la chair porte l'origine et les opprobres de la chair. Le Christ, né de l'esprit de Dieu, est Dieu. « *Quod natum est ex*
« *carne, caro est ; quod natum est ex spiritu, spiritus*
« *est* [2]. » La génération communique au fils la nature du père, son sang, sa forme, sa vie ; fils ingrat et dénaturé, il peut renier le sein qui l'a porté, son berceau, son sang, les mains et les tendresses qui l'ont entouré ; quoi qu'il dise, quoi qu'il fasse, il n'effacera jamais de son être les splendeurs ou les hontes de sa condition, de sa naissance. Le père produit dans la mesure de son être et de ses forces l'image de sa substance, un autre lui-même. « Comme le Christ, dit Ter-
« tullien, n'étant pas encore né de la Vierge, a pu être
« engendré par Dieu, sans une mère humaine ; de
« même, dans sa naissance humaine, il a pu naître

[1] Saint Irénée, cité par M. Ginouilhac. *Histoire du dogme catholique*, tom. III, 1re p., liv. XIII, ch. II.

[2] Saint Jean, ch. III.

« d'une femme, sans un père humain. Chair sans « semence du côté de l'homme ; esprit avec semence « du côté de Dieu. Par là, se vivifie en lui cette parole : « Ce qui est né de la chair est chair, ce qui est né de « l'esprit est esprit. Et comme étant né de la sub- « stance de Dieu, il est Dieu, ainsi étant tiré de la chair « de l'homme, il est véritablement homme, engendré « dans la chair [1]. » Jésus-Christ n'est donc point une créature sortie du sein de Dieu, un verbe créé, venu du dehors, mais, né de l'esprit de Dieu, il est Dieu. Est-ce que Dieu pouvait concevoir un verbe amoindri, chétif comme le verbe de l'homme? Est-ce que Dieu pouvait recevoir son fils de mains étrangères, si nobles qu'elles fussent? Est-ce que Dieu pouvait donner naissance à une fange vile et corrompue ? « La sub- « stance du fils, dit Théognoste, n'a pas été produite « du dehors, ni tirée du néant ; mais elle est née de la « substance du père, comme la splendeur naît du so- « leil, comme la vapeur naît de l'eau. Car ni la splen- « deur n'est le soleil, ni la vapeur n'est l'eau. Mais ni « la splendeur n'est étrangère au soleil, ni la vapeur à « l'eau. Et la substance du fils, non plus, n'a rien « d'étranger au père, elle est l'émanation de sa sub- « stance, de telle sorte, cependant, que la substance « du père n'éprouve aucune division [2]. »

Jésus-Christ, né de Dieu, est Dieu. Né d'une vierge, il est homme. L'Esprit-Saint a préparé les entrailles et le cœur qui devaient toucher le fils de Dieu, le revêtir

[1] *De carne Christi*, c. XVIII.

[2] Cité par M. Ginouilhac. *Histoire du dogme catholique*, Ire p., liv. XIII, ch. IV.

d'une chair mortelle, et arrêtant le flot du péché qui, depuis des siècles, roulait ses hontes à travers les générations, il a concouru à cette naissance mystérieuse, et Marie, la Vierge immaculée, fécondée par un principe surnaturel et actif, est devenue apte à remplir le rôle sublime de la mère de Dieu. L'Esprit-Saint n'abandonne point le Christ à sa naissance, il l'enveloppe, affirme l'évangéliste, il le pénètre, il le vivifie, il demeure avec lui. « *Super quem videris spiritum des-* « *cendentem et manentem super eum, hic est*[1]. » Et cette formation du Sauveur par les mains chastes et la vertu de l'esprit le rend impeccable. Saint Pierre lui rend ce témoignage unique sur cette terre : « Le « Christ, dit-il, n'a point péché, et sa bouche n'a point « répandu la ruse et le mensogne. *Peccatum non* « *fecit, nec inventus est dolus in ore ejus*[2]. » Le Christ, oint par le Saint-Esprit, investi de la plénitude de la grâce, ne devait point se voir asservi au mal. De fait, le péché n'a jamais trouvé, dans l'une ou l'autre de ses deux natures, un creux, une fente, un pli pour y cacher ses passions, ses mensonges et ses ruines ; une faiblesse où il pût se cramponner ; un seul acte qui eût la lâcheté de le produire. L'humanité fonctionnait comme le plus docile des instruments sous le gouvernement royal de la divinité. Est-ce que nous rencontrons ici-bas une semblable plénitude de la grâce? L'homme porte bien le Christ comme un vêtement, et son corps devient le temple de l'Esprit-Saint. « Comme « nous sommes tous le temple de Dieu par l'Esprit-

[1] Saint Jean, ch. I.
[2] Ire ép. de saint Pierre, ch. II.

« Saint qui s'est répandu en nous, la chasteté est la « gardienne de ce temple, et elle veille à ce que rien « d'immonde et de profane ne s'y introduise, de peur « que Dieu qui l'habite, offensé par le péché, n'aban- « donne une demeure souillée [1]. » Mais que ce soit le ciel bleu de l'Italie ou de la Provence, le ciel a des nuages. Le soleil, cette poussière brillante qui nous illumine et nous échauffe, n'est point sans taches. La science est belle aux mains du génie, de l'Institut, dans les expériences d'un laboratoire, dans les harmonies des mondes, et en dépit de ses splendeurs elle cache sous son vêtement des doutes, des trahisons, des faiblesses. La sainteté elle-même n'est point exempte de quelques souillures, et saint Paul, honteux de sa chair, s'écriait : « En vérité je ne comprends pas ce « que je fais, car le bien que je veux, je ne le réalise « pas, et le mal que j'abhorre, je l'accomplis. Qui « donc, malheureux homme que je suis, me délivrera « de ce corps de mort? *Infelix ego homo, quis me « liberabit de corpore mortis hujus* [2]? » La créature la plus noble, la plus chaste, n'est qu'une boue en face du Sauveur, car Jésus-Christ possède la plénitude absolue et permanente de la grâce, et nous, nous n'avons, si la sainteté pétrit notre vie, qu'une plénitude fort relative de cette effusion divine.

Jésus-Christ est le chef de l'Église et possède encore la plénitude extensive de la grâce. « On dit, par « analogie, que l'Église est un corps, et on appelle « avec raison le Christ le chef de ce corps, tant à cause

[1] Tertullien, *de Cultis femin.*, lib. II, c. I.

[2] Ép. aux Romains, ch. VII.

« de l'excellence et de la parfaite plénitude de la grâce « dont il jouit, qu'à raison de la puissance de son in- « fluence [1]. » Cette conclusion d'un article de la *Somme théologique* résume, en quelques mots, la doctrine de saint Paul : « Le chef de tout homme, dit l'apôtre, « est le Christ, le chef du Christ est Dieu. Croissons « donc en lui, le Christ qui est notre tête; c'est en « lui que tout le corps est réuni, rassemblé, c'est de « lui qu'il reçoit l'unité de mouvement et d'action, « c'est de lui que chaque membre reçoit la mesure « et la règle de son service, c'est de lui que tout le « corps reçoit la croissance, dans la charité [2]. » Et Jésus-Christ, le chef de l'Église, vivifie son corps mystique.

Le philosophe pose ce principe incontestable : « Ce « qui est le premier dans un genre devient la cause « de ce qui suit. *Illud quod est primum in quolibet « genere, est causa omnium quæ sunt post.* » Le maître, l'intelligence remplie de science et de lumière, meut et vivifie l'esprit de ses disciples. Le prince, investi de la suprême magistrature, meut son peuple, et le pousse aux rivages de la vie ou de la mort. Le prince, sacré par le Christ, s'il n'efface point de son front et de son cœur l'image et le reflet du gouvernement divin, répandra la vie et le mouvement autour de lui. Un peuple moule sa vie et ses mœurs à l'image du pouvoir qui le gouverne, et quand, après des siècles de splendeur et de séve, il tombe à demi vermoulu, c'est qu'un jour il aura reçu de l'un de ses chefs le virus

[1] *Somme théol.*, 3 p., q. 8, a. 1.
[2] Ép. aux Éphésiens, ch. IV.

de sa corruption sociale. Puis la cause vivifie mieux les êtres plus proches d'elle, et d'une façon moins intense, les êtres éloignés.

Jésus-Christ meut et vivifie son corps mystique, et chaque membre reçoit, dans la mesure de sa condition, les grâces qui lui sont départies. Jésus-Christ est la source de la vie et le principe universel de ces effusions divines. « *Apud te est fons vitæ* [1]. » La nature est le principe et la source de notre vie physique. La société est le principe et la source de notre vie sociale. Jésus-Christ est le principe et la source de notre vie supérieure. Et où puiserions-nous la vie, si ce n'est en celui dont le cœur et les mains nous communiquent l'existence à toute heure, à chaque instant ? Sortis des froids abîmes du néant, l'air gonfle notre poitrine, et nous vivons, mais vivons-nous surnaturellement ? Nos pensées et nos mœurs sont-elles les pensées et les mœurs de l'homme nouveau ? non, car la grâce de Dieu nous a faits ce que nous sommes, et la vie, issue de la grâce divine, est un don de Dieu. « *Donum enim Dei est* [2]. » Où puiserions-nous la vie doctrinale ? A quelle source notre intelligence boirait-elle les eaux de la vérité ? Les anciens ont dit : « L'erreur, c'est l'homme. *Errare « humanum est.* » L'apôtre jette brutalement à la face de l'humanité la même vérité : « Tout homme est menteur, « dit saint Paul. *Omnis enim homo mendax* [3]. » Mais si nous étions comme des enfants égarés, flottant et tournant à tout vent de doctrine, au gré de la ruse des

[1] Ps. 35.
[2] Ép. aux Éphésiens, ch. II.
[3] Ép. aux Romains, ch. III.

hommes, aux caprices de leur despotisme et de leurs mensonges, nous serions les plus malheureux des êtres de la création. La plante boit avec insouciance sa goutte de rosée et vit. L'homme, las de toutes ces doctrines humaines qui chatouillent les oreilles et portent des erreurs, puise, dans l'enseignement du Christ, la vérité et la vie ; car « Seigneur, à qui irions-nous ? Vous avez les « paroles de la vie éternelle. *Domine, ad quem ibimus?* « *Verba vitæ æternæ habes* [1]. » Où puiserions-nous la vie morale ? Les hommes, les écoles, les systèmes s'en vont à la merci de leurs convoitises, rien ne reste debout, et le ciment qui les tient n'est qu'une poussière. La corruption les dévore jusqu'aux os. Jésus-Christ est la source et le type de la sainteté, c'est lui que l'humanité regarde, et, émue de la beauté de sa face, elle baise ses pieds, elle lui murmure des paroles amoureuses, elle se conforme à ses traits éternels, elle l'aime, elle l'appelle, elle vit de lui, elle devient un autre Christ. « *Vivo autem jam non ego, vivit vero in me Chris-* « *tus* [2]. »

Mais la répartition des grâces est inégale, « car la « grâce a été donnée à chacun de nous selon la me- « sure du don du Christ. *Unicuique autem nostrum* « *data est gratia secundum mensuram donationis* « *Christi* [3]. » Ce qui se mesure suppose l'inégalité, le grand et le petit, le riche et le mendiant, l'océan et le ruisseau, le saint et le chrétien vulgaire, et cette diversité de la grâce dans les êtres constitue la beauté

[1] Saint Jean, ch. VI.
[2] Ép. aux Galates, ch. II.
[3] Ép. aux Éphésiens, ch. IV.

du corps du Christ. « La raison de cette diversité vient « en partie, dit saint Thomas d'Aquin, de la préparation « que l'on apporte, car celui qui s'y prépare mieux la « reçoit avec plus d'abondance. » Il y a, en effet, des hommes dont les natures sont mieux pétries, plus disposées au bien, étrangères au souffle brûlé du désert, et dociles sous la main qui les forme et les mène. Il y a encore des hommes qui savent dompter des natures pleines de feu, de fièvre et de sang, et semblent attendre la grâce de Dieu. Assurément le Christ peut déverser sur eux, avec une libéralité plus large, son influence et sa vie, les trouvant plus proches de lui et mieux disposés. Mais je me hâte d'ajouter avec le docteur angélique : « Là ne se trouve point la première raison de cette « inégalité, puisque la préparation à la grâce n'est « l'œuvre de l'homme qu'en tant que son libre arbitre « est mieux disposé par Dieu lui-même. C'est Dieu qui « dispense les dons de la grâce avec une admirable va- « riété, et fait jaillir la perfection et la beauté de cette « distribution inégale. Dans la nature, les divers « ordres d'êtres concourent à la perfection de l'uni- « vers [1]. » Est-ce que le néant sait dire quelque chose au cœur de Dieu? Est-ce que la nature de l'homme, cette terre humaine qui ne produit, depuis le bouleversement du plan divin, que des vertus naturelles et des broussailles, possède quelque droit à la grâce de Dieu? Dieu choisit comme il lui plaît, à droite, à gauche, celui-ci, celui-là, nullement déterminé, à l'origine, par les mérites de l'homme. Aujourd'hui il arrête Saul sur

[1] *Somme théol.*, 1ª 2æ, q. 102, a. 4.

le chemin de Damas et le désarçonne, et Saul le persécuteur, l'âme chargée de haines et de vengeances, devient un vase d'élection. Demain il désigne un homme couvert de haillons et de vermine, pauvre d'esprit, le mépris et le rebut du peuple, il l'enrichit, et l'Église béatifiera ce lépreux. La raison de ces choix et de cette inégalité, dans la distribution des grâces, est dans la libre volonté de Dieu dont les dons sont gratuits. Ah! si le Christ se sanctifie, il n'est pas seul, l'humanité attend de lui sa propre sanctification. Si le Christ est oint par l'Esprit-Saint, il n'est pas seul, car il communiquera au monde cet esprit de vérité et de vie. Si le Christ parle, il n'est pas seul, et sa parole s'en ira aux extrémités de la terre. Si le Christ apaise les flots en démence, s'il rend le mouvement aux paralytiques, la vie aux morts, il n'est pas seul, et ses miracles troubleront la science de l'Institut. Si le Christ meurt, il n'est pas seul, et l'humanité boira son sang. Et ne pensez pas que le Christ Jésus s'appauvrisse dans cette donation multiple de sa grâce, de son esprit, de sa vie ; cette pauvreté, si elle existait, ouvrirait ses entrailles à mille misères. Est-ce que le pauvre n'a pas besoin d'un morceau de pain et d'un vêtement? Est-ce que le pauvre n'a pas besoin de la vérité? Est-ce que le pauvre n'a pas besoin d'affection et de dévouement? Et le Christ Jésus ne serait plus, du haut de son éternité, qu'un mendiant, sublime tant que vous voudrez, mais un mendiant. J'enlève à l'océan une goutte d'eau, et l'océan s'amoindrit de cette goutte d'eau. Je ravis à l'homme une parcelle de ses forces et de sa vie, et l'homme s'appauvrit de cette parcelle de ses forces

et de sa vie. Jésus-Christ se donne à chacun de nous, en tout temps, en tout lieu, et cette donation séculaire de sa substance ne l'appauvrit point. Le verbe de Dieu, nous le savons, ne s'abrége pas, et la vieillesse et la misère ne montent point à son front. « *Ego enim Dominus, et non mutor* [1]. »

Mais qu'est-ce que la grâce? « Dans le langage hu-« main, dit saint Thomas d'Aquin, la grâce s'entend « de trois manières : d'abord, la grâce est l'amour que « l'on porte à quelqu'un; ainsi on dit : ce soldat a « les bonnes grâces du prince. Puis la grâce désigne « un don accordé gratuitement; ainsi on dit : je vous « fais telle grâce. Enfin la grâce n'est plus que la re-« connaissance qui suit le bienfait. De ces trois sens « attribués au mot grâce, le second dépend du pre-« mier, car l'amour est la cause de tout don gratuit, « et le troisième découle du second, puisque l'action « de grâces résulte d'un bienfait. Dans les deux pre-« miers sens, il est manifeste que la grâce met quelque « chose dans celui qui la reçoit; pour l'un, c'est un « don accordé gratuitement; pour l'autre, c'est la re-« connaissance qui suit cette donation [2]. » La grâce est un don gratuit et ce don gratuit n'entre point dans la constitution intime de l'homme. Dieu, en effet, se dit un jour : Je vais créer l'homme. « *Faciamus homi-« nem ad imaginem et similitudinem nostram* [3]. » Dès lors Dieu, se disant cela, était tenu de donner à l'homme sa nature, sa physionomie, ses éléments es-

[1] Malachie, ch. III.
[2] *Somme théol.*, 1ª 2æ, q. 110, a.
[3] *Genèse*, ch. I.

sentiels. Un être ne sort du néant, ne vit et ne fonctionne que s'il est pourvu de sa nature, de ses organes. Quoi ! Dieu dirait à l'homme : Viens, vois, sens, pense et sois libre, mais je te dénie ce par quoi tu penseras, je te dénie ce par quoi tu seras libre? Nous n'aurions plus vraiment qu'à coucher nos membres et à gémir sous cette insulte ou sous cette impuissance du créateur. Dieu crée l'homme, et si, après l'avoir constitué, il lui plaît de le doter de sa grâce, l'homme ne peut exiger, comme une dette et sa propriété, une chose qui lui est étrangère. Et une créature reçoit sa dénomination de la partie supérieure de son être; telle est la plante, tel est l'animal, tel est l'homme. La grâce divine s'empare de la nature humaine, la pénètre, la vivifie, la façonne et produit le chrétien, comme l'âme pétrit un peu de limon, et en fait un homme. « *Gratia Dei sum* « *id quod sum* [1]. » Et la nature et la grâce, l'une le don obligatoire, l'autre le don gratuit de Dieu, deviennent deux sources distinctes d'idées, de vie et d'opérations; le savant donne la main au théologien, la vie morale à la vie chrétienne, Platon à saint Augustin. Mais la grâce, d'une condition plus haute, destinée à élever, au-dessus de nous-mêmes, nos vertus et nos droits, se trouve investie, par le fait même de sa condition, d'une supériorité divine. La nature humaine ne renferme point tous nos droits et tous nos efforts, en possession de Dieu par l'Esprit-Saint et la charité, égale à la grâce, étrangère aux doutes et aux infirmités de ce monde. Elle sent sa subordination, et quand, dans

[1] Ire ép. aux Corinthiens, ch. xv.

cette guerre implacable, elle monte au pouvoir, elle court échevelée, défaillante, ivre d'indépendance et de hontes, et, évanouie dans ses pensées, elle s'éloigne de Dieu. « *Tenebris obscuratum habentes intellectum,* « *alienati a vita Dei*[1]. »

La grâce est un don gratuit, car Dieu, dit saint Thomas d'Aquin, est l'être le plus libéral, parce qu'il n'agit point sous l'impulsion de son utilité, mais sous la seule impulsion de sa bonté. « *Ideo solus est maxime* « *liberalis, quia non agit propter suam utilitatem, sed* « *solum propter suam bonitatem*[2]. » L'homme subit la limite de l'égoïsme. L'égoïsme est la mort qui glace les mouvements et les expansions du cœur, froid comme un linceul, resserré dans les bornes étroites d'une passion ou de l'intérêt, il rapetisse l'être qu'il touche, et l'homme devient dur, inanimé, livide comme un cadavre. Le pauvre sollicite l'aumône de quelques bouchées de pain, et l'égoïsme, insensible aux cris de la misère, concentre sa main et son cœur. La patrie, aux abois, réclame le sang de nos veines, la patrie est une mère, et l'égoïsme éteint les élans et le feu du patriotisme ; il la voit sanglante, les traits amaigris, mutilée sous le sabre du vainqueur, et ce spectacle ne l'émeut point. Dieu mendie l'amour de nos âmes, la gloire de quelques vertus, de quelques mérites, des efforts, des luttes, et l'égoïsme refuse à Dieu, notre patrie céleste, ce qu'il refuse au pays, notre patrie sur cette terre.

Puis l'homme subit les limites d'une servitude quo-

[1] Ép. aux Éphésiens, ch. IV.

[2] *Somme théol.*, 1 p., q. 44, a. 4.

tidienne. Esclave de l'air, de la chaleur, de la lumière, des éléments et des hommes qui l'entourent, il ne s'appartient pas, et, imparfait, misérable, il se donne avec toutes les faiblesses et les ennuis de son être.

Enfin l'homme subit les limites de la pauvreté. Il ne vit, à la merci d'une motte de terre ou d'un problème, qu'à la condition de voir son corps ou son esprit suer sang et eau. Les fainéants ne sont que les parasites et la vermine de la société. Or Dieu n'est point égoïste : libéral et bon, il communique avec une largesse divine les biens de sa vie, et l'égoïsme, cet ulcère qui dévore l'humanité, ne s'attache point à ses flancs. Dieu aime l'homme, et il ne lui refuse rien. Il lui donne ce qu'il a de plus intime, une participation à sa vie, à sa substance, et par la grâce, un droit à l'héritage céleste. Installé dans le cœur et les mœurs de sa créature, quand le péché le chasse, il se tient à la porte de cette âme ingrate, il la supplie, il attend, et si la porte s'ouvre au repentir, il entre. Ah! si nous nous abandonnons au courant de nos infirmités, comme un vaisseau sans mâts, sans voiles, sans ancres, c'est que nous refusons la force de Dieu. Si nous ne sommes point des saints, c'est que nous faisons litière des dons surnaturels de Dieu. Nous n'avons qu'à demander, le cœur pur, et Dieu nous écoute, nos prières montent du fond de notre poudre jusqu'à lui et l'émeuvent.

Dieu n'est point un mendiant. Infini dans son être, il est infini dans ses facultés, dans sa vie. Et si Dieu communique à l'homme les biens de son être et de sa vie, encore un coup, il ne recherche point son intérêt. Dieu n'a pas de besoins, et nous ne trouverions point

un vide, une fissure, dans son être, dans sa parole, dans sa vie, par où nous puissions verser notre substance et le rendre plus heureux. Dieu se suffit à lui-même, et s'il dépense sa grâce, c'est à cause de sa bonté.

La grâce, don gratuit, rapproche l'homme de Dieu, et fond ces deux existences dans les joies d'une amitié mystérieuse. Mais je constate cette différence essentielle entre l'amour divin et l'amour humain. Le cœur de l'homme ne s'émeut que sous le charme d'une qualité, d'une séduction, d'un regard, d'une feuille qui tremble, d'une beauté, et si aucune impulsion du dehors ne l'excitait, il dormirait enfoui dans les profondeurs incultes de l'esprit. Ému, séduit, passionné, l'amour humain, fondé sur les sens, n'a d'autre durée que la durée d'une beauté fragile et courte. L'amour divin, à l'abri de ces moyens de séduction, dépose quelque chose d'intrinsèque, de réel, dans les âmes qu'il touche. « Nous remarquons, dit le docteur angélique, une dif-« férence entre la grâce de Dieu et la grâce de l'homme ; « car, comme le bien de la créature émane de la volonté « divine, l'amour de Dieu pour sa créature, amour qui « implique la volonté du bien, est la cause efficace de « ce même bien. La volonté de l'homme, au contraire, « est mue par le bien préexistant dans les choses, et de-« là vient que l'amour de l'homme ne cause pas abso-« lument un bien réel, puisqu'il le suppose déjà « existant en tout ou en partie. Il est donc évident « que tout amour de Dieu, à l'égard de sa créature, « produit dans cette créature un bien correspondant, « mais un bien, toutefois, qui n'est pas éternel comme « l'amour lui-même. Or, selon les différents biens pro-

« duits par l'amour de Dieu, on peut admettre en « Dieu différentes sortes d'amour à l'égard de la créa- « ture : un amour général, par lequel « il aime tout « ce qui est [1] », selon l'expression de la sainte Écri- « ture, amour en vertu duquel il donne aux choses « créées leur être naturel ; un amour spécial, par lequel « il élève la créature raisonnable au-dessus de sa « condition naturelle, et la fait participer à un bien « supérieur et divin, puisque Dieu veut communiquer « à sa créature, de cette façon et sans restriction, le « bien éternel qui est lui-même. Donc l'homme possède, « par la grâce de Dieu, un bien surnaturel et qui émane « de lui [2]. » Et comment l'homme aurait-il pu séduire le cœur de Dieu ? Avant sa naissance, il gisait au néant, et le néant est une froide et repoussante négation. L'homme créé, il est, il se meut, il vit, il opère ; et qu'y a-t-il en lui qui soit capable de subjuguer l'amour de son créateur ? L'homme n'est qu'une créature, dotée de toutes les faiblesses d'une nature corrompue ; s'il se meut, son mouvement est enrayé par mille obstacles ; s'il pense, sa pensée se circonscrit dans les limites du temps et de l'espace ; s'il agit, son action s'entache d'égoïsme et d'intérêt ; s'il émeut, sa beauté, si immatérielle qu'elle soit, ne revêt point une puissance infinie. Oh ! sans doute, nous voyons les grands s'incliner vers les pauvres, mais ces êtres, princes ou misérables, possèdent la même nature. L'homme, dépourvu d'une beauté infinie, n'aurait jamais agi victorieusement sur le cœur de Dieu, si Dieu ne s'était laissé aller aux en-

[1] *Livre de la Sagesse*, ch. XI.
[2] *Somme théol.*, 1ª 2æ, q. 110, a. 1.

traînements volontaires de sa bonté. Dieu s'incline vers l'homme du haut de son éternité et verse libéralement dans ses entrailles des grâces, des charmes, une puissance de séduction dont il usera sur cette terre, au profit de sa vie morale, et l'homme, en possession de ces dons surnaturels, crie vers Dieu du sein de sa petitesse et le nomme son père. « *Abba pater*[1]. » Et devenu son fils d'adoption par la grâce divine, il revendique des droits à l'héritage céleste. « *Gratia Dei* « *vita æterna*[2]. »

Enfin l'apôtre appelle la grâce, ce don gratuit de Dieu, l'effusion de son cœur et de son amitié, une participation à la nature divine. « *Divinæ consortes na-* « *turæ*[3]. » Dieu se donne tout entier. « La charité, « dit saint Paul, a été répandue dans nos cœurs « par l'Esprit-Saint qui nous a été donné[4]. Nous « avons été faits participants du Christ, si toutefois « nous retenons fermement jusqu'à la fin, le commen- « cement de la substance qui est en nous[5]. » Un être se donne, s'il se possède. Est-ce que Dieu n'est pas libre et le maître de sa substance et de sa vie ? Deux hommes se rencontrent sur le chemin de l'espace, les cœurs s'émeuvent, et ces deux existences s'entrelacent et ne forment plus qu'une seule existence. Il faut au moins faire l'honneur à Dieu de lui donner cette puissance, cette spontanéité du don de soi-même, et lui

[1] Saint Marc, ch. XIV.
[2] Ép. aux Romains, ch. VI.
[3] IIe ép. de saint Pierre, ch. I.
[4] Ép. aux Romains, ch. V.
[5] Ép. aux Hébreux, ch. III.

reconnaître le droit de se créer des amis, des êtres auxquels il communique sa substance. « Je suis la « vigne, dit le Sauveur, et vous êtes les rameaux. « *Ego sum vitis, vos palmites*[1]. » Les branches puisent leur séve dans le tronc de l'arbre, et il y a entre eux une communication de vie végétative. De même, Dieu épanche sur l'homme sa grâce, ce don gratuit de sa nature, et l'homme produit les phénomènes d'une vie nouvelle.

La grâce, objecte le naturalisme, n'est qu'un effort sublime de la nature humaine, un épanouissement de la vie de l'homme. Vraiment le bon sens le plus simple condamne cette théorie.

Un être agit dans la mesure de sa sphère et de son département, et ne produit point des phénomènes qui le dépassent. La plante végète et l'animal sent; l'homme pense et le chrétien agit surnaturellement. « Un être, « ajoute saint Thomas d'Aquin, n'agit point en dehors « de sa sphère, car la cause est supérieure à l'effet. Or « le don de la grâce dépasse la vertu de toute nature « créée, puisque ce don est une participation à la « nature divine, et que cette nature est infiniment « supérieure à toute autre. Il est donc impossible « qu'une nature quelconque produise la grâce[2]. » L'homme est un être créé, fini, et si sublime que soit son intelligence, si nobles que soient ses passions, il ne sort de sa nature que des vertus humaines. L'homme est toujours un homme, qu'il soit un géant dans la science, sur les champs de bataille, dans les luttes de la vie

[1] Saint Jean, ch. xv.
[2] *Somme théol.*, 1ª 2æ, q. 112, a. 1.

morale. Sans doute, il ouvrira à la science des voies nouvelles, il gouvernera son siècle avec empire, il donnera le spectacle de patriotisme, de dévouement et de vertus civiles et politiques, je n'en disconviens pas, mais quoi qu'il fasse, ses œuvres ne seront jamais que des œuvres humaines. La poussière du chemin, perfectionnée par les instruments de la science, ne donnera jamais une senteur. La nature humaine, si élevée qu'elle puisse être, ne produira jamais les phénomènes de la vie chrétienne. L'évangile, les béatitudes de la montagne, les vertus surnaturelles la dépassent. La nature humaine peut donner le jour à cette honnêteté rationnelle dont elle a les germes, la raison répudie les débauches de la chair, mais elle ne va pas plus loin, car elle ne saurait agir en dehors de sa sphère.

Il s'ensuit que l'Eucharistie cause efficacement la grâce. Et quel est l'homme que cette idée n'ait pas révolté? Pourtant l'Eucharistie, comme tout sacrement de la nouvelle alliance, a reçu du Sauveur la mission de devenir notre vie, notre force, notre immortalité, et la puissance de nous transformer. L'Eucharistie, comme tout sacrement de la nouvelle alliance, est le signe et la cause des trésors de Dieu. L'Eucharistie, le plus incompréhensible et le plus excellent de tous les sacrements, contient Jésus-Christ lui-même, la plénitude de toute grâce et de toute vérité, et le Christ ne serait qu'un être sans vie, inerte, sans influence? non assurément; il vit sous les voiles du pain et du vin, dans son corps, dans son âme, dans sa divinité, il nous voit, il nous écoute, il nous verse sa grâce et sa vie. L'Eucharistie est la fontaine des jardins de Dieu, elle est le

torrent d'eau vive qui se précipite du sommet du Liban. « *Fons hortorum, puteus aquarum viventium quæ* « *fluunt impetu de Libano* [1]. » Et nous puisons à ce torrent, nous buvons les eaux de la grâce qui s'échappent des flancs sacrés du Sauveur. « *Haurietis aquas in* « *gaudio de fontibus Salvatoris* [2]. » L'Eucharistie est le froment des élus et le vin qui engendre les vierges. « *Frumentum electorum, et vinum germinans virgi-* « *nes* [3]. » Elle communique à l'âme des splendeurs divines, et pleine du Christ, de sa vie, de sa force, elle refoule les appétits du corps, et tous les deux s'approchent de Dieu dans une mystérieuse et quotidienne ascension. L'Eucharistie nous incorpore à Jésus-Christ, et nous communique tous les biens qui découlent de son sein. « *Et estis in illo repleti* [4]. » Jésus-Christ se fait le pain de notre vie mystique, et ce pain, dit saint Bernard, est appelé par excellence Eucharistie, c'est-à-dire, grâce parfaite, puisque dans ce sacrement on ne reçoit pas seulement toutes les grâces, mais l'auteur de la grâce [5]. Oh! venez donc à moi, s'écrie le Seigneur, j'épancherai sur vous tous les biens, et je grossirai le fleuve de la grâce. « *Venite ad me, et ego* « *dabo vobis omnia bona* [6]. »

Le bienheureux Suso a écrit une page pleine de foi et de cœur sur les effets de l'Eucharistie.

« Le Disciple. — Maintenant, éternelle Sagesse, dites-

[1] *Le Cant. des cantiques*, ch. v.
[2] Isaie, ch. xii.
[3] Zacharie, ch. ix.
[4] Ép. aux Colossiens, ch. ii.
[5] Serm. *de cœna Domini.*
[6] *Genèse*, ch. xlv.

« moi quel bien procure votre présence eucharistique « à l'âme fidèle qui vous reçoit avec amour et désir?

« La Sagesse. — Mon fils, cette demande est-elle « digne de quelqu'un qui aime? Qu'ai-je de meilleur « que moi-même? Que peut-on désirer lorsqu'on est « uni à l'objet de son amour? et quand on s'est donné, « que peut-on refuser? Dans ce sacrement, je me donne « à toi, et je t'enlève à toi, tu me trouves et tu te perds « afin d'être changé en moi-même.

« Dis-moi, que fait la douceur du printemps aux « campagnes et aux jardins, lorsque sont passés les « glaces, les neiges, les vents et les rigueurs de l'hiver? « Que fait l'éclat des étoiles à l'obscurité de la nuit? « Que font les rayons du soleil pour un air transpa- « rent? Tous les biens affluent par ma présence à l'âme « qui me reçoit avec amour. Mon corps glorieux « n'offre-t-il pas le charme de l'été, mon âme ne « surpasse-t-elle pas toutes les splendeurs des étoiles, « et ma divinité n'est-elle pas plus riche en lumière « que des multitudes de soleils? »

Mais ce Christ, si riche et en possession des biens de son père, je ne le vois pas! Mes yeux le cherchent, et la lumière n'éclaire point sa face; j'écoute, et mes oreilles n'entendent point le son de sa voix; j'étends la main, et ma main ne touche point le bord de son vêtement. Où est cette lumière? D'où vient cette voix? Où puis-je trouver cet être mystérieux? J'interroge le ciel et la terre, et le ciel et la terre me répondent: « Je ne suis point ton Christ. » Je descends avec émotion dans les profondeurs de mon être, et ma substance et ma vie me crient: « Je ne suis point ton Christ. » Encore

un coup, où est ce Christ bien-aimé, la consolation et le père de mon âme, de ma vie et de mes joies?

« Le Disciple. — Mais, Seigneur, je n'éprouve pas « les douceurs dont vous parlez ; je reste dans la com- « munion, aride, froid, insensible ; je suis comme un « aveugle qui n'a jamais vu le soleil ; je voudrais que « vous me donniez des signes plus certains, des preuves « plus évidentes de votre présence.

« La Sagesse. — Moins elle a de signes et de preuves, « plus la foi est pure et méritoire. Je ne suis pas dans « ce sacrement une lumière extérieure qui se montre « et qui agit sur les sens ; je suis un bien d'autant plus « grand qu'il est plus intérieur et plus caché. Les êtres « grandissent, et tu ne vois leur développement que « lorsqu'il est accompli. Ma vertu est secrète, mes « grâces sont insensibles, et l'on reçoit mes dons spi- « rituels sans les sentir et sans les voir. Je suis un « pain de vie pour les âmes bien préparées ; un pain « inutile pour les négligents et pour les indignes, pour « ceux qui sont coupables de péchés mortels, une plaie « temporelle et une ruine éternelle [1]. »

Approchez-vous donc du Christ Jésus, car il vit, sous ces fragiles apparences du pain et du vin, dans la réalité de sa personne. Approchez-vous et rassasiez-vous de ce pain, le pain de votre vie supérieure. Approchez-vous et buvez ce sang mystérieux, le sang qui fait germer les vierges. Approchez-vous et vivez, car le Christ épanche tous les jours sa vie sur le monde. Approchez-vous et soyez purs, humbles, les maîtres de

[1] *Le livre de la sagesse éternelle*, ch. XXVII.

vos passions, car le Christ possède la plénitude de la pureté, de la force, de l'humilité, et nous buvons de ce trop-plein qui déborde. « *Venite ad me, et ego dabo* « *vobis omnia bona.* » Oui, je m'approcherai de vous, ô mon Christ, et je parlerai, et je me nourrirai de votre amour, de vos abaissements, de votre gloire. Je dirai au monde : Malheur à ceux qui ne parlent et ne vivent point du Christ Jésus ! ils parlent et ils vivent de toutes choses, de politique, de science, d'une fleur, des événements du jour et jamais de vous, ô mon Sauveur, vous, l'océan de la grâce et de la vérité ! ce sont des bavards et des êtres inutiles. « *Væ tacentibus de te,* « *quoniam loquaces multi fiunt sine te* [1]. »

Quelles sont les dispositions requises pour recevoir efficacement l'effet du sacrement de l'Eucharistie ? Le concile de Trente pose lui-même cette unique condition : l'exemption du péché mortel. « L'homme qui a la « conscience chargée d'un péché mortel ne doit pas, « quelque contrition qu'il sente dans son cœur, s'ap- « procher de l'Eucharistie avant de s'être confessé. *Ut* « *nullus sibi conscius peccati mortalis, quamvis* « *contritus videatur, absque præmissa sacramentali* « *confessione, ad sacram Eucharistiam accedere de-* « *beat* [2]. » Et saint Thomas d'Aquin affirme que le péché véniel n'est point un obstacle à l'augmentation de la grâce ou de la charité. « Les péchés véniels « existent de deux manières : ils sont passés ou ils se « commettent actuellement. D'abord quand ils sont « passés, les péchés véniels n'empêchent, en aucune

[1] Lib. solil. *animæ ad Deum,* cap. XXXI.

[2] Le concile de Trente, sess. 13, c. VII.

« façon, l'effet de l'Eucharistie; car l'homme peut, « après avoir commis des péchés véniels, s'approcher « avec dévotion de la sainte table et recevoir pleine- « ment l'effet du saint mystère. Ensuite quand ils se « commettent actuellement, les péchés véniels n'em- « pêchent pas entièrement l'effet de l'Eucharistie, « mais en partie. Cet effet consiste, non-seulement « dans la grâce habituelle et la charité, mais encore « dans la réfection spirituelle par la douceur de « la bonté divine. Eh bien! quand l'homme assiste « au divin banquet, l'esprit distrait par les péchés vé- « niels, il ne reçoit pas les douceurs de cette réfection « céleste, mais il reçoit l'augmentation de la grâce « habituelle ou de la charité [1]. »

Voilà la doctrine du concile de Trente et de saint Thomas d'Aquin. Qui oserait condamner cette doctrine et se déclarer plus sévère que les pères du concile, plus exigeant que le docteur angélique? Le pape, les conciles et les pères de l'Église jugent les matières religieuses, règlent les mœurs et promulguent des décisions, et les fidèles conforment leur conduite à cet enseignement.

Du reste, l'homme qui s'approche du sacrement de l'Eucharistie, l'âme ternie sous la poussière d'un péché véniel, reste digne de ce sacrement. Le péché mortel chasse Dieu avec violence et constitue un état morbide dans l'être humain, car le péché mortel se définit : une transgression de la loi de Dieu, un désordre moral, et s'il règne sur l'âme de l'homme, son despotisme est

[1] *Somme théol.*, 3 p., q. 79, a. 8.

affreux comme le despotisme de Satan. Dieu et Satan ne s'abritent point sous le même toit, et ne vivent point au même foyer. Le péché véniel est compatible avec la grâce de Dieu. S'il prépare indirectement une ruine morale, car le péché véniel, quand il se répète, est une voie qui mène facilement à des fautes graves, toutefois il ne diminue point les ardeurs de la charité. « La charité, dit saint Thomas « d'Aquin, porte sur la fin dernière, et le péché véniel « est un déréglement qui porte sur les moyens. Or on « peut, sans rien perdre de son amour pour une fin, « tomber dans quelque déréglement à l'égard des « moyens qui y conduisent, comme on le voit dans « certains malades qui désirent beaucoup la santé, et « n'observent pas le régime qui leur est prescrit : dans « les sciences particulières, également, les erreurs qui « portent sur les conséquences ne diminuent point la « certitude des principes. En second lieu, le péché « véniel ne peut pas être la cause d'une diminution de « la charité. En effet, l'homme qui n'a péché que sur « un point secondaire ne mérite pas de subir une « perte dans un intérêt majeur; car Dieu ne se dé- « tourne pas plus de l'homme que l'homme ne se dé- « tourne de Dieu. Par conséquent, celui dont le déré- « glement ne porte que sur les moyens ne mérite pas « de subir une perte dans sa charité, qui l'ordonne et « le pousse vers sa fin dernière [1]. »

La fragilité humaine est si grande que le Sauveur n'a pas voulu, dans sa condescendance miséricordieuse,

[1] *Somme théol.*, 2ª 2æ, q. 24, a. 10.

traiter ces fautes légères et ces distractions multiples qui gaspillent notre vie avec la rigueur de la justice divine. Que sommes-nous? vases d'ignominie, nous portons la vie de Dieu. Les soucis de la terre, des affaires, d'une maison, de mille futilités, torturent l'imagination des personnes les plus dévotes, les ennuis s'amassent, et l'âme, si elle conserve encore la beauté intrinsèque de son être, perd, sous la poussière de ces dissipations, sa splendeur et son éclat. Le Christ sait notre faiblesse, nos misères, et plein de compassion, il n'a point voulu exiger une dévotion actuelle, c'est-à-dire, un acte vital de l'âme ramassée dans ses facultés et dans ses actes, tout entière au Christ et à l'abri de la distraction la plus légère.

J'ajoute que cette dévotion actuelle procure pourtant à l'âme des jouissances mystiques. « Qu'il est beau, « s'écrie le psalmiste, qu'il est enivrant votre calice, Sei- « gneur ! *Et calix iste quam præclarus est* [1] ! » Saint Cyprien expliquant ces paroles, dit : « Comme l'ivresse « met l'homme hors de lui-même, en fait un autre « être, ainsi l'Eucharistie change l'homme, et de ter- « restre le rend céleste [2]. » L'Eucharistie est la montagne de Dieu, la montagne riche, la montagne de toutes les grâces. « *Mons Dei, mons pinguis* [3]. » Ah ! venez, mes amis, mangez et buvez, enivrez-vous, mes bien-aimés. « *Comedite, amici, et bibite, et inebriamini,* « *carissimi* [4]. » Jésus-Christ est notre ami et notre vie.

[1] Ps. 22.
[2] Lib. II, epist. *ad Cæcil.*
[3] Ps. 67.
[4] *Le Cant. des cantiques,* ch. VIII.

Or, on ne jouit de la présence d'un ami que si on concentre sur lui sa pensée, ses souvenirs, son cœur, sa vie. Est-ce que l'âme dévote jouira du Christ après la sainte communion, avec les chastes enivrements que les âmes d'élite connaissent, si les distractions dissipent et emportent son cœur et son imagination? On ne s'enivre point de la présence d'un ami auquel on ne pense pas ; l'oubli et la délectation s'excluent.

Ces jouissances surnaturelles et vives de la grâce du Christ réclament un sujet capable, apte et bien préparé. L'homme, incapable de porter avec une vive délectation toute la vie de sa pensée et de son cœur sur plusieurs êtres à la fois, s'enivrera de l'objet de son choix et de ses préoccupations, de Dieu, si Dieu le captive; de la créature et des choses de ce monde, si la distraction s'empare de ses facultés. L'âme pieuse recevra, sans doute, l'effet du sacrement, mais distraite, au gré de ses faiblesses, elle restera étrangère à ces émotions surnaturelles qui font les grands cœurs, à ces illuminations d'en haut et à ces jouissances extatiques de l'épouse du Cantique des cantiques.

L'Eucharistie cause la grâce. Si la grâce tombe sur une terre bien labourée, elle donnera à l'âme les jouis sances d'une riche moisson. De plus, l'âme puise dans l'Eucharistie la force de vaincre les tentations. Nous sommes tentés, voilà le fait. Tenter, c'est mettre quelqu'un à l'épreuve.

Tout être possède un certain degré de vie, de puissance et d'action. Je mets une fleur à l'épreuve, parce que je veux découvrir son nom, ses harmonies et son parfum. Je confie à un homme un rôle, un mandat,

une place de choix, et je l'éprouve. La tentation devient, en ces circonstances, un devoir rigoureux. Je parle ici de la tentation prise dans le mauvais sens, dans le sens d'un entraînement au mal.

L'homme, composé d'une âme et d'un corps, se sent en butte à une double tentation. D'abord notre corps, de même boue que cette terre qu'il voit, qu'il foule de ses deux pieds et qu'il adore, s'émeut sous l'attrait de sa propre concupiscence et des biens matériels. « *Unusquisque vere tentatur a concupiscentia sua,* « *abstractus et illectus* [1]. » L'homme regarde la matière, que ce soit la fleur, la poudre du chemin ou la créature, et lui demande des émotions. Que voulez-vous ! ce corps que tout homme traîne après lui, il le voit, il le porte, il entend ses cris, ses plaintes et ses rugissements ; il vit surtout par cette partie inférieure de son être, et son imagination et son cœur s'ouvrent à l'ivresse des sens, aux rêves et aux tressaillements de la chair. « *Venite et fruamur bonis quæ sunt* [2]. » On lui dit bien : Prends garde ! la matière a ses vagues impures, ses colères, sa tyrannie, et elle flétrit ce qu'elle touche. Prends garde ! la jouissance physique a sa mesure, et quand, en dépit de la raison et des lois les plus sacrées, elle conspire contre la délicatesse et les joies simples et fraîches du cœur, elle tarit du même coup la vie supérieure de l'homme. Prends garde ! ces émotions du sang amollissent et dépravent une génération, un siècle, un peuple, et ces hommes ne mangent plus leur pain sous un rude soleil, à la

[1] Saint Jacques, ch. I.

[2] *Le livre de la sagesse*, ch. II.

sueur de leur front; sceptiques et pourris jusqu'à la moëlle des os, ils s'endorment dans la fainéantise et l'opprobre.

Puis l'homme communique avec les démons par son âme immatérielle, et subit leurs attaques, leurs séductions. Satan est un ange déchu. Le jour où l'ange est tombé, l'homme devait combattre non plus seulement la chair et le sang, mais des principautés, des puissances, des êtres invisibles, des esprits remplis de malice. « *Contra spiritualia nequitiæ* [1]. » Malheur à la terre et à la mer, s'écrie saint Jean, car le démon est descendu vers vous, ivre de colère. « *Væ terræ et* « *mari, quia descendit diabolus ad vos, habens iram* « *magnam* [2]. » Plus barbare que le tigre, plus agile que la foudre, plus vorace que le vautour, plus venimeux que l'aspic, Satan conserve, malgré sa chute, toutes les forces de sa nature, et sa supériorité sur l'homme et les choses d'ici-bas. La chute n'a point épuisé son énergie naturelle. Le Christ appelle Satan le prince de ce monde. « *Princeps hujus mundi* [3]. » Il s'en va par le monde, et conspirant sans cesse, il dévore les âmes faibles. La ruine de l'homme, voilà, dit Tertullien, le rêve et la besogne des démons. « *Opera-* « *tio eorum est hominis eversio* [4]. »

Or qui vaincra Satan? la force. La force crée le citoyen, le soldat, le chrétien. La force se compose de deux actes principaux, l'attaque et la défense. Un

[1] Ép. aux Éphésiens, ch. VI.
[2] Apocalypse, ch. XII.
[3] Saint Jean, ch. XII.
[4] *Apolog.*, n° 22.

peuple ne se jette point sur le territoire d'un autre peuple plus fort que lui, s'il ne s'est pas ménagé des alliances sûres et capables de lui assurer la victoire. La vaillance, poussée jusqu'à la folie la plus sublime, ne remplace pas toujours la force numérique. L'action engagée, le soldat s'abandonne avec confiance à la stratégie de ses chefs, et se bat avec l'énergie de la bravoure et de la rage. La nuit, la faim, le froid, la lassitude, la boue et le sang n'énervent point la force de son âme et de ses muscles. L'homme, plus faible et moins habile que Satan, va donc appuyer sa faiblesse et son inexpérience sur l'alliance d'un être supérieur. Et quel est cet allié de l'homme? Les princes et les peuples frémissent et se lèvent contre lui. La science le laisse désarmé. Et l'homme fait alliance avec le Christ. « Un grand et cruel combat nous attend, dit « saint Cyprien, les soldats de Jésus-Christ doivent s'y « préparer avec énergie ; n'oubliant pas de boire tous « les jours le calice du sang de Jésus-Christ, afin de « pouvoir donner leur sang pour lui. *Gravior et fero-« cior pugna nunc imminet, ad quam virtute robusta « parare se debent milites Christi : considerantes id-« circo se quotidie calicem sanguinis Christi bibere ut « possint et ipsi propter Christum sanguinem fudere*[1]. » Et saint Jean Chrysostôme s'écriait : « Nous nous re-« tirons de la table sainte comme des lions qui vont « au combat, et nous portons la terreur dans l'armée « de Satan. *Quasi leones ignem spirantes ab illa « mensa recedimus, facti dæmonibus terribiles*[2]. »

[1] Epist. 56 *ad Thib.*
[2] Hom. 61 *ad pop.*

Nous mangeons, en effet, la chair du Christ, nous buvons son sang, et sa vie entre dans notre vie, son souffle devient le souffle de notre poitrine, et sa force circule dans nos membres. Alors nous pouvons toutes choses en celui qui nous fortifie. « *Omnia possum in* « *eo qui me confortat*[1]. » Oui, et faibles comme une créature pétrie de chair et de sang, mais remplis de la puissance du Christ, nous combattons, et si le découragement et la lassitude ne montent point à notre âme, nous restons les maîtres du champ de bataille. Ah ! si Dieu est pour nous, qui sera contre nous? « *Si Deus pro nobis, quis contra nos*[2]*?* » Que les hommes mendient sur cette terre l'alliance des peuples les plus robustes, du génie, de l'océan, de l'Institut; que l'enfer, le monde et les principautés se liguent, dans une lâche conjuration, contre l'être le plus chétif et le plus inexpérimenté, que lui importe! si le Christ s'agite dans son âme, dans sa vie, dans sa poitrine, il se rit de ces attaques. Où donc la mère chrétienne, brisée par les angoisses d'une vie tourmentée et de l'avenir compromis de ses enfants, va-t-elle chercher de l'énergie ? Où donc cette créature frêle et délicate puisait-elle ses fières réponses et la constance de son martyre ? « Nourrie de « cette viande céleste, dit saint Augustin, abreuvée de « ce vin délicieux, étant comme engraissée de cet ali- « ment divin, et enivrée de ce vin qui fait germer les « vierges, elle méprisait les tourments et la mort. « *Quia bene manducaverat, et bene biberat, tanquam*

[1] Ép. aux Éphésiens, ch. IV.
[2] Ép. aux Romains, ch. VIII.

« *illa esca saginatus, et illo calice ebrius tormenta* « *non sensit* [1]. » L'homme est faible, et l'Eucharistie lui prête l'alliance et la force de son Christ et de son Dieu.

L'Eucharistie communique à l'homme la force de vaincre les tentations, et conséquemment, le préserve du péché. « Le péché, dit saint Thomas d'Aquin, est la « mort spirituelle de l'âme : donc l'âme est préservée « du péché, de la même manière que le corps est pré- « servé de la mort. Or le corps est préservé de la « mort de deux manières : par les choses qui le forti- « fient contre les causes intérieures d'affaiblissement « et de destruction, et c'est ainsi que la nourriture et « les remèdes le préservent de la mort ; puis par les « choses qui le prémunissent contre les attaques exté- « rieures, et c'est ainsi que les armes le préservent « par sa défense. Eh bien ! l'Eucharistie préserve l'âme « de ces deux façons. D'abord l'Eucharistie unit « l'homme au Christ par la grâce, et devient la nourri- « ture et le remède qui fortifient la vie spirituelle, « selon ce qui est écrit : « Le pain fortifie le cœur de « l'homme [2]. » Puis l'Eucharistie représente la passion « qui a vaincu les esprits de malice et repoussé leurs « attaques [3]. »

Le péché mortel chasse Dieu du cœur de l'homme et cause sa mort morale. Le péché véniel, s'il ne sème pas de pareils désastres, affaiblit cependant l'organisme moral et mystique de l'âme. L'homme commet le péché

[1] *De sancto Laurentio.*
[2] Ps. 103.
[3] *Somme théol.*, 3 p., q. 79, a. 6.

véniel de trois manières : ou son cœur séduit se cramponne fortement à une misérable faiblesse, entraîné, non plus seulement par le penchant d'une nature facile au mal et que la moindre secousse ébranle, mais par un attachement passionné ; ou caractère indolent, sans fermeté, l'homme se laisse aller au courant de sa nature, et tombe par faiblesse, sans trouver quelque part la force de résister aux eaux rapides de ce torrent ; ou le péché l'entraîne comme fatalement, en ce sens que, sans le secours efficace de Dieu, et à moins d'être confirmé en grâce comme la vierge Marie, il devient l'esclave de mille misères. Mais que l'homme tombe par passion, par faiblesse ou par manque illogique de précautions, son organisme moral s'affaiblit et s'épuise sous les coups répétés du péché.

Or l'Eucharistie, semblable au pain matériel, fortifie l'âme et assied le cœur de l'homme dans la charité. La charité se développe dans le Christ, et son développement quotidien arrache l'âme davantage à elle-même et à la terre. La charité ne détruit point la nature, elle la perfectionne, la grandit et l'enlace à Dieu, et l'homme, passez-moi l'expression, en perd la nue propriété, il ne s'appartient plus, il ne vit plus, c'est Jésus-Christ qui s'agite en lui. « Si tu sépares, disait « le prophète, ce qui est précieux de ce qui est gros- « sier, tu seras mon bien-aimé. *Si separabis pretiosum « a vili quasi os meum eris*[1]. » La charité discerne ce qui est vil, ces légèretés, ces faiblesses, ces désœuvrements de la vie, et épure l'âme. Le génie se dompte

[1] Jérémie, ch. xv.

et se méprise. L'homme de désir accepte les épreuves et les humiliations, et s'abandonne à la main qui le châtie. L'homme, imprégné de la grâce et de la charité du Christ, meurt à lui-même et se prémunit contre les entraînements de sa nature déchue. « L'augmentation « de la charité, dit saint Augustin, est la diminution « de la convoitise. *Augmentum charitatis est diminu-* « *tio cupiditatis* [1]. »

[1] Cité par saint Thomas, *Somme théol.*, 3 p., q. 79, a. 6.

CHAPITRE XII.

LA COMMUNION FRÉQUENTE.

Nous avons étudié le mystère et le sacrement de l'Eucharistie. Ce mystère est possible, et encore qu'il dépasse la raison, la raison ne formule contre cette réalisation incompréhensible de l'amour de Jésus-Christ pour les hommes aucune objection sérieuse, aucune impossibilité. Du reste, si les mystères naturels naissent sous chacun de nos pas, pourquoi les mystères surnaturels ne peupleraient-ils pas le catholicisme? La négation des uns emporte logiquement la négation des autres. Puis, appuyé sur le triple témoignage des saintes Écritures, de la tradition et de la raison, nous avons prouvé l'existence réelle du mystère de l'Eucharistie. Saint Thomas d'Aquin nous a prêté l'autorité de sa doctrine et de son génie.

L'Eucharistie est un sacrement, et nous avons exposé le double motif de son institution, l'amour de Jésus-Christ pour les hommes, et son désir de perpétuer le souvenir de sa passion. Le Christ institue donc l'Eucharistie, et ce sacrement, pourvu d'une matière et d'une

forme, est l'extension de l'incarnation du verbe de Dieu et le chef-d'œuvre de l'amour divin. Nous avons affirmé dans le chapitre précédent les effets de l'Eucharistie.

Je voudrais tracer, dans ce dernier chapitre, les obligations et les règles de la communion fréquente. Des personnes, entachées de jansénisme, n'usent pas de la communion fréquente, quoiqu'elles en soient dignes d'une façon relative, et d'autres personnes en usent malgré leur indignité, un peu par routine, et sous le coup d'une sorte d'obligation, voulant paraître ce qu'elles ne sont pas en réalité.

Assurément, la communion fréquente est préférable, mais il est impossible d'y admettre indifféremment toutes les personnes, et il faut s'en tenir à l'avis de son confesseur. Cette doctrine me semble claire, limpide comme le bon sens, et je vais la développer.

La communion fréquente et quotidienne est louable, utile, et les confesseurs doivent pousser tous les fidèles à cette haute et importante pratique. Saint Thomas d'Aquin précise cette doctrine avec sa lucidité habituelle. « Il y a deux considérations à faire, dit-il, par « rapport à l'usage de ce sacrement. L'une se tire du « sacrement lui-même, dont la vertu est salutaire aux « hommes; et sous ce rapport, il est utile de commu- « nier tous les jours et de recueillir, de la sorte, les « fruits de la communion quotidienne. Voilà pourquoi « saint Ambroise s'exprime ainsi dans son ouvrage sur « les sacrements : « Si le sang de Jésus-Christ est ré- « pandu chaque jour pour la rémission de mes péchés, « je dois le recevoir quotidiennement, pour que quoti- « diennement mes péchés me soient remis; ne cessant

« de pécher comme je le fais, je ne dois jamais cesser « de recourir au remède. *Si quotiescumque effunditur « sanguis Christi, in remissionem peccatorum effun- « ditur, debeo semper accipere, ut semper mihi peccata « dimittantur; qui semper pecco, debeo semper habere « medicinam* [1]... » J'empiète afin d'éclaircir la route, et je continue la citation de l'article de la *Somme théologique*. « L'autre considération, ajoute le docteur « angélique, se tire de celui qui reçoit le sacrement « de l'Eucharistie, et qui doit apporter beaucoup de « dévotion et de respect à la réception de ce sacre- « ment. Si donc quelqu'un s'y trouve suffisamment « préparé, il fera bien de le recevoir tous les jours. « C'est pourquoi saint Augustin, après avoir dit : « Re- « cevez-le tous les jours, pour que tous les jours il « vous profite », ajoute : « Vivez donc de manière à « mériter de le recevoir tous les jours. Mais comme la « plupart n'ont point cette dévotion à cause de l'im- « perfection de leurs dispositions corporelles ou intel- « lectuelles, il n'est pas bon que tout le monde reçoive « chaque jour ce sacrement, mais chacun ne doit le « faire qu'autant qu'il s'y trouve suffisamment pré- « paré. »

Jésus-Christ sollicite vivement les fidèles à la pratique de la communion fréquente et quotidienne. « Je suis « le pain vivant, dit-il, descendu du ciel : si quelqu'un « mange de ce pain, il vivra éternellement; et le pain « que je vous donnerai est ma chair pour la vie du « monde..... Qui mange ma chair et boit mon sang a

[1] *Somme théol.*, 3 p., q. 80, a. 10.

« la vie éternelle; et moi, je le ressusciterai au dernier « jour. Car ma chair est vraiment une nourriture, et « mon sang est vraiment un breuvage [1]. » La communion fréquente et quotidienne se déduit des paroles du Sauveur, car la nutrition est un acte nécessaire et continu. Un être cherche le foyer qui alimente sa vie, et chaque jour la nutrition répare ses forces, les soutient, les accroît, et si une main barbare le sépare de son foyer de vie et brise ses communications, il tombera d'inanition. Vous vivez, car vous entretenez chaque jour la vie de votre corps et de votre esprit, et pourquoi n'alimenteriez-vous pas chaque jour la vie mystique de votre âme? Si la nutrition, dont le but est de réparer et d'augmenter la vie de votre corps, est un acte indispensable et continu, la nutrition surnaturelle de votre être devient-elle un acte insignifiant et inutile ? Votre corps ne vit qu'à la condition de dévorer tous les jours de la chair et des herbes, et votre âme et votre corps ne vivent surnaturellement qu'à la condition de vous engraisser de la Divinité. La terre fournit à votre vie physique un pain grossier, et la chair du Christ devient le pain mystique de votre vie supérieure.

« Les premiers fidèles, disent les Actes des apôtres, « persévéraient dans la doctrine apostolique, dans la « communion de la fraction du pain..... Ceux qui « croyaient vivaient tous unis, et ils allaient assidû- « ment tous les jours en union d'esprit au temple ; et, « rompant le pain, tantôt dans une maison, tantôt

[1] Saint Jean, ch. VI.

« dans une autre, ils prenaient leur nourriture avec « la joie et la simplicité d'un cœur pur [1]. »

La tradition nous apprend, dit Fénelon, dans sa lettre sur la fréquente communion, que cette communion de la fraction du pain était la participation à l'Eucharistie. Ainsi, il résulte de cette tradition sur ces paroles que les fidèles qui vivaient chrétiennement étaient « tous..... assidûment tous les jours » nourris du pain sacré, « tantôt dans une maison, tantôt dans « une autre. »

Saint Paul confirme cette vérité : « Quand vous êtes « assemblés, comme vous faites, dit-il, ce n'est plus « manger la cène du Seigneur [2]. » Vous voyez que l'assemblée était faite pour la cène, et que cet apôtre, en reprochant aux Corinthiens qu'on ne reconnaît plus la cène du Seigneur, fait entendre que l'assemblée manquait son but, parce que chacun faisait indécemment la manducation de la cène. Suivant l'institution expliquée par l'apôtre, on s'assemblait pour manger le pain mystique. Ces deux choses étaient unies.

Il y avait alors trois choses qu'on ne séparait point dans ces premiers temps, ajoute Fénelon; savoir, le synaxe ou assemblée, le repas mystique et le repas issu de la charité, qu'on nommait agape. Tous s'assemblaient, tous communiaient, tous mangeaient ensemble après la communion. Les critiques veulent remonter à l'antiquité : la voilà. Qu'y a-t-il dans le christianisme de plus pur et de plus ancien que les Actes des apôtres et les épîtres de saint Paul ?

[1] *Les Actes des Apôtres*, ch. II.
[2] Ire Ép. aux Corinthiens, ch. XI.

Mais, dit-on, cette communion fréquente et quotidienne n'appartient qu'aux siècles pleins d'une foi robuste et d'une piété angélique. Quoi! est-ce que les paroles de Jésus-Christ ne s'adressent qu'à un siècle, à une classe d'hommes? Est-ce que Jésus-Christ n'est pas le patrimoine de tous les peuples, de toutes les générations? Faut-il donc, parce que notre siècle est pétri de sensualisme, qu'il vive, sans cesse et sans espoir, loin du Christ, de sa vie et de sa grâce? Ah! les fidèles, aux premiers siècles de l'Église, s'assemblaient et rompaient chaque jour ce pain venu du ciel, et cependant saint Cyprien nous apprend que la persécution est venue à propos secouer leur relâchement. « Une longue paix, dit-il, avait corrompu la discipline « de la tradition; la correction céleste a relevé la foi « abattue et pour ainsi dire endormie. Chacun s'appli« quait à augmenter son patrimoine et, oubliant ce « que les fidèles avaient fait du temps des apôtres, et « qu'ils devaient faire en tout temps, ne s'attachait « qu'à entasser des richesses par une avidité insatiable.

« Il n'y avait plus de zèle de religion dans les pas« teurs, ni de foi saine dans les ministres de l'autel, « ni de compassion pour les bonnes œuvres, ni de « discipline pour les bonnes mœurs. Les hommes pa« raissaient avoir changé leur barbe, et les femmes se « fardaient. On déguisait l'ouvrage de Dieu : on pei« gnait les cheveux. On usait d'artifice pour tromper « les simples; on surprenait ses frères par des tours « de mauvaise foi. On se mariait avec les infidèles, et « on prostituait aux idolâtres les membres de Jésus« Christ.

« On faisait des serments téméraires et des parjures; « on méprisait par arrogance les supérieurs; on se « déchirait mutuellement par une médisance empoi- « sonnée. Ils sont dans des animosités implacables. Un « grand nombre d'évêques, qui auraient dû soutenir « les peuples par leurs exemples et par leurs exhorta- « tions, ont méprisé le ministère que Dieu leur confie; « ils sont chargés des emplois mondains; ils ont aban- « donné leurs chaires et leurs troupeaux pour errer dans « des pays étrangers et pour y trafiquer dans les foires « comme les marchands.

« On n'a point secouru dans l'Église les frères man- « quant de pain parce qu'ils voulaient amasser des « trésors. On cherchait des chicanes et des fraudes « pour usurper les biens d'autrui: on s'enrichissait par « l'usure... Aux premières menaces de l'ennemi, le « plus grand nombre des frères a trahi sa foi. Ils n'ont « point été entraînés par le torrent de la persécution, « mais ils se sont renversés eux-mêmes par une chute « volontaire [1]. »

Saint Thomas d'Aquin objecte « que ce sacrement « représente la passion de Jésus-Christ tout aussi « bien que le sacrement de baptême. Or, on ne doit « pas recevoir le baptême plusieurs fois, mais une « fois seulement, par la raison que, comme le dit « saint Pierre, Jésus-Christ est mort une fois seule- « ment pour nos péchés : *Semel tantum pro peccatis* « *nostris mortuus est* [2]... Donc, il ne semble pas qu'il « soit permis de communier tous les jours. »

[1] *De lapsis.*
[2] Ire ép., ch. III.

Saint Thomas d'Aquin répond lui-même à cette objection. « Le baptême, dit-il, est une représentation « de la mort de Jésus-Christ, et il imprime le caractère dans l'âme de celui qui le reçoit; de même « donc que le Christ n'est mort qu'une fois, on ne « doit être baptisé qu'une fois seulement. Or, on reçoit dans le sacrement de l'Eucharistie, non pas le « caractère de Jésus-Christ, mais Jésus-Christ lui-« même, dont la vertu demeure éternellement. C'est « pourquoi il est dit dans l'épître aux Hébreux : « Il « nous a sanctifiés par l'oblation unique de son corps. « *Una oblatione consummavit in sempiternum sanctificatos*[1]. Puisque nous avons un besoin quotidien « de l'influence de la vertu du Christ, il doit nous « être avantageux de recevoir chaque jour ce sacrement. De plus, le baptême étant une renaissance « spirituelle, on ne doit être baptisé qu'une fois, « comme le dit saint Augustin sur ces paroles de l'É-« vangile : « Comment un homme déjà vieux peut-il « renaître de nouveau ? *Quomodo potest homo nasci « cum sit senex*[2] ? » Et le sacrement de l'Eucharistie « est un aliment spirituel, par conséquent de même « que les aliments qui entretiennent la vie du corps « se prennent tous les jours, il est louable de s'approcher tous les jours de ce sacrement. C'est pourquoi « Notre-Seigneur nous engage à demander à Dieu « notre pain de chaque jour : « *Panem nostrum quotidianum da nobis hodie*[3]. »

[1] Ép. aux Hébreux, ch. x.
[2] *Tract. IX in sancto Joan.*
[3] Saint Luc, ch. xi.

Saint Thomas pose encore cette objection : « La « vérité doit répondre à la figure. Or la manducation « de l'agneau pascal, qui figurait particulièrement ce « sacrement, ainsi que nous l'avons dit, n'avait lieu « qu'une fois chaque année. Ajoutons que l'Église ne « célèbre qu'une fois chaque année la passion de « Jésus-Christ, dont ce sacrement nous rappelle la « mémoire. Il ne semble donc pas permis de recevoir « ce sacrement tous les jours, ni même plus souvent « qu'une fois chaque année. »

Et le docteur angélique réfute ainsi l'objection qu'il se pose. « L'agneau pascal figurait particulièrement « ce sacrement, en tant que ce sacrement lui-même « nous représente la passion de Jésus-Christ ; et c'est « pour cela qu'on ne faisait la cérémonie de son « immolation qu'une fois chaque année, parce que « Jésus-Christ n'est mort qu'une fois. C'est pour cela « aussi que l'Église ne célèbre qu'une fois chaque « année la mémoire de la passion de Jésus-Christ. « Mais quant au sacrement de l'Eucharistie, s'il nous « est donné comme le mémorial de la passion du Sau-« veur, c'est pour que nous nourrissions notre âme « de ce souvenir, et comme la nourriture doit se « prendre tous les jours, il était figuré sous ce dernier « rapport par la manne, que le peuple recevait tous « les jours dans le désert [1]. »

Le concile de Trente confirme de sa haute autorité cette discipline de l'antiquité. « Les chrétiens, « dit-il, doivent croire et révérer ce sacrement avec

[1] *Somme théol.*, 3 p., q. 8, a. 10.

« une foi si ferme, avec tant de ferveur et de piété « qu'ils puissent recevoir fréquemment ce pain qui « est au-dessus de toute substance, afin qu'il soit vé- « ritablement la vie de leur âme et la perpétuelle « santé de leur esprit, et afin que la force qu'ils en « tireront les fasse passer des tentations de ce pèle- « rinage au repos de la céleste patrie [1]. » Et ailleurs : « Le sacré concile souhaiterait que tous les fidèles « qui assistent à chaque messe y communiassent, non- « seulement en esprit et par affection, mais encore « par la réception sacramentelle de l'Eucharistie, afin « qu'ils reçussent un fruit plus abondant de ce saint « sacrifice [2]. »

Les maîtres de la vie spirituelle sont les pilotes des âmes qu'ils gouvernent. Croyez-vous que leurs paroles ne soient que des conseils d'abstention ou de contradiction avec le langage de l'Évangile, des apôtres, des pères de l'Église et des conciles ? S'ils font autorité en cette matière, il est bon de les écouter, et de se conformer à leurs principes, à leur direction.

Jean Thaulère, savant dominicain et habile directeur, que Benoît XIV, dans son traité du synode diocésain, indique comme un auteur à suivre en cette matière, parlait ainsi aux fidèles de son temps : « Faites « donc ce que je vous conseille ; espérant n'être pas « en péché mortel, communiez chaque dimanche [3]. »

Saint François de Sales commente avec une grande sagesse ces paroles de saint Augustin : « Communier

[1] Le concile de Trente, sess. XIII, c. 7 et 8.
[2] Sess. XXII, c. 6.
[3] Sermon pour le sixième dimanche après la Pentecôte.

« tous les jours, c'est un usage que je ne loue ni que « je ne blâme; mais communier tous les dimanches, « c'est une pratique que je conseille à tous les fidèles, « et je les y exhorte, pourvu qu'ils ne conservent en « eux aucune volonté de pécher. » Et le saint ajoute : « Ce sont les propres paroles de saint Augustin dont « je prends ici le sentiment, pour ne louer ni blâmer « la communion quotidienne sur laquelle je renvoie « les fidèles à la décision de leurs directeurs; car « elle demande une si grande excellence de disposi- « tions, que l'on ne peut pas la conseiller générale- « ment à tous; c'est une affaire que le confesseur doit « régler sur l'état habituel et actuel du pénitent [1]. »

Il est donc établi que la communion fréquente et quotidienne est de conseil, et ce conseil repose sur la doctrine de l'Évangile, de la tradition et des maîtres de la vie dévote. En soi, il vaut mieux communier fréquemment, chaque jour, car la vie exige une nutrition continuelle, et la nutrition suppose la manducation.

J'ajoute qu'il ne faut pas recevoir indifféremment les personnes à la communion fréquente et quotidienne. Nous ne recevrons point dignement le sacrement de l'Eucharistie si nous ne sommes pas bien disposés. La charrue du laboureur retourne le champ et le prépare à la réception de la semence. L'âme et le corps sont le champ de la grâce, et si une main mystérieuse ne les dispose point, ils compromettront l'avenir et la jouissance d'une belle moisson.

[1] *Introd. à la vie dévote*, ch. XX.

Quelles sont d'abord les dispositions de l'âme nécessaires à la réception fréquente de ce sacrement?

L'âme doit posséder la science sommaire des principaux dogmes du catholicisme. Assurément nous n'exigerons point la science approfondie de la sainte Écriture, de la tradition, des mystères catholiques, l'étude n'est pas le patrimoine de tous, et si Bossuet a trouvé le loisir de puissantes études, le peuple n'a pas le génie et le goût d'un pareil travail. Cependant, il est impossible d'ignorer l'importance du sacrement de l'Eucharistie et des mystères catholiques qui s'enchaînent et répondent aux aspirations sourdes et divines de notre être, à la grâce qui nous élève, à la fin surnaturelle qui nous attend. Et s'il y a une haute connaissance du catholicisme, basée sur la sainte Écriture, les conciles et les données de la raison, il y a aussi une connaissance sommaire, un catéchisme devenu le magnifique abrégé de la théologie. Ce catéchisme est le manuel théologique du peuple. C'est pourquoi l'homme saura que Dieu existe, et qu'il est le créateur et le rémunérateur de ceux qui le cherchent. Il saura que Dieu, activité infinie, produit deux êtres qui lui sont semblables, et que le verbe ou le Fils de Dieu, fait chair et mort pour nous, a expié nos crimes. Il saura que le Christ Jésus est notre maître, notre docteur, notre type, et que, mort et ressuscité, nous devons mourir et ressusciter avec lui. Il saura s'humilier de ses péchés, les confesser, les pleurer et discerner avec la foi et l'amour de son âme le pain eucharistique du pain matériel.

L'Eucharistie n'est point un problème, mais un mys-

tère, et la foi l'accepte sur la parole et l'autorité de Dieu. « *Vere tu es Deus absconditus* [1]. » La curiosité de la raison qui regimbe est malsaine, car si nous connaissons un être par la science que nous avons de sa nature, la nature de Dieu nous échappe. Quoi ! insensés que vous êtes, vous voudriez sonder les secrets de Dieu ! mais Dieu n'a pas livré son verbe et sa vie aux investigations insolentes de la raison. Le mystère reste insondable, et Dieu se joue des impuissances et des clameurs de l'entendement. « *Ecce Deus magnus vincens omnem scientiam* [2]. » Le point d'appui d'une école, d'un système, est fragile, et Dieu ne ressemble point à l'homme. L'homme parle en homme, et Dieu parle en Dieu. « *Non est Deus quasi homo ut mentiatur* [3]. »

La science et la foi ne suffisent pas. Luther prétend que cela suffit ; et le pécheur, selon le réformateur protestant, s'il a la foi, peut manger la chair du Christ et boire son sang, en dépit des souillures de sa bouche et de son âme.

Le concile de Trente fait une prompte justice de cette affirmation monstrueuse. « Si quelqu'un affirme « que la foi constitue une préparation suffisante à la « réception du sacrement de l'Eucharistie, qu'il soit « anathème. *Si quis dixerit solam fidem esse suffi-* « *cientem præparationem ad sumendum Eucharistiæ* « *sacramentum, anathema sit* [4]. » Et saint Paul disait aux Corinthiens : Que l'homme s'éprouve soi-même,

[1] Isaïe, ch. XLV.
[2] Job, ch. XXXVI.
[3] *Les Nombres*, ch. XXIII.
[4] Le concile de Trente, sess. XIII, c. XI.

qu'il sonde ses reins, et si sa conscience ne lui reproche rien, qu'il mange de ce pain et qu'il boive de ce calice. « *Probet autem seipsum homo, et sic de pane illo* « *edat, et de calice bibat* [1]. » Saint Paul et le concile de Trente réclament donc l'état de grâce comme une préparation indispensable.

L'état de grâce constitue la vie, comme l'état de péché constitue la mort. L'âme meurt, et le péché mortel est le poignard qui la blesse et la tue. « *Pecca-* « *tum cum consummatum fuerit, generat mortem* [2]. » Le péché désorganise l'âme et ternit sa splendeur. Puis il corrompt la nature, et incline le libre arbitre au mal; alors, dit Job, le pécheur boit l'iniquité comme il avale un verre d'eau. « *Bibit quasi aquam iniquitatem* [3]. » Et ses pieds rapides s'élancent vers le mal. « *Pedes ve-* « *loces ad currendum in malum* [4]. » Enfin, il encourt un châtiment. Or, comment la vie rejaillira-t-elle de ce cadavre? Un simple replâtrage, comme la foi protestante de Luther, peut-il rendre à l'homme sa vie, sa splendeur, le mouvement surnaturel de ses idées et de ses actions? non, assurément. L'homme retrouvera par la confession les biens supérieurs que le péché mortel lui enlève.

La confession n'est autre chose que le mystérieux épanchement d'une âme dans une autre âme. La souffrance d'un homme nécessite l'aveu de son état morbide et les soins d'un docteur. Le péché est la lèpre de

[1] Ép. aux Corinthiens, ch. XI.
[2] Saint Jacques, c. I.
[3] Job, c. XV.
[4] *Les Proverbes*, ch. VI.

l'âme. « Voici qu'un homme couvert de lèpre, voyant « Jésus, se prosterna la face contre terre, disant : « Sei-« gneur, si vous voulez, vous pouvez me guérir [1]. » Voilà l'âme de l'homme vendue au péché ! elle, si belle et si pure, elle, qui a reçu des traits immatériels et une .ointaine ressemblance de la face de Dieu ; elle, qui échappe aux mains et aux violences de l'homme, le péché lui ravit sa beauté ; et hideuse et repoussante comme le lépreux, ses charmes se changent en opprobres. « *Abominabilem fecisti decorem tuum* [2]. » L'âme n'a plus rien de virginal, de limpide, ni ses désirs, ni ses rêves, ni ses affections, ni ses actes ; et semblable au lépreux de l'Évangile, son contact devient une souillure, une honte, une épouvante. « Ne m'offrez plus de « sacrifices inutiles, s'écrie le Seigneur, l'encens m'est en « abomination. *Ne offeratis ultra sacrificium frustra*, « *incensum abominatio est mihi* [3]. » Ces délaissés, le rebut de la société, se présenteront aux princes et aux sages de la terre, et les princes et les sages ne les guériront point. Alors ils s'en iront porter au prêtre catholique ces hontes et ces ennuis de leur âme, lui disant : Père, voilà nos aveux et nos crimes, si vous le voulez, vous pouvez nous guérir. Le prêtre catholique prononcera sur eux des paroles mystérieuses et ils seront guéris. Dieu, en effet, est la vie de l'âme, comme l'âme est la vie du corps. Dieu s'en va, et l'âme n'est plus qu'un cadavre qui s'agite dans la stérilité de ses idées et de ses œuvres. Dieu revient, et seul, le prêtre

[1] Saint Luc, c. v.
[2] Ézéchiel, c. xvi.
[3] Isaie, c. i.

catholique possède cette formidable puissance d'absoudre, car la vie divine ne s'épuise point, et ces lépreux retrouveront la splendeur de leur peau, de leur vie et de leurs mœurs. « *Exsurge a mortuis, et illumi-* « *nabit te Christus* [1]. »

Ces dispositions générales ne suffisent point. Le péché véniel devient encore un obstacle à la communion fréquente et quotidienne. Je m'explique.

Le péché véniel dérive de l'influence de la tentation, de la négligence et de la fragilité humaines ou de la malice de la volonté ; il échappe à l'imbécillité de notre nature déchue, ou il blesse la charité et provoque le scandale; il ne détruit point la bonne volonté, ou il s'incruste dans l'obstination d'un amour délibéré; et alors, le péché véniel, dans le premier cas, n'est point incompatible avec la communion fréquente, mais dans le second cas, il la rend complétement impossible.

« Autre chose, dit saint François de Sales, est de « mentir une fois ou deux de gaîté de cœur, et autre « chose est de se plaire à cette sorte de péché..... Les « affections au péché véniel sont contraires à la dévo- « tion, elles rendent les forces de l'esprit languissantes, « empêchent les consolations divines, ouvrent la porte « aux tentations, et bien qu'elles ne tuent pas l'âme, « elles la rendent extrêmement malade, et c'est en quoi « elles diffèrent des péchés véniels..... Ceux-ci arrivant « en une âme, et ne s'y arrêtant pas longtemps, ne « l'endommagent pas beaucoup; mais si ces mêmes

[1] Ép. aux Éphésiens, c. v.

« péchés demeurent dans l'âme par l'affection qu'elle « y met, ils lui font perdre la dévotion... [1]. »

Ce péché véniel ne s'oppose donc point à la communion fréquente et quotidienne, car la fragilité et la négligence emportent les natures les mieux pondérées. Qui, sur cette terre, n'a point de faiblesses à expier? Mais ce jansénisme rigide et absurde chasserait Jésus-Christ de ce monde et constituerait un péril pour les personnes dévotes. Est-ce que nous n'avons pas besoin du Christ pour châtier ces vieux restes d'une corruption native? Est-ce que la tentation ne frappe pas à la porte de notre âme? Est-ce que notre vie ne se voit pas à la merci de mille imperfections? Et où donc, si ce n'est dans l'Eucharistie, trouverons-nous cette énergie surnaturelle qui dompte les tentations et maintient l'âme et le corps dans le bien, dans la perfection? « Si le monde, dit saint François de Sales, vous de-« mande pourquoi vous communiez souvent, dites au « monde, que c'est pour apprendre à aimer Dieu, pour « vous purifier de vos imperfections, pour vous délivrer « de vos misères, pour chercher de la consolation à « vos peines, et pour vous soutenir dans vos faiblesses; « dites au monde que deux sortes de gens doivent « communier souvent : les parfaits, parce qu'étant bien « disposés, ils auraient grand tort de ne pas s'appro-« cher de la source de la perfection ; et les imparfaits, « afin d'aspirer à la perfection; les forts, de peur de « s'affaiblir; et les faibles, afin de se fortifier; les sains, « pour se préserver de toutes sortes de maladies; et

[1] *Introd. à la vie dévote*, 1re p., ch. XXII.

« les malades, pour chercher leur guérison. Mais ajou-
« tez que pour vous, étant du nombre des âmes im-
« parfaites, faibles et malades, vous avez besoin de
« recevoir souvent l'auteur de la perfection, le Dieu
« de la force, le médecin de votre âme. Dites au monde
« que ceux qui ne sont pas bien occupés de ses affaires
« doivent communier souvent, parce qu'ils en ont le
« temps; et ceux qui sont fort occupés, parce qu'étant
« chargés de beaucoup de travail et de peines, ils ont
« plus souvent besoin d'une solide nourriture; dites
« enfin que vous communiez fréquemment, pour ap-
« prendre à bien communier, parce que l'on ne fait
« guère bien une action à laquelle on s'exerce rare-
« ment [1]. »

Saint Thomas d'Aquin, Suarez, saint Antonin..... tous les docteurs et les théologiens s'accordent sur ce point.

« Quel a été le dessein de Jésus-Christ dans l'ins-
« titution du saint-sacrement? dit le P. Dalgairns.
« Disons-le hardiment, nous y sommes autorisés par
« tout ce que nous avons vu jusqu'ici. La sainte com-
« munion a été instituée non-seulement pour les saints,
« mais aussi pour les imparfaits. Ne calculons point
« la hauteur de l'infini à la mesure de nos propres
« cœurs si étroits, mais à celle qu'il nous a donnée
« lui-même. Plus nous étudions les sacrements, et
« spécialement la sainte Eucharistie, plus nous
« sommes stupéfaits de la puissance avec laquelle
« l'indulgence de Dieu pour les pécheurs y éclate.....

[1] *Introd. à la vie dévote*, 2e p., ch. XXI.

« Qui aurait prévu que dans ce grand sacrement, où « il épuise, si nous pouvons ainsi parler, la puissance « de sa divinité et de son humanité tout ensemble, il « aurait imposé à l'imparfait la loi de le recevoir fré- « quemment [1] ? » Ce pain est quotidien, recevez-le chaque jour, afin que chaque jour vous puisiez en lui des forces nouvelles : « *Panis iste quotidianus est, quo-* « *tidie tibi prosit* [2]. »

L'affection déréglée pour quelque péché véniel empêche légitimement la communion fréquente et quotidienne. « Éprouve-toi, s'écrie saint Bonaventure, afin « que tu saches avec quelle ferveur tu t'approches de l'au- « tel. Nous devons éviter non-seulement les péchés mor- « tels, mais encore les péchés véniels qui se multiplient « dans la négligence de notre âme, dans les distrac- « tions d'une vie légère et d'une habitude malsaine, et « quoiqu'ils ne tuent pas l'âme, cependant ils rendent « l'homme tiède, mal préparé et inapte à la célébra- « tion de la messe à moins qu'un souffle mystérieux, s'é- « chappant des entrailles d'une charité divine, d'un « cœur amoureux et de la considération de sa propre « vileté, n'emporte cette poussière. C'est pourquoi « prends garde de monter à l'autel avec la tiédeur et « le désordre dans l'âme, car tu mangerais le corps « du Christ indignement [3]. »

Saint Thomas d'Aquin affirme que si on approche tous les jours de ce sacrement, et que cette communion fréquente amoindrisse le respect dû à ce sacrement, au

[1] *La sainte Communion*, t. II, ch. VIII.
[2] Saint Ambroise, liv. IV.
[3] *Lib. de præp. ad missam.*

détriment de la ferveur, il est préférable de s'abstenir [1]. Dix communions faites à la hâte, sans dévotion, avec une conscience sous l'esclavage de fautes vénielles, sont moins profitables qu'une seule communion bien faite. « *Majorem efficaciam recipit homo in una missa,* « *vel manducatione cum bona præparatione, quam in* « *multis, si non se præparet diligenter* [2]. » Quoi! vous traitez avec tant de légèreté vos péchés parce qu'ils sont véniels ! mais les fleuves ne sont que des gouttes d'eau, et un jour, ces gouttes d'eau s'accroissent, mugissent, rompent les digues, entraînent des roches dans leur course folle et déracinent les arbres. « Toi qui fais si « peu de cas d'un péché véniel, s'écrie saint Augustin, « je voudrais bien savoir si ton corps et tes vêtements « livrés à mille petites déchirures ne te rendraient pas « honteux ? Si tu éloignes de ton corps ces blessures, « de tes vêtements ces accrocs, est-ce que tu ne rougis « pas de voir ton âme dans le désordre ? Quiconque « agit de la sorte, celui-là place son habit et sa chair « au-dessus de son âme. Créée à l'image de Dieu, « toutes les fois que quelque chose de honteux se « produit, parole ou acte, nous flétrissons cette res- « semblance divine... Je vous le dis, mes frères bien- « aimés, Dieu ne mérite pas que l'image de sa face « soit souillée par les corruptions de notre chair [3]. »

Le confesseur impose donc nécessairement des limites à la sainte communion. Et quelles autorités invoquerait-on pour justifier cette direction ? Aucun

[1] In IV, dist. XII, q. 3, a. 1.
[2] Saint Bonaventure, in IV, dist. XII.
[3] Sermon 244.

docteur, que je sache, n'approuve ce laxisme, ni saint Thomas d'Aquin, ni saint Bonaventure, ni Suarez... et si quelques graves théologiens sont nécessaires à la circulation d'une question probable, il ne les trouverait pas. Que dis-je ? mais ce gaspillage des grâces de Dieu, cette froideur glaciale de l'âme, cette absence de dévotion, cet attachement insensé à une faiblesse que Dieu réprouve, et cette menace constante de chutes regrettables sont bien, ce me semble, une raison assez haute pour restreindre la communion de ces personnes dévotes. Du reste, cette facilité malheureuse engendrerait la familiarité. On ne saurait trop fustiger le sans-gêne de ces dévotes qui s'installent dans nos églises et communient chaque jour, sans respect, livrées à une routine malheureuse. Ah! il y a une familiarité fondée sur l'amour de Dieu et que le Christ développe et élève. Mais cette familiarité, dépourvue de tout respect, de toute révérence, et issue d'une dévotion routinière et intempérante, des préoccupations extérieures de l'âme, des affaires et des petitesses qui tourmentent la vie, n'engendre que le dégoût. « *Hi, quia* « *nimia familiaritas parit contemptum, debent ali-* « *quando abstinere* [1]. » « Comme la plupart, dit le « docteur angélique, trouvent un empêchement à leur « dévotion par l'imperfection de leurs dispositions cor- « porelles ou spirituelles, il n'est pas à propos que tout « le monde reçoive ce sacrement tous les jours, mais « chacun ne doit le faire qu'autant de fois qu'il s'y trouve « préparé. *Quia multoties in pluribus hominu mmulta*

[1] Saint Antonin, 3 p., tit. XIV, c. XII.

« *impedimenta occurrunt, propter corporis indisposi-*
« *tionem vel animæ, non est utile omnibus homini-*
« *bus quotidie ad hoc sacramentum accedere, sed*
« *quotiescumque se ad illud homo invenerit præpa-*
« *ratum* [1]. »

Enfin, la dévotion actuelle est encore une disposition nécessaire de l'âme. La dévotion actuelle consiste dans l'exclusion de tout péché véniel, dit saint Liguori, et dans quelques pieux mouvements de l'âme pendant l'acte de la communion. « *Actualis dispositio...* « *consistit in exclusione culpæ venialis in actu commu-* « *nionis, vel in aliquo pio devotionis motu* [2]. » Et le cardinal de Lugo appelle cette dévotion actuelle une faim surnaturelle de l'Eucharistie. « *Quid est aliud devotio nisi* « *affectus erga sacramentum et fames illius cibi* [3] ? » Cette faim mystérieuse jaillit de l'amour, car l'amour provoque le désir, l'union des êtres qui s'aiment et se recherchent. « Comme le cerf soupire après les fontai- « nes d'eau vive, dit le Psalmiste, ainsi mon âme soupire « après vous, ô mon Dieu ! *Quemadmodum cervus desi-* « *derat ad fontes aquarum, ita desiderat anima mea* « *ad te, Deus* [4]. » J'ai cherché celui que mon cœur aime, s'écrie l'épouse du Cantique des cantiques, je l'ai cherché dans les mystères de la science, dans le parfum de la fleur, dans les tressaillements de mon être, et je ne l'ai pas trouvé. « Je me lèverai, et je parcour- « rai la ville, je chercherai dans les chemins, sur les

[1] *Somme théol.*, 3 p., q. 130, a. 10.
[2] *Theol. mor.*, lib. VI, num. 270.
[3] Disp. XIV, sect. III.
[4] Ps. 61.

« places publiques celui que désire mon âme. *Surgam* « *et circuibo civitatem : per vicos et plateas quæram* « *quem diligit anima mea*[1]. » J'interrogerai les créatures, les siècles qui se couchent et les siècles qui se lèvent : Avez-vous rencontré mon Christ, mon bien-aimé? Si vous l'avez vu, dites-lui que je languis du désir de le voir, de l'étreindre sur ma poitrine, de manger sa chair et de boire son sang. « *Nuntiate dilecto* « *meo quia amore langueo*[2]. » Et cette dévotion actuel e, si elle n'est pas de rigueur, ouvre l'âme et la dispose à une réception plus abondante de grâces.

« Jésus-Christ, dit Suarez, requiert de l'homme la « justice à cause de la dignité de ce sacrement ; mais « à cause de la fragilité humaine, il exige la dévotion « actuelle, non pas comme une nécessité, mais comme « une disposition meilleure et plus fructueuse. *Ideo* « *propter dignitatem sacramenti voluit hominem ac-* « *cedere cum justitia ; propter hominis fragilitatem,* « *devotionem actualem requisivit solummodo, ut uti-* « *liorem et magis fructuosam, non ut necessariam*[3]. » Quand nous recevons sous notre toit un personnage, un homme illustre dans la science ou sur les champs de bataille, un saint, notre esprit abandonne les préoccupations les plus légitimes, et se pénètre de la présence de notre hôte. Nous buvons ses paroles, nous étudions ses gestes, nous interprétons ses actes, nous le sollicitons, nous le prions, nous sommes à lui d'esprit et de corps. Pourquoi ne ferions-nous pas à Jésus-

[1] *Le Cant. des cant.*, ch. III.
[2] *Ibid.*, ch. II.
[3] Disp. LXIII, sect. III.

Christ, en nous approchant chaque jour de lui, l'honneur d'une dévotion actuelle, le don, pour quelques instants, de notre esprit, de nos rêves et de notre corps ? Jésus-Christ est-il moins qu'un saint, moins qu'un génie, lui, la plénitude de l'être et de la sainteté ? Oui, le confesseur exigera, des personnes admises à la communion fréquente et quotidienne, cette dévotion actuelle, cette faim mystique du Christ. Il exigera cette dévotion actuelle comme une disposition essentielle de l'âme qui évite toute irrévérence vénielle et ne néglige la rémission d'aucune faute, car l'Eucharistie ne remet point le péché qui distrait actuellement l'esprit ; Dieu ne violente point notre nature. Il exigera cette dévotion actuelle et se conformera aux prescriptions du concile de Trente [1]. « Le sacré concile supplie, avec une « paternelle sollicitude, tous les fidèles de manger fré« quemment ce pain mystique avec la constance d'une « foi robuste et la dévotion vive de leur âme..., afin « que, pleins de vigueur et de santé, ils abordent, après « cette misérable traversée, aux rivages de la patrie « céleste, et se nourrissent de ce pain des anges, ca« ché ici-bas sous des voiles grossiers [2]. »

Mais on se dit, malgré soi, que le respect dû à ce sacrement semble exiger quelquefois l'abstention, en dépit de cette dévotion actuelle, de cette faim surnaturelle qui presse les âmes dévotes. Le centenier disait à Jésus-Christ : « Seigneur, je ne suis pas digne que « vous entriez dans ma maison. *Non sum dignus ut*

[1] Le concile de Trente, sess. XI. *De Eucharistia.*
[2] Le concile de Trente, sess. XIII. *De Eucharistia.*

« *intres sub tectum meum* [1]. » Et saint Pierre s'écriait : « Éloignez-vous de moi, Seigneur, parce que « je ne suis qu'un pécheur. *Exi a me, quia homo pec-* « *cator sum, Domine* [2]. »

Saint Thomas d'Aquin répond ainsi à l'objection. « Le respect dû à ce sacrement implique un double « sentiment d'amour et de crainte, et de là vient que « la crainte qui renferme le respect dû à Dieu lui- « même est appelée du nom de crainte filiale. Or l'a- « mour provoque le désir de recevoir, en même temps « que la crainte porte à s'abstenir par humilité. Le « respect dû à ce sacrement peut donc faire également, « et qu'on aime à le recevoir tous les jours, et qu'on « s'en abstienne pourtant quelquefois. De là vient que « saint Augustin disait dans une de ses lettres : Si « l'un dit qu'on ne doit pas recevoir l'Eucharistie tous « les jours, l'autre qu'on doit tous les jours la recevoir, « que l'un et l'autre fassent selon sa conscience ce « qu'il croira pieusement devoir faire. Car il n'y eut « point de dispute entre Zachée et le centenier par « suite de ce que, tandis que l'un reçut avec empres- « sement le Sauveur, l'autre lui dit : Je ne suis pas « digne que vous entriez dans ma maison. Tous les « deux honorèrent le Sauveur, quoique de manières « différentes l'une de l'autre... Toutefois l'amour et « l'espérance, ces deux sentiments que l'Écriture ne « cesse de nous recommander, valent mieux que la « crainte. De là vient que saint Pierre ayant dit au

[1] Math., VIII.
[2] Luc, V.

« Christ : Seigneur, éloignez-vous de moi, parce que « je ne suis qu'un pécheur, Notre-Seigneur lui répon- « dit : Ne craignez rien. *Noli timere*[1]. »

Je me résume et je pose les trois règles suivantes. D'abord, les personnes dévotes dont la vie est pure et sans attache au péché doivent puiser dans la communion fréquente les forces surnaturelles et les consolations de leur vie. Le langage de Jésus-Christ et des Pères de l'Église est formel. Puis, la fréquence de la communion n'est point incompatible avec les occupations du monde, car Jésus-Christ ne se donne pas exclusivement à quelques privilégiés de la nature et de la fortune. Enfin, le péché véniel ne légitime point l'abstention à la communion fréquente, mais le seul attachement désordonné à quelque faute légère.

Les dispositions du corps sont au nombre de deux : le jeûne et la pureté du corps. Je réponds avec saint Thomas d'Aquin : « Une chose peut être un empêche- « ment de deux manières à la réception de ce sa- « crement. Car elle peut en être un, ou par elle-même, « comme l'est certainement tout péché mortel, à cause « de son incompatibilité intrinsèque avec la significa- « tion de ce sacrement; ou par suite d'une défense « portée par l'Église, et c'est de cette seconde manière « que la nourriture ou la boisson qu'on peut avoir « prise précédemment empêche qu'on ne puisse rece- « voir ce sacrement le même jour ; et cela pour trois « raisons. La première, c'est comme le dit saint Au- « gustin, l'honneur du sacrement lui-même, qui de-

[1] *Somme théol.*, 3 p., q. 80, a. 10.

« mande qu'on le reçoive avant que la bouche ait été « salie par quelque autre nourriture. La seconde, c'est « la signification attachée à cet usage, et qui consiste « à faire entendre que c'est Jésus-Christ qu'on y reçoit, « et son amour doit être établi dans nos cœurs avant « tout le reste, conformément à cette parole de l'É-« vangile : « Cherchez premièrement le royaume de « Dieu [1]. » La troisième raison, c'est de prévenir tout « danger de vomissement ou d'ivresse, accidents qui « proviennent habituellement de quelques excès dans « la table, suivant ces paroles de l'apôtre : « L'un « souffre de la faim, tandis que l'autre tombe dans l'i-« vresse [2]. » Toutefois sont exceptés de cette obligation « les malades, à qui l'on doit donner la communion « quand même ils auraient déjà mangé, s'il y a des « doutes qu'il soient en danger de mort, de peur qu'ils « ne meurent sans avoir communié, car la nécessité « n'a point de loi. De là vient qu'il est ordonné aux « prêtres, par un statut du concile de Worms, inséré « dans le décret de *Consecrat.*, diss. II, de communier « les malades sans délai, de peur qu'ils ne meurent « sans avoir rempli ce devoir [3]. »

Le corps devient le temple de l'Esprit-Saint et l'habitation du Christ, et s'il n'est pas pur, comment serait-il digne de porter la vie et la substance de son Christ et de son Dieu? Le corps peut-il devenir à la fois la demeure de Dieu et le bouge d'une courtisane? « *Tollens ergo membra Christi, faciam membra mere-*

[1] Matth., VI.
[2] I Cor., XI.
[3] *Somme théol.*, 3 p., q. 80.

« *tricis*[1]*?* » Le corps est une lyre, mais s'il est déformé, mutilé, il ne rend plus sous les doigts de l'âme des sons harmonieux. Lyre brisée, il faut lui rendre ses cordes, son harmonie, ses rêves, sa passion, et l'âme et le corps, tous les deux bien disposés, se nourriront du pain du ciel. « *Pane cœli saturavit eos*[2]. »

Enfin, il faut s'en tenir aux ordres et aux conseils de son directeur. Toute vie suppose une direction, et toute direction, si elle est efficace, ordonne et conseille. La vie politique, sociale ou mystique, dépourvue d'un pilote qui la conduit, oscillera à droite, à gauche, et s'en ira à la dérive. Le père Surin a écrit des paroles de sens, que je cite volontiers malgré leur longueur. « Il y a, dit-il, trois sortes de directeurs : les uns « qu'on peut appeler humains, les autres spirituels, et « les troisièmes divins.

« Qui sont ceux que vous appelez humains ? Ce sont « ceux qui dans leur direction se laissent aller à beau- « coup de complaisances humaines, s'accommodant au « naturel des personnes, sans leur dire franchement « ce qu'ils jugent pour leur plus grand bien. De peur « de les choquer, ils dissimulent de grands défauts, « ils se contentent de peu de chose et ont plus d'égard « à la faiblesse humaine qu'à la vertu. Quand ils « voient une personne qui n'est pas fort méchante « communier tous les huit jours, entendre tous les « sermons, faire quelques aumônes, ils trouvent qu'elle « a ce qu'on peut désirer en elle de perfection. Leur « idée ne va pas plus haut..... Quelques-uns s'at-

[1] I Cor., vi.
[2] Ps. 104.

« tachent leurs pénitents de telle sorte, que si ceux-ci « les veulent quitter pour aller à d'autres qu'ils croient « leur être plus propres, ils en ont beaucoup de res- « sentiment; et par une affection et une tendresse « humaines, ils tiennent ces pauvres âmes en captivité, « jusqu'à leur reprocher leur ingratitude de vouloir se « séparer de leur conduite. Tout cela est fondé sur « l'esprit humain qui n'est que bassesse et que fai- « blesse.

« Ces directeurs humains ne s'étudient qu'à tirer les « âmes du péché mortel. Ils ne s'appliquent nullement « à les mener à la solide vertu, c'est-à-dire au dégage- « ment du monde et d'elles-mêmes. Ils s'appuient en « cela sur des erreurs qu'ils débitent comme des « maximes certaines, et vous leur entendrez dire que « les gens du monde ne sont pas capables de tant de « perfections; que les femmes ne sont pas propres « pour l'oraison mentale; que chacun doit se borner « aux devoirs essentiels de sa condition; qu'il suffit « de prendre garde aux dix commandements de Dieu. « Ainsi ils se contentent d'entendre en confession les « péchés les plus grossiers d'un pénitent, et puis ils « lui disent sèchement un mot sur l'évangile du jour, « ensuite ils lui demandent comment tout se porte à « la maison : voilà toute leur direction.

« Ceux que nous appelons spirituels veulent véri- « tablement aider les âmes, non-seulement à se sauver, « mais à pratiquer la perfection chrétienne. Ils leur « enseignent les exercices : la méditation, l'examen « particulier de leurs défauts, la mortification de « leurs passions, le recueillement, l'étude des vertus,

« l'attention à la présence de Dieu. Ils s'appliquent à « l'avancement des âmes qu'ils conduisent. Ils ne con- « nivent point à leurs imperfections ; mais avec une « charité paternelle, avec une sainte liberté, avec « adresse et douceur, ils retranchent en elles jusqu'aux « plus petits défauts sans les flatter. Mais c'est quel- « quefois avec confusion et sans garder l'ordre qu'il « faudrait. Quelquefois, ils veulent, à quelque prix « que ce soit, établir leurs pratiques dans les âmes, « ne se rendant pas assez dépendants de l'esprit de « Dieu.

« C'est ce que les troisièmes, que nous appelons « divins, font excellemment. Car ils ne cherchent pas « seulement le bien et l'avancement des âmes, comme « les précédents, mais ils se conforment entièrement « à la conduite de Dieu, et tâchent de suivre son « esprit en la direction des âmes qu'il leur a com- « mises.

« Leur premier soin est d'examiner l'état de l'âme « qu'ils entreprennent de diriger. Ils tâchent de re- « connaître s'il y a déjà en elle quelques effets parti- « culiers de la grâce ; et parce qu'ils se regardent « comme des jardiniers que Dieu a commis pour cul- « tiver les âmes, ils s'appliquent à faire profiter le « bien qui s'y rencontre. Ils les disposent à l'oraison ; « ils leur aident à découvrir leurs dérèglements, leurs « attaches, les empêchements qu'elles mettent aux « desseins de Dieu. Ils leur suggèrent les moyens de « retrancher peu à peu tout ce qui déplaît à Dieu. Ils « les rétablissent dans cette paix et tranquillité qu'il « faut avoir pour bien connaître la volonté de Dieu.

« Ensuite quand ils ont découvert ce que Dieu opère « manifestement en elles, ils leur enseignent à coo- « pérer à la grâce, à éviter les excès et les défauts, « et à se garantir des piéges de Satan. Si elles « tombent dans des peines, ils les assistent et les for- « tifient, sans jamais rien précipiter et sans agir par « eux-mêmes, travaillant toujours sous le Saint- « Esprit, et tendant à les mener au vrai repos, et à la « vraie disposition que Dieu demande pour opérer en « elles ce qui lui plaît. Et c'est pour cela que nous « les appelons divins, parce qu'ils ne font rien par « leur propre esprit, qu'ils ne font que ce que l'esprit « de Dieu ordonne, et qu'ils mènent les âmes à Dieu « par la voie que Dieu leur marque [1].... »

Le directeur oriente la vie dévote et l'endigue dans des pratiques de piété. La direction n'est point uniforme, car les personnes manifestent des aptitudes diverses. Sage et énergique, guidé par l'esprit de Dieu, il retranche, si cela est nécessaire, l'intempérance de la communion, ou il combat ce respect janséniste de Jésus-Christ fondé sur la crainte et que les scrupules développent chaque jour. La plupart du temps, les personnes dévotes, pétries de suffisance et d'une sorte de susperstition, regimbent sous le joug de cette direction, murmurent et mordent leur frein. Je n'ai pas ici à décrire les défauts multiples de la fausse dévotion, ce n'est pas le lieu ; une main autorisée l'a fait avec énergie et délicatesse, et je me contente de signaler cette plaie [2]. Le directeur organise donc la vie

[1] *Dialogues spirituels,* liv. V, ch. VI.
[2] *Or et alliage,* par le P. Monsabré.

intérieure des personnes pieuses qu'il dirige, et règle les confessions, les pratiques de piété, les communions. S'il le juge à propos, bon et utile à ses pénitents, il permettra la communion fréquente et quotidienne , mais les pénitents ne doivent point se constituer les juges de telle ou telle décision ; ce serait de l'arbitraire.

Les personnes pieuses puiseront dans la communion fréquente et quotidienne une élévation d'idée, de vie et d'acte qu'elles ne trouveraient nulle part. Est-ce qu'un être ne s'imprègne pas des mœurs du milieu dans lequel il vit ? Le savant instruit, le saint rend meilleur, l'homme de rien corrompt. Et si une vérité ne s'incarne qu'avec les siècles dans les mœurs d'un peuple, un homme subit du premier coup l'influence de l'atmosphère dans laquelle il s'agite. Jésus-Christ est un homme et un Dieu, comment les personnes dévotes ne recevraient-elles pas de ce commerce quotidien avec le Christ, de la manducation fréquente de sa chair et de sa divinité, une supériorité d'idée et de sentiment? Jésus-Christ n'est-il qu'un être inerte, sans vie et sans activité? Mais il agit dans les âmes, sa conversation captive, ses idées et ses mœurs s'impriment sur nos membres, il se manifeste, comme l'âme trahit sa présence et sa vie à travers les organes du corps, il déverse sa lumière et sa vie sur l'esprit et les mœurs de ces personnes.

La fréquence de la communion ouvre, en effet, ce qu'on appelle la voie mystique. La voie mystique se compose de ces deux éléments : une lumière surnaturelle et une faim mystérieuse du Christ.

Cette lumière surnaturelle ne jaillit point de l'étude, des livres et de l'entendement, elle est le don de la grâce de Dieu. Le génie est dépourvu peut-être de ces lumières mystiques, et la femme du peuple, qui ne sait ni lire ni écrire, reçoit ces illuminations. « Dieu, dit « l'Écriture, est le maître des sciences. *Deus scien-* « *tiarum dominus est*[1]. » La conscience pure et simple devant Dieu constitue la vraie science, dit saint Bernard : « *Vera scientia consistit in pura et sancta* « *coram Deo conscientia*[2]. » L'être le plus chétif, le plus dépourvu d'études, le plus méprisé, s'il a une conscience pure, un cœur droit, peut s'écrier avec le prophète : « J'ai surpassé mes maîtres par mon intel- « ligence, et ma science s'est élevée au-dessus de la « science des vieillards les plus expérimentés, car je « médite votre loi, Seigneur, et je m'applique à suivre « vos commandements. *Super omnes docentes me* « *intellexi, quia testimonia tua meditatio mea est* : « *super senes intellexi, quia mandata tua quæsivi*[3]. » Alors ces personnes, pleines de l'esprit du Christ, estiment ce que le monde méprise, et méprisent ce que le monde recherche. Et ces vérités surnaturelles font naître cette faim mystique du Christ qui dévore. « Que vos tabernacles sont aimables, Seigneur ! Le « désir brûle mes os, et mon âme aspire vers vous. « *Quam dilecta tabernacula tua, Domine virtutum!* « *Concupiscit et deficit anima mea in atria Domini*[4]. »

[1] Homélie XVII sur l'ép. aux Éphésiens.
[2] I Reg., II.
[3] *Lib. de conscientia.*
[4] Ps. 118.

Faim mystérieuse, elle consume davantage à mesure que la partie basse et vile de notre être éteint ses appétits, s'amoindrit et meurt. Le sacrifice se charge, sous des formes multiples, de refouler, d'anéantir ces désirs malsains du corps. Et ces personnes, nourries de la divinité, ne vivant que le moins possible d'elles-mêmes, se rapprochent de Dieu et se transforment en lui. Dieu remplit leur existence, et vides d'elles-mêmes, de leurs viletés, elles entrent dans l'unité divine. « La meilleure manière d'entrer dans l'unité, dit le « père Thauler, et de devenir une seule chose avec « Dieu, c'est de mourir à soi-même, c'est-à-dire à « toute recherche, à toute multiplicité : si tu veux « devenir blanc, ôte d'abord le noir qui te salit. « Moins tu seras noir, plus tu seras blanc ; moins il y « aura en toi de multiplicité, plus il y aura de simpli- « cité [1]. » Ces personnes réalisent ce désir du Christ : « Je suis en eux, dit-il à son Père, et vous en moi, « afin qu'ils soient consommés en un. *Ego in eis et « tu in me, ut sint consummati in unum* [2]. »

De même le directeur, s'il le juge à propos, limitera la communion fréquente. Le bien surnaturel des âmes prime toute considération. Il transformera cette dévotion routinière et de nul profit, et la canalisera, passez-moi l'expression. Et quand ces personnes dévotes lui diront : Voici une fête, je vais communier, il leur répondra : Voici une fête, vous vous préparerez à la sainte communion. Quoi ! est-ce donc parce qu'elles se croiront dignes de ce grand acte? O routine

[1] Serm. du jour de Pâques.

[2] Saint Jean, XVII.

misérable d'une dévotion mal disciplinée! « J'en vois « plusieurs, dit saint Jean Chrysostôme, qui s'appro- « chent plutôt par coutume et par obligation que par « choix et avec esprit. Ils veulent participer au saint « mystère en quelque état qu'ils se trouvent, quand « ils voient venir le carême ou la fête de l'Épiphanie. « Ah! ce n'est ni le temps ni la rencontre d'une « fête qui nous mettent en état de communier, mais « la pureté du cœur. Avec cette disposition, commu- « niez souvent; sans elle, abstenez-vous [1]. »

Le même auteur s'écrie dans la même homélie : « N'est-ce pas un renversement étrange? Le jour « de Pâques, vous communiez le cœur chargé de « crimes, et dans les autres temps, vous ne communiez « pas, quoique vous soyez bien disposés. O routine! « ô présomption! En vain nous offrons tous les jours « le sacrifice, en vain nous montons à l'autel, si per- « sonne ne communie..... Saint Paul ne conseille pas « de s'approcher de la communion les jours de fête, ni « lorsque tout le monde s'en approche; il ne reconnaît « qu'un temps auquel on doive le faire, c'est lors- « qu'on s'est éprouvé et qu'on a la conscience pure. « C'est la pratique des bonnes œuvres, c'est une piété « bien pondérée qui fait la bonne fête. Si vous avez « ces dispositions tous les jours, chaque jour devient « une fête pour vous, et vous pouvez communier tous « les jours. »

Oui, préparez-vous soigneusement, et venez vous asseoir souvent à cette table mystérieuse; sondez vos

[1] Ps. 83.

reins et vos cœurs, car si les années s'écoulent sans que vous ne vous nourrissiez de la chair et de la divinité du Sauveur, votre âme s'affaissera, à la merci de toutes les faiblesses qui la dévoreront; ou si vous mangez indignement ce sacrement, vous mangerez votre propre condamnation. Le juste et le pécheur se rassasient de la même substance, mais l'un avec fruit, et l'autre pour son malheur.

Souvenez-vous donc que la routine est comme ce vent brûlé qui passe sur nos campagnes verdoyantes, les dessèche et les flétrit. Vous n'êtes point condamnés, si dévots que vous soyez, à communier chaque jour, ni chaque dimanche, ni chaque mois, ni à l'approche d'une fête, mais un devoir impérieux vous oblige à une préparation consciencieuse, afin que vous puissiez accomplir dignement cet acte vital de la manducation eucharistique. Nous mangeons la chair du Christ, nous buvons son sang, et la vie chrétienne ne s'entretient qu'à cette condition. « En vérité, je vous le dis, si vous « ne mangez la chair du fils de l'homme, si vous ne « buvez son sang, vous n'aurez point la vie en vous. « *Amen, dico vobis, nisi manducaveritis carnem filii* « *hominis et biberitis ejus sanguinem*, *non habebitis* « *vitam in vobis*[1]. »

Souvenez-vous que Jésus-Christ, devenu le pain de votre vie mystique, vous transforme en lui. Dieu se joue de toutes les difficultés qui entourent ce mystère, car son amour pour les hommes n'a plus de mesure, et dépouillés de vos imperfections, unis intimement

[1] Saint Jean, ch. VI.

à Jésus-Christ, vous ne le changez pas en vous, il vous change en lui. Voilà le dernier mot de notre existence chrétienne, de notre virilité, de notre histoire, de notre puissance. « *Cresce et manducabis me, non ego* « *mutabor in te, sed tu mutaberis in me.* »

FIN.

NOTE.

CATÉCHISME DU CONCILE DE TRENTE [1].

§ I. — De la vertu et des fruits de l'Eucharistie.

Il n'y a personne à qui il ne soit utile et même nécessaire de connaître la vertu et les fruits admirables de l'Eucharistie; et même tout ce que nous avons dit jusqu'ici de ce sacrement, c'était pour mettre les pasteurs plus en état d'instruire les fidèles sur ce sujet. Mais comme les biens qu'il renferme sont presque infinis, il serait impossible de les expliquer tous en détail, et les pasteurs seront forcés de se borner à une ou à deux considérations principales qui suffiront pour montrer toute l'étendue et l'abondance des fruits salutaires contenus dans ces mystères sacrés.

Ils pourront d'abord, après avoir expliqué la nature de tous les sacrements, comparer l'Eucharistie à une source, et les autres sacrements à des ruisseaux qui découlent de cette source. En effet, l'Eucharistie est réellement la source de toutes les grâces, puisqu'elle renferme, d'une manière admirable, Jésus-Christ, Notre-Seigneur, source de biens et auteur de tous les sacrements, et qu'il est lui-même l'unique principe d'où dérive tout ce qu'il y a de bien et de parfait

[1] Ch. xx.

dans les autres sacrements. Or, d'après cette idée que l'Eucharistie est la source véritable de toutes les grâces, il sera aisé de montrer toute l'étendue des bienfaits et des fruits qu'elle nous communique.

Il sera encore très-utile de considérer en quoi consiste la nature du pain et du vin, qui sont les symboles de l'Eucharistie. Ce que le pain et le vin produisent pour le corps, l'Eucharistie le produit, mais d'une manière infiniment plus parfaite, pour le salut et pour le bien de l'âme. Ici, ce n'est pas le sacrement qui se change en notre substance, comme le pain et le vin se changent en la substance du corps; c'est nous-mêmes, au contraire, qui sommes comme changés en la nature du sacrement. En sorte que l'on peut très-bien appliquer ici ces paroles que saint Augustin met dans la bouche de Notre-Seigneur : « Je suis la nourriture des hommes faits; croissez et vous me mangerez ensuite. Et vous ne me changerez point en vous, comme il arrive à la nourriture de votre corps; mais c'est vous qui vous changerez en moi. »

Que si la grâce et la vérité ont été apportées par Jésus-Christ, il faut nécessairement qu'elles se répandent dans l'âme de celui qui reçoit ce sacrement avec un cœur pur et innocent. Car Notre-Seigneur a dit : « Celui qui mange ma chair et qui boit mon sang demeure en moi et moi en lui. » Quiconque participe à l'Eucharistie avec foi et avec piété, en recevant en lui le fils de Dieu, se trouve uni à son corps comme membre vivant. « Celui qui me mange, dit le Sauveur, vivra aussi pour moi. Le pain que je donnerai, c'est ma chair pour la vie du monde. » Sur quoi, saint Cyrille a fait cette remarque : le verbe de Dieu, en s'unissant à sa propre chair, l'a rendue vivifiante. Il était donc convenable qu'il s'unît à nos corps d'une manière admirable par sa chair sacrée et par son sang précieux, qu'il nous donne sous les espèces du pain et du vin, pour nous sanctifier et nous communiquer la vie.

Mais en disant que l'Eucharistie donne la grâce, que les pasteurs fassent bien entendre aux fidèles que, pour participer aux fruits de ce sacrement, il est nécessaire de posséder

déjà la grâce. La nourriture naturelle est inutile aux corps qui ne vivent pas ; il est pareillement incontestable que les mystères sacrés ne produisent aucun fruit dans celui qui n'a pas la vie de l'esprit. L'Eucharistie a été instituée sous la forme du pain et du vin, parce qu'elle était destinée à conserver la vie de l'âme, et non pas à la faire recouvrer.

On dit donc que l'Eucharistie donne la grâce, parce que la première grâce même, absolument nécessaire à tous ceux qui veulent recevoir ce sacrement sans manger et sans boire leur condamnation en le recevant, ne se donne qu'à ceux qui ont le désir et le vœu d'y participer. Car elle est la fin de tous les sacrements, le symbole de l'unité et de l'union de tous les membres de l'Église hors de laquelle personne ne peut obtenir la grâce.

D'un autre côté, la nourriture naturelle n'est pas destinée seulement à la conservation du corps, mais encore à son accroissement et même à ses jouissances et à son plaisir. De même la nourriture eucharistique non-seulement soutient l'âme, mais la fortifie et lui donne plus de goût pour les choses spirituelles. C'est donc encore avec raison que nous avons dit que ce sacrement donne la grâce, et qu'on le compare à la manne, qui renfermait tout ce qui peut flatter les sens.

On ne peut pas douter non plus que l'Eucharistie n'ait la propriété de remettre les péchés légers, que l'on nomme ordinairement véniels. Tout ce que l'âme, entraînée par l'ardeur de la concupiscence, a perdu de la vie de la grâce en commettant des fautes légères, ce sacrement le répare en effaçant ces fautes : ainsi, pour nous servir toujours de notre même comparaison, la nourriture corporelle répare insensiblement ce que nous perdons tous les jours par l'effet de la transpiration. C'est ce qui a fait dire si justement à saint Ambroise, que ce pain de chaque jour est un remède aux infirmités de chaque jour. Mais il ne faut entendre ceci que des péchés auxquels l'esprit ne se porte point avec plaisir et avec attache.

C'est encore une des propriétés de l'Eucharistie de nous

préserver du péché, de nous conserver dans l'innocence, de nous fortifier contre les tentations, et de servir à notre âme comme d'un antidote divin, qui l'empêche d'être infectée et corrompue par le venin mortel des passions. Dans les premiers temps de l'Église, au rapport de saint Cyprien, lorsque les fidèles étaient condamnés par les tyrans aux supplices et à la mort pour avoir confessé la foi de Jésus-Christ, les évêques avaient coutume de leur donner le sacrement du corps et du sang de Notre-Seigneur, de peur que, vaincus par la force des tourments, ils ne succombassent dans ce combat du salut.

L'Eucharistie réprime et modère aussi l'ardeur des passions. Puisqu'elle embrase les cœurs du feu de la charité, il est nécessaire qu'en même temps elle éteigne le feu des passions.

Enfin nous pouvons renfermer en un seul mot les fruits infinis de l'Eucharistie, en disant qu'elle est toute-puissante, pour nous faire mériter la gloire éternelle. « Celui qui mange ma chair et qui boit mon sang, dit Jésus-Christ, a la vie éternelle, et je le ressusciterai au dernier jour. » En effet, par la grâce de ce sacrement les fidèles jouissent d'abord en cette vie de la paix et de la tranquillité de conscience la plus grande ; puis, lorsqu'il faut mourir, ils s'élèvent sans peine à la gloire et à la béatitude éternelles, semblables à Élie qui, fortifié par un pain cuit sous la cendre, alla jusqu'à la montagne d'Horeb.

Il sera facile aux pasteurs d'expliquer plus au long tous ces fruits de l'Eucharistie, s'ils veulent développer aux fidèles le sixième chapitre de l'évangile selon saint Jean où plusieurs des effets de ce sacrement sont marqués ; ou bien encore, si, en parcourant la suite admirable des actions de Notre-Seigneur, ils comparent le bonheur de ceux qui le reçurent dans leurs maisons, pendant sa vie mortelle, ou qui recouvrèrent la santé en touchant ses vêtements et le bord de sa robe, avec le bonheur de ceux qui le reçoivent dans leur cœur, maintenant qu'il jouit de la gloire immortelle. Si c'est avec raison que nous estimons heureux les premiers, combien ne

le sommes-nous pas davantage, nous dont il vient guérir toutes les blessures et enrichir l'âme de ses dons les plus excellents, en s'unissant à elle dans le sacrement de l'Eucharistie.

TABLE DES MATIÈRES.

—

FIN DE LA TABLE.

Abbeville, imp. Briez, C. Paillart et Retaux.

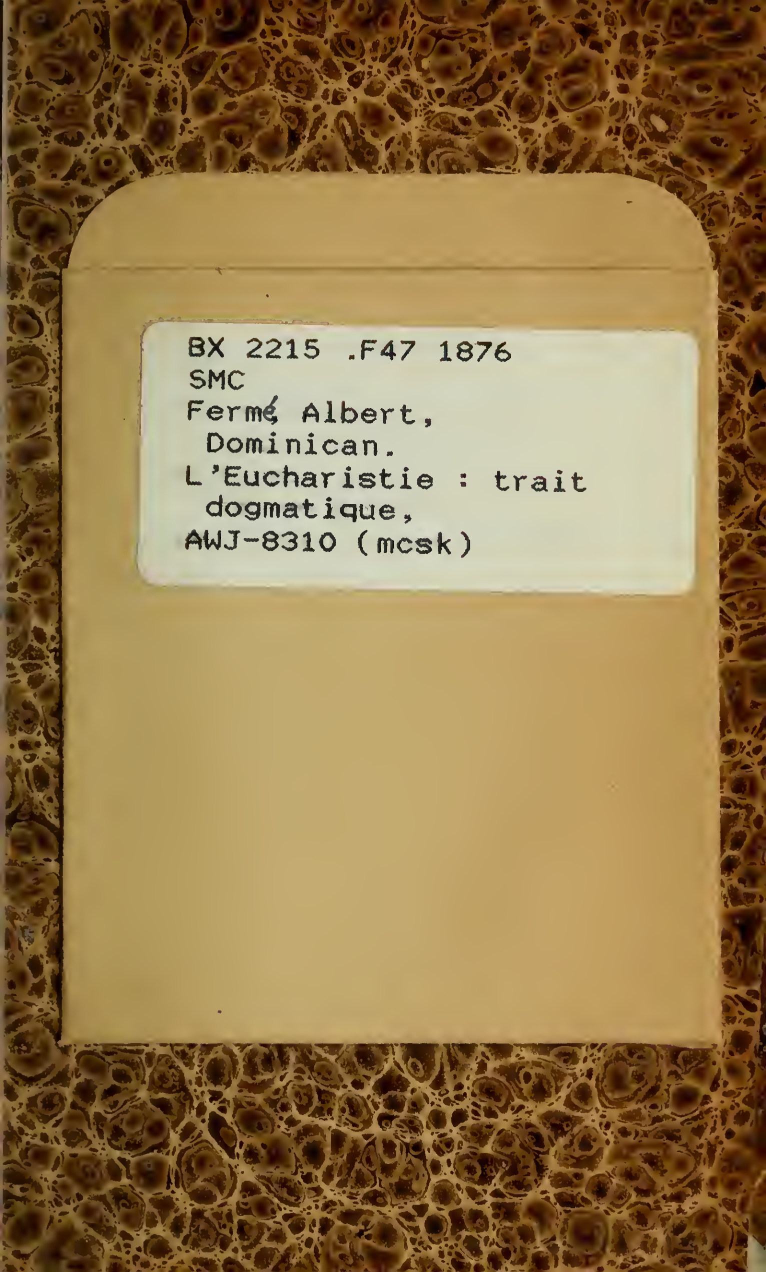
ERRATA.

Page 55. *Au lieu de :* Un Verbe distinct substantiellement de Dieu , *lisez :* Un Verbe distinct personnellement du Père.

Page 124. *Au lieu de :* Car l'existence locale est quelque chose d'intrinsèque et d'accidentel, *lisez :* Quelque chose d'extrinsèque et d'accidentel.

Page 281. *Au lieu de :* Cette affamée... ne corrompt que les parcelles du pain, *lisez :* Cette affamée... ne corrompt que les espèces du pain.




BX 2215 .F47 1876
SMC
Fermé, Albert,
Dominican.
L'Eucharistie : trait
dogmatique,
AWJ-8310 (mcsk)

